N° 656 36e Année. Tome CLXXXIII 15 Octobre 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Etranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres complètes

de

Jules Laforgue

V

LETTRES, II

(1883-1887)

NOTES DE G. JEAN-AUBRY.

Vol. in-8 écu sur beau papier. — Prix.................... **18** fr.

Il a été tiré :

49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à.................................... **50** fr.

250 exemplaires sur vergé pur fil, numérotés de 50 à 299, à.. **30** fr.

BULLETIN FINANCIER

Les affaires sont moins animées que précédemment ; notre marché semble traverser une phase d'attente. Bien des inconnues en effet subsistent encore, telles que la question des dettes envers l'Amérique, le résultat de l'emprunt à garantie de change, la rentrée des Chambres ; rien d'étonnant donc à cette accalmie constatée dans les transactions, accalmie d'ailleurs qui n'a jamais dégénéré en faiblesse. Un règlement satisfaisant de notre dette envers les Etats-Unis pourrait exercer une répercussion favorable sur la tenue de notre change, et voilà une inconnue nouvelle qui a entretenu l'indécision ou la lourdeur des valeurs étrangères. On fait toutefois observer qu'un relèvement trop brusque du franc serait préjudiciable à nombre de nos industries ; pour l'instant, la livre se maintient aux environs de 103 fr. et le dollar à 21.25.

Nos rentes sont peu actives, voire un peu plus faibles. Parmi les fonds d'Etats étrangers, les Russes perdent un peu de terrain, aucune nouvelle officielle permettant de savoir en quoi consisteront les propositions que les Soviets comptent nous faire n'étant parvenue pour redonner du ton à ce groupe. La tenue de nos banques laisse à désirer ; peu stimulées par la cessation de la grève, elles se contentent de piétiner : Banque Nationale de Crédit, 614 ; Comptoir d'Escompte, 884 ; Crédit Lyonnais, 1490 ; Société Générale, 784.

Obéissant aux fluctuations des changes, le Suez, qui s'était fortement tassé à 11.080, s'améliore légèrement à 11.150. Notons également l'amélioration de la Norvégienne de l'Azote à 1.544, de Péchiney à 870 et des valeurs nitratières. Les Nitrates Railways progressent à 1.210, le Lautaro à 701, Lagunas Nitrate est invariable à 150. Les valeurs de cuivre plus discutées s'inscrivent généralement à des cours en baisse ; Rio passe de 4.598 à 4.338, Montecatini de 223 à 218, Boléo est sans changement à 433. Les chemins français restent lourds ; Lyon, 817 ; Nord, 900 ; Orléans, mieux à 740 ; Est, 639 ; Midi stable à 655. Même note en ce qui concerne les actions de transports en commun : Voitures à Paris, 718 contre 745 ; Métropolitain, 429 après 420. Irrégularité des charbonnages : nouvel affaiblissement de Lens à 336, de Béthune à 3.607 ; redressement de Carmaux à 1.224. Peu d'entrain au compartiment des valeurs d'électricité et à celui des valeurs de forges et de fonderies qui, dans les cas les meilleurs, se contentent de conserver l'intégrité de leurs cours précédents. Aux valeurs diverses, Poliet et Chausson poursuivent leur progression antérieure et cotent 1.340.

Au marché en Banque, les valeurs de pétrole sont bien tenues : Royal Dutch, 32.800 ; Shell, 462, et les titres russes font meilleure contenance. En valeurs sud-africaines, reprise de la De Beers à 1.325, de la Transvaal Land à 452, sur le bruit que l'on s'occuperait de la formation d'un syndicat pour la vente du platine.

L'activité est toujours grande sur les valeurs de caoutchouc, qui sont chaque jour recherchées à des cours plus élevés ; c'est ainsi que les Terres-Rouges s'avancent à 650. Fermeté des phosphatières : Gafsa, 873 ; Phosphates Tunisiens, 438 Phosphates de Constantine, 414.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal, Roumanie, Serbie-Croatie-Slovénie, Tchécoslovaquie, U. R. S. S., Uruguay.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les négociations qui ont eu lieu à Washington, entre notre délégation et les Etats-Unis, n'ont abouti qu'à un accord provisoire, soumis à l'approbation des parlements des deux pays et valable seulement pour cinq années Les changes de la livre et du dollar, bien qu'un peu plus tendus, ne s'écartent pas beaucoup de leur niveau de la dernière quinzaine.

Se référant aux nombreuses pétitions émanant du Comité de l'emprunt, des Chambres de commerce, des Syndicats agricoles, des groupements industriels qui demandaient instamment la prolongation des délais de souscription à l'emprunt à garantie de change, le Gouvernement a décidé de reporter irrévocablement la date de clôture au 20 octobre.

Dans la plupart des compartiments, la tenue de la cote n'a rien de défavorable ; il faut cependant convenir qu'en dehors de quelques valeurs, c'est l'esprit de réserve qui prédomine. Les rentes françaises n'ont pas de tendance uniforme ; quelques moins-values sur les unes à côté de vifs progrès sur d'autres. En fonds étrangers, il y a fort peu d'entrain sur les Russes, tandis que les rentes turques sont l'objet de nombreuses demandes : Unifiée, 66.25. Forte reprise du Serbe 4 o/o 1895 à 75.40.

Nos grandes banques sont généralement lourdes et piétinent simplement sans parvenir à sortir de leur torpeur : Comptoir d'Escompte, 883 ; Crédit Lyonnais, 1415 ; Société Générale, 785 ; B. N. C., 609. Baisse de la Rente Foncière à 3860. Au groupe étranger, l'action du Crédit Foncier d'Autriche se ranime à 59.50 ; on sait que l'Union Européenne possède d'importants intérêts dans cet établissement.

Les Charbonnages français sont fermes, un accord semblant conclu entre les Compagnies du Nord et du Pas-de-Calais et les délégués des syndicats ouvriers au sujet de l'allocation temporaire à bonifier aux mineurs : Courrières, 642 ; Lens, 329. Nos principales valeurs industrielles sont plutôt délaissées : Thomson, 304 ; Kuhlmann, 410 ; Penarroya, 1078. Au compartiment cuprifère, le Rio très animé progresse à 4448 ; la Tharsis est soutenue à 414, ainsi que Montecatini à 214. Les affaires d'étain sont largement traitées, Tekkah revient à 1965 après s'être avancé au cours rond de 2000. Au groupe sucrier, en attendant la publication du résultat du dernier exercice, les Sucreries d'Egypte reculent à 960 ; la Say se tient à 1892, les Sucreries Brésiliennes à 615.

Au marché en banque, les valeurs de pétrole ne varient pas sensiblement, toute l'attention se concentrant sur les caoutchoutières qui atteignent de nouveau des cours records. Les échanges sur ces titres sont très larges et les quelques réalisations qui se produisent n'atténuent en rien leur fermeté : Padang, 924 ; Terres Rouges, 715 ; Cie du Cambodge, 380. Ajoutons que quelques valeurs coloniales, qui n'ont jusqu'ici que peu profité de la hausse du caoutchouc, semblent entrer dans le mouvement et sont intéressantes à acquérir à leurs cours actuels.

Les valeurs Sud-Africaines se retrouvent sans grandes modifications ; voici au surplus les cours des principales d'entre elles : De Beers, 1334 ; Rand Mines, 320 ; Chartered, 178 ; Transvaal, 464.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Canada (*jusqu'au 30 septembre 1926*), Cuba, Ethiopie, Grande-Bretagne (*jusqu'au 31 décembre 1925*), Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Pologne, Portugal, Roumanie, Serbie-Croatie-Slovénie, Tchécoslovaquie, Turquie (*jusqu'au 31 décembre 1925*), U. R. S. S., Uruguay.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les *bureaux de poste*. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé 26, Paris* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

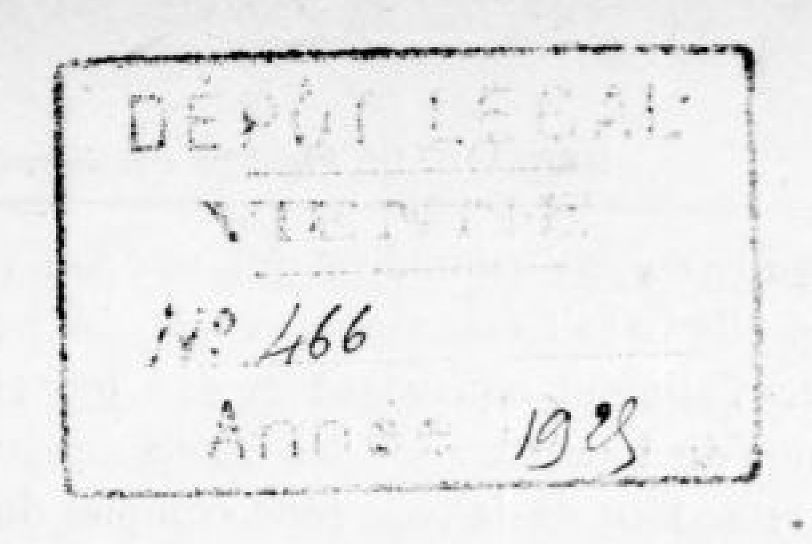
En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



JOSEPH CONRAD AU CONGO

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

A André Gide.

Amer savoir, celui qu'on tire des voyages !
BAUDELAIRE.

Un des caractères particuliers de l'œuvre de Joseph Conrad, si on le considère dans son ensemble, c'est de couvrir un champ géographique extraordinairement vaste. Aucun autre romancier n'en peut présenter d'aussi étendu, ni d'aussi varié, dans ses décors et ses différents types d'humanité dépeints avec une vérité intime qui n'est pas le moindre mérite, ni la moins surprenante réussite du grand écrivain (1).

Cette diversité de sujets et de cadres n'est point le résultat d'une intention particulière, mais la conséquence naturelle d'une vie que de singulières circonstances conduisirent

(1) C'est ainsi que l'Asie et l'Océanie nous ont valu: *La Folie Almayer*, *An Outcast of the Islands*, *The Rescue*, *Une Victoire*, *The Shadow Line* parmi les romans ; et, parmi les contes : *Karain*, *The Lagoon*, *Lord Jim*, *Jeunesse*, *Au bout du rouleau*, *Typhon*, *L'Hôte insoupçonné*, *Freya of the seven isles*, *le Planteur de Malata*, *A cause des Dollars*, *Falk*. L'Amérique espagnole est le cadre des romans : *Nostromo* et *Romance* et du conte *Gaspar Ruiz* ; l'Afrique celui des trois recits : *Le Cœur des Ténèbres*, *An Outpost of Progress* et *The Smile of Fortune*. Pour l'Europe, enfin, l'Angleterre est représentée par *L'Agent secret*, *The Return*, *Amy Foster*, *To-morrow*, *The Informer* ; la Russie par *Sous les yeux d'Occident* et *l'Ame d'un guerrier* ; l'Italie par *Il Conte* ; la France par les romans *La Flèche d'Or* et *The Rover*, et par les contes *Le Duel* et *Les Idiots* ; l'Espagne par celui de *L'Auberge des Deux sorcières*, et la Pologne par *Prince Roman*. (Dans cette liste, les titres en anglais sont ceux des ouvrages qui n'ont pas encore été traduits.)

aux quatre coins du monde et qui, une fois vouée aux lettres, comme elle l'avait été, vingt ans, à la navigation ne put trouver l'aliment consistant de son œuvre qu'en ouvrant, comme a dit Baudelaire, « les écrins de sa riche mémoire ».

En attendant de faire le récit complet de la vie de Joseph Conrad, je voudrais montrer sur un exemple combien cette vie et cette œuvre sont étroitement mêlées et combien l'une est la chair même de l'autre, comment l'expérience des choses et des êtres a pu communiquer à cette œuvre la sensation émouvante de vie véritable qui s'en dégage, et comment, en revanche, la personnalité magnifique, la subtilité et la profondeur de l'homme même ont recréé, enrichi, vivifié le souvenir.

En 1890, Joseph Conrad se rendit au Congo. Des trois contes que nous devons à ses expériences africaines, *Le Cœur des Ténèbres* (2) est, sans contredit, le plus considérable par son développement comme par ses qualités artistiques. Dans la « Note de l'Auteur » qui précède le volume où se trouve ce conte, on rencontre l'indication suivante :

L'on n'est pas sans savoir que la curiosité des hommes les pousse à aller fourrer leur nez en toutes sortes d'endroits (où ils n'ont que faire) et à en revenir avec toutes sortes de butin. Ce conte, et un autre qui ne se trouve pas dans ce volume (3) sont tout le butin que je rapportai du Centre de l'Afrique, où, à vrai dire, je n'avais que faire. Quoique d'un dessein plus ambitieux et d'un plus long développement, le *Cœur des Ténèbres* n'en est pas moins tout aussi authentique que *Jeunesse*... *Le Cœur des Ténèbres* est le résultat d'une expérience : d'une expérience légèrement poussée (très légèrement seulement) au delà des faits véritables, dans l'intention parfaitement légitime, me semble-t-il, de les rendre plus sensibles aux esprits et aux cœurs de mes lecteurs.

(2) La traduction de ce conte, faite par M. André Ruyters, vient de paraître en voluem. Jeunesse suivi du *Cœur des Ténèbres*, un vol., Nouvelle Revue Française, éd., 1925.

(3) *Un Avant-poste du Progrès*, qui se trouve dans un recueil de contes intitulé *Tales of Unrest* (« Histoires inquiètes »).

La mise au jour de documents entièrement inédits permet aujourd'hui de montrer la nature de cette authenticité, et d'affirmer que dans le récit intitulé *Le Cœur des Ténèbres*, les aventures prêtées par l'auteur à son porte-parole, Marlow, ne sont autres que celles dont il fut lui-même à la fois le témoin et la victime, au cours d'une navigation sur le Haut-Congo.

Qu'allait faire au Congo, en 1890, Joseph Conrad Korzeniowski ?

Il naviguait déjà depuis quinze ans : on l'avait vu tour à tour pilotin et « officier de cage à poules » à bord de voiliers français, de 1875 à 1878 : puis matelot, lieutenant, second, capitaine enfin, sur des navires anglais, de 1878 à 1889. Les uns l'avaient mené aux Antilles et sur la Côte du Mexique, les autres à Sydney, à Samarang, à Calcutta, à Bangkok, à l'île Maurice. Il venait de passer les années 1887 et 1888 sans revoir l'Europe, d'abord second d'un vapeur qui faisait le service entre Singapoor et la côte orientale de Bornéo ; puis patron d'une barque qu'il avait conduite de Bangkok à Port-Adélaïde et à l'île Maurice (4).

Revenu en Europe au mois de mai 1889, il s'efforça d'y trouver un commandement. La chose n'était pas aisée, les mois passèrent sans qu'il vît aboutir ses démarches, et les circonstances paraissent bien avoir été telles qu'il les prête à Marlow, le héros de son récit :

Je venais, vous vous en souvenez, de rentrer à Londres après avoir pas mal couru l'Océan Indien, l'Océan Pacifique, la Mer de Chine, — une dose régulière d'Extrême-Orient pendant à peu près six ans, et je flânais, vous empêchant de travailler, envahissant vos foyers... Ce fut charmant un moment, mais bientôt j'en eus assez de me reposer, je me mis alors à chercher un navire, — la plus dure besogne, je crois, qui soit au monde. Mais

(4) Sur le vapeur, le *Vidar*, il fit la rencontre d'Almayer (cf. *Des Souvenirs* un vol. N. R. F., pp. 150 et seq.). La barque *Otago* fut l'occasion des événements qui sont peints dans *The Shadow-line* et dans *A smile of fortune*.

les navires ne daignaient pas même s'apercevoir de mon existence. Et de ce jeu-là, je finis aussi par me lasser (5).

Les jours, les mois passaient, sans apporter l'espoir d'un commandement : le capitaine Korzeniowski errait par la ville, se rendait fréquemment de Bessborough gardens, où il logeait, jusque dans la Cité, soit Camomile street aux bureaux de la maison Barr Moering et Cie, où il retrouvait son ami Adolphe Krieger, ou bien Fenchurch street à l'Association des Capitaines-au-long-cours où il allait voir si l'obligeant capitaine Froud (6) avait pu lui dénicher un emploi.

Les jours, les mois passaient et l'été était près de finir que le capitaine Conrad Korzeniowski ne naviguait toujours que dans les rues de Londres « sans carte, ni compas ». Après avoir couru tant de mers, ce nouveau genre d'errance ne répugnait pas absolument à son humeur du moment. Jusque-là, il semblait avoir vécu au jour le jour : mais — à ce moment, — était-ce lassitude, maturité, force particulière de scènes entrevues, le tout ensemble peut-être — ce Polonais de trente-deux ans, devenu capitaine et naturalisé Anglais depuis trois années seulement, *commençait à se souvenir*. A l'insouciance avide et aventureuse de la prime jeunesse succédait une rêverie qui s'élaborait confusément et s'alimentait, non pas de théories et de systèmes, mais d'êtres humains rencontrés un moment, entrevus, soupçonnés, et dont les loisirs de cette oisiveté londonnienne lui permettaient de recomposer les figures, les gestes, les désirs, les illusions et les déboires.

Un matin du mois de septembre « un matin d'automne d'une atmosphère opaline, un de ces jours de Londres qui ont le charme d'une mystérieuse aménité, d'une attrayante douceur », dans cet appartement meublé de Bessborough gardens où il logeait provisoirement, le capitaine Conrad Korzeniowski, poussé par une soudaine, une incompréhen-

(5) *Cœur des Ténèbres*, chap. I.
(6) Au sujet du capitaine Froud, cf. *Des Souvenirs*, pp. 51 et seq.

sible impulsion, commença à écrire l'histoire de la *Folie Almayer* où il évoquait les images de personnages rencontrés deux ans auparavant sur la côte orientale de Bornéo (7). L'achèvement de ce roman, le premier et le plus court de tous ceux qu'il allait être donné à Joseph Conrad d'écrire, devait se poursuivre pendant cinq années : labeur entrepris presque involontairement, mené avec obstination et nonchalance tout ensemble.

S'il est vrai que ce matin de septembre 1889 le capitaine Conrad Korzeniowski avait commencé à céder la place au romancier Joseph Conrad, il était bien loin de s'en douter, ni de le souhaiter même. Il l'a dit plus tard dans *Des Souvenirs* :

Je n'avais jamais de ma vie pris note d'un fait, d'une impression, ou d'une anecdote. La conception d'un livre composé d'après un plan était entièrement étrangère à mon esprit, lorsque je me mis à écrire : l'ambition d'être un écrivain ne s'était jamais présentée à moi parmi ces aimables existences imaginaires que l'on se forge parfois amoureusement dans la quiétude et l'immobilité d'une rêverie... (8)

Si hanté qu'il fût, — et comme malgré lui, — par les malheurs d'Almayer, il n'en restait pas moins préoccupé de sa propre carrière maritime. Il ne songeait aucunement à renoncer à la mer : il lui avait dû, pendant quinze ans, sa subsistance, assez chiche d'ailleurs et fort assaisonnée de dangers et de risques ; et les profits que lui avait laissés son année de commandement de la barque *Otago* n'étaient pas assez abondants pour lui permettre d'envisager un long séjour à terre. D'ailleurs qu'y eût-il fait longuement ? Il n'avait à Londres que fort peu d'amis, pas de parents, pas de foyer : il ne pouvait guère songer qu'à repartir.

Par l'entremise de son ami Adolphe Krieger et d'un courtier de navires de Gand, nommé M. G. C. de Baerdemacker, il avait été pris en subrecargue par la maison Walford et

(7) Cf. *Des Souvenirs*, chap. IV.
(8) *Ib. id.*, p. 151.

Cie d'Anvers qui lui laissait espérer le commandement d'un navire à conduire aux Antilles et à la Nouvelle-Orléans. Ce commandement-là tardait aussi à venir.

Le capitaine Korzeniowski se trouvait exactement dans la situation qu'il dit être celle de Marlow, au début du *Cœur des Ténèbres*.

J'avais des relations qui vivaient sur le Continent, parce que la vie y est bon marché et point si déplaisante, après tout, à ce qu'elles disent.

Je rougis d'avouer qu'aussitôt je me mis à les relancer. C'était déjà nouveau pour moi, cela. Je n'avais pas l'habitude d'arriver à mes fins de cette façon-là. D'ordinaire, j'allais droit mon chemin, sans emprunter les jambes d'autrui pour marcher. De fait, je ne m'en serais pas cru capable, mais, à ce moment-là, voyez-vous, j'avais l'impression qu'il me fallait aller là-bas à tout prix. Je relançai donc mes gens. Les hommes répondirent : « Comment donc, cher ami ! » et ne firent rien. Alors, — le croirez-vous ! — je me rabattis sur les femmes... Oui, moi, Charles Marlow, je mis les femmes en mouvement pour me décrocher un emploi.

C'est inouï, hein ! Mais j'avais une idée fixe. — J'avais une tante, une tendre âme enthousiaste. Elle m'écrivit « : Ce sera charmant ! Je suis prête à faire toutes les démarches pour vous. C'est une idée magnifique ! Je connais la femme d'un personnage très important dans l'Administration et aussi un homme qui a beaucoup d'influence dans ce milieu, etc., etc. » Bref, elle était résolue à remuer ciel et terre pour parvenir à me faire nommer capitaine d'un vapeur d'eau douce si telle était ma fantaisie (9).

Joseph Conrad comptait, en effet, à Bruxelles une tante par alliance, une Française mariée à un Polonais, Mme Marguerite Poradowska, qui commençait à s'acquérir quelque réputation comme romancière (10). Ce fut par cette tante,

(9) *Cœur des Ténèbres*, chap. I.

(10) Mme Marguerite Poradowska, issue d'une vieille famille de Lille, fille d'un homme hautement apprécié dans le monde savant, Emile Gachet, philologue et paléographe, avait épousé un patriote polonais qui avait pris part à l'insurrection de 1863 ; elle avait vécu plusieurs années en Galicie et y avait étudié les êtres et les mœurs. Elle venait de donner en 1887, à la *Revue des Deux Mondes*, son premier roman, *Yaya*, esquisse des mœurs ruthènes. Par

— ainsi que Marlow le raconte, — que Conrad se trouva engagé à naviguer non pas vers les Antilles qui avaient été les témoins de sa prime jeunesse, mais au cœur même de l'Afrique.

Ce faisant, un désir de son enfance trouvait son accomplissement de façon inattendue. Bien des années auparavant, tout petit garçon, il avait déclaré qu'il irait à cet endroit de la terre, puis il avait tout à fait oublié ce rêve :

En 1868, alors que j'avais dix ans environ, regardant une carte d'Afrique de cette époque et mettant le doigt sur l'espace blanc qui représentait alors l'inconnu mystérieux de ce continent, je me dis avec une assurance parfaite qui n'est plus maintenant dans ma nature :

« Quand je serai grand, j'irai là ! »

Et naturellement je n'y pensai plus jusqu'à ce qu'un quart de siècle plus tard ou à peu près, une occasion s'offrît d'y aller, comme si le péché d'audace de mon enfance devait retomber sur la tête de l'homme mûr (11).

Peut-être, comme le dit Marlow, une carte du Congo vue à une devanture de Fleet-street réveilla-t-elle ces désirs d'enfant « amoureux de cartes et d'estampes » : mais il ne faut pas oublier qu'en 1889, le Congo était un « sujet d'actualité ». L'Afrique était à l'ordre du jour depuis qu'en septembre 1875, le roi Léopold II, mêlant habilement les vues commerciales aux desseins philanthropiques, avait avec l'appui des représentants des grandes puissances, fondé *l'Association Internationale pour la civilisation de l'A-*

la suite, elle fit paraître dans la même revue : *Demoiselle Missia, les Filles du pope, Marylka*, et plusieurs traductions du polonais.

(11) *Des Souvenirs*, p. 62. Ce qui suffirait à montrer combien le romancier et son personnage ne font qu'un dans ce récit, c'est ce passage identique que Conrad met dans la bouche de Marlow.

« Quand j'étais enfant, j'avais une passion pour les cartes, je restais des heures à considérer l'Amérique du Sud, l'Afrique ou l'Australie, perdu dans toutes les gloires de l'exploration. A cette époque, il y avait pas mal d'espaces blancs sur la terre : et quand j'en apercevais un sur la carte qui avait l'air particulièrement attrayant, je posais le doigt dessus et je disais : Quand je serai grand, j'irai là !... Il y en avait un cependant, le plus grand, le plus « blanc » de tous, si j'ose dire, qui entre tous m'attirait, etc... » (*Le Cœur des Ténèbres*, chap. I.)

frique centrale. L'expédition de Stanley, de Zanzibar au Bas-Congo (1876-77), avait éveillé à la fois le plus ardent intérêt et les plus vives convoitises. Quelques mois à peine auparavant, le 17 février 1889, Stanley, renouvelant les exploits accomplis alors qu'il cherchait Livingstone, avait retrouvé et joint Emin Pacha au camp de Kavali. L'Europe savante, journaliste, politique et commerciale avait suivi ces randonnées avec attention et passion. Bruxelles était devenu un foyer d'aventures : les casse-cous du monde entier s'y donnaient rendez-vous aussi bien que les missionnaires ; gens de bonne foi et aventuriers y venaient souscrire des engagements qui devaient leur permettre d'exercer leurs talents, leur foi, leur vigueur, leur rapacité, leur violence ou même leur naïveté, au cœur de ce que Stanley avait nommé « Le Ténébreux Continent » (12). On s'apprêtait justement à recevoir ce même Stanley en Angleterre et en Belgique, comme un triomphateur (13).

Cette atmosphère d'aventures et de conquêtes ne pouvait qu'échauffer l'imagination de Joseph Conrad Korzeniowski en qui survivait un Polonais aventureux et en qui venait de s'éveiller un romancier. Il se mit tout-à-coup dans la tête d'aller commander un vapeur sur le Congo. A Bruxelles, à Londres, à Gand on s'efforça d'obtenir pour ce jeune homme le commandement qu'il souhaitait. Le 24 septembre 1889, M. de Baerdemacker, courtier maritime à Gand, écrivait à M. Albert Thys, Administrateur-délégué de la *Société Anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo*, la lettre suivante :

Gand, 24 septembre 1889.

Je m'autorise de nos relations du temps de la Cie Gantoise pour vous demander si vous pourriez employer au service soit de l'État, soit de la Cie du Commerce ou d'une de ses branches, un capi-

(12) *Through the Dark Continent*, 1878, l'ouvrage en quatre volumes dans lequel Stanley a fait le récit de ses expéditions de 1874-78 aux sources du Nil, autour des lacs Alexandra et Victoria Nyanza, et de sa descente du Congo du Tanganika à l'Océan.

(13) Du 19 au 26 avril 1890 Stanley fut reçu à Bruxelles et à Anvers par le Roi et la population belge enthousiaste.

taine anglais nommé Korzeniowsky (*sic*) qui se trouve actuellement à Londres et qui voudrait prendre du service au Congo. Ce Monsieur m'est trèschaudement recommandé par des amis de Londres et possède les meilleurs certificats : son instruction générale est supérieure à celle qu'ont habituellement les marins et c'est un parfait gentleman.

Si vous croyez pouvoir faire quelque chose pour lui, je l'engagerai à venir se présenter à vous, si vous voulez bien lui indiquer lieu et heure.

Vous remerciant à l'avance, je vous prie, etc...

Au dos de cette lettre, une note au crayon, de la main de M. Albert Thys, indique la réponse qui y fut faite près d'un mois plus tard :

Lui dire que j'ai été absent, que je viens de rentrer et que si son capitaine est encore libre, je suis prêt à le voir, et s'il nous convient, à l'engager. Il s'agit bien entendu d'un capitaine de steamer : il devrait parler un peu français (14).

Bien qu'il eût fait, par goût, presque toute sa carrière à bord de voiliers, le capitaine Korzeniowski venait, deux ans auparavant, de commander en second un vapeur ; quant à la langue française, il la parlait couramment depuis son enfance. M. de Baerdemacker s'empressa de lui communiquer cette réponse par l'entremise de MM. Barr et Moering, de Londres, et dès le 31 octobre ces Messieurs informaient M. Albert Thys que leur capitaine serait le lendemain à Bruxelles pour lui rendre visite et savoir s'il lui serait possible d'obtenir le commandement d'un des vapeurs de la Société du Haut-Congo.

A cette époque, cette Société, — qui existe encore aujourd'hui et s'est considérablement développée, — était de fondation toute récente. Le point de départ en avait été la *Sanford Exploring Society*, constituée à Bruxelles le 20 juin 1886 sur l'initiative du général américain Sanford,

(14) Ce document et les suivants se trouvaient dans le dossier Korzeniowski, préservé comme par miracle de la destruction, et qui m'a été communiqué fort aimablement par la Société anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo, en avril dernier.

ancien ministre des Etats-Unis en Belgique (15). C'est d'une transformation de cette société, aidée de la « Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie » qu'était née, le 10 décembre 1888, *la Société Anonyme belge pour le Commerce du Haut-Congo.*

Cette entreprise commerciale menée par des hommes habiles et énergiques était en voie d'extension. On envisageait la fondation imminente de nouveaux postes, la construction de nouveaux steamers : on étudiait les plans et le terrain possible d'une voie ferrée qui, de Matadi au Stanley Pool, mettrait en contact rapide les deux parties navigables du Congo. Des perspectives s'ouvraient à l'activité aventureuse.

A l'issue de son entrevue avec le capitaine Korzeniowski, le directeur de la *Société du Haut-Congo*, sur lequel le visiteur avait fait bonne impression, s'empressa de demander des renseignements à MM. Walford et C°, d'Anvers, qui lui répondaient, en date du 15 novembre :

La personne sur laquelle vous nous demandez des renseignements a été attachée à notre service somme subrecargue et nous ne la connaissons que pour autant qu'elle nous a été recommandée par M. de Baerdemacker, de Gand, mais il n'a pas fait de voyage parce qu'il espérait être employé par vous. Nous communiquons votre lettre à celui-ci avec prière de nous répondre par retour du courrier.

Pendant ce temps, MM. Barr et Moering, de Londres, informaient M. de Baerdemacker, courtier à Gand, que MM. Walford et C° avaient bien fait des promesses au capitaine Korzeniowski, mais qu'ils semblaient tergiverser sur les conditions matérielles d'un engagement; d'ailleurs, M. Korzeniowski, dès qu'il avait vu M. Albert Thys disposé à l'employer, s'était empressé d'obtenir de M. Walford la

(15) Le général Sanford devait mourir aux Etats-Unis peu après, le 21 mai 1891. Le 30 janvier 1890, l'Assemblée générale des actionnaires de la Société du Haut-Congo décidait de porter son capital de 1.200.000 francs à 3 millions de francs.

liberté de se rendre de nouveau à Bruxelles. Pour appuyer la candidature de leur ami, MM. Barr et Moering rappelaient au courtier maritime de Gand les titres et les mérites de M. Conrad Korzeniowski, « un homme jeune, cultivé, et généralement accompli, outre ses capacités professionnelles » (16).

Au lendemain même de la visite qu'il avait faite à l'Administrateur de la Société du Haut-Congo, Joseph Conrad, le 4 novembre 1889, écrivait, — en français :

J'ai l'honneur de vous apprendre que j'ai renoncé à faire le voyage du Mexique et aux Indes Occidentales au service de MM. Walford et Cie, naturellement avec la permission de ces Messieurs.

Je pense que, vu mon séjour prolongé aux pays chauds (d'où je viens de retourner maintenant), et mon probable départ pour l'Afrique dans peu de mois, il serait prudent de profiter du climat européen le plus longtemps possible.

Je m'empresse de vous prévenir de ce changement dans mes projets, car je considère qu'il est de mon devoir à présent de vous tenir au courant de mes mouvements.

J'ai l'honneur d'être, etc...

CONRAD KORZENIOWSKI.

Une note au crayon, jetée sur la lettre même par le Directeur, nous renseigne sur l'impression produite par cette visite : *Bon capitaine quand nous aurons besoin pour le Haut-Congo. Demander des renseignements.* Une confusion s'étant produite dans l'esprit d'Albert Thys sur les rapports du capitaine avec la maison Walford d'Anvers, Joseph Conrad lui écrivait de nouveau le 28 novembre :

Je viens d'apprendre par une lettre de M. de Baerdemacker à MM. Barr, Moering et C° que vous étiez dans l'idée que j'avais servi M. Walford comme capitaine d'un de ses navires. Je me hâte de m'excuser envers vous pour m'être exprimé si mal dans l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder à Bruxelles. Mon intention était de vous informer que j'étais dans l'emploi de Mr. Walford pour le moment : j'ignorais même qu'il fut un ar-

(16) Lettre datée : *London. Nov. 19th 1889.*

mateur (17). J'ose espérer que vous m'accorderez votre indulgence pour ce malentendu, causé simplement par mon manque d'habitude à m'exprimer en français (18).

Comme sans doute il s'agirait de mes qualifications pour le poste que vous avez eu la bonté de me promettre, je prends la liberté de vous informer que je possède une comission (*sic*) du « Board of Trade » me qualifiant absolument pour commander les navires à voile et à vapeur dans la marine britannique (obtenu par examen à Londres, 1885) (19).

Je suis prêt à produire des copies des certificats signés par les Capitaines et armateurs qui m'ont employé pendant mes 15 ans de service sur mer, témoignant de mon habileté en matières du métier et de ma bonne conduite en général.

Mais le commandement espéré d'un vapeur sur le Haut-Congo se fait également attendre, et, sur ces entrefaites, Joseph Conrad reçoit de son oncle Thadée Bobrowski, qui habite la Pologne méridionale, une invitation à venir passer quelque temps chez lui. Son oncle Thadée, le frère de sa mère, est la personne de sa famille à laquelle de tout temps Joseph Conrad a été le plus attaché. A la mort de son père, en 1869, c'est Thadée Bobrowski qui a pris la charge de cet orphelin de 12 ans, qui a facilité la poursuite de ses études et celle de sa carrière maritime, lorsque l'enfant a manifesté pour cette sorte de vie un goût obstiné. La petite pension que son oncle lui a assurée et le soin que celui-ci a pris du maigre patrimoine, légué à l'orphelin par des parents, lui ont permis de franchir les étapes difficiles de sa

(17) Le papier à en-tête de Walford et Cº porte : « Courtage maritime, Commission et Expédition. — Lignes régulières de Bateaux à vapeur pour Londres, l'Espagne, le Portugal, les ports de la Méditerranée et de la Mer Noire, la Côte Occidentale d'Afrique, la Havane, le Colon, le Brésil et la Plata.

(18) Il est probable que Conrad n'avait pas eu depuis longtemps la moindre occasion d'écrire en français : il est à remarquer que la langue qu'il emploie, pour correcte qu'elle soit, n'est à beaucoup près pas aussi sûre ni aussi élégamment personnelle qu'elle se montre dans les lettres françaises qu'il écrivit à divers amis au cours des dix ou quinze dernières années de sa vie.

(19) Ce certificat fut obtenu en 1886. Conrad, qui avait des personnes, et des paysages une mémoire incomparable, fait presque toujours erreur dans les dates quand il s'agit de faits de sa propre vie.

carrière. Pendant quinze ans, l'oncle et le neveu n'ont cessé de correspondre (20).

L'oncle devient vieux : du moins il s'en plaint, quoiqu'il n'ait encore que soixante ans. Voilà six ans qu'il n'a pas vu son neveu et voilà seize ans que celui-ci n'a pas remis le pied sur le territoire de l'ancienne Pologne devenue russe. Au début de l'année, l'oncle écrivait au neveu, alors à Port-Adélaïde (3 janvier 1889) qu'il souhaitait bien pouvoir encore une fois « revoir son cher capitaine ». Il l'a informé des dispositions testamentaires qu'il vient de prendre en sa faveur. Tout cela semble de mauvais augure au capitaine Korzeniowski que son affection pousse vivement à remplir une attente qui se prolonge, et le 27 décembre il informe M. Thys de l'invitation qu'il a reçue et « qu'il lui serait très agréable d'accepter », mais qui réclame un certain temps, car une courte visite ne vaudrait pas la peine et les dépenses d'un déplacement », et il espère que l'Administrateur de la *Société du Haut-Congo* voudra bien lui faire savoir la date à laquelle il aura besoin de ses services, afin qu'il puisse faire en sorte de revenir à Londres en temps utile et se tenir à sa disposition.

La réponse qui lui fut adressée aussitôt (21) dut lui laisser entrevoir encore un délai assez long, car il décida de partir

(20) J'ai entre les mains près de 80 lettres de Thadée Bobrowski à Joseph Conrad, écrites (en polonais, cela va sans dire) de 1876 à 1893, c'est-à-dire exactement pendant le temps de la vie maritime de l'écrivain. Il est visible que plusieurs lettres de l'oncle au neveu se sont égarées, soit au cours des voyages de celui-ci, soit par la suite : car assez curieusement, il y manque précisément deux lettres auxquelles Joseph Conrad fait allusion dans *Des Souvenirs* et qu'il semble bien avoir eu entre les mains quand il écrivait ce livre en 1908-09. Quant aux lettres de Joseph Conrad à son oncle, lettres qui d'après nos informations, ont dû se monter à plus d'une centaine, nous ne les avons malheureusement pas encore retrouvées, et il semble qu'il y ait peu de chance qu'on les retrouve jamais. Elles existaient encore en 1914. Mais la région de Kasimierowka où habitèrent successivement Thadée Bobrowski (jusqu'à sa mort en janvier 1894) et ses héritiers, fut le théâtre des exactions et destructions bolchéviques. J'ai entendu, en 1919, Joseph Conrad me dire qu'il ne restait plus rien de la maison de son oncle où il lui avait rendu visite en 1890 et en 1893. Il est donc à déplorer que nous ne puissions avoir sous les yeux ces lettres qui eussent été des documents incomparables pour étudier la formation du caractère du grand écrivain, et le reflet des impressions de sa vie maritime.

(21) La lettre porte en effet cette note au crayon : *Rép. 31 Xbre 89.*

pour l'Ukraine quelques semaines plus tard. Il s'arrêtait à Bruxelles le 5 février pour y voir sa tante Poradowska, à laquelle il laissait le soin de surveiller ses intérêts, et pour y avoir une entrevue avec le secrétaire de la Société du Haut-Congo, puis il reprenait son voyage et le 16 février 1890 il arrivait chez son oncle à Kasimierowka, en Ukraine polonaise (22).

Il y fit un séjour de près de deux mois : c'était la première fois qu'il retournait en Pologne depuis 1874 : de vieux amis ont grande envie de revoir ce voyageur, ce Polonais devenu marin : lui-même retrouve avec émotion cette patrie lointaine et cette sensation du foyer qu'il n'a plus connue depuis seize ans. Pourtant il ne perd pas de vue son intention de se rendre au Congo, et, le 11 avril, de chez son oncle, à Kazimierowka, il écrit à l'Administrateur de la Société du Haut-Congo pour le prévenir qu'il sera à Bruxelles au plus tard le 30 de ce mois et qu'il se présentera sans perte de temps aux bureaux de la Société afin d'apprendre la décision prise à son égard (23). Nous savons par une autre lettre écrite à ses cousins Zagorski qu'il revint par Lublin où il passa quelques jours. Il en partit le 22 avril (24), le 26 il était à Bruxelles et à partir de ce moment cette aventure, dont les préludes avaient été si longs, se précipite. Les démarches faites depuis le mois de septembre aboutissaient enfin. Il n'avait pas fallu moins de sept mois pour lui faire obtenir ce commandement tant désiré d'un petit vapeur sur le Congo : « un méchant raffiau de quatre sous ».

(22) Cette date nous est fournie par un document manuscrit, de la main de Thadée Bobrowski, intitulé : « Pour éclairer mon cher neveu Konrad Korzeniowski. »

(23) Lettre de Joseph Conrad, figurant au dossier Korzeniowski, et qui m'a été communiquée par la Société du Haut-Congo. L'original de cette lettre est en français.

(24) Lettre de Joseph Conrad à son cousin Charles Zagorski, datée de Sierra Leone le 22 mai 1890. (Communiquée par la fille du destinataire, Mlle Aniela Zagorska.)

§

Le 2 mai, de Londres, il écrit à sa cousine Marie Tyska, née Bobrowska :

Ma chère Mariette,

Je n'ai pas pu écrire plus tôt. J'ai été excessivement occupé et à présent j'ai encore beaucoup à faire. Je m'embarque pour le Congo dans trois jours et il faut que je me prépare pour un séjour de trois ans dans le milieu de l'Afrique, tu comprendras donc facilement que chaque instant m'est précieux...(25).

Si l'on se reporte au *Cœur des Ténèbres*, Marlow y raconte ainsi son départ pour l'Afrique et révèle les raisons de l'empressement soudain que mit l'Administrateur à l'engager comme capitaine.

— J'obtins la place, — comme de juste et même cela ne traîna pas. Il paraît que la Société venait d'apprendre qu'un de ses capitaines avait été tué au cours d'une échauffourée avec les indigènes... Ce n'est que bien des mois plus tard que j'appris que toute la querelle était due à un malentendu à propos des poules. Fresleven, — ainsi s'appelait l'homme, un Danois... Ce fut à cette glorieuse affaire que je dus ma nomination, avant même d'avoir commencé à l'espérer. Je courus comme un fou pour être prêt à temps et quarante-huit heures ne s'étaient pas écoulées que je traversais la Manche pour me présenter à mes patrons et signer le contrat d'engagement. En quelques heures je gagnai cette ville qui me fait toujours penser à un sépulcre blanchi. Je n'eus guère de peine à trouver les bureaux de la Société... Une rue étroite et déserte, dans une ombre profonde de hautes maisons aux fenêtres innombrables, garnies de jalousies, un silence de mort, l'herbe poussant entre les pavés... (26).

Et Marlow fait ensuite le récit inoubliable de sa visite aux bureaux de la Société : les deux femmes vêtues de noir et qui tricotent dans l'antichambre comme des Parques impassibles ; la grande carte bigarrée de l'Afrique centrale ; l'entretien d'un instant avec l'Administrateur; le secrétaire

(25) Début d'une lettre écrite, en polonais, et que je dois à l'obligeance de sa destinataire.

(26) *Le Cœur des Ténèbres* (trad. André Ruyters), pp. 94,95, 96.

compatissant : la visite au médecin, les adieux à la tante : succession de détails et de scènes admirablement peints, tout colorés d'une ironie mordante et qui ont l'accent de la vérité même.

Tout nous porte à croire que ces scènes qui, dans le récit, précèdent le départ de Marlow se passèrent dans la réalité exactement comme Conrad les a décrites huit ans plus tard. Il se rendit à Bruxelles aux bureaux de la Société qui se trouvaient alors, 9, rue Bréderode (27), il échangea quelques mots et une poignée de main avec le capitaine Thys, l'Administrateur délégué, « quelque chose de corpulent et de blême, dans une redingote », vit le secrétaire, le médecin, la tante, et dut partir en hâte. Il est également exact, — comme le dit Marlow, — que le capitaine Korzeniowski obtint son commandement parce qu'un des capitaines de la Société venait d'être tué au Congo par les indigènes. Ce capitaine était un Danois nommé, non pas Fresleven comme le dit Marlow, mais Freiesleben (28). On trouve une allusion à cette affaire, un an plus tard, dans le *Rapport Officiel de l'Etat Indépendant du Congo* :

> Dans ces derniers temps, il n'y a eu de situation réellement troublée que dans la région de Tchumbiri à Bolobo. En présence d'une malveillance persistante et d'actes agressifs qui sont allés jusqu'à l'assassinat du capitaine d'un steamer de la Compagnie belge du Haut Congo, il y a plus d'un an, il a fallu faire un exemple : la sécurité des blancs exige que des attentats de ce genre soient énergiquement réprimés (29).

Joseph Conrad, comme Marlow, n'eut pas le loisir de

(27) Les bureaux de la Société se trouvent maintenant incorporés dans l'immeuble de la Banque d'Outremer qui s'étend de la rue de Namur à la rue Bréderode. Il existe encore au 9 de la rue Bréderode une maison affectée à d'autres usages, mais qui semble correspondre à la description que Joseph Conrad donne dans son récit.

(28) La plupart des capitaines, des mécaniciens et des ouvriers chargés de monter ou de réparer les steamers de la flottille du Haut-Congo étaient à cette époque des Scandinaves. Freiesleben : Cf. *Mouvement Géographique*, 8 sept. 1889.

(29) Rapport au Roi-Souverain. (*Bulletin officiel de l'Etat Indépendant du Congo*, juillet 1891.)

sacrifier longtemps aux épanchements des adieux. Nous avons vu qu'il était le 2 mai à Londres : le 7 il signait son engagement à Bruxelles (30), et le 10 il s'embarquait à Bordeaux pour Matadi. Ce dernier renseignement nous est fourni par le *Mouvement Géographique*, une petite revue hebdomadaire qui paraissait alors à Bruxelles et qui semble avoir été l'organe officieux de l'Etat Indépendant et des Sociétés commerciales du Congo belge. Dans le numéro du 4 mai 1890, on peut lire ceci :

La Ville de Maceio de la Cie française des Chargeurs Réunis, du Havre, a quitté Anvers le 30 avril après avoir embarqué 715 tonnes de marchandises pour Boma et Matadi.

La Ville de Maceio fera le 10 mai escale à Bordeaux, où iront s'embarquer M. Harou, ancien agent de la force publique de l'Etat, et M. Korzeniowski, capitaine de steamer, qui partent pour l'Afrique, pour le compte de la Société du Haut-Congo (31).

Sur la traversée de Bordeaux à Boma, *le Cœur des Ténèbres* nous donne des détails et des impressions qui ne correspondent pas moins exactement à la réalité :

Je pris passage, — dit Marlow, — sur un bateau français qui fit escale à chacun des sacrés ports qu'ils ont là-bas, à seule fin, autant que je pus en juger, d'y débarquer des soldats et des douaniers. Nous touchâmes à divers ports de commerce dont les

(30) Une note relevée sur les registres de la Société du Haut-Congo et qui m'a été adressée par celle-ci porte : « Conrad Korzeniowski, célibataire, né le 3 décembre 1857 à Jitomir (Pologne russe). Engagé en qualité de capitaine de steamer le 7 mai 1890. Départ de Bordeaux pour Matadi le 10 mai 1890. Arrivé à Matadi le 10 juin 1890. » Cette dernière date est visiblement erronée. Il n'atteignit Matadi que le 13 juin.

(31) *Mouvement Géographique*, à Bruxelles : P. Weissenbruch, imprimeur du Roi, 45, rue du Poincon. Cet hebdomadaire, dirigé par A.-J. Wauters, paraissait depuis 1883. En 1891, le même A.-J. Wauters commença à faire paraître une autre publication intitulée *le Congo illustré*, qui avait pour but de vulgariser par l'illustration l'œuvre coloniale poursuivie par les Belges en Afrique. Une note en tête du premier numéro contient ceci : « Tandis que le *Mouvement Géographique* continuera à être plus spécialement un journal d'actualité et d'information, *le Congo Illustré* le complétera en donnant des relations de voyages inédites, illustrées de notices sur la vie, les mœurs, les coutumes et les industries du Congo. » L'indication fournie par le *Mouvement Géographique* sur le départ du capitaine Korzeniowski pour le Congo n'avait pas passé inaperçue en Pologne : j'y ai trouvé une référence dans la lettre du 22 juillet 1890, adressée par Thadée Bobrowski à son neveu.

noms comme Grand Bassam ou Petit Popo semblaient appartenir à quelque farce misérable jouée devant une sinistre toile de fond.... Un jour, je me souviens, nous rencontrâmes un navire de guerre, mouillé au large du rivage. Il n'y avait là pas même de hangar, et cependant il canonnait la brousse. Il paraît que les Français avaient une guerre en cours, dans ces parages... Il se passa plus de trente jours avant qu'on n'aperçût l'embouchure du grand fleuve. Nous jetâmes l'ancre en face du siège du Gouvernement. Mais mon rôle ne devait commencer qu'à quelques trois cents kilomètres plus loin. C'est pourquoi, aussitôt qu'il fut possible, je gagnai un endroit à trente milles en amont (32).

Joseph Conrad prit passage à bord de la *Ville de Maceio* qui fit relâche d'abord à Ténériffe, puis à Dakar, Conakry, Sierra-Leone, Grand Bassam, Kotonou, Libreville, Loanga, Banane (à l'embouchure du grand fleuve), et Boma (siège, depuis 1886, du Gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo) (33). Sa mission ne devait commencer qu'à quelque trois cents kilomètres plus loin, en effet, au Stanley Pool, et il lui fallut d'abord faire, comme passager, la remontée du fleuve, de Boma à Matadi, environ 70 kilomètres. Quant au navire de guerre canonnant la brousse et à la guerre que les Français avait en cours dans ces parages, ce ne sont pas davantage des détails inventés : l'époque à laquelle Conrad, au cours de ce voyage, longea la côte de l'Afrique occidentale, était précisément celle du début de la campagne du Dahomey.

Il eut comme compagnon durant ce voyage ce M. Harou que nous retrouverons plus tard : peut-être est-ce par lui qu'il sut combien les perspectives d'un séjour au Congo étaient peu engageantes, en dépit des statistiques officielles. Cet officier belge, qui avait déjà fait plusieurs séjours dans l'Etat Indépendant, en connaissait les risques et mit au fait le jeune capitaine anglais. L'affaire se montrait sous des

(32) *Le Cœur des Ténèbres*, pp. 104, 105, 106 et 107.

(33) Ces indications sont prises sur le relevé du 2e voyage de la *Ville de Maceio* (4 mai-8août 1890), qui m'a été aimablement fourni par la Cie des Chargeurs Réunis, au Havre.

couleurs peu engageantes et ces révélations ne furent pas sans jeter une ombre sur le voyage : en tout cas il est visible, — à travers Marlow, — que Conrad avait conservé un désagréable souvenir de ce passage. Il occupa une partie de son temps à écrire des lettres : d'après les réponses de son oncle Thadée Bobrowski, nous savons qu'il écrivit à celui-ci de Ténériffe, de Libreville et de Banane. Nous n'avons malheureusement pas ces lettres qu'il eût été si intéressant de pouvoir comparer avec la description du voyage telle qu'elle nous est donnée dans le *Cœur des Ténèbres* : mais nous avons celle que, de Sierra-Leone, le 22 mai 1890, il adressait à son cousin Charles Zagorski et dont je citerai quelques passages qui donneront une idée de l'humeur dans laquelle se trouvait alors le jeune capitaine : on verra qu'il essayait de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Freetown (Sierra Leone), 22 mai 1890.

Mon très cher Charles,

Voilà tout juste un mois aujourd'hui que tu as été scandalisé par mon départ hâtif de Lublin. D'après la date et le point de départ de cette lettre, tu vois qu'il fallait me hâter. Ce n'est qu'à présent que je puis respirer avec un peu de calme. Si tu savais quelles satanées courses j'ai eu à faire. De Londres à Bruxelles, et de retour à Londres ! Et de nouveau à Bruxelles. Si tu avais vu tous ces coffres en fer et ces revolvers, ces longues bottes et ces attendrissements : encore une poignée de main et encore un pantalon ! — et si tu savais que de bouteilles de médicaments et de vœux affectueux j'emporte avec moi, tu comprendrais dans quel typhon, cyclone, ouragan, tremblement de terre, — non ! dans quel cataclysme général, — dans quelle atmosphère fantastique composée d'emplettes, d'affaires et d'attendrissements sentimentaux j'ai passé deux semaines entières... Je serai à Boma sans doute le 7 de ce mois et je quitterai Boma avec ma caravane pour aller à Léopoldville (34). Autant que je puis le déduire de ma « lettre de service », on me destine au commandement d'un vapeur appartenant à l'expédition exploratrice de M. Delcom-

(34) Sur le Stanley-Pool, là où il devait prendre le commandement du vapeur qu'on lui destinait.

mune, qu'on est en train de préparer. Cette perspective me plaît beaucoup, mais je ne sais rien de sûr, car on tient tout cela soi-disant secret. Ce qui m'inquiète assez, c'est l'information que 60 o/o des employés de notre compagnie retournent en Europe sans avoir fait même un séjour de six mois... Il y en a d'autres qu'on renvoie précipitamment au bout d'un an pour qu'ils ne meurent pas au Congo. Dieu nous en garde! cela gâterait les statistiques qui sont excellentes, tu comprends. En un mot, il n'y en a paraît-il, que 7 o/o qui peuvent faire leurs trois années de service... Oui, mais un gentilhomme polonais, enduit de goudron britannique! Quelle confusion ce sera! Nous verrons. En tout cas je pourrai me consoler en pensant que — fidèle aux traditions nationales, — c'est de mon propre gré que je me suis fourré là-dedans... (35).

On voit par là que Joseph Conrad n'était plus sans connaître les risques de l'aventure, que l'on n'avait certainement pas étalés au grand jour à Bruxelles avant son départ : mais sous le goudron britannique, le gentilhomme polonais tenait bon. Du fond de la Pologne, le cher oncle Thadée écrivait à son neveu, un peu plus tard, le 24 juin :

Je te suis par la pensée à travers l'espace en me demandant ce que tu deviens : je suppose que si tu n'es pas encore mis à la broche et mangé rôti (ou peut-être en blanquette), je recevrai une réponse de toi tôt ou tard... Ta dernière lettre est datée de Ténériffe, et d'après mes calculs tu dois être maintenant à Léopoldville (36). Sans attendre de te rendre compte des gens et des choses, de cette question de la mission civilisatrice dont, après tout, que diable ! tu es un des rouages, et de donner ton avis à ce sujet ; en attendant de cristalliser tout cela dans des phrases, dis-moi vite comment tu te portes et quelles sont tes premières impressions.

Et il termine une autre lettre presque dans les mêmes

(35) Fragments d'une lettre en polonais dont la traduction française m'a été adressée par la fille du destinataire, Mlle Aniela Zagorska. Contrairement à l'indication qu'il donne dans cette lettre, Joseph Conrad n'arriva à Boma que le 12 juin au soir.

(36) Le 24 juin, Joseph Conrad était encore à Matadi, comme le prouve le *Journal* que l'on trouvera plus loin.

termes que son neveu, mais avec moins de philosophie et de confiance :

Ta lettre du 28 mai était datée de Libreville : elle a donc mis sept semaines : tu l'as écrite sur la frontière de la civilisation et de la sauvagerie. A quoi dois-je m'attendre si tu t'en vas au fin fond de l'Afrique, où le courrier n'arrive qu'une fois par mois.... La seule consolation que tu puisses trouver et la seule chance d'accroître ta persévérance et ton optimisme dans la lutte actuelle pour la vie, tu ne peux la trouver que dans la phrase célèbre de Molière. « Tu l'as voulu, tu l'as voulu, George Dandin! » Pour moi, je n'en compterai pas moins avec impatience les jours et les semaines de ces trois ans qui nous séparent, en me demandant si ma carcasse pourra tenir bon jusque-là (37).

§

Il y avait quelques mois à peine que pour la première fois un vapeur de 2.000 tonnes, le *Lualaba* de Liverpool, commandé par le capitaine John Murray, avait osé franchir les 80 kilomètres de rivière qui séparent Boma de Matadi : la *Ville de Maceio* ne débarqua notre voyageur qu'à Boma : il lui fallut se réembarquer sur un petit vapeur qui le mena à Matadi, point terminus de la navigation sur le Bas-Congo : au-dessus de Matadi, le fleuve présente en effet, sur une distance d'environ trois cents kilomètres, une succession de trente-deux rapides infranchissables (38). Il est très probable que ce trajet dut se passer comme le raconte Marlow dans le *Cœur des Ténèbres*, et que Conrad fit alors la connaissance de ce capitaine suédois dont il parle dans son récit (39).

(37) Ces deux lettres, — a seconde est datée du 22 juillet 1890, — font partie de la liasse des lettres de Thadée Bobrowski à son neveu, écrites de 1876 à 1890, et que nous avons trouvées parmi les papiers du grand écrivain.

(38) Cf. Stanley : *The Dark Continent*, vol. IV, pp. 35 et suiv. C'est en franchissant ou en essayant de côtoyer ces cataractes que Stanley, en juin-juillet 1877, avait perdu 11 hommes et son compagnon Francis John Pocock, noyés les uns après les autres.

(39) Cf. *Cœur des Ténèbres*, p. 108 et 109. Il se pourrait que ce capitaine suédois ait fourni à Conrad quelques traits de Heyst, le héros suédois de *Victoire*.

En arrivant à cet endroit, son impression ne dut guère être favorable. Matadi, en 1890, était déjà un poste relativement important puisqu'on y comptait 170 Européens : mais les établissements y étaient encore fort provisoires. Il existait là une factorerie anglaise, une portugaise, une hollandaise et une française, sans compter l'établissement de la *Sanford Exploring Expedition*, qui venait d'être repris par la Société du Haut-Congo (40). Ce qui donnait à Matadi une animation nouvelle, et qui allait en accroître rapidement l'importance (41), c'était qu'on venait d'entreprendre les premiers travaux de la ligne de chemin de fer de Matadi à Kinchase qui devait réunir les deux tronçons navigables du Congo et permettre l'acheminement plus rapide des marchandises qui, du Haut-Congo, pour atteindre les ports d'embarquement, n'avaient que la ressource des pistes de caravanes et que le dos des porteurs. Entre Matadi et Stanley Pool, au sud de la route suivie encore aujourd'hui par les caravanes, s'étendait un pays à peu près inconnu et dont on venait seulement de relever une carte partielle. Peu de temps auparavant, la Compagnie du Congo, qui avait, tout naturellement, cherché la possibilité de relier Matadi au Pool par une voie ferrée, avait mis (en 1887) un groupe d'ingénieurs et une escorte à la disposition du capitaine Cambier qui venait de donner des preuves de son activité comme agent de l'*Association Internationale Africaine* à Zanzibar. En dépit des difficultés de l'entreprise, le capitaine Cambier, immobilisé quelque temps devant la gorge de la M'pozo et le massif de Palaballa, avait mené à bien l'entreprise. Au moment où Joseph Conrad arrivait en Afrique, la voie ferrée était en cours d'études sous la direction de l'ingénieur belge Charmanne et l'on n'en était encore qu'aux tout

(40) Cf. Rapport du Conseil d'Administration de la Sté An. Belge pour le Commerce du Haut-Congo, en date du 19 octobre 1890.

(41) L'année suivante, Matadi comptait 275 Européens et 7 à 800 noirs. On trouve une photographie de *Matadi en 1890* dans le numéro du *Congo illustré* du 27 août 1893 et *Matadi et le panorama du Congo* dans la même publication (numéro du 17 janvier 1892).

premiers travaux (42). C'est donc en toute exactitude que Conrad fait dire à Marlow :

Je donnai sur une chaudière vautrée dans l'herbe. Le sentier faisait un coude de temps en temps pour éviter des blocs de rochers, voire un wagonnet échoué sur le dos, les roues en l'air... Je tombai sur d'autres pièces de machine, un tas de rails rouillés... Une détonation puissante et sourde secoua le sol, une bouffée de fumée s'éleva de la falaise, et ce fut tout. Ils construisaient un chemin de fer (43).

Le séjour à Matadi n'offrit guère d'agrément à Conrad. Le Congo à cet endroit présente l'aspect d'un lac entouré de tous côtés par de hautes montagnes : son cours y est particulièrement tranquille et s'étale sur une largeur qui atteint douze cents mètres : mais la nature n'y a point à vrai dire un aspect engageant, si l'on en croit quelqu'un qui à cette époque était déjà fort bien renseigné, et qui avait, peu de temps auparavant, exploré cette région, le capitaine Thys, celui-là même précisément avec qui, à son départ de Bruxelles, Conrad avait eu une entrevue brève et laconique.

Lorsqu'on arrive à Matadi — a-t-il écrit, — on se croirait devant un pays maudit, véritable barrière qui semble créée par la nature pour arrêter le progrès (44).

Joseph Conrad se souciait assez peu de faire avancer le progrès, ou ce qu'on appelle ainsi : il avait déjà sur ce sujet des doutes d'où sont nés *Un Avant-poste du progrès* aussi bien que *le Cœur des Ténèbres*. Le séjour à Matadi lui sembla interminable : et c'est bien lui qui parle à travers Marlow quand celui-ci dit : « Il me fallut attendre dix jours au Poste [Matadi], — une éternité! » En fait, ce furent bel et bien quinze jours et non dix que Conrad demeura à

(42) Ceux-ci n'étaient pas à vrai dire les moins malaisés : deux ans plus tard (fin 1891) le chemin de fer n'en était encore qu'au kilomètre 50. La constitution de la Société du Chemin de fer du Congo ne remontait d'ailleurs qu'au 31 juillet 1889 et les statuts n'en avaient paru au *Bull. Off. de l'Etat Ind. du Congo* qu'en octobre 1889.

(43) *Cœur des Ténèbres*, p. 109.

(44) *Au Congo et au Kassaï*, par le capitaine Thys, Bruxelles, Weissenbruch éd., 1888.

Matadi avant de pouvoir entreprendre cette marche de trois cents et quelques kilomètres qui devait le mener à l'endroit où l'attendait son navire.

Nous ne savons rien du chef comptable de la Compagnie, à Matadi, dont la comptabilité était, dit Marlow, tenue en aussi bon ordre que les faux-cols, les amples manchettes et les cheveux, mais la peinture qu'en fait Conrad est si vivante qu'elle semble bien être l'image d'une personne véritable ; et il est également vraisemblable, comme le dit Marlow, que ce soit par ce comptable que Conrad entendit pour la première fois prononcer le même nom de cet homme lointain et mystérieux qui allait devenir le héros du *Cœur des Ténèbres*, ce Kurz dont nous parlerons plus loin.

Nous avons en tout cas sur le séjour à Matadi une phrase de la main de Conrad qui en dit long sur l'impression que lui firent les gens dès les tout premiers jours de son séjour forcé.

> Je crois que ma vie parmi les gens d'ici (les blancs) ne sera pas fort agréable. Ai l'intention d'éviter autant que possible de faire des relations.

Cette phrase-là, nous la trouvons au début d'un document fort intéressant qui n'est autre que le *Carnet de route* que Joseph Conrad tint du 13 juin au 1er août 1890, c'est-à-dire pendant la durée de son séjour à Matadi et de ce voyage par terre de Matadi à Kinchassa. Ce document est d'autant plus curieux qu'il est dans la vie de Conrad le seul de son espèce : le futur grand écrivain n'ayant jamais pris, sauf cette fois, la moindre note sur les paysages ou les faits qu'il lui advint de rencontrer au cours de sa vie maritime. Nous donnons ici pour la première fois la traduction de ce journal retrouvé parmi les papiers du romancier (45) ; nous y avons ajouté quelques notes explicatives et les passages correspondants du *Cœur des Ténèbres*.

(45) Ce sont à vrai dire deux petits carnets de poche : le premier contient le texte dont nous donnons ici la traduction : le second est la relève du point, au cours de la navigation sur le Haut-Congo, qui commença le 3 août suivant.

JOURNAL DE JOSEPH CONRAD AU CONGO (45 *bis*)

Arrivé à Matadi *le 13 juin 1890.*

M. Gosse (46), chef du poste (parfait), nous retient pour je ne sais quelle raison personnelle.

Fait la connaissance de M. Roger Casement (47) ; ce que j'aurais considéré en toute circonstance comme un grand plaisir et qui devient maintenant une véritable chance. Il parle et pense fort bien, très intelligent et très sympathique.

J'ai de considérables doutes sur l'avenir. Je crois actuellement que ma vie parmi les gens d'ici (les blancs) ne peut pas être très agréable. Ai l'intention d'éviter autant que possible de faire des relations. Par M. Roger Casement, ai fait la connaissance de M. Underwood, le directeur du comptoir anglais (Hatton et Coxton) à Kalla Kalla. Moyenne commerciale. — Chaleureux et aimable. Déjeuné chez lui le 21.

(45 *bis*) Joseph Conrad a fait dans son œuvre une allusion à ce *Journal* tenu pendant son séjour au Congo. Citant, au cours de son récit *The Shadow Line* (*La Ligne d'Ombre*), des fragments d'un *Journal*, il dit :

« Ce fut la seule époque de ma vie pendant laquelle j'essayai de tenir un journal. Non, pourtant, pas tout à fait la seule. Quelques années plus tard, dans des circonstances d'isolement moral, je notai les pensées et les événements d'une vingtaine de jours. Mais cette fois fut la première... Il est assez curieux de constater que je m'y laissai aller, les deux fois, dans des circonstances dont, pour employer une expression familière, je ne pouvais espérer me sortir. Je ne pouvais espérer non plus que le témoignage pût me survivre. Ce qui prouve que je n'obéissais-là qu'à un besoin de soulagement personnel, et non pas aux sollicitations de l'égoïsme. » (*The Shadow Line*, chap. V.)

Cette allusion était restée mystérieuse tant que l'on ignora l'existence de ce « carnet de route » africain.

(46) Gosse, agent de la société du Haut-Congo à Matadi, mort au début de 1891.

(47) Plus tard Sir Roger Casement, exécuté pendant la guerre par les autorités anglaises à cause de ses agissements avec l'Allemagne au profit de l'Irlande. Dans une lettre adressée à M. Cunningham Graham, le conteur anglais bien connu, Joseph Conrad écrivait le 26 décembre 1903 : « Je vous envoie deux lettres que j'ai reçues d'un homme nommé Casement qui me rappelle que je l'ai connu au Congo, il y a douze ans. Peut-être avez-vous entendu son nom ou l'avez-vous imprimé... Je l'ai vu, cet homme, s'enfoncer dans une indicible brousse avec pour toute arme une canne à manche recourbé, escorté de deux bouledogues et d'un « boy » de Loanda portant son bagage pour toute compagnie. Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de le voir revenir un peu maigri, un peu plus bronzé, avec sa canne, ses chiens et son boy de Loanda, aussi serein que s'il était allé faire un tour dans un parc. Puis nous nous sommes perdus de vue : il a été, je crois, consul d'Angleterre à Beira, et semble avoir été récemment envoyé de nouveau au Congo, en mission, par le Gouvernement anglais... »

24. — Gosse et R. C. partis pour Boma avec une charge importante d'ivoire. Au retour de G., je compte partir vers le haut Congo. Passé mon temps à mettre moi-même de l'ivoire dans des tonneaux. Occupation idiote. Santé bonne jusqu'à présent.

Ecrit à Simpson, à Gov. B., à Purd., à Hope., au Capitaine Froud., et à Mar. (48). Caractère dominant de la vie sociale ici : les gens médisant les uns des autres.

Samedi, 28 juin. — Quitté Matadi avec M. Harou (49) et une caravane de 31 hommes.

Nous sommes séparés, Casement et moi, le plus amicalement du monde. Gosse m'a accompagné jusqu'au Poste de l'Etat indépendant.

Première halte, M'pozo. 2 Danois avec nous.

Dimanche 29. — Ascension de Palaballa assez fatigante. Campé à 11 heures du matin à N'zobe (50). Rivière. Moustiques.

Lundi 30. — Vers Congo de Lemba après avoir passé des rochers noirs. Longue montée. Harou tourne de l'œil, embêtement ! Mauvais campement. Eau éloignée. Sale. Harou mieux pendant la nuit (51).

(48) Purd... captain Purdey, un capitaine au long cours de ses amis. — Hope. M. G. F. W. Hope, vieil ami de Conrad, ils s'étaient connus vers 1880. « Lord Jim » lui est dédié. — Le capitaine Froud était le secrétaire de la Société des Capitaines-au-long-Cours de Londres à cette époque. (Voir *Des Souvenirs*, ch. I, p. 51. — Mar. est probablement sa tante Marguerite Poradowska. — Les deux autres noms nous sont inconnus.

Dans le *Cœur des Ténèbres* Marlow dit : « Il me fallut attendre dix jours au Poste, une éternité », ce qui correspond bien à peu près au temps que Conrad passa à Matadi.

(49) Nous avons vu que le *Mouvement Géographique* du 4 mai 1890 donne cet Harou comme ancien agent de la force publique de l'Etat Indépendant du Congo. Un Harou (Victor-Eugène-Julien), officier belge, vraisemblablement le même, figure sur la première liste de l'Ordre de l'Etoile Africaine, décerné le 16 janvier 1889 (*Bulletin Off. de l'Etat Ind. du Congo*, mars 1889) un Harou (est-ce le même ?) avait, en 1880, ainsi que les officiers belges Nève et Braconnier, contribué à fonder avec Stanley le Poste de Vivi, sur l'autre rive du Congo en face de Matadi.

(50) Il convient d'indiquer que l'orthographe des différents noms congolais notés par Joseph Conrad diffère souvent de celle qui a été adoptée depuis lors. D'ailleurs, ces différences se remarquent également entre la nomenclature de la carte du Bas-Congo à l'échelle du 100.000e dressée par M. H. Droogmans (avril 1910), celle de la carte actuelle au 1.000.000e publiée par le Service Géographique du Ministère des Colonies de Belgique, qui m'ont été communiquées l'une et l'autre par le Service Cartographique de ce Ministère en avril dernier.

(51) Lorsqu'on arrive à Pallaballa, suant, soufflant, les jarrets brisés, une expression, sans doute presque toujours la même, sort des lèvres : « Quel

Mardi 1er juillet. — Parti de bonne heure par une brume épaisse, marchons vers la rivière Lafu. Une partie de la route à travers la forêt, sur la pente à pic d'une haute montagne. Très longue descente. Puis un marché d'où court chemin jusqu'au pont (bon) et campement très bon. Bain. Rivière claire. Me sens bien. Harou en bon état. Premier poulet, 2 heures après midi. Pas de soleil aujourd'hui.

Mercredi 2 juillet. — Partis à 5 h. 30 après une nuit sans sommeil. Pays plus plat. Agréables ondulations. Route bonne, en parfait état (district de Lukungu). Grand marché à 9 h. 30. Acheté des œufs et des poulets.

Je ne me sens pas bien aujourd'hui, très enrhumé. Arrivés à 11 heures à Banza Mantcka (52). Campé sur le marché : ne me sens pas assez bien pour rendre visite aux missionnaires. Eau rare et mauvaise. Campement sale. Les 2 Danois toujours avec nous.

Jeudi, 3 juillet. — Parti à 6 heures du matin après une bonne nuit. Traversé une ligne basse de collines et entré dans une large vallée ou plutôt une plaine, avec un creux au milieu. Rencontré un officier de l'Etat en tournée d'inspection. Quelques minutes plus tard ai vu à un endroit du campement le cadavre d'un Backongo. Tué à coup de fusil ? Odeur épouvantable (53). Traversé une ligne de montagne qui court N. O.-S. E. par un

chien de pays ! » (Cap. Thys : *Au Congo et au Kassaï.*) Cf. dans *Le Cœur des Ténèbres* : « Le jour suivant, je quittai enfin le Poste, avec une caravane de 60 hommes pour une ballade à pied de 300 kilomètres. Inutile de vous en dire plus long là-dessus. Des pistes, des pistes partout, un réseau de pistes foulées, étendu sur un pays vide, au travers d'herbes hautes, d'herbes brûlées, de broussailles, descendant de ravines fraîches, remontant des collines, embrasé de chaleur — et parmi quelle solitude !.. Personne, pas une hutte (p. 120). J'avais pour compagnon un autre blanc, pas mauvais garçon, mais trop bien en chair et doué de l'exaspérante habitude de tourner de l'œil chaque fois qu'il fallait gravir une côte un peu chaude, à des kilomètres du plus petit coin d'ombre et de l'eau. Plutôt énervant, je vous prie de croire (p. 121).

(52) Il n'y avait alors à ce poste, siège encore aujourd'hui d'une mission protestante, que trois blancs, trois missionnaires américains (Recensement de 1890. *Bulletin Off. de l'État indépendant du Congo*).

(53) « Un jour, un blanc, en uniforme déboutonné, campé en travers de la piste avec une escorte en armes de maigres Zanzibaristes, fort hospitalier et jovial du reste, pour ne pas dire gris. Il s'occupait de l'entretien de la route à ce qu'il disait. Je n'oserais affirmer qu'on s'aperçût de la présence d'une route ni d'un entretien quelconque, à moins que le corps d'un nègre d'âge mûr, le front troué d'une balle et sur lequel je buttai littéralement à une lieue de là, ne dût être considéré comme une amélioration d'ordre permanent. »

col bas ; autre large vallée plate avec un ravin profond vers le centre. Argile et gravier. Une autre ligne parallèle à la première, avec une chaîne de petites ondulations allongée près d'elle. Entre les deux, avons campé sur la rive du Lumzono (54), endroit de campement propre. Rivière claire. Zanzibari du gouvernement avec contrat Canoe. Les 2 Danois campent sur l'autre rive. Etat de santé satisfaisant.

Couleur générale du paysage, gris jaunâtre (herbe sèche) avec des plaques rougeâtres (terre) et des massifs de végétation vert foncé éparpillés çà et là. La plupart du temps dans les gorges escarpées entre les hautes montagnes ou dans les ravins qui coupent la plaine.

Remarqué des Palmas Christi. Huile de palme. Des gros arbres très droits, très élevés à certains endroits. J'ignore leur nom. Des villages absolument invisibles. Je soupçonne leur existence aux Calebasses suspendues aux palmiers pour le « matafu ». Nombreuses caravanes et voyageurs. Pas de femmes, sauf sur le marché.

Charmants chants d'oiseaux, l'un spécialement sonne comme un luth. Un autre, une sorte de « boum », ressemble à l'aboiement lointain d'un chien de chasse. Vu seulement des pigeons et quelques perroquets verts, très petits et peu nombreux.

N'ai vu aucun oiseau de proie.

Jusqu'à 9 heures du matin, ciel couvert et calme. Ensuite brise douce venant à peu près du Nord et qui nettoie le ciel. Nuits humides et fraîches. Brumes blanches sur les collines jusqu'à mi-hauteur : effet d'eau très beau ce matin. La brume se dissipe généralement avant que le ciel ne se dégage.

Distance 16 milles [environ 24 kilomètres] direction générale NNE.-SSO.

Vendredi 4 juillet. — Partis à 6 heures du matin après une nuit très désagréable.

Traversé une chaîne de collines, puis marché au milieu de collines qui s'entre-coupent.

A 8 h. 15, débouché sur une plaine ondulée. Aperçu un défilé dans la chaîne de montagne de l'autre côté.

Direction N.N.E. Le chemin passe par ce défilé ; montée en pente

(54) Vraisemblablement le Lunionzo, qui se jette dans le Congo et travers la route de caravane entre les postes de Banza-Manteka et de Kasi.

raide au sommet de collines escarpées, mais pas très élevées. A 9 h. 30, place d'un marché. A 10 heures, passé la rivière Lukungu et à 10 h. 1/2 campé au bord de la rivière Mpwe (?) (55).

Etape d'aujourd'hui : direction N.N.E.N. Distance : 13 miles [21 kilm.].

Vu un autre cadavre gisant au bord de la piste dans une attitude de repos méditatif.

Le soir, trois femmes, dont une albinos, ont traversé notre campement : blanc crayeux horrible avec des taches roses : les yeux rouges, les cheveux rouges, les traits extrêmement négroïdes et laids. Moustiques. Toute la nuit, à partir du moment où la lune s'est levée, entendu des cris et le battement du tambour dans des villages éloignés. Passé une mauvaise nuit (56).

Samedi 5 juillet. — Parti à 6 h. 1/4. Matinée fraîche, même froide, et très humide. Ciel très couvert. Petite brise du nord-est. Route à travers une plaine resserrée jusqu'à la rivière Kwilu. Cours rapide et profond, 45 mètres de largeur environ.

Traversé en canoes. Ensuite chemin très accidenté, des collines escarpées entrecoupées de ravins profonds. La principale chaîne de montagne court le plus souvent Nord-Ouest au Sud-Est, parfois Nord-Ouest à Est. Nous sommes arrêtés à Manyamba (57) pour camper, endroit assez mauvais, — dans un creux, — eau très quelconque. Planté les tentes à 10 h. 1/4.

Aujourd'hui tombé dans une mare boueuse ; dégoûtant. Faute de l'homme qui me portait. Après avoir organisé le campement, suis allé à une petite rivière, me suis baigné et ai lavé mes vêtements. Je commence à en avoir assez de cette plaisanterie.

Demain nous devons faire un trajet assez long pour atteindre Nsona. 2 jours de Manyanga (58). Pas de soleil aujourd'hui.

(55) Ce Lukungu qui figure sur les cartes de 1910 entre les rivières Lunionzo et Kuvilu, porte dans la carte de 1924 le nom de Luba. — Mpwe, probablement la rivière nommée sur les cartes Lupwa.

(56) « Parfois un porteur mort sous le harnais gisait dans les hautes herbes près de la piste, avec une gourde vide et son long bâton à côté de lui. Un grand silence autour et au-dessus de nous. A peine par certaines nuits tranquilles le frémissement d'un tam-tam lointain, tour à tour s'effaçant et s'enflant, tremblement indistinct et vaste, rumeur étrange, attirante, évocatrice et barbare... » (*Cœur des Ténèbres*, p. 120.)

(57) Ce doit être Mouembe ou Mukimbunga.

(58) Il n'atteignirent que le troisième jour Manyanga, endroit où la piste atteint la rive du Congo pour s'en éloigner de nouveau dans la direction de l'est.

Dimanche 6 juillet. — Partis, à 5 h. 1/2. Route d'abord accidentée, puis, après une descente en pente raide, traversé une large plaine. A son extrémité, une place de marché. A 10 heures, le soleil se montre. Après avoir quitté le marché, traversé une autre plaine, puis marché sur la crête d'une chaîne de collines, passé deux villages et à 11 heures arrivé à Nsona. Village invisible.

Direction env. NNE. Distance 18 milles [env. 30 kilom.]

Dans ce campement (Nsona), la place du campement est bonne. Ombrage, l'eau assez loin, et pas très bonne. Cette nuit, pas de moustiques, grâce à de grands feux, allumés tout autour de notre tente. Après-midi très couvert, nuit claire et étoilée.

Lundi 7 juillet. — Partis à 6 heures, après une bonne nuit, sur la route de l'Inkandu qui est à quelque distance au delà du Poste de l'Etat de Lukungu. Route très accidentée. Succession de collines rondes et escarpées. Par moments, suivons la crête d'une chaîne de collines. Juste avant Lukungu, nos porteurs font un grand crochet vers la colline au sud. Marché dans de hautes herbes pendant une heure et demie. Traversé une rivière d'environ cent pieds de large et 4 de profondeur.

Après une autre demi-heure de marche à travers des plantations de manioc bien entretenues, avons rejoint notre route pour le Poste de Lukungu. Traversé une plaine ondulée vers le marché d'Inkandu placé sur une colline. J'ai chaud, soif et je me sens las. A 11 heures, arrivés à l'endroit du marché. Environ 200 personnes. Les affaires vont bien. Pas d'eau, pas d'endroit pour camper. Après un repos d'une demi-heure, été à la recherche d'un endroit pour se reposer. Discussions avec les porteurs. Pas d'eau. Enfin vers 1 h. 1/2 de l'après midi, avons campé sur le flanc d'une colline en plein soleil près d'une crique bourbeuse. Pas d'ombre. Tente, sur une pente. Le soleil tape dur. Ereinté.

Direction N. E. — N. Distance 22 milles [*à peu près 34 kilom.*]

Nuit diablement froide. Pas dormi. Moustiques.

Mardi 8 juillet. — Partis à 6 heures. A environ dix minutes de l'endroit où nous avions campé, quitté la piste de l'Etat pour le sentier de Manyanga. Ciel couvert. Des montées et des descentes tout le temps, passé un ou deux villages. Le pays présente une étendue confuse de collines, avec sur leurs flancs des écorchures qui laissent voir la terre rouge. Un très bel effet de col-

line rouge couverte par endroits de végétation vert foncé. 1/2 heure avant de commencer à descendre, aperçu le Congo. Ciel nuageux.

Direction générale N. — E. Distance, 9 milles 1/2 [*env. 15 kilomètres*].

Arrivés à Manyanga à 9 heures du matin. Reçus très aimablement par Messieurs Heyn (59) et Jaeger. Me sens très bien : une agréable halte.

Resté là jusqu'au 25. Avons été malades tous les deux (60). Ont pris soin de nous très aimablement. Partis avec sincère regret.

Vendredi 25 juillet 1890. — Quitté Manyanga à 2 h. 1/2 de l'après-midi, avec un bon nombre de porteurs de hamacs. H[arou] boitillant et pas en très bon état. Moi de même, mais je ne boite pas. Avons marché jusqu'à Mafiela et campé.

Samedi 26. — Partis de très bonne heure. Route montant tout le temps. Passé des villages. Le pays a l'air terriblement inhabité. A 11 heures, arrivés à une large place de marché. Repartis à midi et campé à 1 heure de l'après-midi.

Direction générale E. 1/2 N.-O. 1/2 E. Soleil visible à 8 heures du matin. Très chaud. Distance 18 miles [*29 kilom.*]

Dimanche 27. — Partis à 8 heures. Envoyé les porteurs directement vers Luaza et avons fait nous-mêmes un détour par la Mission de Suldi. Réception très hospitalière par Mme Comber. (61). Toute la mission absente. Tout l'établissement a un aspect des plus civilisés et très rafraîchissant après ce ramassis d'abris délabrés où les agents de l'Etat et de la Société acceptent d'habiter. Beaux bâtiments. Situation sur une colline. Une légère brise.

Sommes partis à 3 heures de l'après-midi. A la première rude montée, avons rencontré M. Davis, missionnaire, qui revient d'une tournée de prédication. Le Révérent Bentley est parti dans

(59) Heyn. Reginald Heyn, un Anglais qui était alors le directeur des Transports de la Société du Haut-Congo. Il mourut peu après, le 1er juin 1892, à Saint-Paul de Loanda.

(60) Harou et Conrad.

(61) Miss Annie Smiths, de Willingham, qui venait tout justement, le 31 mai 1890, d'épouser à Matadi Percy Comber, de Kennington, missionnaire. Mr et Mrs Holman Bently dirigeaient la Mission de Lautété.

le sud avec sa femme. Ceci étant en dehors de la route, aucune section indiquée, j'estime la distance franchie à 15 milles environ. [*24 kilom.*] Direction générale : E. N. E.

A Luaza nous retrouvons la piste de l'Etat. Campé à 4 h. 1/2 de l'après-midi, en compagnie de M. Hèche. Aujourd'hui pas de soleil. Vent remarquablement froid. Journée lugubre.

Lundi 28. — Partis à 6 h. 1/2 après avoir pris le petit déjeuner avec Hèche. Route d'abord accidentée. Puis avons marché sur le faîte d'une chaîne de collines avec des vallées de chaque côté. Le pays est plus dégagé et il y a davantage d'arbres qui poussent en gros bouquets dans les ravins. Passé Nzungi et campé à 11 heures sur la rive droite du Ngoma, petite rivière rapide avec un lit rocheux. Un village sur la colline à droite.

Direction générale : E. N. E. Distance 14 miles [*env. 22 kilom.*]

Pas de soleil. Journée lugubre et froide : des grains.

Mardi 29. — Quitté le campement à 7 heures après une bonne nuit, montée continuelle en pente douce d'abord. Traversé des ravins boisés, et la rivière Lunzadi par un pont des plus convenables. A 9 heures, rencontré M. Louette escortant un agent de la Société, malade et qui retourne à Matadi. Il a très bonne mine. Mauvaises nouvelles du Haut-Congo. Tous les steamers hors de service. — Un coulé (62). Pays boisé. A 10 h. 1/2, avons campé à Inkissi.

Direction générale : E. N. E. Distance 15 milles [24 kilom.]

Soleil visible à 6 h. 1/2. Journée très chaude.

La rivière Inkissi très rapide, environ 90 mètres. Passage en canots. Les rives très boisées et la vallée de la rivière très profonde, mais fort étroite.

Aujourd'hui n'avons pas établi les tentes, avons logé dans le (*mot illisible*) de la Société. Les nègres de Zanzibar sont chargés du service, très obligeants. Trouvé des ananas mûrs pour la première fois. Sur le chemni, aujourd'hui rencontré un squelette attaché à un poteau. Et aussi le tombeau d'un blanc, — pas de nom, — un tas de pierres en forme de croix. Santé bonne maintenant.

Mercredi 30. — Parti à 6 heures du matin, avec l'intention

(62) « A peine lui eussé-je appris qui j'étais, il m'informa avec volubilité et force digressions que mon steamer était au fond du fleuve. » (Le *Cœur des Ténèbres*, p. 123.)

de camper à Kinfumu. Deux heures de marche d'un bon pas m'ont amené à Nsefe. Marché 1 h. 1/2 après Harou, arrivé malade avec une attaque de bile et de la fièvre. L'ai mis dans le (*ill.*) de la Société. Dose d'ipéca. Vomit de la bile en énorme quantité. A 11 heures, lui ai donné un gramme de quinine et force thé chaud Accès de fièvre qui se termine par une transpiration abondante. A 2 heures de l'après-midi, je le mets dans un hamac et nous partons pour Kinfumu.

Discussion avec les porteurs toute la journée. Harou souffrant beaucoup des secousses du hamac. Campé près d'un petit ruisseau. A 4 heures, Harou mieux, fièvre disparue.

Direction générale : N. E. — E. E. Distance 13 milles [*env. 21 kilom.*]

Jusqu'à midi, ciel couvert et vent violent de nord et très glacial. De 1 heure de l'après-midi jusqu'à 4 heures, ciel clair et journée très chaude. M'attends à des tas d'ennuis, avec les porteurs demain. Je les ai tous réunis et leur ai fait un discours qu'ils n'ont pas compris. Ils ont promis de se bien tenir (63).

Jeudi 31. — Partis à 6 heures du matin. Envoyé Harou devant : suivi une demi-heure après. Le chemin présente plusieurs montées assez raides et quelques-unes plus douces, mais plutôt longues. Remarqué par endroits que le sol offre une surface sablonneuse au lieu de l'argile durcie comme auparavant ; je pense toutefois que la couche de sable ne doit pas être bien épaisse et qu'on trouverait l'argile dessous. Grande difficulté à transporter Harou. Trop lourd, embêtement. Fait deux longues haltes pour reposer les porteurs. Pays boisé dans les vallées et sur la plupart des crêtes.

A 2 h. 1/2 de l'après-midi, avons enfin atteint Luila et campé sur la rive droite. Brise du sud-ouest. Direction générale de marche à peu près N. E. 1/2 E. Distance, estimée à 16 milles [*env. 25 kilom.*]

(63) « Ensuite il prit les fièvres et il fallut le porter dans un hamac suspendu à une perche. Comme il pesait plus de deux cents livres, ce furent avec plusieurs porteurs des histoires sans fin !... Ils se rebiffaient, prenaient le large, désertaient la nuit furtivement avec leurs charges, une mutinerie, quoi ! Aussi bien, un soir, je leur tins un discours en anglais, avec gestes, dont pas un ne fut perdu pour les soixante paires d'yeux qui me regardaient, et le matin qui suivit, le hamac prit les devants. » (*Le Cœur des Ténèbres*, p. 121 et 122.)

Le Congo très étroit et rapide. Le Kuimul (64) s'y précipite. A peu de distance du confluent, une belle chute d'eau. Le soleil s'est levé rouge. A partir de 9 h., journée terriblement chaude. Harou pas beaucoup mieux. Me sens mal en train. Me suis baigné. Le Luila environ 60 pieds de large. Peu profond.

Vendredi, 1er août 1890. — Partis à 6 heures et demie, après une nuit passable. Brume épaisse et froide. Chemin, longues montées et dépressions brusques tout le temps jusqu'à Mfumu Mbe. Après être repartis, une longue et pénible montée sur une colline escarpée, puis une longue descente sur Mfumu Kono, où nous faisons une longue halte. Partis à midi et demi, vers Nselemba. Nombreuses montées. L'aspect du pays entièrement différent. Des collines boisées avec des sources. Sentier presque tout l'après-midi, à travers une forêt de petits arbres à ramure épaisse.

Après une halte sur le penchant d'une colline boisée, avons atteint Nselemba à 4.10. Logé dans la hutte de la Société. Discussion entre les courriers et un homme, qui se dit employé de la Société, à propos d'une natte. Commencé à se donner des coups de bâton vigoureusement. Ai arrêté cela.

Un chef est venu avec un jeune garçon d'environ 13 ans, qui avait reçu une balle dans la tête. La balle est entrée un pouce environ au-dessus du sourcil droit et est ressortie vers la racine des cheveux, à peu près au milieu du front dans la ligne du nez. L'os ne paraît pas endommagé. Lui ai donné un peu de glycérine pour mettre sur la blessure faite par la balle en ressortant.

Harou ne se porte pas bien. Moustiques. Grenouilles. Assommant ! Heureux de voir le bout de cette stupide marche. Ne me sens pas du tout en train. Le soleil s'est levé tout rouge. Journée très chaude. Vend sud.

Direction générale de marche. N. E. N. Distance environ 17 milles [27 *kilom.*]

C'est donc le trente-cinquième jour, et après dix-neuf jours de marche, que Joseph Conrad atteignait Kinchassa, où se trouvait le port d'attache de la flottille du Haut-

(64) Probablement la rivière Kamalu qui tombe dans le Congo, en effet, à la hauteur du rapide Lady Alice.

Congo : la Société y avait installé un chantier de construction, ou plutôt de montage : c'était là, en effet, qu'on assemblait les coques des bateaux envoyés d'Europe en pièces démontées et transportées à dos d'hommes, de Matadi au Pool, et là aussi que l'on réparait leurs avaries. Quand Joseph Conrad y arriva, on y réparait précisément le navire qui lui était destiné et qui avait coulé quelques jours auparavant comme Conrad le laisse entendre dans son « Journal de route » (29 juillet) et dans *le Cœur des Ténèbres* : nous en trouvons l'indication précise dans le *Mouvement Géographique.*

Ces derniers temps n'ont pas été propices à la navigation dans le Haut-Congo. Différents accidents ont mis en péril plusieurs vapeurs de la flotille. La *Florida* ayant à bord M. Camille Delcommune, directeur-adjoint, s'est échouée à la sortie de Pool. Le steamer *Roi des Belges* s'est immédiatement porté à son secours, l'a renflouée et a ramené le bateau à Kinchassa pour y subir les réparations nécessaires (65).

Cet accident était arrivé le 18 juillet, et ce n'est que cinq jours plus tard, le 23, que l'on avait pu ramener la *Florida* à Kinchassa. Contrairement aux circonstances que Conrad a prêtées à Marlow, le capitaine Conrad Korneniowski n'attendit pas deux mois la réparation de son navire : il embarqua le jour même sur le *Roi des Belges* en qualité de second, le capitaine Koch, un Danois, qui avait à plusieurs reprises fait ce parcours, se chargeant de l'initier aux difficultés et dangers de cette navigation en eau douce. Arrivé à Kinchassa le 2 août, Conrad en partait le lendemain même, comme nous l'indique l'en-tête manuscrit du second de ses carnets, *Up-river book, commenced 3 August 1890, s.s. Roi des Belges.*

Dès son arrivée à Kinchassa, il s'était mis en contact avec celui que Marlow appelle le Directeur et qui n'était autre que M. Camille Delcommune, dont nous venons de

(65) *Mouvement Géographique,* 21 septembre 1890, et dans *Cœur des Ténèbres,* p. 123.

citer le nom. A vrai dire, il n'était alors que sous-directeur intérimaire, en attendant que fût réglée la question de la Direction, qui allait peu après être confiée à un Anglais, le major Parminter, ancien directeur de la *Sanford Exploring Expedition*. C'est Camille Delcommune que Joseph Conrad dépeint ainsi dans *le Cœur des Ténèbres*.

Ma première entrevue avec le Directeur fut curieuse. Bien que j'eusse trente kilomètres dans les jambes ce matin-là, il ne m'invita pas à m'asseoir. Il était vulgaire de structure, de physionomie, de manières : sa voix même était vulgaire. Il était de taille et de corpulence moyenne. Ses yeux d'un bleu banal étaient peut être, il est vrai, remarquablement froids, et il savait, certes, faire tomber sur vous un regard tranchant et lourd comme une hache... Ce n'était du reste qu'un simple traitant, employé depuis son enfance dans ces régions, rien de plus. Il était obéi, mais sans qu'il inspirât sympathie ni crainte, encore moins le respect... Il n'avait aucun don d'organisation, d'initiative, ni même d'ordre. On le voyait à l'état déplorable du Poste. Il n'avait ni instruction, ni intelligence. Sa situation lui était venue on se demande pourquoi... Peut-être parce qu'il n'était jamais malade (66).

Si le portrait physique correspond bien aux photographies de Camille Delcommune (67), il contient dans le détail des faits quelques inexactitudes. Camille Delcommune était arrivé au Congo, non dans son enfance, mais dans les derniers jours de 1883, il y avait été au service de la maison française Daumas et Cᵒ, et n'était entré à la Société du Haut-Congo que très récemment, au début de 1890. En dépit de la dernière assertion de ce portrait peu flatté, Camille Delcommune mourut fort peu de temps après de fièvre hématurique, le 26 décembre 1892, à Kinchassa

(66) *Cœur des Ténèbres*, p. 123.

(67) Camille Delcommune, né à Rethel de parents belges le 30 juin 1859, parti pour le Congo en déc. 1883, au service de la maison Daumas. Rentré en Belgique en 1889 : parti de Lisbonne pour le Congo le 6 mars 1890. Directeur adjoint de la Société du Haut-Congo, en Afrique, le 1ᵉʳ mars 1890. Directeur en 1892 : mort à Kinchassa le 26 décembre 1892 (*Congo Illustré*, 2ᵉ année, nᵒ 5, 26 fév. 1893, contient un portrait de Camille Delcommune).

même, au moment où il venait d'être nommé directeur.

Il ne nous appartient pas de dire dans quelle mesure ce portrait correspond moralement à la personne que fut Camille Delcommune : ce que je puis dire, c'est que Conrad, qui était l'homme le plus généreux que j'aie connu, avait conservé jusqu'à ses derniers jours un très vif mépris, ou pour mieux dire, une persistante répugnance à l'endroit de cet homme. A plusieurs reprises, Joseph Conrad m'entretint de ses souvenirs du Congo, et je regrette fort de n'en avoir point noté quelque chose : mais ce qui m'en demeure de plus vif, c'est d'une part le paysage d'un fleuve vaste comme une mer et semé de souches d'arbres, de rochers, de bancs de sables, que le grand écrivain était aussi habile à faire voir à son interlocuteur par la parole que par la plume : et, d'autre part, la figure hostile, déplaisante de Camille Delcommune, qu'il me nomma sans ambages. Dans les derniers temps même, lorsqu'il se plaisait avec une sorte de tendresse à raviver les souvenirs de sa vie vagabonde, il ne montrait aucune tendresse pour les « pèlerins » (comme il les nomme dans *le Cœur des Ténèbres*) qu'il avait fréquentés au Congo, et en particulier pour celui-là.

Le peu de temps qu'il demeura alors à Kinchassa n'aurait pas permis à Joseph Conrad d'y faire des relations, si même il ne s'en était gardé : toutefois pour montrer jusqu'à quel point, dans le moindre détail, *le Cœur des Ténèbres* correspond généralement à la réalité, il convient de citer cet exemple. Marlow raconte qu'il rencontra là :

... un agent de première classe, jeune, l'allure distinguée, l'air un peu réservé avec une barbiche en pointe et un nez crochu... La fonction dévolue à notre homme était, d'après ce que l'on m'avait dit, de faire des briques, mais il était impossible de découvrir, dans toute la Station, le moindre morceau de brique, et il y avait un an qu'il était déjà là à attendre. Il paraît qu'il ne pouvait faire ses briques sans quelque chose, je ne sais quoi au juste, de la paille peut-être... (68).

(68) *Cœur des Ténèbres*, p. 123 et seq.

Or ce passage s'éclaire singulièrement si on le rapproche du paragraphe suivant, relevé dans le *Mouvement Géographique* du 2 novembre 1890.

La Briqueterie de Kinchassa. — La Société du Haut-Congo a pris les dispositions et mesures nécessaires pour que l'établissement de Kinchassa, qui est son quartier général sur le Pool, possède bientôt des installations convenables pour loger son personnel et pour emmagasiner les marchandises. Un spécialiste, M. Deligne, y a été envoyé il y a quelques mois avec l'outillage nécessaire, et dès aujourd'hui une briqueterie, rapidement installée, y est en plein rapport.

Ce jeune aristocrate, comme dit Marlow, s'appelait donc Deligne, encore qu'il ne descendît pas du prince du même nom.

Quant au voyage de Conrad sur le Haut-Congo, de Kinchassa aux Stanley Falls, nous avons à ce sujet deux sources également sûres ; l'une est le *Mouvement Géographique* où nous trouvons ces deux paragraphes à diverses dates :

Le steamer *Roi des Belges*, de la Société du Haut-Congo, a quitté Pool le 4 août, ayant à son bord MM. le Directeur-adjoint Camille Delcommune, les capitaines de steamer Koch et Conrad, les agents Keyaerts, Rollin et van der Heyden, le mécanicien Gossens. Le navire se rendait aux Falls. Le 26 août, le bateau était au confluent de l'Oubanghi (69).

M. Camille Delcommune, directeur-adjoint de la Société du Haut-Congo, vient d'exécuter un voyage au Stanley-Falls, dans des conditions de rapidité qui méritent d'être mentionnées. Il a quitté Kinchassa le 4 août, à bord du steamer *Roi des Belges*, remorquant deux allèges et deux canots indigènes. Le 1er septembre, il arrivait au Falls, soit 28 jours après son départ de Stanley Pool (70).

(69) *Mouvement Géographique*, 2 nov. 1890. Il est à noter que ce nom de Keyaerts que portait l'un des agents qui firent ce voyage, Conrad le transporta à peine modifié : *Kayerts*, à l'un des personnages d'*Un Avant-poste du Progrès*.

(70) Ce voyage qui, à cette époque, passait en quelque sorte pour un record, avait laissé à Conrad le souvenir d'une navigation interminable, puisque dans

L'autre est l'admirable description qui forme la plus grande partie du *Cœur des Ténèbres*. Tout ce que Marlow y décrit est évidemment le reflet direct des spectacles, des appréhensions, des soucis, des impressions, des souvenirs du capitaine Korzeniowski à bord de ce petit vapeur à fond plat, de 15 tonnes, qui eût, peut-être, lui aussi, mérité l'hommage de quelques pages de ce livre émouvant qu'est le *Miroir de la Mer*, où Conrad a rendu justice avec amour à tous les navires et à leurs équipages, à travers les navires et les équipages qui furent les siens pendant ses vingt années de navigation. Mais le *Roi des Belges* n'était qu'un vapeur et il n'affrontait pas les mers, il se traînait en eau douce, cahin-caha, exposé sans cesse à s'échouer ; et pourtant si Conrad ne lui a pas fait une part aussi belle qu'au *Tremolino*, par exemple, qui n'était guère plus grand, on sent par moments dans le récit de Marlow toute l'affection du capitaine pour « ce petit raffiau de quatre sous, qui avait l'air, remontant le fleuve à contre-courant, d'un misérable scarabée se traînant sur le sol d'un ample portique » (71).

§

La précision des détails rapportés par Marlow dans le *Cœur des Ténèbres* et la preuve faite de leur authenticité donnaient à penser que le personnage principal de ce récit, celui qui, avec le paysage, en est la raison et l'âme même pour ainsi dire, n'était pas le produit de la seule imagination et une manière de symbole, mais bien plutôt, sinon la copie, au moins la représentation d'un être réel, modifié,

le Cœur des Ténèbres, Marlow dit : Il s'écoula en fait tout juste deux mois entre le jour ou nous quittâmes la crique et celui où je touchai terre au-dessous de la station de Kurz (p. 152).

(71) *Des Souvenirs*. Assez singulièrement le ss. *Roi des Belges* est, de la flotille du Haut-Congo, le steamer le plus souvent reproduit dans les revues belges de l'époque. On en trouve une photographie dans le *Congo Illustré* (3e année, n° 3, 15 mars 1892), une en première page du *Mouvement Géographique* du 15 novembre 1891 : l'équipage y est photographié, et il se pourrait que Conrad fut l'un des deux personnages à casque colonial que l'on y remarque : enfin une autre photographie dans le livre d'Al. Delcommune : *Vingt ans de Vie Africaine*, p. 156.

agrandi pour les besoins de l'effet artistique, mais conforme, dans son essence, à la réalité.

Ce qui, de ce personnage, semblait d'abord singulier, c'était son nom : *Kurtz*. Pourquoi ce nom à consonance allemande, dans un endroit du monde où, à cette époque en tout cas, les Allemands étaient fort peu nombreux ? Les statistiques que donne le *Bulletin Officiel de l'Etat Indépendant pour 1890* en relèvent un très petit nombre : des Anglais et des Américains, particulièrement parmi les missionnaires, des Français et des Belges, cela va sans dire, et des Scandinaves, presque tous affectés, comme nous l'avons dit, à la partie fluviale de l'exploitation : telles étaient les nationalités le plus généralement représentées au Congo.

L'étrangeté de ce nom de Kurtz s'accroissait du fait que Marlow (et par conséquent Conrad) précise que Kurtz a reçu une partie de son éducation en Angleterre, que sa mère est à demi-Anglaise, son père à demi Français : tous détails qui n'importent pas directement au récit, et qui, logiquement, ne semblent avoir été ainsi précisés que parce qu'ils étaient tels dans la réalité.

Une étude attentive de certaines particularités de l'œuvre de Joseph Conrad m'avait amené à remarquer que la plupart de ses personnages, lorsqu'ils correspondent à des êtres qui ont vraiment existé, conservent leurs noms véritables ou très légèrement modifiés. Il arrive aussi que Conrad transporte dans un récit, avec son caractère, son aspect et son nom, un personnage qu'il a connu, qui n'a pas joué dans la réalité le rôle qu'il lui assigne, mais qui *aurait pu* le jouer.

C'est ainsi que, d'une part, un entretien avec le capitaine Craig, ancien capitaine de Conrad à bord du *Vidar*, me révéla l'exactitude stricte des personnages et des noms de la *Folie Almayer*; que d'autre part, dans *Jeunesse*, l'écrivain a laissé au capitaine Beard et au second Mahon leurs noms et leur aspect véridiques : c'est ainsi qu'en revanche il a donné au personnage principal de *Typhon* le nom et l'as-

pect du capitaine Mc Whir qui avait été son capitaine, en 1887, à bord du *Highland Forest* et qui eût été *capable* de jouer ce rôle. C'est ainsi encore que dans *Jeunesse* il fait allusion à un armateur qui, dit-il, s'appelait Wilmer ou Wilcox, et qui s'appelait dans la réalité Wilson. Sans vouloir multiplier ici les exemples, qu'il me suffise de dire que j'acquis bientôt la conviction absolue que le nom de Kurtz, s'il ne désignait pas le personnage réel, n'avait pas été choisi à la légère et qu'il devait se rapprocher très sensiblement du nom véritable. Le *Bulletin officiel de l'Etat Indépendant du Congo* pour l'année 1890 mit sous mes yeux l'indication suivante :

M. Cloetens a pris la direction de l'établissement de Kinchassa : M. Heyn, celle de Manyanga : M. Gosse celle de Matadi : M. Engeringh, celle de Louebo : M. Mitchells celle de l'Equateur, et M. Klein, celle des Falls.

Cette dernière indication était plus que significative. Au début du *Cœur des Ténèbres*, Marlow dit à ses interlocuteurs :

Il faut bien que vous sachiez comment je fus amené là-bas, ce que j'y vis et comment je remontai ce fleuve *jusqu'à l'endroit où pour la première fois je me trouvai en présence du pauvre diable. C'était le point extrême accessible à la navigation* (72).

Or, le point extrême de la navigation sur le Haut-Congo est précisément Stanley Falls, et d'autre part le nom de « Klein » se prête aussi bien que celui de « Kurtz » à l'ironie de cette phrase qui se lit également dans *le Cœur des Ténèbres.*

Kurtz, Kurtz, cela signifie court en allemand, n'est-ce pas?... Eh bien ! le nom était aussi véridique que le reste de sa vie, que sa mort même. Il paraissait avoir sept pieds de long au moins (73).

(72) *Cœur des Ténèbres*, p. 91.
(73) *Id.*, p. 215.

Le récit de Marlow nous fait savoir en outre que c'est à bord même du navire qu'il commandait qu'il a assisté à la mort de Kurtz.

A une demande que j'adressai à la *Société du Haut-Congo* au sujet de Klein (dont, assez étrangement, il n'est pas fait mention à cette époque dans le *Mouvement Géographique*), il me fut répondu par cette note particulièrement convaincante :

Klein. Georges, Antoine : Français, engagé comme agent commercial. Départ pour le Congo, le 23 décembre 1888. Décédé le 21 septembre 1890 à bord du steamer *Roi des Belges* au cours d'un voyage. Décédé des suites de dysenterie. Inhumé à Chumbiri (Bolobo).

On ne saurait préjuger, sans preuves formelles, de l'*entière ressemblance* de Kurtz et de Klein : mais il est hors de doute, quand on connaît le procédé psychologique de Conrad, qu'il y a eu entre ces deux êtres, l'un réel, l'autre imaginaire, beaucoup plus qu'une simple ressemblance de nom.

Il semble bien que le but du voyage du *Roi des Belges* ait été, comme le dit Marlow, d'aller relever de son poste Kurtz-Klein : car le petit vapeur ne demeura pas longtemps aux Falls : arrivé le 1er septembre, nous savons, par ailleurs, qu'il était rentré à Kinchassa le 24 du même mois. Si à la montée du fleuve le capitaine Korzeniowski, — contrairement à ce que dit Marlow dans *le Cœur des Ténèbres*, — n'était que second, c'est bien en qualité de capitaine qu'il ramena le vapeur de Stanley Falls au Pool : entre mes mains se trouve en effet la lettre suivante :

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
POUR LE COMMERCE DU
HAUT-CONGO
—

Stanley Falls, le 6 septembre 1890.
Monsieur Conrad Korzeniowski,
capitaine.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien prendre, en date

de ce jour, jusqu'au rétablissement du capitaine Koch, le commandement du steamer *Roi des Belges*.

Veuillez agréer, Monsieur,...

Signé : CAMILLE DELCOMMUNE.

C'est donc uniquement à la maladie du capitaine Koch que Conrad dut d'avoir le commandement en titre : et ce fait explique assez ce qui se passa par la suite. Il est possible que cette date du 6 soit celle du départ des Falls ; en tout cas, la date de l'inhumation de Klein (21 septembre), correspond nécessairement à celle du passage du navire à Bolobo. Trois jours plus tard, il rentrait à son port d'attache à Kinchassa : terme de la seule navigation d'eau douce qu'ait jamais accomplie Conrad.

La seule lecture du *Cœur des Ténèbres*, quand on connaît l'étroite concordance du récit avec cette période de la vie de Conrad, suffit à montrer combien les rapports du capitaine Korzeniowski, avec ses employeurs étaient rapidement devenus froids et même tendus. Les déceptions du capitaine, sa conviction qu'on voulait le maintenir en sous-ordre, et qu'il ne saurait obtenir au Congo ce qu'on lui avait promis à Bruxelles, son mécontentement général en présence de la manière d'être et de l'esprit de ces trafiquants n'avaient pas attendu, pour se faire jour, la rencontre de Kurtz-Klein, dont Marlow dit qu'elle « parut répandre une sorte de lumière sur toutes choses autour de moi et dans mes pensées ». Dès avant qu'il eût quitté Kinchassa pour remonter le fleuve, il s'était ouvert à son oncle de ses premières déceptions ; la réponse de celui-ci le montre clairement :

Il y a trois jours de cela, j'ai reçu ta lettre datée de Stanley Pool... Je vois que tu es très monté contre les Belges qui t'exploitent sans scrupule. Avoue que cette fois rien ne t'obligeait à te mettre entre les mains des Belges. « Tu l'as voulu, tu l'as voulu, George Dandin »...Si tu avais pris garde à mon sentiment dans toute cette affaire, tu aurais compris, d'après notre conversation, que je n'étais pas très enthousiaste de ton dessein. En

tant que gentilhomme polonais, j'ai toujours préféré plus sûr et moins brillant à plus brillant et moins sûr... En rompant ton contrat, tu t'exposerais à des dépenses et à te voir taxé de légèreté, ce qui pourrait te nuire ensuite dans ta carrière (74).

Les recommandations de l'oncle qui, d'ailleurs, ne purent parvenir au neveu que bien longtemps après, n'étaient pas nécessaires pour lui faire considérer avec ténacité l'aventure dans laquelle il s'était malencontreusement engagé. Bien qu'il eût eu, à plusieurs reprises, des attaques de fièvre et même, aux Falls une attaque de dysenterie, il ne voulait pas encore abandonner la partie.

Un passage du *Cœur des Ténèbres* fait allusion à l'arrivée à Kinchassa d'une expédition que Conrad dépeint avec force ironie et à laquelle il donne le nom plus ironique encore d'*Expédition d'Exploration de l'Eldorado*. « L'oncle de notre directeur, dit Marlow, était le chef de la bande. » Cette expédition correspond bien à la réalité : c'était l'expédition de Katanga, placée sous le commandement d'Alexandre Delcommune (*frère aîné et non pas oncle* du Directeur). L'expédition arriva au Pool, non pas avant le départ de Conrad pour les Falls, mais à son retour, dans les premiers jours d'octobre (75) et Conrad eut tout loisir d'en voir, d'en entendre, d'en étudier les membres. A vrai dire, son portrait d'Alexandre Delcommune n'est pas plus flatté que celui du frère.

Extérieurement, il ressemblait à un boucher de quartier pauvre, et ses yeux avaient une expression de ruse somnolente. Il portait avec ostentation une panse grasse sur des jambes courtes, et durant tout le temps que sa troupe infesta la Station, il n'adressa la parole à personne, sinon à son neveu [c'est-à-dire son frère]. On les voyait se promener du matin au soir, leurs têtes rapprochées dans une conversation qui ne finissait jamais (76).

(74) Lettre de Thadée Bobrowski à Joseph Conrad, 14 déc. 1890.

(75) *Mouvement Géographique*, numéro du 2 novembre 1890.

(76) *Cœur des Ténèbres*, p. 145. Alexandre Delcommune, né à Namur, 6 oct. 1855; part pour l'Afrique en 1873. Dirige la factorerie, puis le poste de Boma (1883-84). Explore le Kassaï, le Kwango, le Lukenya, le Sankunu.

Mais ce que ne révèle pas *le Cœur des Ténèbres*, c'est que Conrad espéra un moment commander le navire de cette expédition, la fameuse *Florida* qui lui était destinée, qu'on avait envoyée par le fond ou presque, peu avant son arrivée en juillet précédent, et qui venait d'être remise en état. Il écrivit à ce sujet à sa cousine Mme Tyska, le jour même de son retour au Stanley Pool.

Je suis très occupé des préparatifs pour une nouvelle expédition sur la rivière Kassaï. Je pense que, dans quelques jours, je quitterai de nouveau Kinchassa pour quelques mois, peut-être pour plus de dix mois. Ne t'étonne donc pas si pendant longtemps tu n'as point de mes nouvelles (77).

Le chef de l'expédition, Alexandre Delcommune, n'arriva à Kinchassa que vers le milieu d'octobre : pendant ce temps les dissentiments durent s'accroître entre Camille Delcommune et Conrad; tout espoir d'entente fut perdu et vraisemblablement Camille Delcommune convainquit son frère, si besoin en était, de ne pas confier à Conrad le commandement du vapeur qui devait emporter l'expédition. La santé du capitaine était déjà grandement compromise; ce n'est que par un effort de volonté et pour ainsi dire avec le courage du désespoir qu'il voulait repartir, ténacité qui est bien dans le caractère dont Conrad fit montre toute sa vie, aussi bien sa vie maritime que sa vie littéraire.

Nous n'avons pas, sur les causes de sa rupture avec Camille Delcommune, de témoignage direct, mais nous en avons un indirect, de la plus grande valeur : c'est une lettre adressée par une cousine de Conrad en Pologne, à l'un des Directeurs de la Société du Haut-Congo à Bruxelles et qui contient les passages suivants :

...Je reçois une lettre de M. Conrad Korzeniowski, revenu de Stanley Falls après deux mois de navigation sur le haut fleuve...

Chef de l'expédition de la Cie du Katanga (1890-92). (*Congo Illustré*, no 16, 17 juillet 1892.) Alexandre Delcommune, m'a-t-on dit récemment à Bruxelles, serait mort en 1921.

(77) Lettre communiquée par Mme Tyska elle-même.

Il me dit que sa santé est très affectée et qu'il se sent bien démoralisé. En outre, le navire qu'il doit commander ne sera prêt qu'en juin *peut-être*, et le directeur, M. Delcommune, lui a dit carrément qu'il n'a à espérer ni promotion, ni augmentation d'appointements tant qu'il sera au Congo. Il a, du reste, ajouté que les promesses faites en Europe ne le lient pas, tant qu'elles ne sont pas sur le contrat : et les promesses que vous avez eu la bonté de lui faire, Monsieur, ne sont pas sur le contrat.

La position de M. Korzeniowski est donc des plus fausses, aggravée encore par ces fièvres et cette dysenterie qui l'ont extrêmement affaibli. La famille de M. Korzeniowski est bien tourmentée d'apprendre ces nouvelles. Nous espérions tous qu'il supporterait le climat, et un nouveau voyage peut lui détruire la santé à tout jamais. Vous pouvez vous imaginer, Monsieur, dans quelle anxiété nous sommes tous, et c'est pourquoi la famille entière m'a chargé de vous demander conseil, afin de savoir comment faire sortir le pauvre jeune homme de cette position.

Un moyen existe, que Monsieur Conrad a soumis lui-même dans sa lettre, en me demandant de vous en parler : il paraît que la Compagnie Commerciale du Congo (ou une autre société affiliée à elle) possède un navire de mer faisant la navette entre Banana et Anvers. On dit même qu'elle en aura plusieurs autres.

Si M. Conrad pouvait obtenir le commandement d'un de ces navires, ce serait une solution toute trouvée, vu qu'en pleine mer il n'est plus question ni de fièvre ni de dysenterie. Il me charge donc de vous prier de vouloir bien soumettre son nom pour commander un de ces navires dont le port d'attache sera Anvers. Il ajoute que, si on voulait le rappeler dans ce but, *il est tout disposé à payer lui-même les frais de son retour...*

Il est si triste de penser qu'un homme des capacités de M. Conrad Korzeniowski, habitué à commander des navires, soit réduit à cette position subalterne et exposé à de si funestes maladies.

Vous avez paru vous intéresser à M. C. Korzeniowski, et j'ai pu juger, lorsque j'étais à Bruxelles, de la bonté de votre cœur. J'espère que vous ne lui retirerez pas votre appui, mais que vous voudrez bien au contraire nous indiquer la marche à suivre. (77 *bis*)

(77 *bis*) Lettre figurant au dosier Korzeniowski, communiqué par la *Sté du Haut-Congo*.

Il est visible par cette lettre que la raison majeure du mécontentement de Conrad fut le refus de Delcommune de lui confier le commandement d'un navire et la volonté arrêtée de celui-ci de le maintenir en sous-ordre, en dépit des promesses qui lui avaient été faites à Bruxelles. Et il est bien certain d'autre part que Conrad ne serait pas parti d'Europe, où il avait l'espoir de trouver un commandement, pour n'être que le second d'un méchant vapeur de quatre sous.

La décision prise, à l'arrivée d'Alexandre Delcommune, de ne pas confier à Conrad le commandement de la *Florida*, fut le dernier coup porté à la résistance de celui-ci.

Le 19 octobre, il avait décidé de tout abandonner, de rentrer en Europe, ne conservant que ce faible espoir du commandement d'un navire de mer faisant le service d'Anvers à Banane. Quelques semaines plus tard, et alors qu'il était sur le point d'atteindre l'Europe, l'oncle Thadée Bobrowski lui écrivait :

Le 24, j'ai reçu ta lettre datée du 19 octobre de Kinchassa, qui m'informe de la fin malencontreuse de ton expédition au Congo et de ton retour en Europe. Mme Marguerite [Paradowska] m'en a informé de son côté, de Lublin où elle avait appris la chose par le directeur de la compagnie où elle avait écrit pour avoir de tes nouvelles.

... Quoique tu m'assures que la première brise de mer te redonnera la santé, j'ai trouvé ton écriture tellement changée, — ce que j'attribue à la fièvre et à la dysenterie, — que depuis lors mes réflexions ne sont pas du tout gaies. Je ne t'ai jamais caché que je n'étais pas partisan de ton projet africain. Je suis resté fidèle à mon principe de laisser chacun être heureux à sa guise.

Vois tout de suite un spécialiste de ces maladies des Tropiques, car nos médecins d'ici n'y entendent rien et je n'ai pas même la ressource de te dire de venir ici te reposer.

Dis-moi aussi comment sont tes finances, afin que je puisse peut-être t'aider un peu dans la mesure de mes moyens (78).

(78) Lettre du 27 décembre 1890.

On ne sait rien des conditions dans lesquelles s'effectua le retour de Joseph Conrad. Il dut quitter Kinchassa au plus tard au début de novembre, puisqu'il était à Matadi le 4 décembre : et c'est dans une barque indigène qu'il fit le trajet de Kinchassa à Léopoldville, comme nous l'indique ce passage des *Souvenirs*.

Une bonne part de mes possessions y restèrent, par suite de déplorables accidents de transport. Je me rappelle, entre autres, un certain tournant, spécialement fâcheux, du Congo entre Kinchassa et Léopoldville, surtout quand on devait le franchir dans une grande pirogue avec seulement la moitié du nombre convenable des pagayeurs. Peu s'en fallut que je fusse le second blanc noyé à cet intéressant endroit par un canot chaviré. Le premier avait été un jeune officier belge, l'accident était arrivé quelques mois auparavant, et lui aussi rentrait dans son pays, peut-être pas aussi malade que je l'étais, mais enfin il rentrait chez lui. Je franchis ce tournant plus ou moins en vie, quoique je fusse trop malade pour me soucier de ce qui pourrait m'arriver, et je parvins à cette délectable capitale Boma, où, avant le départ du vapeur qui devait me ramener, j'eus le temps de souhaiter cent fois ma mort avec une parfaite sincérité (79).

Il n'atteignit l'Europe qu'au milieu de janvier. La conséquence immédiate de ce voyage au Congo fut, — comme l'a dit Conrad lui-même — « une longue, longue maladie et une très triste convalescence ». Après avoir passé des semaines dans un hôpital de Londres, ce n'est qu'à la fin de mars qu'il put quitter le lit; encore ne fut-ce que pour aller suivre, du 21 mai au 14 juin 1891, un traitement à l'établissement hydrothérapique de Champel, près Genève.

La santé de Joseph Conrad devait se ressentir, tout le reste de sa vie, de cette expédition africaine. Il souffrit d'accès de fièvre et de crises de goutte qui firent de son existence un intermittent martyre et qui font de sa correspondance un long et courageux gémissement. Mais, en revanche, il est permis de penser que ce voyage au Congo et ses déplorables conséquences nous donnèrent le grand écri-

(79) *Des Souvenirs*, p. 63.

vain qui a enrichi de plusieurs chefs-d'œuvre la littérature de notre temps.

Un de ses plus vieux amis, M. Edward Garnett, m'a rapporté qu'un jour Conrad lui-même lui avait dit : « Avant le Congo, je n'étais qu'un simple animal. » Il voulait dire par là que, pendant ses quinze premières années de navigation, il avait vécu sans presque s'en apercevoir, entraîné par l'ardeur de son tempérament, attiré par un désir presque inconscient d'aventures, sans jamais réfléchir aux raisons de son activité ou de celle des autres. En l'immobilisant, en raréfiant son action physique, en le confinant pendant de longs mois, la maladie contractée au Congo l'obligea à rentrer en lui-même, le força à évoquer ses souvenirs dont, en dépit de ses trente-trois ans, sa vie était déjà extraordinairement remplie, et à en mesurer la valeur humaine et les capacités littéraires.

Nous l'avons dit, c'est juste avant son départ pour le Congo que la vocation littéraire du capitaine Korzeniowski avait commencé à prendre forme : parmi les bagages qu'il avait emportés jusqu'aux Stanley Falls se trouvait un cahier de quelque cent pages qu'il faillit bien perdre au retour et qui n'était autre que les sept premiers chapitres de *la Folie Almayer*. On ne peut donc pas dire que ce soit le Congo qui ait éveillé le romancier latent que Joseph Korzeniowski portait en lui depuis les années de son enfance solitaire. Mais ce sont le Congo et ses suites fâcheuses qui ont définitivement fixé sa destinée et qui ont mis dans la balance le poids douloureux de la maladie du côté du romancier, lorsque le marin se débattait encore contre celui-ci.

Jusqu'en 1898, c'est-à-dire après avoir écrit *la Folie Almayer*, *The Outcast of the Islands*, *le Nègre du « Narcisse »* et *Tales of Unrest*, Conrad songeait encore à reprendre la mer. Il fit des démarches pour obtenir un commandement : il avait soif de retrouver ces étendues qui avaient été vingt-cinq ans son domaine : mais c'était à la fois avec désir et avec méfiance qu'il souhaitait la mer. Ce

n'est pas que les séductions de la vie littéraire fussent de nature à le retenir ; il n'en attendait ni profit, ni gloire ; il n'en espérait qu'une médiocre subsistance : mais il se savait désormais menacé à chaque instant par la maladie, et, en dépit de son indomptable énergie, de cette volonté de combat qui paraît à toutes les pages de ses livres, il ne se sentait plus assez assuré de lui-même pour reprendre cette lutte incessante contre cette vieille et impitoyable ennemie : la mer.

Il eut beau faire encore, en 1892 et en 1893, deux voyages à bord d'un voilier, de Londres en Australie, on peut dire que l'Afrique a tué en Conrad le marin et a affermi le romancier. A cet égard, le chapitre du Congo demeure dans la vie extraordinaire de Conrad un épisode capital.

Il n'est peut-être pas tout à fait exact de dire, comme l'a fait M. John Galsworthy, « que les accès de fièvre du Congo qui ruinèrent sa santé lui donnèrent cette profonde et fantastique mélancolie ». Cette mélancolie, elle était au fond de sa nature, il l'avait respirée dès sa naissance : c'était une mélancolie non pas seulement personnelle, mais nationale ; c'était le sentiment à la fois courageux et désespéré de la Pologne à l'une des plus sombres heures de son histoire. Et cette mélancolie n'avait pu que se renforcer au contact des paysages lointains, dans la solitude de la mer. Mais s'il ne lui a pas *donné* cette profonde mélancolie, le Congo l'a fait sourdre des profondeurs de son être et a, sans nul doute, contribué à répandre sur son œuvre ce magnifique flot d'amertume qui, sorti du cœur même des ténèbres humaines, s'épand comme un large fleuve ou se précipite comme une cataracte, pour porter jusqu'aux confins du rêve la force d'une âme inquiète et d'un esprit généreux (80).

G. JEAN-AUBRY.

(80) Je venais de terminer ce travail quand André Gide m'a fait tenir une étude de M. L. Guebels, président du Tribunal de première instance à Elisabethville (Congo Belge), étude inédite et intitulée : *Conrad, marin d'eau douce.* Quoique cette étude ne contienne aucun document nouveau, la différence de ses points de vue, la qualité de son esprit et le fait qu'elle a été composée sur le terrain même de cette période de la vie de Conrad, me fond un devoir de la signaler et d'en souhaiter la publication.

LES CAFARDS

—

Sur la colline sablonneuse, un pin se dresse, écailleux et tout constellé, sur un fond de ciel bleu sombre; sous le pin, une grosse pierre rousse, rouillée; on dirait que l'arbre a poussé de la pierre, qu'il en est la fleur. Derrière la colline, un lac : dans l'eau égale et polie se meuvent comme des cafards d'or les reflets des étoiles noyées. Au loin, dans l'obscurité compacte de l'eau et de la nuit, luisent, fentes jaunes et dentelées, les feux de la ville invisible.

Près de la pierre, sur un petit tas de charbons dorés, des lueurs orange fleurissent, éclairant des pieds chaussés de bottes de métal, les pieds d'un homme barbu, coiffé d'un chapeau à oreillons, vêtu d'une lourde touloupe en peau de mouton; de la barbe une pipe émerge; l'homme a sur les genoux des branches sèches qu'il casse en menus morceaux pour en nourrir avec parcimonie le feu d'un petit brasier. On a peine à croire que ce brasier soit capable de chauffer ces énormes pieds chaussés de fer.

Un autre homme est couché, allongé sur le sable, serré contre le flanc roux de la pierre; un chapeau froissé couvre son visage, un menton osseux et nu surgit de dessous le chapeau; autour de la tête, des cheveux bleuâtres s'étalent en couronne sur le sable. Il est clair, sans que l'on sache pourquoi, que cet homme est mort.

— Qu'a-t-il?

— Ça se voit bien, — il est mort.

— De quoi?

— En marchant.

— On l'a tué?

— Demande-lui.

— Qui est-ce?

— Il n'est pas d'ici.

L'homme à la pipe répond d'un ton contraint et même, dirait-on, hostile. La pipe est éteinte et ne fume plus; le reflet tremblant du brasier efface le visage hirsute. Je vais poursuivre mon chemin sur la route meurtrie par le sabot des chevaux patients.

La nuit est sèche et fraîche; il y a en elle on ne sait quel froid métallique; le froid durcit la terre, l'air et l'eau qui se contractent en une seule masse, trouée, cousue, du ciel jusqu'au lac, avec le fil de cuivre des rayons stellaires.

Tout est très calme, et ce calme semble, lui aussi, s'épaissir toujours davantage. Par une telle nuit, on s'en va volontiers sur le sentier capricieux des pensées, vers le lointain infini des souvenirs.

L'homme « qui n'est pas d'ici », l'homme mort « en marchant », n'ira plus nulle part, et jamais plus ne sentira de fatigue. Il est étrange que je n'aie pas eu envie de soulever le chapeau qui couvrait son visage, de regarder comment il était. Les morts, il est vrai, sont monotones. L'humoriste Mark Twain, dans son cercueil, ressemblait au tragique Frédéric Nietzsche, et Nietzsche mort me rappela un modeste mécanicien de la gare de Krivaia Mouzga.

Les étoiles dans le ciel, le reflet des astres dans le lac et les feux de la terre dans le lointain ont l'air de fenêtres hardiment ouvertes dans la nuit d'automne sur une région où brûle on ne sait quel feu éternel et probablement très froid. « L'univers est une consomption comme la vie humaine », assurait le professeur de physique Chkalik, homme de bon sens. La chimie enseigne que la putréfaction est également une consomption. Il serait intéressant de savoir de quel feu brûla l'homme « qui n'est pas d'ici », l'homme mort « en marchant ».

Le sable grince sous les pieds. A force de marcher, le prisonnier de Chillon creusa dans le sol de pierre de sa prison un sentier profond. Du souvenir de ce prisonnier, mon imagination se transporte toujours vers l'humanité qui, incessamment, infatigablement, creuse, elle aussi, à travers les ténèbres de l'inconnu, des sentiers qui la mènent vers la conscience de sa puissance spirituelle. « L'esprit né du chaos tend à la parfaite harmonie. » Je ne me rappelle pas de qui est cette grande pensée. Anatole France inclinait à croire que les « grandes pensées » sont aussi naïves que les « humbles vérités ».

Les « grandes pensées » ne m'intéressent pas, et les « humbles vérités » ne me plaisent pas. Je suis dans la difficile position d'un homme qui, logeant entre le ciel et la terre, est ahuri par les hurlements, les clameurs de la terre, ne comprend rien à l'astronomie et s'imagine, par les nuits calmes, entendre siffloter ironiquement les constellations.

Quelqu'un — je crois que c'est Descartes — disait que penser, c'est tendre vers le bien-fondé des jugements vrais. D'autres affirment qu'à part le diable, qualifié de père du mensonge, nul ne sait ce qu'est le vrai jugement. Il me semble que cet animal — le diable — est intimement convaincu qu'un bon mensonge est plus utile qu'une mauvaise vérité. Et il est hors de doute que c'est le diable qui inspira à un poète ces paroles qui troublèrent tant de gens :

La Pensée exprimée est un mensonge...

Descartes, en distinguant l'âme du corps comme la flamme de l'obscurité, fit plus épaisse l'obscurité et plus froide la flamme, et c'est pour cela probablement que les « jugements vrais » ne me réchauffent pas. Au reste, je ne connais au monde qu'un seul jugement vrai : rien au monde ne mérite plus d'attention que l'homme — mon ami et mon ennemi. Je sais également qu'aux yeux

du philosophe, cette opinion n'a pas grande valeur. Mais elle en a encore moins et paraît plus ridicule à un autre point de vue que l'on n'exprime point avec une clarté suffisante, mais que tous admettent. Je me rappelle qu'une fois quelqu'un de très naïf demanda aux siens avec une grande angoisse :

— Comprenez-vous ce que c'est qu'un homme?

Tous répondirent par un sourire ironique, et pourtant tous n'étaient pas des imbéciles.

Voici donc l'homme mort « en marchant » couché là, derrière moi, sous la garde d'un de ses prochains, maussade, une pipe éteinte entre les dents, près d'un petit brasier dont le feu misérable ne chauffe pas. J'ignore tout de cet homme, et je ne sais qu'une chose : s'il a vécu, c'est un homme qui appartient à l'histoire. L'existence d'un homme qui n'aurait pas son histoire est absolument inadmissible. C'est probablement aussi une de mes innombrables erreurs, mais, lorsque je pense au temple où habitent les vérités les plus diverses, mon imagination grossière l'assimile à ces maisons, du reste nécessaires, où les hommes d'âges divers dépensent l'excès ou compensent l'insuffisance de leur penchant pour la femme.

Mais, bien entendu, je comprends la sagesse du professeur Chkalik qui disait à ses élèves :

« La vérité est aussi nécessaire à l'homme qu'un guide à un aveugle. »

Il travaillait à un livre sur « Pythagore et les Nombres », mais malheureusement, atteint de paralysie progressive, il n'eut pas le temps de le terminer.

A gauche, derrière un bois d'aulnes tristes, un chien aboie. Il aboie avec inquiétude, étranglant du désir hystérique de prévenir les hommes endormis d'un grand danger. On a raison de dire que le chien est le meilleur ami de l'homme. Il y a, entre un chien et un prophète, une singulière ressemblance; ceci dit, non point pour

manquer de respect aux prophètes, mais seulement par affection pour l'animal qui approche le plus de l'homme et qui, à ce qu'il me semble, possède aussi le don de prévoir l'avenir.

Les chiens ont des rêves : c'est déjà beaucoup. J'ai eu un fox-terrier, nommé Toppy ; lorsque les rêves l'éveillaient, il accourait vers moi, en aboyant et en hurlant doucement : je suis sûr qu'il essayait ainsi de me raconter son rêve. J'ai connu aussi une chienne d'Ecosse, Detty : lorsque sa maîtresse jouait du piano, Detty se couchait sous le piano et écoutait les grands musiciens en ouvrant étrangement ses beaux yeux avec une sorte d'étonnement. Mais dès que sa maîtresse se mettait à tambouriner une des innombrables marches de Souza, Detty quittait le salon, offensée sans doute par cette tapageuse profanation du plus grand des arts. C'était une chienne fort brave qui livrait aux blaireaux d'habiles et furieux combats, mais avait des souris une terreur panique.

J'ai connu aussi un âne amoureux d'une jument. Je vous assure qu'il n'y a pas là d'allégorie vexante pour quiconque : réellement cet âne exista, et lorsque sa jument bien-aimée fut vendue, il cessa de manger, cherchant manifestement à mourir de faim. On sait qu'un autre âne, après la mort de son maître, se noya dans la Loire.

Les chevaux pleurent : il est affreux de voir des larmes muettes couler de leurs beaux yeux doux, et leurs lèvres agitées d'un frémissement enfantin. Et l'on pourrait raconter beaucoup de choses intéressantes et mystérieuses sur l'intelligence des oiseaux et des souris.

Un chien avait-il hurlé, pressentant la mort de l'homme « qui n'est pas d'ici », de l'homme mort « en marchant ? »

Je sais un nombre désespérant d'anecdotes. J'en suis couvert comme la coque d'un bateau est couverte de mol-

lusques, et cela m'empêche de voguer vers la vérité parfaite aussi vite que je le voudrais. Or, la vérité m'est nécessaire : comme tout homme qui se respecte, je veux être enterré dans un cercueil convenable.

Il est fort possible que l'homme couché là-bas sous le pin ait été le fils du vaguemestre de gendarmerie Vassili Eremine, portier du cercle de la Noblesse. Séduit par l'élevage des oiseaux plus que par la chasse aux hommes, Eremine montra peu de dispositions pour la difficile besogne de la police politique. Le voici donc transporté de la caserne de gendarmerie jusque sous l'escalier de pierre de la Maison de la Noblesse, un édifice jaune à colonnade. Là, dans une pièce à demi obscure, avec une seule fenêtre et un poêle imposant et ventru, il vécut sept ans, enseignant à de gros bouvreuils, avec autant de patience que d'habileté, à siffloter : « Que le Seigneur est glorieux sur Sion », « Dieu protège le tzar », et « Je crie vers toi, Seigneur! ». Lorsqu'il avait appris à l'oiseau à glorifier Dieu et le tzar, le vaguemestre le vendait à quelque amateur de curiosités ou en faisait respectueusement présent à Sa Grandeur Mgr Gourii, à l'inspecteur de prison Toporkov ou à d'autres pieux et importants personnages de Filouville : par son art et sa générosité avisée, le vaguemestre Eremine s'était acquis une notoriété parfaitement méritée et avait mis de côté 700 roubles.

Tout en vaquant à ses occupations favorites, il épousa, pour ordre, une jeune orpheline : un an plus tard, elle lui donna un fils que l'on nomma Platon en l'honneur du général de gendarmerie Platonov. Cinq ans après, sa femme se tua en tombant d'un toit sur lequel elle était grimpée dans un accès de somnambulisme. Le vaguemestre Eremine ne fut que médiocrement peiné par la mort de sa femme, personne distraite, qui négligeait les oiseaux, nettoyait mal les cages et, par bonté de cœur, donnait à manger aux bouvreuils, lorsqu'il fallait les lais-

ser jeûner. Car les oiseaux qui, comme tous les artistes honnêtes, chantent leurs libres chansons sous le seul empire de l'amour, ne glorifient les dieux de la terre et du ciel que lorsqu'ils ont faim.

Après la mort de sa femme, le vaguemestre ne tarda pas à se convaincre que son fils de cinq ans dérangeait son existence : il ouvrait les portillons des cages, brisait les barreaux en lâchant les oiseaux, puis, essayant vainement de les rattraper, cassait la vaisselle et s'endommageait la figure; il volait à la fois son père et les bouvreuils en dévorant la graine de chanvre dont on nourrissait les oiseaux. Il fallait le battre fréquemment, mais il était grassouillet, gonflé, mollasse, et les coups n'avaient pas d'effet sur lui.

Outre les oiseaux, il y avait encore, dans la caverne de pierre sous l'escalier, des cafards roux ou noirs, et aussi des souris qui, se nourrissant silencieusement de la graine répandue à terre par les oiseaux, ne gênaient personne; les cafards roux — les Prussiens — n'étaient pas moins paisibles, mais les noirs, pénétrant dans la cage des bouvreuils, les réveillaient, et presque chaque soir les oiseaux apeurés se débattaient violemment et leur effroi se transmettait de cage en cage.

— Tue les cafards! ordonna le vaguemestre en armant son fils d'une semelle de caoutchouc déchirée.

Platon se mit avec entrain à écraser contre le plâtre des murs les cohabitants moustachus, mais cette occupation ne l'amusa pas longtemps : il comprit vite que les incommodités et les avanies de son existence avaient leur source dans les insectes, les oiseaux et chez son père.

Parvenu à l'âge scolaire, il mécontenta encore davantage son père en manifestant dans ses espiègleries un silencieux entêtement qui non seulement prenait aux yeux du vaguemestre le caractère d'un attentat contre l'autorité, mais menaçait en même temps de ruiner sa réputation d'habilissime éleveur d'oiseaux.

En effet, le vaguemestre s'aperçut avec grande surprise que certains bouvreuils qui déjà savaient chanter devenaient soudain muets, se hérissaient plus tristement qu'ils n'avaient accoutumé, puis mouraient prématurément. Devinant la cause de ces douloureux phénomènes, le vaguemestre épia son fils et le surprit au moment précis où Platon, ayant chauffé à la flamme de la lampe une épingle à cheveux, en brûlait la langue épaisse et noire de l'un des meilleurs chanteurs.

Saisissant son fils par les cheveux, le soldat lui cogna la figure contre le bois de la table en criant, éploré :

— Pourquoi cela, diable d'imbécile! Cela lui fait mal, à l'oiseau. Mal, dis, diablotin boiteux!

— Non, répondit l'enfant, en reniflant de son nez d'où le sang jaillissait.

— Comment ça, non, menteur?

— Ils aiment ça.

Ce ne fut qu'après avoir été longtemps et diversement battu que Platon déclara qu'il en avait assez d'entendre siffler les oiseaux et de lutter contre les cafards, que les soins à donner aux bouvreuils l'empêchaient d'apprendre ses leçons, et qu'il voulait aller se noyer dans le gouffre derrière le moulin.

— Essaye, canaille! Je t'en donnerai de la noyade! répliqua le vaguemestre menaçant en jetant son fils derrière le poêle dans le coin où vivaient les cafards et où, sur une dure paillasse, couchait Platon.

Le vaguemestre Eremine veillait sévèrement à ne point laisser l'enfant courir les rues, il ne lui permettait d'aller qu'à l'église, aux vêpres ou à la messe, se faisait aider par lui pour nettoyer l'escalier, battre les tapis, et s'appliquait de toutes manières à occuper par des travaux utiles les loisirs de son fils. Néanmoins Platon connaissait de ces joies sans lesquelles l'existence des grands et des petits hommes serait absolument impossible. En automne et en hiver, la jaune Maison de la Noblesse pre-

nait une animation féerique : par l'escalier couvert d'un tapis rouge et magnifiquement orné de plantes montaient, pareilles aux anges du songe de Jacob, des femmes d'une étonnante beauté; la vive lumière qui venait d'en haut les attirait et la musique caressante déversait à leur rencontre en molles vagues d'une sonorité extraordinaire. Caché derrière une caisse où poussait un grand arbre, Platon ensorcelé regardait les femmes, écoutait la musique, mais son père, lorsqu'il l'apercevait, s'approchait et d'une taloche renvoyait l'enfant sous l'escalier avec les bouvreuils et les cafards.

— Et qui est-ce qui va apprendre ses leçons, imbécile? demandait-il d'une voix redoutable, et il s'en allait, en fermant solidement la porte.

Platon se mettait à apprendre ses leçons, mais la musique l'arrachait à sa table, le forçait à se lever, et, prudemment, sans bruit, comme un chat à la poursuite d'une souris, il allait par le couloir tortueux et sombre vers l'escalier de service qui menait à l'orchestre, et là, se glissant près des musiciens, assourdi par le grincement des violons, par le hurlement des cuivres, il regardait en bas le fond de la grande salle éblouissante de lumière; sur le parquet brillant, entre les colonnes semblables à des arbres aux branches dorées, glissaient des civils et d'agiles militaires; tenant les femmes vigoureusement enlacées, ils tournaient comme des jouets mécaniques en zinc colorié — comme ces jouets qui se meuvent librement lorsqu'on les a remontés avec une petite clé.

De près la musique n'était pas aussi agréable que de loin, mais néanmoins Platon sentait qu'elle le remplissait d'un ennui extraordinaire, doux à en pleurer, et lui faisait oublier les bouvreuils, les cafards, son père, l'instituteur, les gamins de son école qui ne l'aimaient pas pour son caractère craintif et sombre, les Philistins, les Apôtres et tout le reste. La musique l'emportait au delà de tout ce que l'on connaît et qui vous blesse, de tout ce

qu'on ne comprend pas et qui vous inquiète. Parfois il lui semblait que la musique était capable de nettoyer pour toujours le désagréable et l'inutile.

Son père, le découvrant dans cet état de demi-oubli, écartait et pinçait de son doigt de fer l'oreille de son fils et le reconduisait en bas, en chuchotant :

— Et qui est-ce qui va apprendre ses leçons, qui est-ce qui va roupiller?

Platon s'asseyait de nouveau à sa table devant une petite lampe en verre bleu et, surmontant la langueur de son doux ennui et son envie de dormir, essayait de penser au marchand qui a vendu vingt aunes de drap, à Esaü qui, lui aussi, vendit quelque chose à Jacob pour un plat de lentilles, au participe passé et au substantif. Devant lui se dressait l'instituteur menaçant, aux dents mal rangées, qui coassait en se mouchant sans arrêt :

— Les substantifs sont... Répète, Eremine! Quoi, quoi?...

Les substantifs n'intéressaient pas Platon ; quant à l'instituteur, il avait un nom extraordinaire : Bouzdygane et, en regardant son long corps avec une tête en œuf, son nez rouge et humide et ses yeux larmoyants, Platon pensait toujours avec tristesse : — Existe-t-il un pays où habitent de longs bouzdyganes qui ne ressemblent pas aux hommes et qui coassent :

— Coa... Coa...

Et puis Platon trouvait parfois que six fois neuf font soixante-neuf, à moins que ce ne soit quatre-vingt-dix-neuf; tels des souris, ces deux chiffres s'agitaient, faisaient de capricieuses culbutes; agitant tantôt en bas, tantôt en l'air, leurs petites queues, ils faisaient soixante-six ou quatre-vingt-dix-neuf, et il était absolument impossible de comprendre à quel moment ils manifestaient leur véritable produit. Quant à Bouzdygane, il s'obstinait à démontrer que six fois neuf ne font que cinquante-

quatre, ce qui obligeait Platon à se demander : « Comment se peut-il que ces deux gros chiffres, multipliés l'un par l'autre, donnent deux chiffres plus petits qu'eux? » L'instituteur, qui n'était jamais d'accord avec Platon, le mettait souvent au pain sec, ce qui valait à l'enfant des coups de la part de son père et finit par lui inspirer cette pensée tenace que tout ce qu'il lui fallait comprendre était à dessein embrouillé par le petit mot de l'instituteur : *font*, c'était ce même mot qui faussait l'esprit de Bouzdygane lui-même qui s'irritait, se mouchait et coassait de plus en plus souvent, d'un air de plus en plus menaçant.

De tout ce qu'on enseignait à l'école, seules les merveilleuses leçons du joyeux et beau pope Fialkovsky éveillaient l'attention de Platon, l'emmenant loin des oiseaux, des cafards, des mille peines et des croûtes dures de la science scolaire. Le pope contait d'admirables histoires aussi bien que Martin, le mendiant aveugle, chantait des vers les jours de marché, sur le parvis de l'église des Trois-Saints; ces jours-là, Platon était toujours en retard à l'école et restait « au pain sec ».

En se répandant dans l'antre sous l'escalier, à travers la porte et par le tuyau de poêle, la musique grondait, attirante; son murmure caressant envahissait la tête de Platon et en chassait tout ce qu'il était nécessaire de savoir sur l'eau qui se déverse dans un bassin et s'écoule en même temps, et sur les signes qui distinguent les substantifs des adjectifs. La musique réveillait les bouvreuils; à peine visibles dans la pénombre, tels des charbons à demi éteints et couverts d'une cendre légère, ils sautillaient sur les petits bâtons de leurs cages en pépiant et sifflotant la louange de Dieu et du Tzar, et rappelaient les pécheurs du tableau qui représentait les tourments de l'enfer. La musique animait jusqu'au buffet à vaisselle, l'objet le plus agréable qui fût dans l'antre à demi obscur; sur ses portes bleues était peint

en bonne couleur dorée un beau soleil à large face qu'entouraient les aiguilles rouges des rayons; il ressemblait un peu à un hérisson. Un petit anneau de cuivre était vissé dans le menton du soleil; lorsque après avoir tourné vers la gauche, on le tirait prudemment à soi, les portes du buffet, piaillant comme une fillette brusquement pincée, s'ouvraient, coupant le soleil d'une bande noire, qui d'abord mince, puis s'élargissant, divisait comiquement en deux la bonne petite figure de l'astre; ses yeux ronds et moustachus s'étalaient en souriant et disparaissaient; sur les panneaux intérieurs des portes s'épanouissaient des fleurs rouges et bleues qui remplissaient la pièce de l'odeur des divers mets qu'un cuisinier, parrain de l'enfant, donnait chaque jour au vaguemestre.

Sur les belles planches du buffet couraient les cafards : sur celle du haut brillait la vaisselle à thé et, parmi elle, un vase de cristal presque toujours plein de confiture de groseilles, friandise préférée du vaguemestre, était particulièrement tentant. Ce vase, par sa forme, rappelait à Platon la coupe que Jésus avait vue dans le ciel au jardin de Gethsémani, et Platon était convaincu que si elle avait été à ce moment pleine de confiture de groseilles, Jésus n'eût pas dit : « Seigneur, éloigne de moi ce calice ».

Sur la planche inférieure du buffet, il y avait un pot de mélasse que Platon abhorrait; il ne le regardait qu'avec amertume, car un jour, las de massacrer les cafards noirs avec la semelle de caoutchouc, il avait imaginé un moyen moins pénible d'exterminer les insectes : puisant avec une cuillère la sucrerie gluante, il en avait barbouillé les portraits des deux tsars — l'un avec un menton rasé et des favoris, l'autre avec une large figure et une grande barbe. Les portraits étaient accrochés près du poêle au-dessus du lit du vaguemestre. Platon avait bien calculé : dès la première nuit, une quantité de prussiens et de cafards noirs se collèrent aux

portraits, formant sur le visage du tsar barbu une couche particulièrement épaisse.

Le matin, en s'éveillant, le père surpris et irrité, cligna de l'œil :

— Que diable! Tu vois, paresseux, comme il y en a! dit-il à son fils.

Il voulut chasser les cafards avec la main, mais sa main, se collant, arracha le portrait du mur.

Ce jour-là, Platon ne put aller à l'école, son père l'ayant privé de toute possibilité de s'asseoir. Il apprit ses leçons à la maison, couché, le dos en l'air, sur le plancher. Le lendemain, il n'y alla pas davantage, ayant été à la rivière pour s'y noyer. De ce jour-là, il eut pour les tsars autant que pour les bouvreuils et les cafards, une haine solide. Quant au vaguemestre Eremine, il se rendit clairement compte qu'on ne pouvait vivre sous le même toit que cette petite bête blondasse, taciturne et têtue. Elle avait au surplus des oreilles incommodes, si bien collées au crâne qu'avant de les saisir il fallait les écarter du doigt. Et même, dans la pénombre de la pièce, Platon semblait ne plus avoir d'oreilles du tout et écouter avec ses yeux ronds de jeune hibou qui, sans jamais ciller, observaient le vaguemestre comme s'il eût été un cafard noir. Le père trouvait ce petit bonhomme incompréhensible, inutile et éprouvait à son égard une sorte d'inquiétude.

Le vaguemestre comprenait mieux les bouvreuils et était plus habitué à eux : peut-être avait-il épuisé pour les oiseaux toute la provision d'amour qu'il possédait, car la nature ne nous dispense ce sentiment que dans une infime mesure, et très rares sont les hommes qui souffrent de son excès.

Le vaguemestre attendit que son fils eût achevé la seconde classe de l'école pour le mettre en apprentissage chez le « maître ès-horlogerie » Ananii Toumpakov, gros homme aux yeux sombres et liquides qui débordaient les

verres de ses lunettes. Un œil fermé, le menton dans la main, Ananii dit à mi-voix comme un homme très fatigué :

— Le métier d'horloger est minutieux et délicat. Avant tout, fais bien attention, petit gars. Voilà cinq kopecks, va chez Guillaume le coiffeur, troisième maison à droite, et fais-toi couper les cheveux.

Ce même soir, il montra à Platon comment on fermait la fenêtre et la porte du magasin avec des volets, puis, assis dans un fauteuil au bras cassé, près d'une table encombrée de rouages et de petites boîtes où il y avait beaucoup de verres de montre et de très amusants petits morceaux de cuivre, il exposa encore longuement que le métier d'horloger exigeait beaucoup d'attention et d'adresse.

Prenant avec une pince un petit ressort mince, roulé comme un serpent, il dit :

— Tu vois comme il est minuscule, et cependant tout l'essentiel est en lui !

En regardant avec méfiance les yeux sombres et liquides, Platon demanda :

— C'est-il que vous seriez bon?

— Oui, je ne suis pas méchant, répondit le patron.

Après avoir réfléchi, Platon demanda encore :

— Mais peut-être bien que vous êtes saoul?

Ananii, laissant tomber la loupe dans sa main, passa une langue rousse sur sa petite moustache grisâtre et s'informa :

— Pourquoi donc serais-je saoul?

Platon s'expliqua :

— Les hommes bons, c'est les hommes saouls lorsqu'ils ne font pas de scandale.

— Hum, fit Ananii Toumpakov, après avoir réfléchi, hum ! Ton père ne boit donc pas?

— Mais aussi il n'est pas bon.

— Ah ! je comprends. Il te battait?

Platon ne répondit pas, ne sachant s'il était plus avantageux de répondre oui ou non. Alors Ananii, se bouchant l'œil avec sa loupe, dit doucement, très bas :

— Va te coucher, petit. Jamais je ne bats.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Platon pour comprendre que son patron était de ceux que tous les autres hommes qualifient d'originaux. Les gens qui apportaient au magasin des montres endommagées plaisantaient Ananii comme on plaisante un bossu, lui parlaient comme à un innocent; quant à Ananii, il parlait à tout le monde d'un ton las, doucement, et comme à regret. Son visage tanné au teint terreux, gonflé comme un ballon, faisait penser au couvercle d'une soupière, le bouton de la soupière était remplacé par le nez. Mais ses yeux proéminents empêchaient la ressemblance d'être complète; ils s'enflaient en bulles sombres derrière les verres de ses lunettes, et il semblait que seules ces lunettes les empêchaient de crever. Le menton et les joues fermes d'Ananii étaient saupoudrés de poivre moulu et de grains de pavot, la calvitie lui faisait un front bombé, deux fois plus grand que le visage.

Cet homme ne rugissait pas, ne commandait pas comme le vaguemestre, ne dispensait pas une instruction ennuyeuse et sévère comme le maître d'école. En général, il différait agréablement de tous les gens que connaissait Platon, et le petit garçon aurait voulu le voir beau comme le pope Fialkovsky... Du matin au soir, Ananii, la loupe dans l'œil, restait assis devant sa table, en face de la fenêtre, faisant grincer, sonner, crisser quelque pièce, limant, fouillant de ses doigts potelés le chaos poussiéreux de la table et, soupirant et sifflotant, il marmottait des mots obscurs et tenaces :

— Non, Sofron, c'est toi qui es dans l'air, c'est toi qui es sur une corde...

Ces paroles ne couvraient pas le suçotement et le grignotement des nombreux balanciers qui glissaient le long

des murs de la petite boutique crépusculaire, en mâchonnant le temps. Les paroles de son patron étaient fastidieuses, et quand Platon en avait assez de nettoyer des rouages avec une petite brosse ou d'astiquer avec de la craie le cuivre des poids et des chaînes, il se mettait à chantonner doucement :

— Tiens un tchmok, tiens un tchavk... Sof-tchok, rontchok...

En hiver, le méchant cheval du chef de la Noblesse Beboedov tua le portier Eremine. Ananii et Platon conduisirent le vaguemestre à sa tombe neigeuse et comme taillée dans du fer. Puis, ayant fermé la boutique, Ananii, pendant plusieurs jours, courut par la ville, du matin au soir, et enfin raconta à Platon d'un ton las que son parrain, le cuisinier, avait volé le vaguemestre, mais qu'il existait un tribunal pour les orphelins, que l'affaire pouvait être encore arrangée, qu'en attendant Platon possédait cent soixante-dix roubles et que lui, Ananii, avait été désigné comme tuteur. Pensant à la mort de son père, Platon regretta beaucoup de n'avoir pas vu le cheval tuer le vaguemestre, cet homme si fort.

Par les belles journées, passé deux heures, le soleil entrait par la vitrine du magasin; toutes les horloges contre le mur, à gauche de la fenêtre, l'accueillaient de tout l'éclat de leurs cadrans larges et moustachus, les balanciers rougissaient et tranchaient les rayons de soleil, les empêchant d'arriver jusqu'au mur.

Presque chaque jour, entre quatre et six heures, la porte de la boutique s'ouvrait en grinçant avec fracas, et le vétérinaire Bénévolensky, toujours ivre à moitié, entrait en soufflant bruyamment. C'était un homme vêtu de toile, avec une casquette de cuir qui ressemblait à une casserole et un visage multicolore comme une bulle de savon. Lui aussi était gros et, parmi sa barbe laineuse et emmêlée, surgissaient les nombreuses dents d'une bouche qui paraissait fausse. Il semblait à Platon qu'il

eût deux bouches : les dents du vétérinaire poussaient beaucoup plus bas que chez les autres hommes, et sa véritable bouche humaine était invisiblement et solidement cousue avec du poil. C'est pour cela que le docteur parlait d'une voix sourde, comme dans un tonneau, et que rien de ce qu'il disait n'était vrai.

Avec la voix d'une vieille horloge anglaise qui se trouvait dans un coin, dans une caisse en forme de cercueil, Ananii commandait :

— Gamin, du thé!

Platon apportait un plateau avec deux verres de thé fort, des biscottes, du citron, de l'eau-de-vie de prunes épaisses dans une carafe taillée ; alors, Ananii, laissant tomber la loupe, regardait le nez bleu de son hôte avec ses yeux exorbités, et lui disait :

— Attends, Sofron...

Mais le docteur criait en tapant du pied :

— Où est la logique?

Penchés l'un vers l'autre, leurs fronts se touchant presque, gros tous deux comme des bouvreuils, on ne les distinguait plus, bien que l'un fût chevelu et l'autre chauve. Le docteur rugissait et aboyait, les mains appuyées contre les genoux ; ses yeux rouges et les os jaunes de ses dents brillaient d'un tel éclat que de loin on aurait pu penser qu'il racontait de joyeuses histoires, mais tous deux parlaient de choses ennuyeuses et incompréhensibles. Sofron criait souvent d'un ton menaçant : « la logique! » Platon avait l'impression qu'il s'agissait d'un instrument, dans le genre de cette cuillère à long manche avec laquelle son père servait la soupe et dont il frappait Platon sur le front. Ananii Toumpakov, conciliant, suppliait le docteur :

— Tu as été au séminaire, Sofron, tu es savant, je t'aime et je t'estime, mais je ne puis te croire...

— Use de la logique quand tu parles!

— J'en use...

Les balanciers faisaient tic-tac et grignotaient, les petites moustaches noires des aiguilles se déplaçaient imperceptiblement sur les faces rondes des horloges, les ressorts sonnaient et bourdonnaient, deux coucous chantaient, comptant sur des tons différents jusqu'à sept, huit et parfois neuf, tandis que les deux gros hommes discutaient toujours, avalant de l'eau-de-vie épaisse et jaune comme de la mélasse, buvant du thé fort et amer. Toujours brusquement, la porte du magasin s'ouvrait, faisant tressaillir Platon, la sonnette tintait désespérément, un client entrait, et Ananii lui disait d'un ton contrit et d'une petite voix ivre :

— Demain sans faute, demain!

A travers les vieilles vitres troubles de la fenêtre et de la porte, la vie, dans la rue, paraissait irréelle ; les silhouettes des passants, perdant la netteté de leurs formes et devenant vagues comme des ombres, glissaient comme des nuages, le détachement de pompiers à tête de cuivre roulait inexplicablement en énormes boules rapides, les chevaux de fiacre au contraire s'étiraient, devenaient plus longs qu'ils n'étaient. Lorsque des soldats passaient, on eût dit qu'un peigne marchait, les dents en haut, raclant dans l'air le soleil dont les rayons s'attachaient aux baïonnettes en touffes d'argent.

Toutes les heures, on entendait dans le magasin le battement sonore des horloges, particulièrement long jusqu'à une heure de l'après-midi. Platon eut bientôt appris à remonter les horloges de façon qu'elles ne sonnassent pas toutes ensemble, mais une minute les unes après les autres : cela lui rappelait la musique dans la maison du cercle de la Noblesse.

Il se plaisait à regarder le mécanisme des montres, surtout des montres de poche : il y avait là un petit ressort noir, enroulé comme un serpent, celui-là même dont Ananii disait que tout l'essentiel était en lui. Il rappelait à Platon le ressort des jouets mécaniques et aussi

les fêtes merveilleuses du cercle de la Noblesse et la leçon d'histoire sainte au cours de laquelle le pope Alexandre avait décrit avec tant d'attrait le paradis et le diable sous la forme d'un serpent.

Platon entendait souvent le nom du diable, car le docteur traitait Ananii de « diable roux ». Ce n'était pas juste : le gros horloger ressemblait à un canard, tandis que le diable réunissait en lui le cheval gris aux yeux sanglants de Boboedov et le visage de sa femme, long, osseux, avec une bouche sans lèvres. Platon savait que le démon peut à volonté changer d'apparence, mais que, sous son véritable aspect, c'est un nuage de fumée sombre avec des yeux de cuivre sans prunelle, semblables à deux lunes.

C'est bien ainsi que l'avait connu Platon, lorsque après avoir été cruellement fouetté en punition de ce qu'il avait fait aux portraits des tzars, il avait voulu se noyer. Avant de sauter des buissons d'obier dans le gouffre noir, Platon se mit à rêver et s'endormit. En se réveillant, il vit que le Diable le regardait du fond du gouffre et du ciel avec des yeux de cuivre semblables à deux lunes; son visage était énorme, plus grand que toute la terre, et tordu : une de ses joues, qui était bleue, était beaucoup plus grande que l'autre, qui était noire.

Ananii discuta avec le docteur pendant près de quatre années, mais de toutes ces discussions il ne resta dans la mémoire de Platon que ces paroles irritées du vétérinaire :

— Comprends, vieil imbécile, que c'est peut-être par bonté que Dieu te cache l'essence de la vérité, de même que tu ne diras pas la vérité à ce gamin à figure idiote. Car en employant la logique, tu n'iras pas par exemple dire à ce gamin que...

Sofron acheva de parler à l'oreille d'Ananii : ce fut précisément pour cela que Platon, depuis ce temps-là, se mit à écouter plus attentivement l'interminable discus-

sion, désirant et espérant apprendre ce que lui cachaient ces hommes, ce qui était « l'essence de la vérité ». Il avait même commencé à penser que son patron et Sofron avaient commis quelque méfait; peut-être avaient-ils volé de l'argent et n'arrivaient-ils point à se le partager, peut-être avaient-ils tué quelqu'un qui leur apparaissait en rêve. Le patron surtout prononçait souvent des paroles mystérieuses :

— Il y a un Anglais qui a trouvé un truc... On raconte qu'un Allemand de Hambourg a inventé une machine,... disait-il.

Et il demandait :

— Qu'en penses-tu?

— Femmelette ! Superstitieux ! grondait Sofron.

Mais avant que Platon ne fût parvenu à comprendre, le tsar mourut ; Sofron apporta un portrait qui le représentait dans son cercueil; le patron le regarda et dit, doucement comme d'habitude :

— Il ressemble au cocher d'un gros marchand; on dit qu'il était bête et ivrogne.

Le docteur se fâcha, se mit à crier, lança le portrait à terre et, ayant frappé d'un coup de poing la tête chauve d'Ananii, s'en alla en jurant sauvagement, tandis que le patron, en frottant sa calvitie, disait avec un triste soupir :

— Voilà comme il est... Pas commode...

Platon eut pitié de son patron, encore que la pusillanimité d'Ananii lui parût ridicule. Il ramassa le lugubre portrait et voulut le déchirer, mais se souvenant combien il avait souffert à cause de ce tsar, il résolut de s'en venger et de tirer profit du morceau de papier : il enduisit le portrait de sirop de framboise et le plaça dans l'arrière-boutique, sur une table, pour exterminer les mouches.

— Tu as eu là une bonne idée, il était grand temps, dit Ananii en voyant l'appât funeste aux mouches. Mais,

continua-t-il, en examinant d'un air songeur les mouches mortes ou agonisantes, premièrement on vend pour cela un papier spécial, deuxièmement il aurait fallu l'enduire à l'envers et non à l'endroit. ·

Après avoir réfléchi, étant peu instruit en histoire, il ajouta :

— En général, on n'oint pas les tsars avec du sirop.

— J'en ai aussi barbouillé avec de la mélasse, reprit Platon avec complaisance.

Alors le patron, dont les yeux débordaient les lunettes, se mit à interroger son apprenti, lui demandant quand et pourquoi il avait fait cela. Après avoir entendu le récit de Platon, il dit en frottant fortement sa joue rugueuse et poivrée :

— Tu es un garçon d'imagination et c'est précieux : peut-être inventeras-tu une machine ou quelque chose d'utile. Mais vois-tu...

Et Ananii exposa à Platon qu'une attitude irrespectueuse envers les tsars valait aux gens d'être mis en prison, exilés en Sibérie et parfois même pendus. Il parla longuement, fastidieusement, et il semblait à Platon que le patron lui-même ne croyait pas à ce qu'il disait, mais voulait seulement lui faire peur. Son père savait parler des tzars avec une effrayante voix de basse, mais ses redoutables paroles, depuis le malheureux incident de la mélasse, ne faisaient plus peur à Platon, et n'ébranlaient plus l'animosité de l'enfant à l'égard des tzars, qui lui étaient aussi odieux que « l'essentiel » et que la bouillie de mil où l'on trouvait toujours des pierres grinçant détestablement sous la dent.

Le lendemain, à l'heure habituelle, arriva Sofron, à moitié ivre comme toujours et très affectueux. Il étreignit Ananii et, clapotant comme une botte trouée par un temps pluvieux, il baisa plusieurs fois son ami au front et sur sa calvitie, mais lorsque, passant dans l'autre pièce, il vit sur le rebord de la fenêtre le portrait du tzar

abondamment semé de mouches mortes, il se fâcha de nouveau et s'écria :

— Ananii, diable doux, c'est pour te moquer de moi, hein? Mais c'est un crime! Où en es-tu arrivé, où!

Quand il sut que c'était l'œuvre de Platon, il saisit ce dernier à la mâchoire, de sa main suante et chaude, et hurla en le secouant :

— Je t'obligerai à le manger, vaurien!

Puis, saisissant le papier, il en couvrit le visage de Platon :

— Bouffe!

Ananii dégagea son apprenti, déchira soigneusement le papier gluant et, l'ayant roulé en boule, le jeta dans le seau à ordures. Après quoi, les amis se mirent à boire du thé avec de la liqueur aux prunes, et bientôt Sofron chantonna lugubrement et lamentablement en détachant chaque mot :

> Le tambour ne roulait pas devant le trouble régiment
> Quand nous enterrions notre chef...

Il rugissait, tandis que le patron, après chaque mot, frappait si violemment la table du poing que les cuillers sursautaient et tintaient.

A seize ans, Platon savait parfaitement réparer les montres malades et fatiguées, et il s'aperçut que ce n'était pas intéressant; les mécanismes de toutes les horloges, pendules ou montres de poches étaient presque identiques, et le mystérieux petit ressort ne fonctionnait pas si on ne le remontait point. Platon à seize ans s'était transformé en un long garçon voûté avec des yeux gris-bleu au regard méfiant et sans gaieté, et des sourcils blondasses et froncés; il marchait d'un pas hésitant, en se balançant et en regardant sous ses pieds; sur sa tête trop grosse pour ses épaules étroites, de longs cheveux jaune clair avaient poussé, les mèches lui tombaient le long des joues, il les rejetait souvent d'un geste mou de sa main maigre aux doigts allongés.

Ananii lui disait :

— Tu ressembles fort aux faiseurs de vers, c'est-à-dire aux poètes dans le genre de Fofanov, qui me doit trente-sept roubles et ne me les rend pas. Mais ne garde pas les lèvres ouvertes, il faut fermer la bouche. Je sais que cela vient de ce que tu réfléchis, mais il ne faut pas que tout le monde se dise : voilà un jeune homme qui pense.

Platon ne se faisait pas des poètes une idée très claire, mais après ces paroles de son patron, il se mit à s'habiller avec plus de recherche. Il vivait solitaire, n'ayant pas d'amis, concentré sur on ne savait quelles pensées peu gaies : elles s'étaient roulées dans sa tête en une pelote serrée et ne se déroulaient pas, comprimées sans doute par l'attrait trouble et pénible que Platon éprouvait pour Aniouta, l'alerte femme de chambre de la propriétaire; lorsqu'elle le rencontrait dans la cour ou dans la rue, elle lui demandait, en clignant un œil roux de poule :

— Comment ça va?

— Comme hier, répondait Platon, pour ne pas prononcer de mots banals.

Il était mécontent de lui parce qu'il se sentait attiré vers cette fille délurée, indiscrète et négligée; elle avait déjà eu une aventure avec Lioutov, le garçon coiffeur, qui raillait sottement les longs cheveux de Platon et en général le tournait en dérision. Platon était également mécontent de soi, parce qu'il ne réussissait à introduire dans sa vie rien d'intéressant.

Il avait tenté d'apprivoiser un souriceau, mais par mégarde il l'écrasa : il était pénible de voir ce petit tas gris et vivant, couché sur le côté, agiter ses pattes roses, tandis que le grain noir de l'œil brillait sur le museau pointu comme pour rouler à terre.

Platon acheta ensuite un jeune barbet, mais le barbet mourut de la peste.

D'autres tentatives ne réussirent pas davantage; la femme de chambre Aniouta se révéla d'une répugnante

impudeur : en embrassant elle mordait et beuglait, toute suante et gluante; elle inspirait à Platon une sensation de dégoût, de destruction et de brûlure. Il lui semblait que les baisers de cette fille laissaient sur son visage et sur son cou des taches indélébiles.

Il travaillait consciencieusement, mais il se prit à redouter que son patron ne mourût bientôt, aussi subitement qu'était mort le vétérinaire Bénévolensky. La veille même de sa mort, Sofron, gonflant avec irritation et mépris ses joues multicolores, tentait de convaincre Ananii :

— Voyons, voyons, démon? Où est la logique? Car si la vie est naturelle, il est antinaturel de lui résister.

— Mais comprends-moi bien, Sofron, je ne lui résiste pas.

— Alors, pourquoi protestes-tu?

— Quand l'homme veut du repos, il s'émeut.

— Oh ! imbécile ! s'écria Sofron, et il s'en alla.

Dans la nuit, il mourut en pleine rue, d'une embolie. Après avoir enterré son ami, Ananii dit :

— C'était un brave homme, mais il ne croyait pas aux faits.

— Qu'est-ce que les faits? lui demanda Platon.

Au bout d'un instant, le patron répondit, peu clairement :

— Ce sont les événements de la vie.

Platon, essayant toujours de donner aux mots qu'il ne comprenait pas une image, se représenta les faits sous l'aspect des canards de la propriétaire : gras et gloutons, ils criaient dans la cour deux fois le jour, le matin lorsque Aniouta les menait à la mare, et le soir lorsqu'ils revenaient à la maison, comme de grosses marchandes rentrant de l'église, faisant complaisamment briller leur plumage bien lavé. Platon, cherchant à se distraire, leur fit manger les restes des prunes qui avaient macéré dans l'eau-de-vie. Les voraces oiseaux furent ivres aussitôt, et

il était très amusant de les voir, le bec ouvert, agitant faiblement et stupidement les ailes, se traîner dans la cour, se balancer sur leurs pattes courtes en poussant des cris étranges qui ressemblaient à des rires, se cogner les uns contre les autres, se pincer et tomber sur le côté, singulièrement pareils aux marchands qui ont bu. Le plus drôle était le mâle : le nez enfoncé dans la terre, il soulevait ses pattes l'une après l'autre et secouait le croupion, comme pour faire la culbute; il n'y parvenait pas, ouvrait les ailes, en battait la terre et riait :

— Kha, kha, kha-a...

Puis il creva et deux cannes suivirent son exemple. La propriétaire les fit payer à Ananii et celui-ci dit à Platon d'un air bougon :

— Si tu as fait ça exprès, mon vieux, c'est bête. Les canards non plus ne tiennent pas à mourir.

Il soupira en sifflotant et ajouta :

— En général, il faut te conduire conformément à ton extérieur modeste.

Il faisait très rarement la leçon à Platon; les secrets mêmes du métier, il ne les lui enseignait que négligemment et comme à regret. Platon ne s'habituait pas à comprendre que ce gros original un peu ivrogne ne savait pas ou ne voulait pas se fâcher. Lorsque son apprenti commettait quelque maladresse ou abîmait quelque chose, le patron, gonflant plus durement ses joues fermes, demandait sans méchanceté, mais avec surprise :

— Comment ne comprends-tu pas?

Ce calme étonnement était pour Platon presque aussi humiliant que les railleries du coiffeur Lioutov.

— Pourquoi ne vous fâchez-vous jamais? demanda Platon un soir pendant le thé.

Ananii déversa ses yeux par dessus le cercle de ses lunettes et répondit par une question :

— Et pourquoi faire? Il y aurait quelque chose de changé, si je me fâchais?

— Tout le monde se fâche, répliqua Platon.

— Bien inutilement, dit son patron, les faits iront toujours à l'encontre.

Il grossissait de plus en plus, enflait, respirait plus péniblement. Son calme était étonnant, et ne l'abandonna pas même une minute la nuit où brûla le pavillon qu'habitait le propriétaire.

— Lève-toi, il y a le feu, dit Ananii, en réveillant Platon. Et, en mettant son pantalon sur son énorme ventre, il conseillait plutôt qu'il n'ordonnait :

— Le feu pourrait bien prendre chez nous; mets les pendules dans les caisses, je vais ramasser les montres.

En s'habillant, Platon regardait par la fenêtre et voyait que le pavillon, agitant des ailes rouges et fumeuses, s'arrachait de la terre vers le noir ciel d'automne, tandis que les remises tremblaient, se balançaient, voulaient s'élancer dans le feu; la propriétaire, une petite femme ronde, ressemblant à une poule, se démenait dans la cour, en glapissant :

— Anna, les canards, les canards!

— Attends, il me semble que... dit Ananii d'un ton interrogatif, le bras levé, en montrant la fenêtre du doigt.

Platon cessa de rouler les caisses sur lesquelles il dormait, écouta le fracas et le hurlement dans la cour, tandis que son patron, l'écartant, se dirigeait vers la porte en murmurant quelques mots indistincts. Platon effrayé courut derrière lui dans la cour, où il se heurta aussitôt à Lioutov qui sautillait comme un boiteux en criant :

— Elle va brûler, elle va brûler..

Tous les gens criaient en courant, traînaient dans la rue des ballots et des meubles, se poussaient les uns les autres.

— La femme de chambre, dit Ananii, et il roula vers la maison qui exhalait une chaude fumée noire; tout en marchant, il retroussait les manches de sa chemise,

comme s'il se préparait à se battre. Lioutov, en s'élançant derrière lui, bouscula violemment Platon.

— Cochon! cria Platon, qui resta un instant figé sur le sol en voyant son patron entrer dans la maison qui crachait de la fumée. Il crut voir ce vieillard, qui ne priait jamais, faire un signe de croix en montant le perron, comme s'il entrait dans une église. Alors Platon comprit, fut pris d'une frayeur touchant presque à l'évanouissement, poussa un cri et, courbé, courut dans la fumée derrière son patron, le vit grimper l'escalier du grenier, le repoussa, le dépassa et toussant, suffoquant, pénétra par bonds dans le fracas et la chaleur, agissant comme dans un rêve. Il buta, tomba sur les genoux et, dans le nuage d'un rouge fumeux, près de la porte ouverte de la chambre de la bonne, aperçut des pieds nus sortant de la couverture d'indienne bigarrée qui enveloppait un corps jusqu'aux genoux; la couverture fumait, les petits morceaux rouges qui y étaient cousus remuaient comme des langues de feu. Les cheveux de Platon crépitaient, ses yeux se desséchaient ; en rampant à quatre pattes, il parvint jusqu'aux pieds de la bonne, tira vers l'escalier son corps d'une légèreté inattendue, descendit vivement deux ou trois marches en traînant derrière lui le corps nu, le saisit, le chargea sur ses épaules et l'emporta; à ce moment, un jet d'eau, le frappant violemment à la poitrine et au visage, le renversa, et la dernière chose qu'il se souvint d'avoir vue fut deux boules de cuivre chauffées au rouge.

Il revint à lui sur le lit de son patron. Ananii était assis à ses pieds; près de la table, la propriétaire râpait en sanglotant une pomme de terre. La voix criarde de Lioutov grasseyait.

— Eh bien? demanda Ananii en posant la main sur le genou de Platon.

Et Lioutov s'écria :

— Diable, tu es courageux!

— Il va falloir te faire couper les cheveux, dit Ananii en passant à Platon une boisson trouble; celui-ci prit le verre avec des doigts brûlants, but quelque chose d'horriblement aigre, tâta sa tête, et ses doigts touchèrent une croûte sèche qui s'émiettait sous les doigts.

— Et ma figure, comment est-elle? demanda-t-il.

— Tu as les sourcils roussis, répondit Ananii, tu t'es brûlé au bras, mais en somme tout va bien.

La propriétaire ayant mis de la pomme de terre râpée sur le bras gauche de Platon s'en alla, suivie de Lioutov; Platon tâtait de la main droite tout son corps, cherchant la place douloureuse sans la trouver, et il déplora ses cheveux brûlés qui ne repousseraient pas de sitôt aussi abondants qu'auparavant! Puis il s'endormit lourdement et se réveilla le soir; les rayons pourpres du soleil éclairaient dans la cour les planches, les rondins mordus par le feu, l'armoire à la porte brisée remplie de chaises, un chaos noir à la place du pavillon et, au milieu de ce chaos, un poêle rond en briques qui, se dressant comme une colonne, faisait penser à un monument funéraire; le carré de cuivre du ventilateur accentuait encore cette ressemblance. En se remémorant ce qu'il avait fait pendant la nuit, Platon éprouva de la peur; il avait peine à croire que tout se fût passé comme il se souvenait, et il avait envie d'entendre les gens lui raconter son exploit. On satisfaisait volontiers à son désir : Ananii, Lioutov, la propriétaire, une petite quadragénaire aux yeux de brebis, le portier Fedor, tous parlaient de son intrépidité avec enthousiasme. La propriétaire l'admirait avec une ardeur particulière.

— Anna ne se souvient de rien, disait-elle avec volubilité, elle ne veut même pas croire que c'est toi qui l'as sauvée! Elle dit qu'en se réveillant elle a vu le feu, qu'elle s'est enveloppée dans sa couverture et qu'en courant elle s'est cognée et s'est abîmé toute la figure!... Non, quel héros tu fais!...

Platon écoutait avec satisfaction le récit de son propre héroïsme, mais le sort d'Anna ne le touchait pas, bien qu'en lui-même il fût fier que ce fût lui qui l'eût justement tirée du feu et non ce Lioutov aux mains parfumées comme celles d'un mort. Ananii dit que l'on donnerait peut-être à Platon la médaille de sauvetage.

— Si le chef des pompiers ne te joue pas de tour; naturellement il prétend que ce n'est pas toi le sauveteur, mais que ce sont au contraire ses pompiers qui t'ont sauvé...

— Saligaud, fit Platon, vexé.

Il devint le héros de la rue, et d'abord ce rôle lui plut tant qu'il en changea même de démarche. Il allait raide comme un soldat à la parade, bombant la poitrine, dressant la tête et regardant tout le monde d'un air sévère, les sourcils froncés.

Mais bientôt il s'aperçut que le rôle de héros est très difficile; tous espéraient de lui d'autres actions extraordinaires et attendaient qu'il se jetât de nouveau dans le feu. Presque chaque fois qu'un incendie éclatait dans la ville, l'insolent Lioutov se ruait dans la boutique en criant :

— Platon, il y a le feu! Courons!

Platon refusait d'y courir et pensait, indigné :

— Quel imbécile!

Il eut une impression particulièrement désagréable et inquiétante, lorsque la bonne vint le remercier. A l'hôpital elle avait maigri, sa tête aux cheveux coupés avait l'air d'un tison, son visage brun paraissait enfumé et elle sentait le foie sauté que Platon ne pouvait souffrir. Vêtue d'une jupe bleue et d'un corsage de velours bleu ciel, marquée de sueur sous les aisselles, elle ressemblait à une voleuse. Ses petits yeux rusés regardaient Platon d'un air exigeant. Et elle parlait comme si c'était lui qui devait la remercier d'être vivante. Elle lui faisait comprendre :

— Avant cet incident, tout le monde te croyait peureux, et maintenant on t'estime.

— Que le diable t'emporte, pensait Platon, en lui répondant d'un ton grognon, et à haute voix pour qu'Ananii qui travaillait dans la boutique pût l'entendre. En s'en allant, Anna demanda avec un petit ricanement :

— Tu es devenu un peu fier, eh?

— Non, pourquoi? balbutia Platon.

Oui, l'héroïsme oblige! A Noël, Lioutov implora Platon :

— Tu es courageux, montre-toi un ami : aide-nous, un télégraphiste et moi, à corriger un chantre. Il n'est pas bien fort, nous pourrions à nous deux le rosser, mais nous manquons d'audace. Aide-nous, hein?

Platon n'avait nulle envie de rosser le chanteur, mais il sentait qu'en refusant il se diminuerait aux yeux de Lioutov, et un certain ressentiment qui ressemblait à du respect humain l'obligea à le seconder.

— Bien, dit-il, mais je prendrai un bâton.

Effectivement, le chanteur était un homme maigriot, au nez court avec une petite moustache rousse effilée, et ressemblant beaucoup à un cafard. Il était ridiculemennt myope : pour prendre sur la table du restaurant son verre de bière, il se rejetait contre le dossier de sa chaise et tendait la main avec la prudence d'un aveugle.

— Premier ténor soliste Drobiaguine.

C'est ainsi qu'il se présenta à Platon. A l'index de sa main droite brillait une lourde bague avec un rubis. Platon se rendit compte immédiatement que la bague était en doublé et le rubis en verre. Le premier ténor gardait une attitude négligente, touchait fréquemment et sans raison l'épingle ornée d'une pierre rouge enfoncée dans sa cravate bleu ciel et se vantait fastidieusement de sa myopie.

— Les médecins disent que je suis remarquablement myope. Myope ab-so-lu-ment, assurent-ils, et si c'est abso-

lu-ment, il n'y a rien à désirer davantage. J'ai cassé une quantité incalculable de vaisselle. Votre figure, Eremine, est pour moi une tache confuse, et rien de plus.

— Tout le monde peut en faire autant, disait Lioutov qui avait fortement bu pour se donner du courage; il clignait de l'œil à Platon et lui poussait le pied sous la table.

Platon voyait que le chantre était un fanfaron inoffensif et le prenait en pitié. Pourquoi allait-il frapper un pareil homme?

— Et où est le télégraphiste? demanda-t-il sévèrement à Lioutov.

Celui-ci, confus, répondit que le télégraphiste était ivre et n'avait pu venir.

— Ga, ga ! fit comme une oie le premier ténor.

Et, en souriant sardoniquement, il confia à Platon :

— Le télégraphiste est mon ennemi; nous tournons tous deux autour d'une jeune personne intéressante et l'avantage est de mon côté en tant que soliste; alors il veut me rosser, ce télégraphiste! Mais j'ai acheté un casse-tête. Le voilà!

Tirant la main de sa poche, il montra à Platon un petit poing roussâtre et orné de pointes de fer.

— S'il vous cogne dans la figure avec ce truc-là... pensa Platon, qui s'écarta du soliste.

— Kostine n'aurait pas peur de ça, fit Lioutov.

La main tendue, il demanda :

— Montre!

— Ga, ga! fit le chantre, remettant le casse-tête dans sa poche.

— Alors, je m'en vais, déclara Platon, et, sans dire au revoir à Lioutov ni au ténor, il s'en alla dans l'épaisse tourmente de neige. Mais Lioutov le rattrapa, et le poussant de l'épaule, marchait à côté de lui en sautillant et en disant pour l'exciter :

— Tu as cané! Je ne m'attendais pas à te voir caner! C'est honteux!

Platon s'arrêta, le repoussa et le frappa sur la tête à coups de bâtons redoublés.

— Moi? s'écria Lioutov stupéfait.

Il fit un bond, disparut dans la nuée de neige et, à sa place, comme s'il tombait du ciel, apparut le chantre; son apparition inattendue effraya Platon, mais, en même temps, il sentit qu'ayant frappé Lioutov, la justice voulait qu'il battît également le chantre. Il frappa silencieusement, par deux fois, sur la tête du petit homme, et s'adossa au mur, attendant la riposte, mais le ténor, ramassant son chapeau que les coups avaient fait tomber, le mit sur sa tête et demanda d'un air sardonique :

— Qu'ai-je fait?

Sans attendre la réponse, il disparut, lui aussi, dans l'épaisse bouillie de neige d'où il cria :

— Eh ! cochons sauvages...

Alors, Platon, très confus et indigné contre soi-même, cria dans la direction du chantre :

— Excusez-moi, je me suis trompé, je pensais...

Mensonge inutile : on ne lui répondit pas. Le bruit de la neige atténuait la rumeur vespérale de la ville. Platon rentra lentement dans la maison, se sentant bafoué, éprouvant contre soi-même un amer mécontentement, couvert par les flocons d'ouate humide de la neige. La neige tombait, toujours plus épaisse et, à mesure que Platon avançait, les lueurs jaunes des réverbères devenaient dans cette froide bouillie plus étroites et plus troubles.

« Je ne réussirai pas à avoir une vie intéressante », pensait-il.

Et il se demandait : « Mais, qu'est-ce que c'est, une vie intéressante? »

Tout le monde menait une existence ennuyeuse, Ananii avec ses discussions, la propriétaire avec ses soins pour

ses canards, Lioutov avec son amour pour son livret de caisse d'épargne qu'il lisait comme les enfants lisent un conte de deux sous. Pas intéressante non plus la vie des commis pourchassant, inquiets et affairés, les couturières. L'existence du premier ténor à la fausse bague pouvait-elle ne pas être ennuyeuse? C'était sûrement par ennui qu'Ananii discutait avec le vétérinaire, par ennui aussi que le concierge Fedor jouait tous les jours aux cartes avec le cuisinier de l'avocat Introlègatine, tandis que ce dernier allait toutes les nuits jouer au cercle. Si la vie était intéressante, personne ne jouerait aux cartes.

Il sentait de plus en plus le poids de cet ennui qui pénétrait partout comme une fumée, mais il ne parvenait pas à comprendre ce qu'il voulait et n'essayait pas de chercher où étaient cachées ces choses intéressantes qui ne ressemblaient pas à celles dont tous les gens étaient occupés. Ananii possédait quelques gros ouvrages : *Cours abrégé de mécanique, Rêves et songes, Histoire du développement intellectuel de l'Europe*, et une demi-douzaine d'autres; tous ces livres étaient incompréhensibles, et Ananii lui-même ne les lisait plus. Quant à l'*Histoire du développement intellectuel*, elle servait à couvrir le pot de lait dont il buvait la nuit et le matin, à jeun.

Platon voyait que les femmes de chambre et les couturières le regardaient avec une bienveillance croissante, mais il ne se laissait pas tenter, sachant que les aventures entraînent beaucoup de désagréments, provoquant notamment la jalousie, qui amène des intrigues et des batailles comme l'avait confirmé l'incident du ténor. En outre, il faut, pour les aventures, posséder une particulière habileté de parole et savoir mentir intrépidement, insolemment comme mentait Lioutov; or, Platon ne voulait imiter en rien Lioutov. Une nouvelle locataire, pensionnaire de la propriétaire, vint habiter la maison : c'était une téléphoniste, droite comme un soldat, avec de longues jambes et portant un lorgnon sur un nez rou-

geâtre. Platon lui répara sa montre, et depuis lors, elle lui disait très aimablement bonjour :

— Allo, Eremine!

Mais cela non plus n'était pas ce qu'aurait voulu Platon.

MAXIME GORKI

Traduit du texte russe inédit
par MICHEL DUMESNIL DE GRAMONT.

(A suivre.)

L'AURORE DU SOIR

—

A M. Henri Brémond,
en l'amour de la poésie pure.

LES FLEURS CHANTEUSES

Un jour, après la mort, s'il veut de moi naître des fleurs,
Que ce soient des fleurs de bruyère !
Car celles-ci, là-bas, que j'appelle mes sœurs,
Sont des lyres mélancoliques et légères,
Et dès qu'un souffle, ou chaud ou froid, vient les hanter,
On les entend, ces fleurs, dans les solitudes chanter.
Je les aime surtout vers la fin de l'automne,
Ou dans l'hiver, alors que les autres fleurs ne sont plus,
Quand sous les vents, dans les désolations monotones,
Les bruyères, parmi les grands champs humides et nus,
Agitent leurs pâles sourires,
Leurs délicates nuances, leurs doux soupirs,
Leurs tiges de verdure aux boutons roses si menus,
Que la brise des nuits fait chanter et ne peut flétrir.

Humbles petites fleurs de solitude, fleurs
Et de douceur et de vigueur,
C'est vous que je préfère, ô bruyères, mes sœurs !
Fleurs d'endurance, et de musique et de douceur,
Au désert de l'hiver, vous ressemblez tant à mon cœur !

—

SOLEIL COUCHÉ

Jésus mourant donna son sang à tout un monde.
Le soleil fait la même chose.
La terre obscure boit le chaud flamboiement rose,

Et dans ce sang du dieu la nature rêve et repose,
En couvant sous le sol les grandes semences profondes...

Ah ! là-bas, quand il meurt en baisant le ciel et la terre,
Les mariant tous deux, dans ce suprême embrassement,
Sur son cœur qui, sombrant à l'horizon bleu, nous éclaire,
Et, sombré, là-haut laisse un immense émerveillement !

Quel démon veut encor que j'analyse ces nuances
Qui, du couchant divin, plongeaient en moi pour me charmer?
Pauvre rimeur, y cherches-tu des mots qui pensent,
Lorsqu'elles sont la flamme, et les fleurs de songe et d'enfance,
Qu'il eût été si bon, simplement, de vivre et d'aimer ?

Ces reflets éclatants et ces lueurs mi-closes,
Pourquoi faut-il que mes yeux las les décomposent
Et perçoivent le noir, qui rampe au bord pâle du rose ?

Oh ! donnez-moi l'amour, l'amour ailé, l'Amour
De qui l'astral bandeau rayonne sur les choses,
Rayonne sur les yeux ensevelis, Amour,
Et te fait croire, au fond des nuits, que tout est jour !
Ah! les voici, les nuits!... Mais dans leur frissonnement sourd,

Tourné vers le couchant où s'éteignit l'apothéose,
Je veux, sans plus savoir si la mort en chasse l'amour,
Je veux, sous le bandeau, fait de lumière, où Dieu se pose,
Je veux, les yeux fermés, m'éblouir d'aurore et de jour.

—

L'INSAISISSABLE

Ton visage n'est pas ce camée orgueilleux,
Si fixé que l'on croit qu'en vain le temps s'y ronge.
Tu n'as pas la beauté sculpturale des dieux,
Mais la grâce du songe.

Ce n'est pas une pointe aux astres d'or trempée
Qui, des cieux, dessina ta face aux fins contours.

C'est, plus humble, une plume ondoyante, échappée
A l'aile des Amours.

Mais il n'est pas sur terre assez subtil pinceau
Pour les prendre, ces traits, surtout quand ton sourire,
Si musical, fait d'eux l'aérien berceau
D'hymnes fuyant la Lyre,

D'hymnes qui, trop divins et trop fondants pour elle,
Se dérobent en la baisant, papillonnant
Comme font les rayons au jeune poing qui frêle
Tâtonne en rayonnant,

Pour les saisir... Et ton visage, comme eux clair,
Et comme eux épanchant le ciel et sa caresse,
Se dérobe comme eux en baignant l'ombre et l'air
De charme et de tendresse.

Quelque chose de toi sans trêve s'évapore
Et fuit sous mes baisers soupirants et chantants,
Et meurt comme la cendre errante d'une aurore
Aux sombres doigts du Temps.

Et c'est la grâce qui s'évade, c'est mon dieu,
Cette grâce que bouche, étreinte ni palette
Ne peut fixer, fixer sous la poursuite en feu,
Farouche, humble, inquiète...

Exhalant, expirant la divinité même,
Amie, ah ! n'es-tu donc, malgré l'enchantement,
Et tout mon cœur, tout mon amour, rien qu'un suprême,
Evanouissement ?

Et moi qui crus donner un peu d'éternité
Par mes chants à tes traits qui me font ma lumière,
Mon souffle ne doit-il caresser, ô beauté,
— Déjà ! — que ta poussière,

Qui m'échappe, invisible, hélas !... Mais c'est étrange,
Quand je tiens là ton cœur battant contre mon cœur,
Comme est un tourment tendre à mon rêve, un mélange
D'angoisse et de ferveur,

Cette fuite incessante et lente, cette mort
Qui t'enlève seconde à seconde, et fatale
Attise mon étreinte et ma fièvre, ô trésor
D'Orphée ou de Tantale !

Ah ! si l'unique, si le meilleur, l'ineffable
Est cela seul dont nul ne sait rien retenir,
Ah ! lorsque dans nos nuits fuse l'Insaisissable,
Ah ! que moi, sans gémir,

Je te chante en accents si prenants, si dormants,
Si bas, si purs, si pleins des douceurs de mes moelles,
Qu'ils feront moins de bruit que les frissonnements
S'envolant des étoiles,

Moins de bruit que la ronde illusoire du rêve
Au ciel qui tremble, et moins que la mousse des nids,
Et que tes seins mouvants sur qui mon front s'élève,
En songe, aux infinis !...

Si la rôdante Mort dit que ce n'est pas toi,
Ce chant triste, impuissant à sauver ton image,
Nous bercerons si bien mon verbe en notre émoi,
Mon verbe, doux orage,

Souffle, éclair, nous le bercerons si bien dans l'ombre,
Sur un si tendre désespoir, ô volupté,
Que sourira sur nous, comme la rose du décombre,
La noire éternité.

L'AURORE ET LE SOIR

Cette fontaine dans tes fleurs si loin du monde,
Cette Jouvence où vit mon cœur si loin des sondes,
Cette Jouvence intime, où dort ton sourire penché,
Est si profonde
Qu'un soir éternel veille au fond, comme caché,
Effleuré d'un reflet doucement épanché
Par l'aurore, la jeune et blonde
Qui d'en haut rôde sur l'immobile rêve de l'onde,
Le rêve né sans bruit de ton cher sourire penché
Sur l'eau profonde.

C'est toi l'Aurore — et moi le Soir dans l'eau caché.

—

JOUVENCE

Deux pâles images
Dans le ciel de la fontaine !
Ce sont nos visages
— Mêlés, — douceur si sereine
Qu'elle en apparait lointaine...

Lointaine et présente
Ainsi que l'âme éternelle
D'une fée absente,
L'âme qui sans bruit ruisselle
Dans la moire et nous appelle.

Fée un peu sirène,
Attirante, évanouie,
Sirène, fontaine,
Ma Jouvence épanouie
En illusion ravie !

Illusion blonde,
Ineffable comme l'ange,
Fontaine, ô Profonde !
Sein fluide qui mélange
L'Aurore et ce Soir étrange !...

Et toi, mon amie,
— En ce soir calme qui pense,
Aurore endormie, —
Charmons tant notre alliance
Que le divin s'en élance !

Mais nos mains nerveuses,
Ne touchez pas à la moire !
Haleines peureuses,
Ne réveillez pas l'eau noire...
La mort lente dans l'eau noire...

Car cette fontaine,
Faite des pleurs solitaires
Que dans ma jeunesse
Je portais cachés en moi,
Garde la mort et la vie ; —

La pensive mort
De tant de fleurs et de leurres,
Et de flammes chères,
Noyés tout au fond du soir, —
Mais la vie aussi, la vie ;

La mort et la vie
Toutes deux entrelacées
Dans l'eau si tranquille,
Et toutes deux souriantes
De ton sourire épanché.

LOUIS MANDIN.

EDGAR POE
ET LES ORIGINES DU ROMAN POLICIER EN FRANCE

—

Le roman policier n'est qu'une branche du roman-feuilleton, et il a dû sa naissance aux mêmes causes générales.

Vers 1840, il se produit une transformation dans la presse française. Les journaux cessent d'être politiques. Les bourgeois convaincus qui les soutenaient de leurs abonnements se désintéressent de la chose publique sous un gouvernement qui leur permet de s'enrichir et de profiter en paix de leur prospérité matérielle. La presse doit donc maintenant plaire au public plus étendu, plus grossier aussi des acheteurs au numéro : elle lui donne des informations, et elle lui sert, par tranches, le roman-feuilleton.

Or il y avait, dans la masse, un goût de l'horreur que le romantisme avait à la fois entretenu et exploité. Le public se passionnait pour les crimes, et la littérature judiciaire atteignit un développement qu'elle n'a jamais connu depuis. La *Gazette des Tribunaux* et les *Causes célèbres* sont des publications prospères. On cherche à mettre le récit des crimes à la portée de toutes les bourses. On annonce par exemple, en 1843, le *Bulletin des Tribunaux*, « qui présente une réduction sur le prix d'abonnement de la *Gazette des Tribunaux* ».

Le roman-feuilleton, naturellement, suit le goût populaire et invente des crimes. Les *Mystères de Paris* vont bientôt triompher.

C'est à la faveur de cette vogue qu'un conte d'Edgar Poe fut publié par la *Quotidienne*, journal royaliste, le

11 juin 1846, sous le titre significatif de : *Un meurtre sans exemple dans les fastes de la justice*. C'était une adaptation du *Double assassinat dans la rue Morgue*.

Il suffit de voir la place qu'occupe le conte dans le journal pour comprendre à quel public il est destiné : il est en feuilleton, parce que le dernier roman vient de finir et que le prochain n'est pas tout à fait prêt ; il est destiné à faire patienter les amateurs de roman-feuilleton.

Le récit a d'ailleurs été accommodé au goût français. Le policier s'appelle Bernier, et on a fait de lui un lecteur assidu de cette presse judiciaire qui est à la mode. Voici son portrait, qui est entièrement de la main de l'adaptateur, qui signe G. B. On y verra comment le conte tombait dans un terrain tout préparé.

> Il savait par cœur les moindres détails de tous les procès célèbres qui sont venus, depuis plusieurs siècles, absorber l'attention publique ; il ne manquait jamais une séance de cour d'assises chaque fois qu'il s'agissait de juger un criminel digne de ne pas rester dans la tourbe des prévenus ordinaires. Tous les jours, nous nous rendions dans un cabinet de lecture et nous prenions connaissance de tous les journaux ; Bernier ne regardait jamais les raisonnements politiques, il parlait avec bien peu de respect des débats des chambres ; il n'avait de sa vie effleuré une seule ligne du *Moniteur*, mais il ne perdait pas une syllabe de la *Gazette des Tribunaux*.

Un personnage que l'on pouvait aussi facilement habiller à la mode du jour devait rencontrer le succès. Le 12 octobre suivant, le même conte est encore adapté dans un autre journal, le *Commerce*. Puis viennent les traductions proprement dites. En janvier 1847, alors que le nom de Poe est à peu près inconnu en France, le *Double assassinat dans la rue Morgue* a été traduit ou adapté quatre fois, alors que trois autres contes seulement ont été traduits, et chacun une fois seulement.

Par la suite, la vogue du conte continuera. Baudelaire a beau professer le plus grand mépris pour « cette portion

du génie américain qui fait se réjouir Edgar Poe d'une difficulté vaincue, d'une énigme expliquée ». Le premier conte que l'on trouve dans les *Histoire Extraordinaires*, c'est le *Double assassinat dans la rue Morgue*.

On aurait tort d'imaginer que ce conte ait fait dresser les cheveux sur la tête de nos arrière-grands-pères. Les premiers adaptateurs de Poe renchérissent au contraire sur l'horreur. *La Quotidienne* éclabousse de sang toute la chambre, en verse dans les tiroirs, en mêle à la suie de la cheminée. Si Edgar Poe dit : « La tête se détacha du tronc », *le Commerce* se dépêche d'ajouter : « et roula par terre » ; dans ce dernier journal, le titre d'Edgar Poe a évidemment semblé plat, et on l'a remplacé par celui-ci, bien supérieur en son genre : « Une énigme sanglante ».

L'invention du conte, dans son ensemble, a dû paraître pâle. Edgar Poe se contente de nous montrer un orang-outang qui, malgré son maître, tranche la gorge de deux femmes. Eugène Suë va reprendre et perfectionner la même idée. Dans les *Mystères de Paris*, il y a un orang-outang que son maître dresse au crime, et qui doit décapiter un enfant avec un rasoir.

Edgar Poe n'avait, à cet égard, rien à apprendre à nos romanciers populaires.

§

S'il se rapprochait d'eux par l'accumulation des horreurs, il s'en distinguait nettement par le choix du personnage principal. Dans tous les livres de l'époque romantique, depuis *Antony* jusqu'aux *Misérables*, le héros, c'est le criminel.

Même dans la vie réelle, l'intérêt et quelquefois la sympathie allaient aux coupables. Maxime du Camp raconte que, tout enfant, il se promenait un jour avec une femme de chambre Vint à passer une chaîne de forçats.

Parmi ces misérables, il y avait un criminel célèbre que la femme de chambre voulait voir. Elle parla à un des gardes-

chiourme qui cria un nom... un homme se redressa. La femme de chambre dit : Comme il est jeune.

Cette curiosité n'était point limitée aux gens de basse condition. Lacénaire avait excité l'intérêt du grand monde en défendant la doctrine de l'assassinat, qu'il avait si bien appliquée. Mme Lafarge avait un parti, tout comme l'héritier légitime du trône.

Un tel état d'esprit, répandu parmi les bourgeois, ne devait pas tarder à les inquiéter eux-mêmes. S'ils pouvaient laisser leur cœur et leur imagination s'exalter en faveur d'un criminel, leur bon sens n'était pas sans leur indiquer quels dangers ils faisaient ainsi courir à l'ordre social, cher à Joseph Prudhomme. Une réaction était inévitable. Bien des cervelles devaient rêver à des romans décrivant des crimes, mais dont le héros fût, non pas l'adversaire, mais le défenseur de la société.

Il existait bien, à vrai dire, les récits des anciens policiers, les mémoires plus ou moins authentiques qui furent publiés vers cette époque et dont les plus célèbres parurent sous le nom fameux de Vidocq.

En choisissant un policier comme personnage principal, Edgar Poe n'innovait donc rien. Il nous rapportait seulement ce qu'il nous avait emprunté ; il connaissait en effet les *Mémoires de Vidocq*, qu'il cite dans le *Double assassinat dans la rue Morgue*. Son Dupin ressemble à Vidocq par certains côtés.

Comme lui, il sait se grimer ; il ajuste une paire de lunettes vertes sur son nez pour examiner à son aise, tout en causant, l'ensemble d'une pièce. Comme Vidocq encore, Dupin a de l'énergie et du sang-froid. Il sait, quand il le faut, agir et menacer ; quand il tient enfin le propriétaire de l'orang-outang, il ferme la porte à clé et tire un pistolet de sa poche.

Mais Dupin, il faut le dire, est très inférieur à Vidocq à ce double égard. Vidocq se fit passer pendant de longs mois pour un prisonnier autrichien, et encore dans sa ville natale

même, auprès des gens qui le connaissaient le mieux. Pour arrêter un coupable, il n'avait pas besoin de l'attirer dans un piège ; il le prenait au lit et le maîtrisait de ses mains nues.

Dupin ne dépasse donc point Vidocq dans ses exploits ; mais l'adresse et l'originalité d'Edgar Poe consistent à avoir rendu son policier sympathique. Avant lui, le livre avait simplement copié les mœurs, qui ne faisaient guère de distinction entre les criminels et les policiers. Les révolutions politiques avaient amené une certaine confusion à cet égard. Un défenseur de l'ordre devenait, du jour au lendemain, un conspirateur dont la tête était mise à prix ; ou s'il avait plus de souplesse que de loyauté, il demeurait en fonctions et prenait pour le seconder ceux-là même qu'il poursuivait la veille. Ces mœurs politiques étaient passées dans le droit commun. La police avait trouvé des auxiliaires et des chefs parmi les délinquants convertis, ou du moins achetés.

Comment veut-on qu'ils eussent pu être sympathiques aux bourgeois? Vidocq, par exemple, n'était guère recommandable. Forçat, il avait vendu ses complices ; agent de police, il s'était fait provocateur, montant des crimes pour faire arrêter au dernier moment les malheureux qu'il avait entraînés ; chef de la sûreté, il avait dû être chassé par le gouvernement ; établi enfin négociant, il était retombé dans l'escroquerie.

Le récit même qu'il fait de ses exploits, et où il cherche évidemment à se donner le beau rôle, est loin d'attirer à lui l'affection du lecteur. Toute sa morale tient en cette phrase : « Lorsqu'il s'agit d'atteindre les scélérats qui sont en guerre ouverte avec la société, tous les moyens sont bons, sauf la provocation ». Cette dernière réserve sent la casuistique et ne paraît pas sincère. Il se montre avec ses compagnons de chaîne d'une déloyauté écœurante ; il a beau protester qu'il veut avant tout défendre l'ordre, on n'est point convaincu. Au fond, c'était un criminel-né, qui trou-

vait son profit à mettre ses fâcheux talents au service des gendarmes.

On ne peut, au contraire, faire aucun reproche de ce genre à Dupin. C'est un honnête homme qui n'a jamais fréquenté les scélérats, et qui ne trahit personne en luttant contre eux. Il a tout ce qu'il faut, à cet égard, pour attirer la sympathie.

Il a encore un autre mérite. Il est peu probable que le plus honnête policier du monde puisse jamais devenir un héros de roman en France. Les gens de chez nous sont volontiers frondeurs, et ils sont prêts à applaudir quand Guignol rosse le commissaire. Ce n'est point la moindre trouvaille d'Edgar Poe que d'avoir créé un policier qui n'a rien d'officiel, un policier amateur, sans uniforme, sans formules tâtillonnes, et dont le métier n'est point d'ennuyer les gens paisibles en leur dressant procès-verbal.

Dupin est au contraire un adversaire de la police officielle, pour laquelle il ne cache pas son mépris. Il lui fait pièce toutes les fois qu'il le peut. Comment le public ne serait-il pas satisfait ? Le crime est puni et le gendarme est berné ; le bourgeois est agréablement chatouillé de deux côtés ensemble.

§

Dupin ne se distingue pas seulement de Vidocq par sa moralité et le caractère privé de ses investigations. Il diffère surtout de lui par la méthode rationnelle, voire scientifique, qu'il emploie.

Vidocq a dit, de celui qui l'initia aux secrets de la police :

> Chez M. Henry, il y avait une sorte d'instinct qui le conduisait à la découverte de la vérité ; ce n'était pas de l'acquis, et quiconque aurait voulu prendre sa manière pour arriver au même résultat se serait fourvoyé ; car sa manière n'était pas une ; elle changeait avec les circonstances.

En un mot, M. Henry n'avait que du flair, et Vidocq

ressemblait à son maître. Dupin, ou plutôt Edgar Poe, le lui reproche justement dans le *Double assassinat dans la rue Morgue :*

La police parisienne, si vantée pour sa pénétration, est très rusée, rien de plus... Vidocq, par exemple, était bon pour deviner ; c'était un homme de patience ; mais sa pensée n'était pas suffisamment éduquée.

Est-ce à dire que Dupin nous apporta sa méthode d'Amérique? Point du tout. Il l'avait empruntée à la France.

Remarquez-le bien, Edgar Poe a fait de son héros un Français et il a placé en France l'action de ses trois contes policiers : *l'Affaire de la rue Morgue, la Lettre volée, le Mystère de Marie Roget.* Sans doute, il l'a fait surtout pour s'éloigner de l'Amérique, pour donner libre jeu à son imagination. Il a ainsi placé l'action de la plupart de ses contes dans la vieille Europe, qu'il ne connaissait point. Mais il n'a jamais choisi son décor au hasard. Quand il raconte une anecdote sentimentale et fantastique comme *le Portrait ovale*, il la situe en Allemagne. Quand il imagine une série de tortures, il la place en Espagne ; et quand il s'agit d'une histoire de carnaval et de vengeance, elle se passe en Italie. Si donc Edgar Poe a choisi la France pour lieu de ses drames policiers, c'est qu'ils lui paraissaient correspondre à une certaine tendance de notre esprit ; il a certainement une raison pour avoir fait de Dupin un Français.

Legrand, le héros du *Scarabée d'Or*, emploie une méthode d'investigation toute proche de celle de Dupin, et Legrand a du sang français dans les veines. L'action se passe cette fois en Amérique ; ce détail sur l'origine de Legrand ne sert à rien dans la suite du récit ; si Edgar Poe l'a donné, c'est parce que, à ses yeux, il explique la tournure d'esprit de son personnage.

La méthode commune de Legrand et de Dupin a été empruntée à un conte de Voltaire. Le fait n'échappa pas

aux contemporains. Les Goncourt, dans leur journal, appellent Dupin « Zadig juge d'instruction », et la *Revue des Deux Mondes*, le 15 octobre 1846, indique que « l'idée fondamentale de ces contes » est empruntée au passage bien connu où Zadig examine la trace laissée par divers animaux.

Edgar Poe connaissait en effet *Zadig*, qu'il cite dans son conte de *Hop-Frog*. Il y a des analogies entre Dupin et Zadig, il y en a surtout entre Zadig et Legrand. Leur ingéniosité s'est développée à la suite de malheurs analogues, dans des décors semblables, à l'aide des mêmes études. Zadig, après ses infortunes conjugales,

> se retira sur les bords de l'Euphrate... ; il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences là où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

De même, à la suite de revers de fortune, Legrand

> établit sa demeure dans l'île de Sullivan... Ses principaux amusements consistaient à chasser et à pêcher ou à flâner sur la plage et à travers les myrtes, en quête de coquillages et d'échantillons entomologiques.

Il n'y a d'ailleurs pas là qu'une ressemblance extérieure et accidentelle entre le héros de Poe et celui de Voltaire. Zadig et Dupin possèdent la même faculté d'observation qui leur permet d'arriver à des résultats d'une audace et d'une justesse identiques. Rien qu'à examiner une piste sur le sable, Zadig sait qu'il est passé une chienne à longues oreilles qui vient de mettre bas. En étudiant des traces de doigts et une touffe de poils, Dupin établit que le meurtrier est un grand singe de Bornéo.

Pourtant il est bien certain que Dupin est autre chose que Zadig. L'exercice de cette sagacité n'est pour le héros de Voltaire qu'un délassement passager ; elle est pour Dupin une passion absorbante, et son unique occupation. D'ailleurs à cette faculté d'observation naïve que montrait

Zadig, Dupin ajoute toute une méthode de raisonnement.

C'est encore chez nous qu'il l'a prise, non plus dans Voltaire, mais dans Laplace. Edgar Poe connaissait bien les travaux du savant français, puisqu'il les a souvent cités, puisque même il a prétendu les continuer dans son *Eurêka*. Qu'on ne dise point qu'une telle influence paraît disproportionnée dans des contes policiers. Ceux d'Edgar Poe, et c'est leur mérite, sont fort ambitieux. Le *Double assassinat dans la rue Morgue* est précédé d'une longue introduction philosophique sur le pouvoir de l'analyse, et le récit n'est donné que comme un exemple, un commentaire de ces vérités générales. Les contes policiers de Poe sont une application à la littérature du fameux livre de Laplace: *l'Essai philosophique sur les probabilités*.

Prenons par exemple le récit du crime commis dans la rue Morgue. Tous les témoins sont d'accord pour dire qu'ils ont entendu deux voix dont l'une était celle d'un Français, mais ils ne s'entendent pas au sujet de l'autre voix. Alfonso Garcia dit que c'est celle d'un Anglais; William Bird, au contraire, affirme que ce n'est pas celle d'un Anglais. La police officielle est embarrassée parce qu'elle considère ces deux témoignages contradictoires comme d'égale valeur, parce qu'elle ne sait pas leur appliquer le calcul des probabilités. William Bird est Anglais, tandis qu'Alfonso Garcia est Espagnol: et comme il s'agit de décider si la voix est anglaise ou non, le témoignage de Bird a toutes chances d'être vrai contre celui de Garcia. En appliquant le même calcul aux autres témoignages, on arrivera à cette conclusion : la voix n'appartient ni à un Anglais, ni à un Italien, ni à un Russe, ni à un Espagnol, ni à un Français.

Mais les policiers officiels haussent de nouveau les épaules: cette série de petites certitudes négatives ne peut servir à rien ; on n'a pas fait un pas vers la découverte du coupable. Dupin n'est pas de cet avis. Il répondrait volontiers qu'il n'y a pas de fait que l'on doive juger sans importance; peut-être citerait-il la parole de Laplace :

Tous les événements, ceux même qui par leur petitesse ne semblent pas tenir aux grandes lois de la nature, en sont une suite aussi nécessaire que la révolution du soleil.

Et en effet, c'est en examinant une série de petits faits, en leur appliquant le calcul des probabilités que Dupin arrivera à trouver la solution de l'énigme. Il est devant les circonstances du crime comme Laplace devant les boules noires et blanches qu'il tire de l'urne ou devant les astres de feu qui roulent dans l'espace. A chaque fait, il attribue une cause dont il estime la probabilité par une fraction. En comparant ces causes, il applique le troisième principe de Laplace, sur « la manière dont les probabilités augmentent ou diminuent par leurs combinaisons mutuelles » ; il écarte celles qui ne se confirment pas réciproquement, tandis que les autres se multiplient entre elles et voient croître leur coefficient. Ainsi le savant, ainsi le policier s'approchent par degrés de la certitude

Bref, Edgar Poe a appliqué à la littérature cette méthode que Laplace a appliquée à tous les faits naturels, et qui s'appelle l'analyse mathématique. Il a ainsi créé un nouveau type de policier et renouvelé le genre pratiqué par Vidocq et ses imitateurs.

§

Ce genre, que le génie d'Edgar Poe avait un instant intégré à la littérature, ne tarda pas à en sortir. Son meilleur disciple français fut Emile Gaboriau, et c'est tout dire.

Un biographe, Marius Topin, nous dit :

Dès son extrême jeunesse, Gaboriau, saisi d'admiration pour les *Histoires Extraordinaires*, avait entrepris d'écrire les *Récits étranges*, qui en eussent été sans doute le pâle reflet.

Aucun de ces contes ne fut publié. Gaboriau débuta au contraire par deux livres amusants, mais il ne trouva sa véritable voie qu'avec l'*Affaire Lerouge*, qui parut précisément dans le *Pays*, ce même journal où avaient été révélées les *Histoires extraordinaires*.

Le début du roman rappelle avec exactitude le *Double assassinat dans la rue Morgue*. Dans une maison isolée, un crime a été commis. Tout est dans le plus grand désordre. « C'était à croire, dit Gaboriau, qu'une main furieuse avait pris plaisir à tout bouleverser ». Ce bouleversement se trouvait aussi, on se le rappelle, dans la maison de la rue Morgue.

L'imitation est ici d'autant plus flagrante qu'elle est maladroite. Ce désordre outré est explicable chez Edgar Poe, puisque le meurtrier est un grand singe ; il ne l'est pas chez Gaboriau, puisque le criminel est un homme.

Puis, comme dans Edgar Poe, après l'état de lieux, vient la description du cadavre ; on trouverait encore bien des détails semblables : le corps est auprès de la cheminée, et l'or n'a pas été volé.

Presque tous les romans de Gaboriau débutent comme un conte de Poe. Mais chez lui, il n'y a pas seulement un policier, il y en a plusieurs, et l'influence de Vidocq apparaît. Voici un policier officiel, « un ancien repris de justice, réconcilié avec les lois ». En voici un autre qui a « le flair du chien de chasse ». Le plus connu des héros du romancier populaire, c'est *Monsieur Lecoq*, qui est un pur disciple de Dupin. Certes, il appartient à la police officielle, mais c'est un honnête homme, un garçon instruit ; il a même été secrétaire d'un astronome et « passait ses journées à remettre au net des calculs vertigineux » ; excellente préparation à la découverte des coupables, selon le poncif créé par Edgar Poe. M. Lecoq n'est d'ailleurs point le seul qui porte la marque de Poe ; tous les juges d'instruction de Gaboriau sont de véritables mathématiciens qui ne parlent que de logique et de calcul des probabilités.

En fin de compte, chez Gaboriau, c'est toujours le policier raisonneur qui triomphe. L'auteur montre, il faut en convenir, de la finesse dans ses observations, de la justesse dans ses déductions. Il est plus prolixe qu'Edgar Poe, il

manque de goût, mais il pose ses problèmes avec autant de méthode et d'ingéniosité.

Il diffère de son maître, hélas! dans la manière de les résoudre. Un certain nombre de difficultés ne sont pas expliquées ; Gaboriau écrit au courant de la plume et ne se souvient pas de tout ce qu'il a dit. En outre, la solution, chez lui, est la plus invraisemblable et la plus banale des histoires romanesques. Le criminel, c'est un sombre bâtard qui ressemble trait pour trait au vertueux fils légitime ; on ne sait d'ailleurs pas au juste qui est le bâtard et qui l'enfant légitime, car il semble y avoir eu substitution ; je crois qu'en fin de compte ce n'était qu'une apparence, mais je ne suis pas très sûr d'avoir compris.

A quoi bon insister ? Avec Gaboriau et ses imitateurs, le genre policier est retombé dans le roman-feuilleton. On l'a perfectionné en y ajoutant la chimie, on l'a mis à jour en y mêlant l'espionnage ; on l'a adapté à la scène et tourné en film. On ne l'a point renouvelé. On en est resté à la recette d'Edgar Poe : prendre, par le milieu, l'exposé d'une situation savamment embrouillée ; puis, à l'aide d'un personnage d'une étonnante sagacité, dénouer la situation lentement et en ménageant les effets. Maurice Leblanc, avec son *Arsène Lupin*, est le seul qui ait rompu avec le poncif du policier merveilleux ; et toute son originalité consiste à être retourné à la tradition romantique et à avoir choisi le criminel pour héros.

§

C'est donc Edgar Poe qui a fixé le genre et lui a donné ses lois. En imaginant un policier qui est un honnête homme et qui n'appartient pas à la police officielle, il a trouvé le héros sympathique. En faisant de lui un savant pour qui une affaire criminelle est un problème scientifique, il a tenté une union de la science et de la littérature qui a permis aux lettrés de s'intéresser au genre.

Pour obtenir ce résultat original, il a subi des influences

diverses, mais qui sont toutes françaises. Son policier possède, par un singulier mélange, l'ingéniosité de Zadig, la force astucieuse de Vidocq et même une parcelle du génie mathématique de Laplace.

LÉON LEMONNIER.

CÉRIGO

OU

UN ÉPISODE DE L'HELLÉNISME EN FRANCE

Un des poèmes admirés des *Contemplations* (v. 20) évoque la décrépitude de Cythère, l'île antique des amours, oubliée, dégradée dans sa chair jadis fleurie, troquant un titre illustre contre le nom barbare de Cérigo, « idiote » maintenant comme un homme qu'une vie trop ardente épuisa. Hugo, qui n'était point allé en Grèce, imaginait la Grèce moderne comme Chateaubriand ou Byron l'avaient vue et peinte, empâtée par le badigeon oriental, une terre pelée avec deux ou trois caps tondus, déception perpétuelle pour le lettré qui d'abord la rêve au chant des anciens poètes : thème inépuisable au XIXe siècle pour le coloriste et l'ironiste, et qui prend sa naissance dans l'amusante et cruelle lettre de M. de Guilleragues, ambassadeur à Constantinople, à son ami Racine (*Correspondance de Racine*, éd. des Grands Ecrivains, t. VI) ; le diplomate, on se le rappelle, avait un plaisir malin à ruiner les visions des hellénisants, les grands et frais paysages à la Poussin de *Phèdre* ou d'*Iphigénie* :

Le port d'Aulide absolument gâté peut avoir été très bon ; mais il n'a jamais pu contenir un nombre approchant de deux mille vaisseaux ou simples barques. Sdile ou Délos est un misérable rocher ; Cérigue ou Paphos, qui est dans l'île de Chypre, sont des lieux affreux. Cérigue est une petite île des Vénitiens, la plus désagréable et la plus infertile qui soit au monde.

Mais au XVIIe siècle, au XVIIIe siècle, le rêve des poètes fut plus fort que l'ironie d'un ambassadeur. Cérigue ne fait

pas oublier Cythère, qui reste la capitale des élégies, des classiques amours, l'île tranquille où Watteau dirige ses tendres pèlerins, le symbole même de l'amour païen. Le romantisme ruine ce symbole et le culte candide du plaisir ; l'amour n'est plus qu'une longue amertume ; le temps a enlevé à la chair sa poésie délicate dans l'humanité vieillissante, comme il l'enlève dans l'homme sénescent : Cythère n'est plus que Cérigo, âpre « roc solitaire », écueil méprisé, sanctuaire détruit, massif de souvenirs inutilisable ; tel est le sens du poème de Hugo : la décadence de la terre grecque est comme l'allégorie de la décadence sentimentale dont chaque jour accentue dans l'homme le progrès ; la déception du touriste est le complément de la déception de l'amoureux et du moraliste modernes. Il est vrai que deux jours après, Hugo ajoutait un post-scriptum optimiste, où il désignait dans le ciel vivant, au-dessus de l'îlot mort, et du plaisir mort, l'étoile de Vénus, signifiant un amour plus spirituel et plus vrai, la tendresse des cœurs vieillis ensemble :

Les astres sont vivants, et ne sont pas des choses
Qui s'effeuillent, un soir d'été, comme des roses...
La terre a Cérigo, mais le ciel a Vénus.

Si cette dernière vision peut s'apparenter aux visions de Fourier, on peut se demander d'où vient, de son côté, la vision initiale de Cythère déchue, de quel récit de voyageur. C'est la question qu'a posée récemment M. Joseph Vianey dans son honnête commentaire des *Contemplations* : « Comment l'idée lui est-elle venue de méditer ici sur la décadence de Cythère ? A la suite de quelle lecture ou de quelle conversation ? Je ne sais. Mais je rappelle que l'auteur des *Orientales* n'a point cessé de s'intéresser à la Grèce, qu'au moment où il compose les *Contemplations*, nos troupes pour se rendre en Crimée passent en vue de Cérigo ». Cet essai d'explication ne satisfera personne. Essayons-en une autre.

§

Hugo écrivait *Cérigo*, — ce sont les dates du manuscrit — le 9 et le 11 juin 1855, et le 1er juin la *Revue des Deux Mondes* avait publié de Baudelaire ce *Voyage à Cythère* qui devint deux ans après une des plus émouvantes *Fleurs du Mal*. La différence des deux dates pourrait servir à un historien humoriste à calculer la vitesse des courriers postaux sous le second Empire entre Paris et les îles normandes.

Baudelaire s'était représenté là, voyageur joyeux voguant au large de Cythère, approchant peu à peu de l'île célèbre :

> Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère,
> Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,
> Eldorado banal de tous les vieux garçons.
> Regardez après tout, c'est une pauvre terre...
>
> Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,
> Vénérée à jamais par toute nation,
> Où les soupirs des cœurs en adoration
> Roulent comme l'encens sur un jardin de roses
>
> Ou le roucoulement éternel d'un ramier !
> — Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres...

On connaît la suite du morceau : Baudelaire gravant en traits implacables le gibet, épouvantail de l'île d'amour, le pendu qui s'y balance, châtré par les oiseaux (la *Revue des Deux Mondes* en 1855 avait ici coupé la strophe où Baudelaire décrivait avec un réalisme à la Villon le repas hideux des nécrophages).

Mais le mouvement de la fin était sans doute une des plus belles inspirations de Baudelaire : s'adressant au misérable pendu, « enfant d'un ciel si beau » il faisait retour sur lui-même, se reconnaissant dans le pauvre diable, reconnaissant, dans le dépècement du cadavre, sa propre agonie morale, le déchirement de son cœur par les remords, et il terminait par ce beau cri qui résume toute la détresse de son âme et de son œuvre :

Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...
— Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

... C'est bien à ce poème saisissant que Hugo a emprunté l'idée de l'actuelle désolation de Cythère. Mais partant du même point de départ, les rêveries des deux poètes, d'abord contiguës, prennent des cours différents, et il n'est pas possible d'imaginer aussi des expressions plus opposées. Chez Baudelaire, des vers âpres et durs, organisés en austères quatrains, des noirs et des blancs en antithèse comme dans une gravure bien réussie ; chez Hugo, un ondoiement de soyeuse écharpe, la musique d'un coquillage marin, — la « conque de Cypris » échouée de Cérigo à Jersey. Chez Baudelaire, la vision passait du paysage au pendu, du pendu au *moi* repentant, du physique au moral et à l'humain, du réel à l'allégorique : chez Hugo, l'idée est encore mêlée aux choses, encore humide des flots salés, d'écume marine, une idée anadyomène ; chez Baudelaire, c'est le poème du péché, de la souffrance expiatrice et de la prière qui sauve ; chez Hugo, le poème de la vieillesse consolée, rajeunie par une conception plus haute de l'amour. Et cependant ces poèmes sont frères, nés tous deux d'un fictif voyage en Grèce, d'une fictive escale à l'île sacrée et d'une même déception, d'une même amertume.

§

Car le voyage de Baudelaire, comme celui de Hugo, n'est qu'un voyage en chambre. Mais Baudelaire va nous dire lui-même de quel voyageur il s'est inspiré. Autant Hugo s'applique à voiler ses emprunts, au grand dépit de ses commentateurs, autant Baudelaire, comme un Chénier, un Racine, un La Fontaine, prend de plaisir et tire de gloire à les découvrir. Il y a même dans son cas un certain cynisme, du moins un certain humour à la Poe, voisin de la *selbstironie* allemande : *la genèse du poème*, où Poe commente spirituellement son *Corbeau* est le prototype de cette ironie

baudelairienne, et se placerait exactement aux antipodes des orgueilleuses préfaces de Hugo.

« *Le point de départ de cette pièce*, — écrit donc Baudelaire lui-même en marge de son *Voyage à Cythère* dans le manuscrit du docteur Laffont, — est *quelques lignes de Gérard (artiste)* [sic] *qu'il serait bon de retrouver.* » Dans leurs éditions de Baudelaire, M. van Bever et M. Ernest Raynaud citent cette annotation sans nous citer les quelques lignes « qu'il serait bon de retrouver ».

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, sur la foi d'une écriture négligée, de l'artiste baron Gérard, auquel on pense d'abord naturellement, mais d'un récit publié par Gérard de Nerval dans la revue romantique l'*Artiste* (à laquelle Baudelaire collabora) le 30 juin et le 11 août 1844 sous ce titre : *Voyage à Cythère*. Le plus gentil rêveur que le XIXe siècle ait connu y raconte son pèlerinage en Grèce, dans cette prose de cristal qu'on admire communément dans *Sylvie*, et qui rend le son d'une douce nostalgie. C'était la première fois qu'il voyait la Grèce, et lui, que la Muse avait fait « l'un des fils de la Grèce », il allait revoir sa première et vraie patrie. A bord du *Léonidas*, dès cinq heures du matin, il épie la vue de ce noble rivage de Cythère comme l'apparition d'une déesse. La journée débute comme un chant d'Homère par une grandissante aurore.

Devant moi, là-bas, à l'horizon, cette côte vermeille, ces collines pourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'Antique Cythère, Cythère aux rochers de porphyre : ΚΥΘΗΡΗ ΠΟΡΦΥΡΟΕΣΣΑ. Aujourd'hui, cet île s'appelle Cérigo et appartient aux Anglais.

Voilà mon rêve, et voilà mon réveil ! Le ciel et la mer sont toujours là, le ciel d'Orient, la mer d'Ionie se donnent chaque matin le saint baiser d'amour, mais la terre est morte, morte sous la main de l'homme, et les dieux se sont envolés (1).

On reconnaîtra là le thème du contraste entre Cythère,

(1) « En approchant, nos illusions se brisèrent en quelque sorte sur les rochers arides qui bordent cette île. » (Castellani, *Lettres sur la Morée*, 1808.)

l'île ou régnait Vénus, et Cérigo, domaine de la reine Victoria, à jamais déchue. Il anime tout l'article de Nerval, tout le début de la pièce de Baudelaire, et celle de Hugo, qui, ayant lu Baudelaire, s'est peut-être rappelé le brillant reportage de l'*Artiste*.

Où donc sont-ils, où donc sont-elles,
Eux les olympiens, elles les immortelles ?
Où donc est Mars ? où donc Eros ? où donc Psyché ?
Où donc le doux oiseau bonheur effarouché ?
Qu'en as-tu fait, rocher, et qu'as-tu fait des roses ?
Qu'as-tu fait des chansons dans les soupirs écloses,
Des danses, des gazons, des bois mélodieux,
De l'ombre que faisait le passage des dieux !
Plus d'autels ; ô passé ! splendeurs évanouies !
Plus de vierges au seuil des antres éblouies ;
Plus d'abeilles buvant la rosée et le thym.
Mais toujours le ciel bleu...

Mais avant Hugo, avant Baudelaire, Nerval s'était déjà grisé des souvenirs merveilleux que ranime le roc désert de Cérigo. Il s'enivre des poètes anciens, relit le *Songe de Polyphile*, où Francesco Colonna décrit d'après lui la messe de Vénus, et les noces mystiques de Polyphile et de la belle Polia, comme on les voit racontées dans cet étrange évangile d'amour, où la Renaissance réapprit la beauté antique... Toutefois, tandis que Baudelaire s'abandonne à son obsession du péché, que Hugo pose le problème du bonheur, du renouvellement intérieur, Nerval, à la fin, dans un retour sur lui-même, se borne à déplorer le scepticisme des modernes, qui a extirpé le merveilleux de la nature, la fraîcheur première des illusions fécondes.

Et moi, qui vais descendre dans cette île sacrée que Francesco a décrite sans l'avoir vue, ne suis-je pas toujours, hélas ! le fils d'un siècle déshérité d'illusion, qui a besoin de toucher pour croire, et de rêver le passé sur ses débris ? Il ne m'a pas suffi de mettre au tombeau mes amours de chair et de cendre, pour bien m'assurer que c'est nous, vivants, qui marchons dans un monde de fantômes.

Thème proprement nervalien, thème bien-aimé du tendre et nostalgique adorateur de tous les dieux morts, qui rêva tant de fois « dans la grotte où nage la sirène » et reçut le baiser de la fée...

Que l'humanisme féerique de Gérard ait ainsi donné à l'imagination de Baudelaire et de Hugo la secousse qui suscite les poèmes, cela ne surprendra pas ceux qui savent le rôle d'initiateur joué par ce savant écrivain dans le romantisme français. Son rayon délicat a pénétré partout, ses visions de poète, de lettré et de voyageur enragé se sont glissées partout, par le charme de sa prose nombreuse et de son allusive poésie.

C'est même plus qu'un prétexte à rêverie que Baudelaire avait trouvé chez Nerval ; c'est un texte, un tableau ; le tableau si frappant du pendu dans la pièce de Baudelaire a été d'abord esquissé par Nerval.

Pendant que nous rasions la côte, avant de nous abriter à Santo Niccolo, j'avais aperçu un petit monument. vaguement découpé sur l'azur du ciel, et qui du haut d'un rocher semblait la statue encore debout de quelque divinité protectrice... Mais en approchant davantage, nous avons enfin distingué clairement l'objet que signalait cette côte à l'attention des voyageurs. C'était un gibet, un gibet à trois branches, dont une seule était garnie. Le premier gibet réel que j'aie vu encore, c'est sur le sol de Cythère, possession anglaise qu'il m'a été donné de l'apercevoir.

... J'entrevoyais pourtant un objet singulier !
Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
Entre-bâillant sa robe aux brises passagères ;

Mais voilà qu'en rasant le côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir comme un cyprès.

De féroces oiseaux, perchés sur leur pâture,
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr.

Mais Baudelaire a vraiment approfondi et élargi la donnée

du voyageur ; il en a fait une allégorie pathétique, il l'a exploitée, jusqu'à l'horreur, jusqu'au final « dégoût », alors que Nerval et après lui Hugo finissent sur une note apaisante. Le récit de Nerval s'achève en effet sur le paysage souriant des bois de mûriers et d'oliviers, des pins parasols, des plaines fertiles que possède l'île dans son intérieur, et sur « le grand œil bleu de la mer ». Il découvre même une inscription : ΚΑΡΔΙΩΝ ΘΕΡΑΠΙΑ, guérison des cœurs.

Les romantiques, comme, autrefois les pèlerins de Watteau, sont allés chercher à Cythère la guérison de leur cœur. L'un la trouve, bien fragile, dans la contemplation nostalgique du passé de l'île, l'autre dans un amour renouvelé par la Vénus céleste, puisque la Vénus terrestre a abandonné son ancien domaine à la reine d'Angleterre ; et Baudelaire, en qui un vieux fonds catholique persiste, transporte dans le royaume de l'amour païen dévasté son confessionnal, pour y gémir sur sa misère physique, sur sa détresse morale infinie...

§

Le pèlerinage à Cythère des princes romantiques n'est qu'un point dans l'histoire de l'hellénisme en France. Mais ce simple épisode permet d'apprécier quels obstacles il rencontrait chez les plus grands, au milieu d'un siècle livré à d'autres influences profondes. L'hellénisme arriverait-il à sortir du pittoresque et à triompher du désenchantement que depuis M. de Guilleragues éprouve le touriste ? Arriverait-il à vaincre ou à se concilier, comme au temps de Racine, le christianisme, le goût et la pensée modernes ? Pour le moment, un Gérard, un Baudelaire, un Hugo constatent la déroute du paganisme, son dessèchement analogue au dessèchement du sol qui l'a vu fleurir ; pèlerins de Cythère, ils proclament la faillite du bel et jeune amour, comme Renan plus tard, pèlerin de l'Acropole, y proclama la faillite de la belle intelligence grecque, ou du moins son insuffisance. Mais ceux qui viendront après sauront réhabi-

liter la terre de Grèce, son art, son cœur et sa pensée, et nous en accroître ; sur l'Acropole ils retrouveront « les dieux créateurs », ils y vénéreront, avec Maurras, selon le mot de Pline, des hommes vraiment hommes, *maxime homines* ; avec Pierre Louys, Cérigo redeviendra Cythère.

PAUL MAURY.

UN TYPE DE L'ANCIENNE COMÉDIE

LE BARBON

—

L'amour sénile est pour nos anciens Comiques une cible de plaisanteries et de sarcasmes. Les menées amoureuses des vieillards, les tribulations ridicules où les induit leur paillardise sont un de leurs thèmes favoris; ils fournissent un répertoire inépuisable de méchants tours joués au Barbon. Contre lui la malice, la fourberie, la cruauté même se donnent libre carrière. La comédie, peu indulgente aux vieillards, qu'elle se plaît à montrer sévères, grondeurs, crédules, pédants, avares (1), devient impitoyable quand ils ajoutent à ces vices ou ces travers le libertinage, qu'elle excuse pourtant si volontiers chez les jeunes gens. « C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux », a dit un moraliste.

Se conformant aux desseins de la nature qui exige, pour le bien de l'espèce, des unions assorties quant à l'âge, Thalie s'insurge contre la conjonction disparate d'une jeune fille avec un vieillard et malmène le barbon avec une sorte de fureur; fureur qui semble outrée, à moins qu'on ne l'imagine inspirée secrètement par ce « sens de l'espèce » que le génial Métaphysicien de l'Amour a mis en lumière, — dirigée contre l'intrus dont les tardives luxures, venant à la traverse des amours des jeunes, menacent de compromettre l'avenir de la race.

« Amour n'est point pour les vieillards », est-il proclamé dans *la Reconnue*; « l'amour se nourrit de jeune chair », précise Larrivey dans *La Veuve*; « il faut jouer des trousses

(1) Par exemple le Séverin des *Esprits*, le Girard des *Contents*, l'Alcidon des *Visionnaires*, etc.

aux vieillards amoureux » pour qu'ils l'apprennent à leurs dépens.

De fait, le sort du Barbon est toujours le même : on le voit immanquablement dupé, berné, bafoué, couvert de honte, parfois volé, parfois battu (2).

Pour mériter de telles rigueurs, le vieux libertin, chargé d'ans et d'infirmités, est-il donc un rival si redoutable aux jeunes amants ? Il possède une force : la richesse ; ses présents

> Réparent la vigueur qui manque à ses vieux ans.
>
> (*La Suivante.*)

C'est là son unique supériorité et il ne manque point de la faire valoir : s'il s'agit de mariage, il sera accommodant sur le chapitre de la dot : qu'on lui donne la fille, il a « du bien pour la mettre à son aise » (*le Docteur amoureux*); il n'a pas « grand esgard au doire (douaire) (*les Esbahis*), ne « prétend rien que le corps » de celle qu'il aime (*la Dame d'intrigue*), la veut « toute nue » (*le Morfondu*) et sans bien ; il « la vestira de toutes sortes d'accoutrements, la baguera, fera les nopces et la douera de tout son bien, de mode que s'il venoit de fortune à mourir le premier, elle se pourroit après richement remarier à qui bon lui semblera » (*Le Morfondu*). Et plus d'un père se laisse tenter par ces offres mirifiques, que Molière résumera, de façon plus vigoureuse et moins crue, dans le « sans dot » d'Harpagon. — S'il ne s'agit point du « bon motif », le vieillard n'est pas un parti moins avantageux : l'entremetteuse Gillette le sait bien, qui endoctrine et morigène sa fille, courtisane encore neuve, éprise d'un jouvenceau médiocrement riche :

> Il fait sa cuisine sans lard
> qui ne caresse le vieillard...
>
> (*Les Tromperies.*)

(2) Nos citations sont empruntées aux pièces suivantes : *Les Esbahis* (1560), de Grévin ; *La Reconnue* (1564), de Belleau ; *Le Laquais, la Veuve, le Morfondu* (1579), de Larrivey ; *les Escolliers, les Tromperies* (1611), du même ; *la Suivante* (1634), de Corneille ; *le Docteur amoureux* (1638), de Le Vert ; *le Pédant joué* (1654), de Cyrano de Bergerac ; *la Dame d'intrigue* (1663), de Chappuzeau ; *la Fille-capitaine* (1672), de Montfleury.

lui remontre-t-elle ; c'est un axiome du métier. « Si tu voyais un anneau d'or en la boue, ou quelque bague en du fumier, ne te baisserais-tu pas pour les prendre ? »

§

Boue et fumier, cela résume, presque sans exagération, le portrait physique et moral de l'affreux cacochyme que l'ancienne comédie nous présente, chargé de toutes les laideurs.

Au physique : perclus de rhumatismes, secoué par un éternel catarrhe, contrefait et puant, teigneux, chassieux, morveux, édenté,

les joues de chaque costé
lui pendant d'un pied et demy.

(*Les Esbahis.*)

Il chemine le nez courbé vers la terre ; « ses yeux se crespent en estoiles tout à l'entour » (*la Veuve*).

Au moral, il cumule tous les vices : surtout il est libertin, et la passion qu'on lui prête, c'est le désir charnel en ses côtés les plus répugnants. (Un amour pur aurait pu le sauver du ridicule et même l'ennoblir, comme Martian dans *la Pulchérie*, de Corneille.) Il est cynique, obscène, brutal, malpropre et grossier ; il est fat et crédule, poltron et avare, sot et méchant, grondeur, maussade, entêté, grincheux.

Comme le Matamore (3), comme le Pédant, le type du Barbon est fait d'une antithèse, mais ici le contraste est double : à la décrépitude physique du personnage s'oppose une invraisemblable fatuité ; à sa honteuse conduite, un bon sens qui ne l'empêche pas de donner dans tous les pièges, dès que la passion l'aveugle, — et une prud'homie ridiculement sentencieuse : les proverbes tombent sans relâche de sa bouche, et toute cette sagesse des nations dont il se fait l'interprète est à chaque instant démentie par la

(3) Voir nos articles sur *Le Capitan Matamore* dans le *Mercure de France* des 16 avril et 1er mai 1912.

folie de ses comportements, folie qui n'a d'égale que la lâcheté du Capitan ou l'ignorance du Docteur. « Si en beaucoup de choses les vieillards sont plus sages que les jeunes, ils sont, en matière d'amour, plus fols qu'eux » (*La Veuve*). — « Que me sert, s'écrie mélancoliquement le vieux Siméon après une sotte mésaventure, que me sert avoir esté prudent et accort tout le temps de ma vie, si ores que j'avois plus besoing de sagesse, j'ay esté moins advisé? » (*Le Laquais*). Toute une vie d'honneur, de dignité, sombrant soudain, « jettée au bourbier », dans les désordres d'un amour sénile, — la situation n'est point comique, mais nos dramaturges n'ont garde de s'attendrir.

§

Le bonhomme se pique de jeunesse : « Mon Dieu ! que ma vieillesse est jeune! s'exclame l'un (*La Veuve*). « Je ne suis qu'en fleur de mon âge », déclare un autre. Mes membres sont gaillards et forts » (*La Reconnue*).

« L'écorce paraît vieille et le dedans est vert » (*La Dame d'intrigue*). Il se vante d'avoir conservé « gayeté, souplesse, force de reins, adresse de corps, roideur de nerfs » (*La Veuve*). « J'ay encor, confie-t-il à sa jeune servante qui veut le dissuader d'aimer,

J'ay encor la verte braiette
Et nonobstant que je soy blesme
Si ay-je mon outil de mesme
D'un aussi gaillard entretien
Que tu pourrais avoir le tien.

(*Les Esbahis.*)

A l'entendre il est capable de « conquérir une femme, la lance sur la cuisse » (*La Veuve*), « assez bon escuyer pour la servir au lict » (*Esbahis*) ; avec lui, elle « n'aura pas mal son compte » (*Dame d'intrigue*) ; il saura « saouler son amoureuse braise » (*Le Docteur amoureux*).

La fatuité du vieux birbe est intraitable et refuse de se rendre aux meilleures raisons : il faut citer tout au long ce

dialogue d'un vieux sage et d'un vieux fou, écrit par Larrivey d'un style dru haut en couleur :

Léonard. — Les femmes font mourir petit à petit, Ambroise; c'est une aire à jouvenceaux. Il y a telle proportion entre l'homme et la femme qu'entre le feu et le bois : car, comme le bois vert se maintient longtemps au feu par son humeur, et les estouppes, comme choses seiches, bruslent soudainement, ainsi les jeunes hommes, par l'abondance de leur sang, s'entretiennent avec les femmes, et les vieillards, comme seiches estouppes, s'y consomment en moins de rien.

Ambroiee. — Léonard, ta comparaison n'est bonne, me mesurant à ton aulne. Souviens-toi qu'il y a six ans à dire entre nous deux ; que dès ta jeunesse, tu as toujours eu femme à tes costéz, qui a bien faict seicher ton bois, et que j'ay toujours vescu seul, sans compagnie, et par ainsi gardé mon suc en moymesme.

Léonard. — Ce suc sera comme celui du figuier de Bagnollet, dont les premières figues sont bonnes, mais les tardives ne vallent rien. Et puis ton tonneau ne rendra désormais que de la lie.

Ambroise. — Tu me fais rire. Il n'y a en tout le monde un plus gaillard et brusq que je suis ; je scay chanter, je scay jouer des instrumens et mille autres gaillardises propres pour entretenir les dames.

Léonard. — Il faut scavoir autre chose que cela, car on n'emplit pas de vent le ventre des femmes.

Ambroise. — Ces choses sont gallanteries pour leur donner plaisir.

Léonard. — Elles veullent que ce plaisir se convertisse en chose nerveuse, et non estre toujours entretenues de bayes. (*La Veuve I, 3.*)

A la fatuité il joint une coquetterie grotesque : non que les soins de toilette, même les plus élémentaires lui soient inutiles, car avant qu'il soit féru du dieu malin, il nous est dépeint

Plus froissé qu'une vieille malle, plus sale
Plus marmiteux et plus crotté...

(*Esbahis.*)

L'amour le rend « bragard et glorieux » (*ibid.*) ; désor-

mais « il lave sa face » (c'est un luxe chez lui) et ne passe plus de jour sans aller chez Maître René le parfumeur (*La Veuve*) (4).

Maintenant je suis fort gaillard,
J'ay le parfum, le gand mignard,
L'escarpin, la chausse coupée,
La gibecière bien houpée,
La robe faite à haut collet.

(*La Reconnue.*)

Il se fait peigner et friser les cheveux, il s'adonise de toutes manières... à bon compte toutefois, car l'avarice veille :

Et toy va t'en voir si ma cappe,
Mon grand saye et mon viel pourpoinct
Sont racoustrez à mon apoinct.

(*Esbahis.*)

Un autre, plus économe encore, se contente du nettoyage le plus sommaire : avant d'aller au rendez-vous : « Tiens, dit-il à son domestique, nettoie un peu mes souliers et ma robe avec le pan de ton manteau » (*Tromperies*).

Ainsi paré, il se croit irrésistible : un vrai « pirate d'amour » ! (*Pédant joué*) ; pour rien au monde il ne priverait de sa visite la bien-aimée qui l'attend : tremblant de froid, il va quand même au rendez-vous, car autrement « la chétive se désespéreroit, dit-il ; elle ne dormiroit point toute nuict » (*Tromperies*). Un autre raconte avec quel enthousiasme on l'accueille : « Je jure Dieu qu'elle (Dorothée) est perdue en mon amour ; elle court après moi, elle me pince, elle me mord, elle veut me manger tout vif. Quand je dy que je m'en veux aller, elle se désespère, se jette contre terre, bref fait rage » (*Tromperies*) (5).

(4) Comparez le vieux Stalenon, dans la *Casina* de Plaute : « Depuis que j'aime Casina, je suis un modèle d'élégance. Je tourmente tous les parfumeurs, j'emploie les parfums les plus exquis pour lui plaire et il paraît que je ne lui déplais pas ».

(5) Par exception, le vieux Géraste de *La Suivante* ne se produit point aux yeux de celle qu'il aime, de peur de lui donner du dégoût par sa présence.

§

Il est aisé, comme on voit, de lui en faire accroire; voici d'autres marques de sotte naïveté :

Ne suis je pas bien heureux d'être aymé d'une telle beauté ? demande un de ces bons jobards à son valet.

— En estes-vous là ? Vous croyez aux p... ? Par ma foy, je n'eusse jamais pensé cela de vous.

— Je ne croy à leurs parolles, mais aux vifs effets, ardents et indubitables.

— Quels effets ?

— Qu'elle me porte bon visage, me rit quand elle me voit...

(*Tromperies.*)

Et comme son valet objecte que cette ardente amoureuse ne refuse point les cadeaux : « Ains il me la faut prier une heure, si je veux qu'elle prenne quelque chose de moy », réplique le vieil amant ; elle a accepté une robe, c'est vrai, mais c'était « de peur de le faire courroucer ».

On lui raconte, pour décourager sa passion, que la jeune fille qu'il poursuit « couche deux fois par semaine » avec un jeune homme. Il ne lui semble pas suspect qu'une « fille honneste, bien née, sage, de bonne maison... encoure si aisément un tel vitupère ». Il donne tête baissée dans le panneau et se fie à son valet malin qui, sous prétexte de lui « montrer la lune au puits », lui fait passer une nuit à la belle étoile (*Le Morfondu*). — Autre gogo : le vieux Siméon du *Laquais* raconte à son compère Valère que, dans le lit où il croyait coucher avec Marie, il a malencontreusement trouvé un petit laquais déguisé en femme : « Je n'eusse jamais cru qu'une personne eût si parfaitement ressemblé à une autre comme ce jeune gars ressemble à Marie... Je l'ay veu et touché par tout, et à peine puis-je encore croire que ce ne soit elle. Toutesfois il est masle, car j'ay tenu son pacquet ». Le meilleur, c'est qu'ayant acquis une telle preuve, le pauvre sot a laissé échapper son mystificateur sans lui « charger le dos de falourdes et

pesantes bourrées », traitement auquel celui-ci pouvait légitimement s'attendre.

§

Le Barbon est avare : le Séverin des *Tromperies*, le Siméon du *Laquais* ont fourni des traits à l'Harpagon de Molière. Mais souvent son avarice est vaincue par l'amour : Géronte devenu amoureux commande un bon repas, au grand étonnement de sa servante : il n'est entré poulet dans la maison depuis dix ans ! (*La Dame d'intrigue.*) Siméon paie libéralement — et d'avance — un entremetteur qui lui a promis ses services :

Et puis dictes, s'exclame celui-ci, qu'amour ne faict point de miracles ; il a mis la courtoisie où ne fut jamais sinon une extreme avarice, je veux dire au sire Siméon qu'il a faict devenir aumosnier, pensant par ce moyen joyr de Marie. (*Le Laquais.*)

La poltronnerie du Barbon vaut celle du Matamore ; mais lui ne se vante pas d'être martial : le courage guerrier n'est pas son fait, il se pique seulement de vaillance amoureuse. « Nous autres bourgeois », dit-il,

Qui faisons volontiers l'amour en tapinois,
Nous n'aimons pas le bruit...

(*La Fille-Capitaine.*)

et l'arrivée d'un prétendu capitaine, frère de la jeune fille qu'il convoite, le fait évanouir de frayeur.

Il ajoute souvent à ces ridicules la pédanterie, et son rôle se confond alors avec celui du Docteur. Le Docteur amoureux, dans la pièce qui porte ce titre, dénombrant ses mérites d'amant, met en première ligne sa science :

... Primo, j'ay de l'esprit, ce me semble, assez meur
Et sans me trop louer j'ignore peu de choses :
Je cite l'*Enéide* et les *Métamorphoses*.
Dans tous les bons auteurs, j'ai fait quelque butin,
Et je sçay *ad ungem* l'idiome latin.

Mais cette science, cette éloquence n'excluent point une extrême grossièreté de pensée et d'expression. Voulant af-

firmer la pérennité de son amour pour Dorothée, le médecin des *Tromperies* trouve cette formule qui sent vraiment trop... la profession du personnage : « Je l'aimeray de tout mon cœur tant que ces mains tasteront le pouls et que ces yeux regarderont les urines ». Le Granger du *Pédant joué* se rit des résistances que lui oppose une jeune fille : elle lui cèdera, car, dit-il, « un pucelage est plus difficile à porter qu'une cuirasse. Toutes les femmes sont semblables aux arbres.. » et il développe complaisamment les raisons de cette ressemblance : elles sont telles que nous devons les laisser à deviner.

§

Après ce dénombrement de laideurs et de vices, voyons comment le personnage est traité par ceux qu'il croit éblouir.

Ses vantardises galantes ne rencontrent que des sceptiques :

Vous estes de ces grands parleurs
Et aussi des petits faiseurs

(*Les Esbahis.*)

lui dit-on. Un autre, sur le point de « joyr de sa bien-aimée », prétend avoir « le feu aux rains » et « brusler de toutes parts ». — « Il engendrera des hommes d'armes », dit à part son valet narquois (*La Veuve*).

Le vieil Ambroise conte à son entremetteuse qu'il se parfume depuis qu'il est amoureux : la rusée, qui n'a garde d'offenser un client riche, laisse échapper des railleries imprudentes, qu'elle sait rattraper lestement :

Gillette. — Où il put (pue) il faut du parfum.

Ambroise. — Vous voulez donc dire que je fais pource que je pu ?

Gillette. — Pardonnez-moi. Je veux dire que vous n'en avez besoin, mais qu'où il put il faut du parfum.

....

Ambroise. — Mon Dieu ! si elle m'avait ainsi (parfumé) entre ses bras !

G. — Il lui seroit advis qu'elle embrasseroit un rosier.

A. — Comment, un rosier !

G. — Pource que vous sentez bon, et la picquariez.

A. — Pourquoy la picquerois-je ? Je ne suis pas si mal apris.

G. — La picqueriez-vous pas ? La perceriez-vous pas comme on perce les femmes ? (6). (*La Veuve.*)

Ces brocards sont bénins, mais voici le flot montant des injures :

On le traite de « vieux singe contrefait », de « vieil renard édenté », « de vieil peteur, remply de péchés mortels » (*Le Morfondu*), de « radoté vieillard », « plus blême qu'un trépassé de quinze jours ».

Ce vieil fantosme renfroigné,
Ce loup, ce hibou, ceste Leroc
Qui pourroit servir de lanterne
S'il avoit un feu dans le corps,
Le mesme espouvantail des morts,
Encore faict-il l'amoureux !

(*Les Esbahis.*)

Il fait l'amoureux, reprend un autre, et le fossoyeur prend déjà la longueur du tombeau ; « la messe des épousailles lui sera une extrême-onction » (*La Veuve*). « Quel vray champion en amours ! » (*Les Esbahis*). « O quel gallant jouvenceau pour lui donner une pucelle ! » (*La Veuve*). Il doit bien remercier Dieu que le chemin lui soit tracé par un rival dont « le coursier estant gaillard et jeune lui ouvrira tellement le passage qu'il pourra suyvre à son aise avec sa meschante et retive haridelle qui choppe à tous coups ». (*Le Morfondu.*)

La courtisane Dorothée, éprise d'un jeune homme et réprimandée par sa mère qui la voulait donner à un vieux médecin riche, exhale son dégoût en ces termes un peu vifs :

(6) Cf. dans la *Casina* de Plaute, des injures sur ce même thème : Cléostrate, femme du vieux galant, l'admoneste ainsi : « Ah ! vieille tête chauve, je ne sais qui me tient que je ne dise tes vérités. A ton âge, vieil efféminé, courir ainsi les rues tout parfumé d'essences ! »

« Voicy ce galant amoureux que la pitié maternelle m'a donné. O quel joly muguet ! ô quel tendre chevreau à qui la bouche sent encores le laict... La belle happelourde, il semble un homme de paille, un fantosme, un espouvantail de Chenevière... » (*Les Tromperies*) (7).

Dans la même pièce, la femme du vieux débauché le surprend en conversation avec la Dorothée et s'entend portraiturer par lui de la façon la moins flatteuse. Elle sort de sa cachette et l'accable de furieuses invectives : « Traître, ivrogne, ruffiané ladre, baveux, glaireux, morveux, puant », etc...

La pièce finit par ce déluge d'ordures.

§

Des mots nous passons aux actes : sans trêve il est berné, bafoué, volé, abreuvé d'avanies. Femme, fille, valet, maîtresse, tout le monde est ligué contre le Barbon. Ses deux principaux ennemis sont le valet et celle que nous nommons honnêtement l'entremetteuse et qu'on désigne crûment dans l'ancien théâtre.

Le Pappus de la comédie latine est toujours dupe, soit d'un rival, soit d'un fils, d'un valet ou de quelque autre intrigant. Le Pantalon italien est victime de son valet Arlequin, qui le compromet dans des aventures burlesques. Le Cassandre du théâtre de la Foire au XVIIIe et de nos pantomimes, subit encore et toujours les brimades d'Arlequin, auquel il est infailliblement obligé d'accorder, au dénoûment, sa fille Colombine qu'il destinait à Léandre.

De même, dans notre ancien théâtre, il est de règle

(7) Cf. *la Rhodiana*, comédie italienne de Beolco (vers 1530) ; le vieux Cornelio, avocat vénitien, est amoureux de la jeune Béatrice. Prudentia, l'entremetteuse aux bons offices de laquelle il vient de recourir, peu satisfaite des trois *bolognini* qu'il lui a promis en cas de succès, s'écrie en le voyant s'éloigner : « Regardez-moi, de grâce, cette bête mal accoutrée ! Admirez, je vous prie, quelle galante aventure m'est tombée entre les mains ! Je le servirai pour son argent. Ce vieux teigneux, goutteux, catarrheux, qui s'est mis dans la tête d'être amoureux d'une aussi belle et honnête jeune fille !... Oh ! le joli poupon à tenir dans ses bras ! »

qu'on voie le Barbon évincé par son rival, qui souvent est son fils, par exemple dans *le Laquais* et dans le *Pédant joué.* Plaute avait exploité la même situation comique dans *la Casina.*

Voici Monsieur Théodore, des *Escolliers*, vieux médecin pédant, baragouineur de latin, prototype des médecins de Molière. Il est jaloux de sa jeune femme, laquelle s'ennuie avec ce mari qui « n'est pas de grande exécution. » Jaloux au point que « si les mouches, dit son valet, sont si mal advisées de baiser sa femme en sa présence, il les pourchasse jusques à la mort ». Or, « qui est jaloux est cocu », prononce le valet d'Hippolyte ; et celui ci, un jeune écolier, s'étant introduit sous un déguisement auprès de la jeune femme, démontre une fois de plus la vérité de cette maxime.

Voici le Josse des *Esbahis* (un nom que Grévin a légué à Molière). La jeune fille qu'il aime reçoit dans son lit un jeune galant, déguisé sous les vêtements du vieillard. Celui-ci, de par sa fortune, est, pour le père de la demoiselle, un gendre fort souhaitable : la rusée servante imagine donc d'aller prévenir le père que Josse est dans la chambre de sa fille et le fait assister à un spectacle.... dont le bonhomme Gérard est ravi, constatant que, tout chenu qu'il est, son futur gendre se comporte

D'une aussi gentille façon
Que pourroit un jeune garçon
Qui seroit en pareil affaire.

Stupéfaction du birbe quand Gérard lui déclare l'avoir surpris : « C'était un autre » ! s'écrie-t-il. Il ne veut pas avoir « le demeurant » d'un autre et renonce à Madelon. — A cette déconvenue s'en ajoute une nouvelle : la femme de Josse, qu'il croyait morte, reparaît après trois ans d'absence... et d'aventures telles que son mari la repousse, — encore le « demeurant » ! — « Tout le monde en a faict ses choux gras », dit-il, et le valet explique sans métaphore

quelle fut la vie de la dame pendant cette période extra-conjugale :

> .... cinquante mille
> Coups de fesses et hault le corps
> Contre les foibles et les forts.

Voici maintenant le chapitre des substitutions : sous couleur d'introduire dans le lit du vieil Ambroise la jeune veuve qu'il convoite, on lui amène, à la faveur de l'obscurité, la vieille proxénète qu'il a chargée de ses affaires d'amour. Et l'auteur de cette mystification se réjouit par avance de sa ruse, qui le vengera de tous deux. « Il y a, suppute-t-il, telle différence entre le mol et le dur qu'entre elle (la vieille) et Mme Clémence (la bien-aimée du Barbon), tellement qu'Ambroise s'en apercevant, il vous la fouettera comme elle le mérite, de mode que, devant qu'elle succe le brouet en la jatte, elle secouera le museau ». (*La Veuve.*)

Plus amusante encore la substitution du *Laquais* : un jeune valet déguisé en fille est substitué à Marie, que le vieux Siméon poursuit de ses assiduités : le vieux débauché, « pensant déjà expugner les forteresses d'autrui », se trouve ainsi, « à sa grand honte et dommage, à la batterie d'un chasteau imprenable », cependant que son fils — car le père et le fils sont rivaux — prend ses ébats avec Marie. Voici comme la pseudo-Marie conte la scène :

> Si tost que je fus sur le lict, j'agencey ma robe entre mes jambes et alentour de moy, si proprement et estroittement que puce n'y eust pas entré... Cependant le pauvre Landore, ayant bien souspiré, fit semblant dormir, et moy aussi... Et ayant demeuré quelque temps en cet estat, je luy tournay le dos, feignant toujours dormir bien fort... Adonc le vieillard se retourna aussi, puis quelque temps après je senty qu'il levoit le bord de ma robbe...

Bref, le vieillard acquiert la preuve palpable d'une tromperie sur le sexe, « jette un grand cry : qu'est cecy ? dors-je ou non ? » Et le petit valet de lui expliquer qu'il est le

frère de Marie, « laquelle l'a envoyé ainsi desguisé pour l'assurer (lui, Ambroise) de son amitié »! (8).

D'autres farces sont plus pénibles. Le pauvre cacochyme, malgré ses forfanteries de jeunesse et de vigueur, sait bien que sa santé réclame des ménagements : si, aiguillonné par la jalousie, il se voit contraint d'épier de nuit la jeune fille à laquelle il prétend, il ne quittera pas le logis sans faire ses recommandations à sa servante : « Couvre bien le feu, afin qu'à mon retour je me puisse chauffer d'avant que me mettre au lict », car il lui est tombé la nuit précédente « un catarre qui lui pénètre le cerveau ». Mais ses bourreaux n'en ont cure. Nulle leçon n'est assez dure pour lui. Pour chasser l'amour de ce vieux corps caduc et sans chaleur, ils promènent notre homme dehors, à peine vêtu, par les nuits froides. C'est le sujet du *Morfondu*. On persuade au vieux de faire le guet, déguisé sous de méchants haillons, pour s'édifier sur la conduite d'une jeune fille qu'il veut épouser. Le pauvre homme voudrait bien aller se chauffer ou se coucher quelque part, mais le valet, artisan de l'intrigue, trouve des prétextes pour le faire demeurer deux heures au serein... Un compère les rencontre, et, feignant de ne pas reconnaître le vieillard, lui rit au nez : « O qu'il faict bonne contenance! il semble qu'il ayt un eschalas fiché au c.., » puis s'adressant au valet avec une commisération feinte : « Tu n'as guère de discrétion de l'amour si mal vestu à ces froidures. Vois-tu pas comme il tremble? Il m'est advis qu'il est l'ambassadeur des gelées ».

§

C'est peu de le maltraiter. On le vole. « Soyez soigneuse de le bien peler, recommande un écornifleur à l'entremetteuse ; car les vieillards se rasent de tout point. » Elle n'y manque pas, et pour plus de sûreté se fait donner d'avance

(8) Dans la *Casina* de Plaute, le vieux Stalinon est amoureux d'une jeune fille et a pour rival son propre fils : le valet de celui-ci se déguise en femme, s'installe dans le lit de Casina et y reçoit le Barbon avec des bourrades.

une robe, et dix francs « pour retirer son frère de prison » ; notez l'imprudence de ce motif, mais avec la « bonne poire » on peut tout se permettre (*La Veuve*). L'intermédiaire auquel il demande de servir ses amours lui répond toujours par une immédiate demande d'argent : « qu'il n'y ait pas faute de *conquibus* », c'est la condition essentielle. Et le benêt promet tout ce qu'on veut (*Le Laquais*).

Dans le *Laquais*, pendant que le maître de la maison court le guilledou, un galant a enlevé sa fille, grâce à la complicité de la servante : celle-ci, demeurée seule, pense aux reproches qu'elle recevra au retour de son maître, décide de ne pas les attendre, de partir, mais « ne seroit-elle pas bien folle de s'en aller les mains vuydes, veu qu'il y a de quoy les emplir ! » et la bonne pièce s'empare de la vaisselle.

Il n'est pas rare de voir le vieux coureur rentrer chez lui ainsi triplement puni dans son amour, dans son avarice et dans sa sollicitude paternelle. Car, en général, profitant des absences où les équipées galantes entraînent son gardien, — la fille, la nièce ou la pupille du vieillard est enlevée ou visitée par un amant. Et cela lui est cruel, car, père, oncle ou tuteur, le bonhomme est toujours fort rigoriste en fait de faiblesses amoureuses : il ne les permet qu'à lui-même. On entend par exemple le vieux Siméon, qui veille sur la sagesse d'un jeune fils, souhaiter que de longtemps il ne sache rien des femmes. « Jusques à ce qu'il ait atteint l'aage que vous avez, n'est-ce pas ? » lui demande un malin (*Le Laquais*).

Nous avons dit un mot des principales incarnations du personnage. Il faut revenir sur cette question d'origines. L'ancêtre de notre Barbon est le Pappos de la comédie grecque, devenu ensuite le Pappus latin, dont le Casnar des Atellanes est proche parent ; puis viennent le Theuropide, le Stalnion, le Nicobule de Plaute ; le Demetrio et le Cornelio italien qui, parus vers 1530 dans une comédie de Beolco dit Il Ruzzante, restèrent les noms consacrés pour

le type du vieillard amoureux dans *La Commedia sostenuta* (9) ; le Pantalone, le Facanappa, le Cassandro de la *Commedia dell arte* ; le Gautier Garguille, le Jacquemin, le Jadot de la farce française ; le Gorgibus, le Géronte, l'Harpagon, le Sganarelle de Molière.

De tous, Pantalon est le plus parfait. Il a donné son nom à tout un genre de pièces où ne figure pas toujours un Barbon, mais qui se caractérise par un comique assez grossier Bien des pièces de Molière, *la Jalousie du Barbouillé, les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, le Malade imaginaire* ne sont que des pantalonnades.

Pantalon est d'origine vénitienne ; c'est une caricature du vieux marchand vénitien, toujours galant et toujours dupé. M. Josse, le Barbon des *Esbahis*, reproduit ce caractère de son modèle italien ; c'est un marchand. Je crois, dit son valet causant avec Marion l'entremetteuse,

que les gentilshommes
Ne furent onc si difficiles
Comme ces *mercadants* des villes,
Ces benets, coquards, glorieux,
Soubs l'ombre qu'ils sont amoureux (10).

Un négociant rangé, sentencieux, généralement avare et vaniteux, qui, vieux ou du moins parvenu à l'âge mûr, a le ridicule de songer encore à plaire ; tel est — qu'il soit père, époux, veuf ou vieux garçon — le trait essentiel du Pantalon vénitien, modèle du barbon de notre comédie.

De son modèle italien il a conservé le costume en passant sur la scène française : Callot le dessine vêtu d'un habit d'une seule pièce, ajusté au corps, des épaules aux pieds ; d'une courte veste et d'une grande robe brune aux larges manches. Ce vêtement, comportant culottes et chausses

(9) Par exemple dans la *Vedova* de Nicolo Buonaparte (1568), qui est l'original de *La Veuve* de Larrivey.

(10) Cette pointe contre les marchands peut être un trait de flatterie à l'adresse du public spécial auquel fut destinée la pièce, écrite sur l'ordre du roi et jouée devant la cour.

faites tout d'une pièce, est celui auquel Pantalon a donné son nom.

§

Pour revenir à la réalité, après les exagérations caricaturales de la scène comique, ouvrons Brantôme : il nous montrera que le Barbon crédule, inoffensif, toujours dupe, toujours berné, est parfois dans la vie courante un jaloux fort clairvoyant et qui apporte dans ses vengeances les raffinements d'un sadisme redoutable. Brantôme avertit sagement les femmes « qu'il ne fait pas bon d'espouser de tels vieillards bizarres, car encore que leur vue baisse et vienne à manquer par l'aage, si en ont-ils toujours prou pour espier et voir les frasques que leurs jeunes femmes leur peuvent faire ». Les vieillards sont inexcusables d'épouser des jeunes filles, « puisqu'ils ne peuvent les contenter », dit-il, mais elles de leur côté « ont grand tort de les aller espouser sous l'ombre des biens, en pensant jouir après leur mort qu'elles attendent d'heure à autre et cependant se donnent du bon temps avec des amis jeunes qu'elles font, et dont aucunes en patissent griefvement ». Suivent des exemples pris sur le vif : c'est une jeune femme que son vieux mari enferma dans une chambre « et la mit au pain et à l'eau, et bien souvent la faisoit despouiller toute nue et la fouettoit son saoul; n'ayant compassion de cette belle charnure nue, ni non plus d'émotion ». C'est une autre à qui son mari, l'ayant surprise sur le fait, « donna un poison de laquelle elle languit plus d'un an et vint seiche comme bois ; et le mary l'alloit voir souvent, et se plaisoit en cette langueur, et rioit, et disoit qu'elle n'avoit que ce qui lui falloit ».

La conclusion nous sera fournie par un autre contemporain : « L'amour, dit il, est un commerce qui a besoing de relation et de correspondance. » Et il ajoute, non sans mélancolie, qu'il y a pour le vieillard « plus de volupté à seulement veoir le juste et doux meslange de deux jeunes

beautez, ou à le seulement considérer par fantaisie, qu'à faire luy mesme le second d'un meslange triste et informe ». C'est Montaigne, vieilli dans l'expérience et la méditation, qui atteint cette sagesse, faite d'élégant altruisme, de parfaite bonne grâce, de philosophique détachement.

LÉON et FRÉDÉRIC SAISSET.

PERVERSITÉ[1]

—

TROISIEME PARTIE

XVIII

Irma garda pour elle ses impressions, mais il lui était odieux maintenant de penser à Emile, car elle le voyait couché avec cette femme et ne l'admettait pas. Durant toute une semaine, la Rouque ne dit rien à personne et, lorsque Bébert lui rappelait, en se moquant, les détails qu'ils avaient surpris ensemble, elle éprouvait, à l'égard de son frère, une gêne physique qui le lui rendait insupportable.

En effet il entrait dans le sentiment de la Rouque pour Emile un tel mélange de blâme, de pitié, d'écœurement, qu'elle avait besoin d'oublier qui il était afin de pouvoir accepter certains soirs sa présence et ne point le chasser. Elle ne lui adressait jamais la parole la première, lui répondant le moins possible, du bout des lèvres, et, souvent même, évitait de le regarder.

Emile ne s'en apercevait pas. Il vivait hors des réalités dans un monde singulier qu'il peuplait de ses craintes et de ses humbles plaisirs. Que lui importait l'attitude d'Irma ? Il avait autre chose à penser. Dès l'approche de la nuit, en effet, il devenait un nouvel homme à la merci de cet étrange phénomène de dédoublement qu'il accueillait avec délices. Il s'y abandonnait. L'habitude était prise. Il la subissait passivement et elle lui appor-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 654 et 655.

tait, dans la torpeur, des sensations si fortes et décousues qu'elles décidaient de tout. Or Irma, que cette transformation d'Emile inquiétait, l'observait à la dérobée. Bien qu'il se comportât comme d'ordinaire, ses gestes devenaient de plus en plus saccadés, mécaniques. La Rouque s'en alarma. Elle attendit alors Emile le soir, essaya de le retenir chez elle, de le faire parler, de lui tenir même compagnie. Cela ne changea rien. Après deux ou trois phrases qui, fréquemment, n'avaient entre elles aucun rapport, il s'en allait, descendait d'un pas engourdi l'escalier et se rendait chez Belle-Amour.

— Ecoute, lui dit enfin Irma, question qu'une femme te plaise, je n'te discute pas. Mais Belle-Amour! T'y penses d'être mélangé avec! T'as réfléchi?

Emile avait l'air absent, lointain, sournois.

— Voyons, reprit la Rouque, comment vous êtes-vous mis ensemble? T'as commencé?

Elle le secoua.

— Pardon! fit Emile. Ce n'est pas moi.

— Par exemple! s'exclama la Rouque. Elle a eu c'toupet-là! Ben, laisse-moi faire. J'vais y causer quand j'la verrai. Je te promets d'y casser quelque chose, sois tranquille.

— Tu...

— Je te l'promets.

— Oh! non, répondit alors Emile avec effroi... Je ne veux pas... ne lui parle pas... il ne faut pas lui parler.

— Pourquoi ?

— Des choses, bredouilla-t-il... des histoires... Enfin, toutes sortes de choses...

— Ah?

— Oui, dit Emile.

La Rouque le fixa dans les yeux et, pour la première fois depuis longtemps, il ne détourna pas la tête, mais soutint ce regard et murmura très vite :

— Si j'étais sûr que tu ne lui racontes rien, je t'expliquerais...

— Rien, à qui? A cette femme?

— Non. A Bébert.

Ce fut au tour d'Irma de se trouver confuse; mais elle cacha son trouble et demanda :

— Bébert? je n'saisis pas. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans? Il y est mêlé?

Emile voulut se dégager.

— T'en as trop dit, lui déclara Irma, en le retenant par le revers de son veston. Allez, maintenant, raconte.

— Oh! supplia-t-il, laisse-moi!

— Non.

— Irma!

Irma lui prit la main, la pressa puis, d'une voix persuasive :

— Si tu savais, avoua-t-elle, l'homme qu'est devenu Bébert, t'aurais confiance que je n'répéterais rien.

— Lui?

— Il ne tient plus à moi, dit Irma tristement. Il court après toutes les femmes qu'il rencontre et je ne suis plus bonne qu'à lui r'filer mes sous... Autrement il m'laisserait tomber, va!... J'vois clair dans ses façons d'agir. Et j'peux pas y en vouloir, il m'possède.

Emile écarquilla les yeux :

— Il m'possède, soupira la Rouque. Il fait d'moi tout c'qu'il veut. Bon ou mauvais. Tout c'qu'il veut. C'est pas plaisant à en convenir, mais voilà, dès qu'il m'commande, j'obéis. Il n'a qu'à m'commander. Est-ce que je sais comment c'est arrivé? C'est arrivé comme ça, de jour en jour... sans que j'm'en doute, comprends-tu?

— Moi aussi, répliqua Emile.

Il tira machinalement sur ses moustaches, les froissa dans sa main, les pétrit.

— Sans que j'm'en doute, répéta-t-il avec ennui. La même chose.

— N'est-ce pas?

— On a beau ne pas vouloir, dit Emile.

Irma dit à son tour :

— Y a rien à faire, c'est impossible.

Ils se contemplèrent en silence, embarrassés de s'être avoué mutuellement leur plus secrète pensée et surpris cependant, accablés presque, de se ressembler à ce point. Irma pouvait à peine y croire. Elle attira Emile contre elle et soudain, le serrant entre ses bras :

— J'suis souvent été longue, confia-t-elle, à deviner que toi, comme moi...

— On n'était pas heureux

— Oh! non, pas heureux... il s'en faut, articula la Rouque avec effort. Vois-tu, des fois, j'en avais presque idée... et des autres fois, j'étais à m'demander d'où me venait cette idée-là qui m'tracassait pire que tout. J'osais pas...

Emile lui reprocha :

— Pourtant, t'aurais osé...

— Bien sûr, gémit Irma, aurait suffi qu'on s'parle comme à présent.

— J't'aurais tout raconté, dit Emile.

— Tout?

Il repoussa sa sœur faiblement et, comme elle s'attachait à lui et le retenait :

— Non, grogna-t-il... maintenant, j'pourrais pas expliquer. C'est assez... qu'est-ce que tu veux qu'on se dise de plus? Ça nous changerait pas.

— A cause de quoi?

— A cause de Bébert, répondit sourdement Emile. Du moment qu'il n'y a pas moyen que tu t'en sépares, il saurait tout par toi...

— Ça dépend, fit Irma. Si j'promettais d'jamais y répéter?

— Tu ne tiendrais pas parole.

— Moi?

— Je te jure, déclara Emile. Vaut mieux en rester là. Ça serait encore des embêtements avec lui... il ne me l'pardonnerait pas... Si... si...

Irma le retenait toujours.

— Allons, demanda-t-il, ne te mets pas comme les autres, toi aussi, à me contrarier... Puisque je ne veux pas parler.

— Il le faut, dit la Rouque... absolument. T'as commencé tout à l'heure..., j'te lâcherai plus.

— On verra.

— C'est tout vu, affirma-t-elle... Parle, Emile, quoi? Aye confiance.

Il se débattit, desserra l'étreinte de la Rouque, lui échappa, puis, revenant vers elle :

— Quand je ne veux pas, annonça-t-il, sur un ton irrité, il n'y a pas à insister.

— Mais pourquoi, Emile... Pourquoi?

Il murmura :

— Pour rien.

Et subitement, comme s'il eût été seul :

— Des autres, ajouta-t-il, je l'ai jusqu'ici supporté... tandis que de toi... non... ah! mais non... ne t'y fie pas! Je ne l'accepterai pas... sais-tu... jamais...

Il se mit alors à frapper du pied, en proie à une colère inexplicable, qui tantôt l'accablait et tantôt l'exaltait. Et il criait. Il jurait. Il reprochait à Irma de vouloir comme les autres le tourmenter, le déchirer...

— Quelles autres? interrogea la Rouque.

Emile se troubla.

— Tu es là, dit la fille, à te monter la tête, à m'jeter des sottises. Ça n'a pas l'sens commun... Calme-toi! J'ai pas d'idée à t'faire du mal... Quel mal? On t'a fait du mal?

— En bas, répondit Emile, à voix basse.

Irma le regarda et son visage prit une expression de dégoût et de triomphe.

— Vraiment, fit-elle, cette femme?

— Quelle femme?

— La Belle-Amour, pardi!

— Non, grogna Emile. Pas elle. Pas Belle-Amour. Mais celles qui sont tous les soirs dans la rue à m'attendre. Celles-là...

La Rouque l'interrompit.

— Hé bien, demanda-t-elle, t'as à t'en plaindre?

Emile eut un sursaut. Il se tint immobile et, jetant dans la chambre des coups d'œil soupçonneux, se tut. Il tremblait. Il observait Irma craintivement.

Celle-ci hocha la tête :

— Allons, lui dit-elle doucement. N'y pense pas ! N'y pense plus. C'est bien la peine de t'mettre dans ces états. Te voilà avancé.

— Oui, oui, balbutia-t-il. Bien sûr. Seulement, si tu voyais comment elles sont toutes après moi, tu comprendrais. Je deviendrai fou à cause d'elles, entends-tu? Je ne sais pas ce qui arrivera.

Il se mit à crier :

— Je ne sais pas, mais il arrivera quelque chose à cause d'elles. C'est sûr et certain. Elles me poussent. Elles me forceront à le faire.

Irma le prit par les épaules :

— Voyons, Emile ! gronda-t-elle. Emile !

Il soupira profondément.

— Tu n'y es plus. Pourquoi cries-tu ainsi? C'est ridicule.

— Quoi? répliqua-t-il. Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que je ne veux pas, dit Irma, te voir ainsi. Reprends-toi. Tu m'effraies à pousser ces cris. On ne te fait rien maintenant. Vois. C'est moi, Irma.

— Oui, dit Emile.

Il la regarda un grand moment, bouche bée, puis se cachant le visage dans les mains, poussa un sourd gémissement.

— Voilà que tu recommences, fit Irma découragée. Mais tais-toi. Qu'as-tu donc, Emile? Aye un peu d'amour-propre.

— Elles... elles... bégaya-t-il... ces... toutes ces... femmes...

Et brusquement, saisi d'un immense besoin de se confier une bonne fois, mais à fond, il raconta tout à Irma. Il lui fit part de ses misères, lui révéla ce qui s'était passé le soir où Trou-de-Vrille et Nénette l'avaient menacé de raconter aux « flics » ce qu'elles savaient. Il parlait avec volubilité, entrecoupant de plaintes son récit, l'accompagnant de gestes, se répétant.

La Rouque, stupéfaite, le laissait narrer par le détail cette histoire insensée, ne comprenant parfois qu'à demi, tellement il revenait sur ce qu'il avait dit déjà, insistait, grossissait certains faits, les reprenait, ne savait comment les enchaîner, et parfois le devinant, le devançant. Elle l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre une fois, mais lorsqu'il eut fini et se sentit soudain délivré :

— Eh bien, dit celle-ci, sur un ton calme qui contrastait singulièrement avec celui de son frère, on descendra ensemble tout à l'heure et tu vas voir, je leur parlerai...

— Elles iront prévenir les agents, fit Emile effrayé.

— Les agents! Aye pas peur, répondit tranquillement la Rouque. Pas du tout. Y en aura pas une qui s'y risquera. Seulement, pas un mot d'plus à personne, hein ? exigea-t-elle. Ou alors, c'est Bébert qui s'en chargera.

XIX

Cette nuit-là, Emile ne s'arrêta pas chez Belle-Amour, car Irma le mena dans la rue et, le montrant aux filles, s'expliqua de telle sorte qu'elles changèrent aussitôt d'attitude et firent même des excuses.

— On savait pas, déclara la Nénette. On croyait qu't'y tenais pas, à ton frangin ou qu'il t'avait tout raconté.

Emile ne disait rien.

— Il nous aurait pas cherchées... tenta d'expliquer Trou-de-Vrille.

Irma coupa :

— Ça va comme ça, affirma-t-elle... cherchées ou pas cherchées, vous y fout'rez la paix, maintenant. C'est d'accord?

— Oui, c'est d'acord, répondirent-elles.

— Alors n'y revenez plus, fit la Rouque, ou autrement je vous préviens, y a mon homme...

La Nénette, dit, vexée :

— Y a pas b'soin d'homme pour régler cette affaire. Nous, qu'on te parle, on peut parler et quand on a parlé...

Elle cracha devant elle.

— On s'dédit pas, voilà.

Emile était abasourdi. Il s'éloigna à petits pas le long des devantures fermées et arriva rue du Commerce.

C'était dix heures. Il pleuvait. De chaque côté de la rue, des maisons basses, à un étage, se succédaient sous leurs vieilles toitures de tuiles, surmontées de panneaux-réclames. Des volets de couleur foncée tranchaient crûment sur le badigeon des façades : les uns verts, les autres jaunes ou marron, et de hautes cheminées de tôle, çà et là, se silhouettaient sur un ciel rougeoyant.

Plus Emile avançait dans la direction du boulevard, plus, en effet, il faisait clair. Une lueur d'un rose livide s'élevait à droite et, à travers les arbres sans feuilles dont les branchages se découpaient sur la maçonnerie du métro de Grenelle, rayonnait dans la nuit. Emile voyait de rousses vapeurs parfois courir et traverser la rue très bas et, bientôt, il perçut la musique nasillarde des orgues, des bruits de cloche, de cymbales, de grosse caisse, de brusques détonations, le halètement persistant

des moteurs et, tout à coup, l'appel déchirant d'une sirène. C'était la foire de Vaugirard dont les boutiques et les manèges s'étendaient du boulevard Pasteur à l'avenue de la Motte-Picquet.

« Mais oui, c'est vrai, se dit Emile... où donc avais-je la tête? »

Il tourna l'angle de la rue du Commerce où, dans un bar illuminé et tout orné de glaces, de petites gens, des militaires avec des bonnes, des ouvriers japonais et marocains, habillés à l'européenne, écoutaient un phonographe. Emile remarqua qu'on vendait des cartes postales dans ce bar comme dans les cafés voisins des gares de banlieue. En face, avec sa longue terrasse, où brûlaient des braseros, le café Pierrot, lui aussi, regorgeait de clients. Il y avait du monde partout et, lorsque les tramways qui rasaient les trottoirs passaient avec un roulement précipité des roues et le tintement de leur timbre, toute espèce d'hommes et de femmes dont certaines portaient des enfants sur les bras, se reculaient vivement.

Sous la galerie du métro, entre deux rangées de boutiques, se faisant vis-à-vis, une foule patiente était parquée. Emile s'y mêla, machinalement, écrasa du pied un gravier poussiéreux et, porté par le flot des curieux, remonta peu à peu le boulevard en s'arrêtant de temps en temps soit ici, soit plus loin. Il ne pensait à rien, perdu dans la cohue qui le poussait, le traînait avec elle et, à certains moments, l'obligeait à tourner sur place et à marquer le pas.

Ses voisins promenaient pour la plupart des femmes, des jeunes filles en cheveux et, coiffés de casquettes, ils avançaient des visages ravagés. Il y avait beaucoup d'étrangers dans le nombre : des Arabes au teint basané, des Chinois, des Italiens à la petite moustache noire, des Espagnols crasseux, des Russes aux paupières rougies et sans cils, des Allemands, de gros Belges. Tous regar-

daient les femmes et les lumières avec extase, leur souriaient. Ils étaient sales, dans leurs vêtements de travail, et satisfaits d'aller ainsi collés les uns aux autres, se pressant, se coudoyant. Emile les voyait; ils l'entouraient de toutes parts.

Il voyait également les baraques aux toiles peintes, les perles, les verroteries des manèges, les tuyaux dorés des orgues et leurs personnages animés, l'intérieur des tirs où les cartons, les pipes, l'œuf au bout du jet d'eau, les paysages figés dans des couleurs passées composaient des féeries banales d'un luxe incohérent. Rien ne l'intéressait. Les ménageries, avec leur âcre odeur de fauves et d'acétylène; les sucreries avec leurs pâles serpents de guimauve enroulés et fixés sur des crocs de métal ; les loteries au baroque étalage de bouteilles de champagne, de soupières, de poupées, d'ustensiles de cuisine, de lampes, de plateaux, d'abat-jour à cabochons, de ronds de serviette posés sur des degrés pavoisés d'andrinople; les jeux de massacre; le musée Dupuytren; le palais de la danse; les tréteaux des lutteurs, il leur jetait un coup d'œil indifférent au passage, poursuivait son chemin, ne se retournait pas.

Que lui faisaient ces gens, ces boutiques, ces lumières, ces bruits sans suite et claironnants? Ils ne l'atteignaient pas; ils ne le distrayaient pas de lui-même ni de ce sentiment bizarre qui l'habitait depuis qu'il s'était décidé à mettre Irma au courant de ses maux. C'était étrange. Au milieu de la foule, Emile se sentait comme privé de force et de vie. Il ne vivait pas ou c'était de façon si voilée qu'il avait l'impression d'ignorer ce que cela signifiait. Il ne le savait plus, non, vraiment, car il était vidé, en quelque sorte, de tout ce qui pour lui constituait la vie : son tourment, ses frayeurs, ses rendez-vous chez Belle-Amour. Vidé ou dépouillé, si l'on veut, des mobiles qui le faisaient penser, agir, enchaîner ses pensées et ses actes. Il ne s'expliquait pas l'état dans lequel il était; il

n'en découvrait pas la raison; il ne parvenait pas à la saisir et — fait assez curieux chez un être aussi simple — ne s'en souciait aucunement.

Il arriva, toujours ballotté par la foule, place Cambronne et s'aperçut soudain qu'il pleuvait. Emile tâta son manteau, son chapeau, fut étonné de les trouver mouillés, toussota. La pluie, dans la clarté des globes électriques, tombait obliquement, en silence et, très loin, dans la nuit, faisait briller la chaussée, les trottoirs.

« Voilà, songea Emile... La flotte! Où vais-je aller maintenant ? »

Il revint sur ces pas, mais à gauche le long des bars et des hôtels, oubliant qu'il pleuvait, n'y prenant pas garde et cheminant sans hâte comme un homme désœuvré. A gauche était le bar Tango et, avant lui, le 162. Emile reconnut la façade aux carreaux de couleur, entendit le piano mécanique, mais ne s'arrêta pas. Il atteignit bientôt et dépassa le bar Tango, poursuivit lentement sa route. Il n'avait aucun plan dans l'esprit et peu lui importait de suivre ce boulevard plutôt qu'un autre, lorsqu'à l'angle de la rue de l'Avre, Irma, qu'il n'avait pas vue, l'appela.

— Tu rentres? demanda-t-elle.

— Moi? Non.

— Ah! bien...

Elle fit un signe de tête, sourit à un passant et, comme il ne répondait pas, dit tout bas à Emile :

— T'aurais mieux à gagner d'rentrer.

— Pourquoi?

— Parce que, déclara la Rouque. R'garde-toi. T'es tout trempe.

— Ça n'a pas d'importance, fit Emile. Je vais comme ça... y a la fête!

— Tout seul, ainsi?

— Mais naturellement.

— Et Bébert, questionna Irma, tu n'l'as pas rencontré?

— Bébert?

La Rouque expliqua :

— J'suis été au Tango pour le voir. Il y est pas. C'est ennuyeux d'chercher après sans l'trouver. Qu'est-ce que tu crois? Il doit être à tirer des cartons à la carabine tant que j'suis là, dehors, moi, les pieds dans l'eau... que j'm'esquinte.

Emile allait parler.

— Là... tiens... barre-toi... dit vivement la Rouque... v'là du monde.

Et elle traversa la chaussée pour aborder, en face, un matelot américain qui, adossé au mur, riait tout seul et comptait des dollars dans son petit bonnet.

Emile reprit sa route, mais il se retourna plusieurs fois pour savoir si la Rouque décidait le matelot à la suivre, s'arrêta, attendit. Ils disparurent enfin tous deux. Emile se sentit soulagé. Il repartit. Des femmes, échelonnées sous le globe d'un hôtel, l'accostèrent.

— Mais non, grogna Emile.

Il longea des maisons, tristement, le col de son pardessus relevé, ses deux mains dans les poches et, brusquement, au moment où il y pensait le moins, se trouva face à face sur le pas d'une boutique avec une fille qui, sans prononcer un mot, le happa par la manche et l'attira dans le débit.

— Ben, quoi? protesta-t-il.

La fille ferma la porte.

— Tu bois un verre? questionna-t-elle.

Emile voulait partir.

— Oh! dis, tu as bien l'temps, affirma la créature. Prends un bock. C'est cinq sous.

Il aperçut deux femmes et, vautrés sur des banquettes déchirées, plusieurs individus à demi endormis qui le regardèrent sans bouger. Un bar en fer à cheval occupait

une partie du débit et, dans le fond, éclairé par une lampe à pétrole, on découvrait un lit, dans une chambre, près d'un vieux rideau sale.

Debout contre le bar, Emile but en silence.

La fille lui chuchota :

— Tu restes pas un moment?

— Pas envie, dit Emile.

— On irait dans la chambre, proposa-t-elle. On y est bien. Tu vois. On n'a qu'à tirer le rideau. Tu n'veux pas?

— Non. Je ne veux pas.

— Alors, tu payes un bock?

Elle le versa elle-même, ramassa la pièce de cinquante centimes qu'Emile jeta sur le comptoir, vida son verre, puis, entr'ouvrant la porte, reprit sans grand succès son singulier trafic.

— Salut, fit Emile.

La fille lui lança une œillade.

— Faudra r'venir, est-ce pas? murmura-t-elle. Un soir ou dans l'après-midi, si qu't'es libre. Tu prendrais les deux femmes avec toi... Hein ?

— Oui, oui. A une autre fois, affirma Emile. C'est ça. C'est entendu.

Il sortit du débit, qui avait pour enseigne *Aux Belles Poules*, dans un état indescriptible de stupeur et d'abattement.

— C'est pas croyable, se disait-il avec dégoût. Un vrai nid à vermine, à maladies!

L'image de cette boutique où il était entré par mégarde le poursuivait, mais, qu'il la repoussât, elle lui revenait — quoi qu'il fît — si présente à l'esprit, qu'il s'en rappelait les détails et ne pouvait les écarter. Ces hommes, par exemple, couchés tout abrutis sur les banquettes, ces créatures dont les robes de soie noire étaient maculées et déchirées, la chambre obscurément éclairée par la lampe, le comptoir, les glaces rongées de lèpre grise,

l'odeur, l'atmosphère de l'endroit, il les évoquait malgré lui et, leur opposant le souvenir d'Irma et du matelot américain, il ressentait une peine étrange qu'il ne savait définir.

Sans doute, entre la Rouque et les sordides prostituées des *Belles Poules*, aucun rapprochement n'était possible, à première vue, mais Emile arrivait à se dire que la différence n'était peut-être pas aussi grande qu'il le croyait et il se méprisa. Il se sentait vexé, humilié. La Rouque, pensait-il, valait pourtant mille fois mieux que ces femmes. Elle était libre. Elle pouvait choisir ses clients, tandis que celles-ci n'en avaient pas même la possibilité et se trouvaient ainsi plus dégradées.

Il ne les plaignait pas. Il leur en voulait, au contraire, de lui rappeler la Rouque et le métier auquel elle se livrait, car, à présent qu'il l'avait vue à l'œuvre, elle lui inspirait une maladive commisération. Quoi qu'il tentât, il revenait à elle et la jugeait, et cela lui était si pénible qu'à la fin il changea de trottoir, se dirigea vers les baraques et reprit dans la foule sa promenade interrompue.

Mais il était déjà plus de onze heures et bientôt la demie sonna. Emile erra sous la voûte du métro. La foule, moins dense, y circulait à l'aise. Il alla sans savoir. Les lumières s'éteignaient : on descendait les housses sur les orgues, on poussait des volets sur les vitrines des photographes et les détonations des carabines pétaradaient, seules, dans un demi-silence où, par instants, le vent qui secouait les toiles faisait entendre un vague clapotement.

Des filles, accompagnées de voyous en chandail, dont le col et les manches dépassaient les imperméables, traversèrent en soufflant dans des trompettes en bois. Certaines chantaient. Certaines embrassaient leurs amants. Emile les suivit des yeux jusqu'au café Pierrôt où elles entrèrent avec des rires. Puis des Arabes, attroupés

devant un joueur de bonneteau, s'égaillèrent lentement, un par un. Il ne restait que cinq ou six boutiques allumées, une diseuse de bonne aventure sous son large parasol et un petit manège qui tournait et sur lequel était un militaire. Emile s'approcha du manège. Un vieillard immobile, près d'une boîte à musique, regardait son unique client d'un air maussade et pétrifié. Il invita Emile à faire un tour et, comme Emile ne lui répondait pas, tira sa montre, vérifia l'heure.

C'était un manège ridicule, tel qu'on en voit sur les plages en été, ou, dans les squares, pour les enfants. Il n'avait aucun lustre. Les animaux qui en formaient tout l'agrément, avec des choux où l'on pouvait s'asseoir et des carottes énormes transformées en petits carrosses, étaient naturellement des lapins dont les oreilles haut dressées paraissaient gigantesques. Chacun portait au cou un gros nœud de couleur différente et une petite clochette qui ne tintait pas et sur laquelle en lettres d'or était inscrit un nom.

Emile put ainsi lire : *Janot, Jeannette, Mère Lapine, Isidore,* à mesure que le manège tournait; mais, à mesure également, un sentiment obscur naissait en lui et le faisait machinalement évoquer une époque si effacée qu'il tomba dans une bizarre rêverie. Inconsciemment il se revit à l'âge où, sur un manège identique, il hissait sa petite sœur et lui tenait la main. Oui. A Belleville autrefois, c'était le même manège et, qui sait? le même homme peut-être que ce vieillard qui, maintenan, bâillait devant lui et paraissait si fatigué. La musique, elle aussi, il crut soudain la reconnaître à la façon dont elle jouait, si faible, si confidentielle qu'elle avait l'air de le faire en sourdine, de très loin, hors du temps, hors du monde... Quoi? Comment? il n'y avait pas à en douter. Emile sentit un malaise l'envahir, un grand trouble, une émotion douce, amère, déchirante et il fallut que le vieillard, après qu'il eut éteint ses quinquets et contemplé

cet homme qui l'intriguait depuis un bon moment, le touchât doucement à l'épaule et lui dit :

— Hé ben, l'petit père, faut vous en aller. C'est fini.

XX

Aussitôt Emile s'éloigna à grands pas. Il traversa le boulevard et ne s'aperçut point que c'était du mauvais côté, car il pensait à autre chose et marchait sans rien voir. Le café Pierrot, dont, sans le reconnaître, il contourna l'angle, était pourtant tout éclairé. Emile continua son chemin et, soudain, découvrant une brasserie pleine de monde, il fut pris d'un besoin irrésistible de ne plus être seul, entra, choisit une table, s'assit, regarda ses voisins.

Une odeur de choucroute, de pipe, de bière sure, le saisit à la gorge. Emile en fut d'abord gêné, mais le couple qu'il avait à sa droite se serra légèrement pour lui faire place, et cette attention le toucha.

— Merci, remercia-t-il avec effusion.

A sa gauche, les deux coudes sur la table, l'air triste et morfondu, était assis un jeune homme de mine douteuse qui le dévisagea distraitement. Emile le surveilla du coin de l'œil, puis il appela le garçon et commanda un verre de vin.

— Ici, dit le jeune homme, à qui Emile ne demandait rien, on prend surtout d'la l'vure de bière.

— Tiens, pourquoi?

— Ça purge le sang, répondit-il.

Emile n'insista pas. Il se mit à regarder dans la salle. Les gens qui s'y trouvaient et qui absorbaient en effet une espèce de purée liquide, qui était de la levure, fumaient, jouaient aux cartes. Des commerçants du quartier flanqués de leurs épouses, des filles, des gentlemen peu distingués, de blêmes adolescents composaient la clientèle. Emile observa et écouta. Une rumeur lourde

lui bourdonnait aux oreilles, le berçait, l'engourdissait, le plongeait dans une demi-somnolence et, petit à petit, l'arrachait à lui-même et l'emplissait d'un morne bien-être.

— Oui, reprit lentement, à gauche, le jeune garçon, pour c'qui est des furoncles et d'l'humeur, la levure fait du bien. On vient exprès à c'tte brasserie pour ça... Toutes sortes de gens.

— Ah! oui?

— Probable, affirma l'inconnu.

Emile demanda :

— Vous aussi? Est-ce pour la levure?

— Moi, dit-il, j'viens pas seulement pour la levure. J'viens pour une femme. Comprends-tu?

Il bâilla, se cacha la figure dans les mains, puis, souriant avec tristesse, déclara :

— Seulement, elle n'est pas là, la garce! elle s'en fout! Elle m'laisse tomber!

— Mais non, fit doucement Emile. Ayez patience. Les dames sont toujours en retard : elles veulent qu'on les désire.

— Oh! dis!

— Certainement.

L'inconnu haussa les épaules.

— Vous ne me croyez pas? interrogea Emile... Les dames...

— Celle-là, grogna le jeune homme, ça m'épaterait qu'elle radine.

— Mais pourquoi?

— Parce que j'la brûlerais si elle s'amenait, murmura-t-il. Va, elle le sait, elle s'y risquera pas. J'y filerai un coup d'pétard.

— Comment?

— Tiens, vise, dit plus bas ce surprenant individu, en plongeant une main dans sa poche et en sortant un revolver.

Emile se détourna.

— Avec ce bibelot-là, poursuivait l'autre, hein? y a des chances pour qu'elle aye son compte, pas vrai?

— Et ensuite?

— Quoi, ensuite ?

— Vous, répondit Emile que cette conversation ennuyait. On vous arrêtera.

Le jeune homme ricana. Il fit disparaître son arme et fixant de son regard un point vague devant lui :

— On m'arrêtera pas, débita-t-il farouchement. Ça, jamais, j'te l'promets.

— Allons donc, fit Emile... cela ne dépend pas de vous.

— Des fois...

— Ce n'est pas raisonnable.

— Je me tuerai, dit alors le jeune garçon, et la preuve...

Il se fouilla, tira de son veston des papiers tout fripés qu'il déplia, plusieurs lettres, des enveloppes, les tendit à Emile.

— Veux-tu voir? demanda-t-il, en s'approchant sur la banquette. Voilà... C'tte bafouille est pour les flics où j'déclare que j'ai donné volontairement la mort à la fille Poiremat, Cécile, et à moi également... n'est-ce pas? Tout est prévu. Quant à ces lettres, c'est les lettres à Cécile.

Il en parcourut une des yeux, puis, désignant du doigt un passage qu'il jugeait particulièrement offensant, il lut :

Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Je ne peux plus être à toi comme par le passé, parce qu'avec Albert ma vie est autrement assurée qu'avec toi. Et il se fait respecter, Albert. Il est juste avec un chacun, sérieux, toujours bien poli. C'est un homme de raison. Il a promis qu'on se marierait. Ainsi, toi, tu n'as jamais su me rendre heureuse ou tu n'as pas voulu. Je comprends que mon fric seulement t'intéressait et que du moment que tu me le croquais...

— La vache, émit sourdement le lecteur.

... du moment que tu me le croquais, ça t'était tout à fait égal que j'aye du mal à le gagner. Réfléchis à ta façon de te conduire vis-à-vis de moi quand je rentrais sans un. On peut être étonné que j'aye si longtemps supporté tes mauvais traitements, mais à présent inutile d'insister. J'ai pas peur. Albert sait qui tu es et il peut toujours te parler quand tu le désireras, à cause que si l'envie de vouloir me chercher des ennuis te venait, ça serait vivement réglé.

— Crois-tu? dit-il alors, d'une voix haineuse et détimbrée.

—Vous lui preniez donc ses sous? demanda discrètement Emile. Est-ce vrai?

— Bédame! s'exclama le jeune homme. Tu voudrais pas des fois qu'j'y en balance? Ah! tu vas fort quand même! T'exagères!

— Non, fit Emile. D'après cette lettre, votre amie se plaint qu'elle n'était pas heureuse avec vous. C'est une raison valable.

— Quoi?

— Ben, cette femme, elle aimait d'être considérée, respectée. Elle ne vous le cache pas.

Il ajouta comme à regret :

— Toutes les femmes pensent ainsi... J'en connais... Elles ont toutes dans la tête d'être heureuses.

— Heureuses! heureuses! répéta l'autre.

— Puisqu'elle vous l'a écrit.

— J'y en foutrai, répondit le jeune homme.

Il ramassa ses papiers, en silence, les bourra dans une poche. Après quoi, sur un ton de profonde déception :

— Y a pas à être heureux, d'abord, décréta-t-il, quand on voit c'qu'est la vie. Ça n'a pas de sens, ce mot-là. Aucun sens. Suffit qu'on aime. Est-ce qu'on est heureux quand on aime?... On n'y fait pas seulement attention. C'est plus tard... on s'met c'tte idée-là dans le crâne... on s'tourmente...

— Oui, dit Emile. Pourtant...

Mais l'autre l'arrêta net.

— Toi, par exemple, questionna-t-il, avec un mépris évident, t'es-t-il heureux?

— Je ne sais pas, riposta Emile, qui ne savait pas où voulait en venir son interlocuteur. Ça n'a guère d'importance.

— Ben, si ta poule te charriait, telle que celle-là, que ferais-tu?

Emile demeura bouche bée.

— Réponds.

— Mais je n'ai pas de femme, balbutia-t-il. Comment voulez-vous que je réponde? Je vis seul. Je travaille.

— Et t'en as jamais eu?

— Je... je...

— Oh! quoi, tu peux parler, t'sais !

Emile, embarrassé, se tut. Il tourna la tête craintivement, regarda dans une nouvelle direction et, tout à coup, stupéfait, il s'exclama :

— Par exemple! monsieur Bébert!

Bébert lui fit signe de la tête.

Il occupait en compagnie d'une fille une table à droite sur le côté, et n'avait pas encore aperçu Emile quand celui-ci le reconnut.

— Qu'est-c'que tu fabriques là? dit Bébert tranquillement, à voix haute.

Emile n'osa pas lui poser la même question. Il eut un rire idiot.

— T'es en vadrouille?

— Oh! pas longtemps, expliqua-t-il. Il pleuvait. Je suis venu me mettre à l'abri.

— Nous aussi, répliqua Bébert.

Il héla le garçon et Emile, pendant ce temps, put à loisir considérer la nouvelle conquête de Bébert qui, effrontément, lui souriait.

C'était une brune avec de grands yeux bleus, une toute petite bouche, qui montrait ses jambes plus haut que le

genou et portait des bas de soie. Elle était joliment habillée. Ses cheveux noirs frisés, coupés sur la nuque et rabattus en frange sur le front, la coiffaient agréablement. Elle promenait perpétuellement, entre deux lèvres violemment peintes, la pointe de sa langue, la remuait, plissait par moments les narines.

«Qui est-ce? » se demanda Emile.

Il baissa tristement le nez, but une gorgée de vin, s'essuya les moustaches. Mais Bébert se levait. Il vint jusqu'à la table d'Emile.

— Entre hommes, commença-t-il gaîment, n'est-ce pas, on s'cache rien? Veux-tu prendre quelque chose avec nous?

— Merci, répondit Emile. J'allais partir.

— Comme tu voudras, fit Bébert. Seulement — et il cligna un œil — t'as pigé? Raconte pas qu'tu m'as vu.

— Pourquoi? Vous n'rentrez pas?

— Mais si. Dans un moment.

— Ah! tant mieux, dit Emile. J'ai justement rencontré Irma ce soir : elle cherchait après vous.

— Pas possible!

— Je vous assure.

— Ben, déclara Bébert, t'en fais pas. Quand j'rentrerai, ça se passera sans secousse. Mais l'ouvre pas surtout. Hein? Tu l'promets?

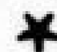
— Allez! articula honteusement Emile. Soyez sans inquiétude. S'il n'y a que moi pour embêter Irma avec des racontars, elle ne saura jamais rien. Je vous le jure, monsieur Bébert. Rien... pas ça... pas un mot... pas un seul...

En même temps il tirait de l'argent de son porte-monnaie, l'avançait sur la table au garçon, lui donnait un pourboire.

— Tope là! fit Bébert.

Les deux hommes se serrèrent la main et Bébert ajouta sur un ton net et détaché :

— Tu tiendrais pas parole, maintenant, sans blague... j'te préviens, ça serait sur toi que ça retomberait.



Cinq minutes plus tard, Emile était dehors et, ne comprenant rien à cette suite d'événements incohérents, il les maudissait et ne savait quoi entreprendre, quand il revit, sous la voûte du métro, le petit manège devant lequel il s'était tout à l'heure arrêté et cela acheva de le désemparer. Il se rappela l'émotion qu'il avait ressentie à cette même place en écoutant la musique, puis le vieillard qui s'était approché pour lui dire : « Hé ben, l'petit père »...

« Oui, songea-t-il stupidement. C'est fini. »

Il établissait entre ces paroles et le sens qu'il leur prêtait une correspondance si étrange qu'il crut que le vieillard les avait prononcées pour l'avertir avant tout le monde et lui donner le temps de se bien préparer. Mais se préparer à quoi? Emile l'ignorait. Il sentait seulement que quelque chose en lui était brisé, détruit à tout jamais et, plus il y pensait, plus il avait la certitude que, cette fois, c'était la fin.

Cette idée l'attendrit. Elle lui parut d'abord injuste, intolérable, mais il s'y habitua, car il se sentit soudain si affreusement seul dans la vie qu'il eut tôt fait de se convaincre qu'il n'y tenait d'aucune façon. Que faisait-il sur terre? Il était las, découragé, sans force, sans volonté. Qu'il disparût, personne ne le regretterait. Non. Personne. Il ne laissait qu'Irma derrière lui et, peut-être, Belle-Amour. Mais c'était des femmes et Emile crut entendre son voisin de la brasserie ricaner et lui déclarer qu'il était prêt à donner volontairement la mort à sa maîtresse, puis à se tuer. Pourquoi pas? Il en vint sérieusement à se le demander. La conversation qu'il avait eue avec ce personnage agissait maladivement sur lui, le poursuivait. Il pensa à la lettre écrite par la fille Poire-

mat, Cécile, dont il épela le nom tout haut, en marchant, et cela lui parut si naturel qu'elle mourût d'une balle de revolver qu'il la vit, étendue par terre avec du sang contre la tempe... du sang très rouge et qui coulait, qui s'échappait de sa blessure comme il l'avait pu constater la nuit où Bébert s'était sauvagement jeté sur lui et l'avait frappé avec son couteau.

« Enfin, n'est-ce pas? se dit-il... beaucoup de sang... partout... plein après elle... »

Il imagina la scène, de point en point, avec son dénouement tragique auquel, par un lien mystérieux, il se trouvait étroitement mêlé, et il dut s'y prendre à plusieurs fois, pour faire la différence. C'était le sang qui fascinait Emile et il s'en souvenait avec une espèce de plaisir. En outre, il songeait à Bébert. Il flairait sa présence dans toute cette affaire compliquée et, sans la découvrir autrement qu'à travers le mépris que lui inspirait ce petit homme cruel et volontaire, il se heurtait à elle à chaque pas, avec angoisse, et ne pouvait s'en dégager.

XXI

Emile rentra vers une heure du matin et la Rouque, qui était couchée, l'appela et lui demanda s'il savait où était Bébert, car elle l'avait attendu sans succès, depuis minuit, au bar Tango.

— Non, répondit Emile. Je l'ignore.

— D'habitude dit la fille, il est exact... minuit, une heure, il rate jamais d'me r'joindre. Ce n'est pas naturel... Y a quelque chose.

— Que veux-tu qu'il y ait? répliqua Emile. Il sera avec des amis.

— Quels amis?

— M. Bouboule, par exemple!

—Bouboule? Non, il était au bar.

— Alors, je ne vois pas, fit Emile. Je ne saisis pas.

mais va, reste tranquille. Il ne tardera plus maintenant.

Il souhaita le bonsoir à Irma, gagna sa chambre et aussitôt la pensée de Bébert l'assaillit. Quoi qu'il tentât pour s'endormir, Emile n'y arrivait point. Il eut beau demeurer longtemps les yeux fermés, cent images inquiétantes s'agitaient dans sa tête, s'y débattaient.

« Oh! assez, maugréa-t-il, assez... »

Il entendit la Rouque remuer dans son lit, songea qu'elle n'était pas heureuse et cela le toucha. Insensiblement, il en venait à la plaindre et à se dire que c'était la faute à Bébert, que si celui-ci disparaissait, tout retrouverait son cours naturel et quotidien, son calme, son équilibre. Il en avait la certitude. Cette idée s'imposa à lui et, petit à petit, il se sentit moins seul, moins abattu. Il fallait que Bébert disparût ou quittât la Rouque, et Emile l'admettait aisément, puisque Bébert avait une autre femme et n'était pas encore rentré. Il devait certainement l'avoir accompagnée chez elle et s'y être attardé. Emile ne tenait pas en place. Il espérait que Bébert demeurerait chez cette femme, y passerait la nuit et ensuite n'oserait plus se montrer à Irma. Il n'y avait là rien de vraiment impossible. Au contraire, c'était ainsi que les choses allaient se présenter, s'enchaîner, s'arranger. Elles aboutiraient fatalement, sans aucun drame, à la suppression — pour Emile — de Bébert, et il en éprouva un si grand réconfort qu'il eut envie de prévenir la Rouque et de tout lui conter.

En effet, Bébert ne rentra pas de la nuit, et on ne le vit pas non plus les jours suivants. Irma ne vivait plus. Elle cherchait Bébert dans les bars, importunait Bouboule, pleurait seule dans sa chambre des heures entières et refusait toute consolation. Son désespoir était affreux. Parfois elle s'emportait, débitait mille injures, et parfois, comme une âme en peine, frappait à la porte d'Emile, s'asseyait près de son lit, sanglotait, s'essuyait les yeux.

— Voyons, Irma! disait Emile, un peu de courage.

— Non... Laisse-moi! Laisse-moi! répondait-elle.

— Mais retiens-toi au moins! Il reviendra. Il n'est pas perdu.

— Oh! tu penses!

— Pourquoi ne reviendrait-il pas?

Irma se mouchait bruyamment, puis, secouant la tête, elle déclarait :

— Il en aura trouvé une autre... et... n'est-ce pas? moi il s'en moque pas mal. Il s'en fout... C'est un salaud! un dégueulasse!

Ce n'était pas Emile qui pensait le contraire, mais il réservait son avis, de crainte qu'Irma lui reprochât de ne pas soutenir Bébert ou de profiter de ce qu'il n'était point là pour le traiter comme elle faisait. Elle, avait des raisons de femme. Ce n'était pas les mêmes que celles d'Emile. Enfin celui-ci, par précaution contre le sort, se gardait maintenant de raconter ce qu'il savait, car il aurait suffi qu'il parlât — croyait-il — pour que Bébert revînt. Il éprouvait au fond du cœur trop de satisfaction pour aller tout gâcher. Ah non! pas d'imprudence! Mais certains soirs il était étonné de ne plus voir Bébert dans la cuisine ou dans la chambre d'Irma, et il comptait les jours avec l'idée qu'au huitième ou neuvième il pourrait enfin s'en réjouir librement et, peut-être, le montrer.

Jusque-là, quoique Irma insistât souvent et le gênât par des questions auxquelles il hésitait à répondre, Emile se promettait de ne rien laisser voir ni dire qui pût compromettre sa propre tranquillité. Il y avait trop longtemps qu'il la désirait, qu'il soupirait après cette quiétude pour risquer de la perdre. Pas si bête. Il n'était pas tenté de retomber dans son erreur. Après tout, chacun pour soi, n'est-ce pas? Irma se consolerait. Elle oublierait Bébert et la vie reprendrait comme par le passé, égale, monotone.

Déjà, quand il rentrait, le soir, de son travail, Emile n'était plus le même homme. Il avait recouvré sa ponctualité et se faisait peu à peu respecter des stupides prostituées qui s'étaient autrefois acharnées après lui. Celles-ci ne le reconnaissaient plus, tant il était distant, froid, impassible. Et Belle-Amour qui dépérissait se demandait avec stupeur les raisons de ce changement. Emile ne s'occupait pas plus d'elle que si elle n'eût point existé, et l'infortunée créature, dans son ivrognerie, croyait de bonne foi qu'elle avait fait un rêve.

Hélas! Emile devait bientôt arriver aussi à la même constatation. Un rêve! Il avait fait un rêve... car le neuvième soir, à la date précise qu'il s'était fixée, Bébert, qui l'attendait en bas dans la rue, l'accosta.

— Viens, dit Bébert, on va monter ensemble.

Emile le regarda.

— Ben quoi! fit Bébert sourdement, j'ai rien d'cassé. Me v'là... Tu n'me remets pas?

— Oh! si, répondit tristement Emile.

Il grimpa l'escalier, suivi de son bourreau qui, les mains dans les poches, sifflotait avec insouciance. Pourtant, sur le palier, il cessa de siffler et, saisissant Emile par un bras :

— T'as pas jacté, au moins? demanda-t-il... J'ai ta parole?

— Vous l'avez, dit Emile.

Il ouvrit la porte, s'effaça pour que Bébert entrât, attendit.

— Ah! Bébert! s'écria Irma... comment, c'est toi?... toi, mon chéri... c'est toi... Bébert!...

— Il en est question! répliqua simplement celui-ci.

Irma fondit en larmes et se jeta en pleurant au cou du petit homme qui lui tendait les bras.

Puis, radieuse :

— Emile, tu vois... il est revenu! Bébert!... il est revenu... il est là... avec moi... Non? ce n'est pas possible...

j'ai trop d'bonheur... Emile, arrive... dépêche-toi... mais arrive, arrive donc!

— Oui, trop de bonheur, grogna Emile en refermant la porte.

*

Cette nuit-là, ils sortirent ensemble et fêtèrent le retour de Bébert à grands frais, boulevard de Grenelle, dans les diverses baraques où il n'y en avait plus que pour eux. Irma payait royalement. Elle ne voulait aucune explication de Bébert. Elle l'embrassait à tous moments, se serrait contre lui, délirait. Emile les accompagnait en silence. Il n'avait pas les mêmes motifs qu'Irma de se réjouir. Loin de là. Mais il faisait contre fortune bon cœur et tout au fond de lui prenait ses décisions.

— Quoi? qu'est-c'que t'as? lui dit Bébert avec une soudaine brusquerie... Fais pas c'tte bougie... T'es contrarié?

— Ne croyez pas ça, répondit-il. Je suis étourdi plutôt... Tout ce chahut, ce potin... ça me surprend.

— Allez! maintenant... Hop, là! Le manège! cria Irma.

C'était le manège de lapins et instantanément Emile fut hissé par Bébert sur le dos d'un de ces animaux et posé à califourchon. Il en fut stupéfait. Pourtant, le manège se mettait à tourner au son grêle et vieillot de sa petite musique, et Emile, qui avait à sa droite Irma, ferma les yeux. Une inexprimable tristesse l'étreignit, lui contracta la gorge. Il tendit la main à Irma et Irma la prit, la pressa comme elle faisait jadis quand il la montait sur ce manège et, pour qu'elle n'eût pas peur, restait à son côté. Mon Dieu! Etait-ce possible? Emile n'avait aucun effort à faire pour se rappeler ce temps-là. Les souvenirs lui arrivaient en foule, par centaines, gais et tristes et légers, impalpables comme des ombres parmi lesquelles il se sentait malgré lui entraîné. Du plus loin d'autrefois, ils accouraient vers lui, avec leurs pauvres sourires et leurs larmes, leurs chagrins d'enfants, si vains, si rapi-

dement oubliés. Ils voletaient à l'entour, le prenant dans une ronde capricieuse où parfois Emile se disait qu'il reconnaissait des visages, certains gestes, qu'ils étaient les visages de son père, de sa mère, de sa toute petite sœur, leurs gestes familiers. A travers un brouillard, ils lui apparaissaient pour le fuir aussitôt, passer comme l'éclair, revenir. Il était incapable de les retenir longtemps, car ils se dissipaient d'eux-mêmes, se confondaient avec d'autres visages, dont la ressemblance le frappait tant, évoquaient les moments heureux et disparus de sa petite enfance pour ne lui laisser enfin devant les yeux qu'une poussière brillante. Est-ce qu'Irma n'était point, elle aussi, le jouet de la même illusion? Emile n'osait l'interroger. Seulement, c'était lui à présent qui la tenait par la main, la serrait très fort et ne voulait plus la lâcher.

Il descendit comme ivre de sa monture, dépaysé, à la remorque d'Irma qui, excitée par les bruits et le ronflement de la foire, parlait d'entrer partout, riait, le secouait. Il était las. Il avait presque envie de pleurer et, quand Bébert attirait contre lui la Rouque et lui donnait un baiser, il aurait voulu le mordre et se faisait plus pesant à traîner.

— Ben, voyons, marche, dit Irma.

Bébert lui annonça :

— Si qu'tu t'pends d'cette façon après elle, on va te semer, n'est-ce pas? Tu la fatigues...

— Mais non, répondit gentiment la Rouque. Il m'fatigue pas.

— Ah! vous voyez... vous voyez... fit Emile d'une voix pointue... c'est vous... Vous ne pouvez pas me sentir... Vous recommencez déjà...

— De quoi?

Irma dit doucement :

— Tais-toi, Emile. Soye raisonnable, ce soir.... Allons, t'es pas content?

— Il en bave, déclara Bébert. Tiens... mais regarde-le. Il m'blaire pas... moins que jamais.

— Bébert!

— Moi? demanda Emile... qu'est-ce que je vous ai fait?

— Oh! ça suffit.

— Hé bien, bonsoir! s'écria Emile hors de lui. Je ne supporterai pas que vous me reprochiez plus longtemps mes façons d'agir. Je me conduis comme il me plaît et vous n'avez rien à y voir.

— Là, tu l'entends! dit Bébert à Irma. Sa sale tête de cochon... Oh! il n'a pas changé.

— Tant pis!

Irma voulut le retenir.

— Non, affirma Emile. Je m'en vais. Cela vaut mieux. Je m'en vais. Je te laisse avec lui, Irma. Bonsoir, bonsoir.

Et il disparut en courant.

XXII

Le lendemain, Emile acheta un revolver. C'était un mardi. Il s'en fit expliquer le mécanisme, rentra, cacha l'arme sous son traversin et ne parla ni à la Rouque ni à Bébert. Il était résolu et prétendait choisir l'heure qui lui conviendrait. Peu lui importait d'attendre plusieurs jours. Emile savait que Bébert ne lui échapperait pas et il éprouvait une joie diabolique à faire durer le temps et à se répéter que, seul, il pouvait décider d'agir quand le moment serait venu. Ce moment, rien encore ne le désignait. Mais Emile le sentait proche et il s'y préparait avec méthode et réflexion.

Quand il s'enfermait à présent dans sa chambre, le soir, et considérait longuement son browning, il se félicitait qu'il fût automatique, car il avait ainsi de plus nombreuses chances d'exécuter son plan. Cependant, il

ne maniait jamais son revolver qu'avec mille précautions, C'était le premier de sa vie. Il le posait quelquefois sur son lit, ou sur la cheminée, comme un objet avec lequel il devait avant tout se familiariser, puis s'approchant, l'examinant avec curiosité, il admirait qu'on pût donner la mort aussi commodément.

Dans son esprit, tendu par l'acte qu'il méditait journellement d'accomplir, Emile se voyait dirigeant le canon de l'arme contre Bébert et appuyant sur la gâchette. Il entendait partir le coup. C'était tout simple. En même temps, il se rappelait le naturel avec lequel son voisin de la brasserie lui avait déclaré qu'il abattrait Cécile et se tuerait ensuite. Cela le réconfortait. Il prenait modèle sur cet individu et, quoiqu'il n'eût pas personnellement le goût de l'imiter jusqu'à vouloir « se faire — comme l'écrivent les journaux — justice », il s'appliquait à rester calme en face des événements qu'il allait bientôt provoquer.

Il atteignit, de la sorte, la fin de la semaine sans se trahir ni rien laisser percer de son projet. Bébert, qu'il rencontrait dans la cuisine ou le couloir, ne lui adressait pas la parole. Seule, Irma — et encore, lorsqu'elle était sûre que personne ne pouvait la surprendre — souhaitait le bonsoir à Emile et l'engageait à surveiller ses nerfs.

— Bon, maugréait-il. Je ne le cherche pas.

— Bien sûr, disait la fille. Mais que veux-tu? du moment qu'on habite ensemble, n'est-ce pas? on peut pas s'faire la guerre.

Et, comme Emile détournait sournoisement les yeux :

— Va, lui promettait-elle. Ça s'arrangera. Un jour, j'y parlerai. Tu verras...

— Oui, on verra, répondait Emile qui gagnait alors sa chambre et, planté devant le miroir, se regardait attentivement. On verra. Je te le promets. On s'en apercevra.

Il ricanait, se passait lourdement la main sur le visage, bâillait, hochait la tête et parfois, inquiet de se sentir

si maître de sa personne, s'obligeait, pour n'y plus penser, à mettre en ordre les divers objets qui lui appartenaient.

C'était maintenant sa grande occupation. L'un après l'autre, il rangeait soigneusement sur la table de toilette son savon, sa brosse à dents, son peigne, son blaireau, son rasoir, puis il pliait dans un placard de vieux effets, du linge, cirait ses chaussures, s'appliquait à les faire briller. Il apportait un zèle déconcertant à des détails qu'un homme, à l'ordinaire, néglige, y revenait obstinément, maladivement et, à la fin, les heures coulaient plus vite sans entamer sa volonté.

Grâce à cette singulière méthode, quand Emile s'éveilla le dimanche, un peu après midi, il était prêt. Il se leva donc aussitôt, mit ses chaussettes, passa un pantalon, puis, armé du browning, se dirigea vers le couloir pour se rendre chez Irma. Mais un fait qu'il n'avait point prévu contraria sa décision. La porte d'Irma était fermée à clef. Emile dut alors revenir lentement sur ses pas, car il voulait surprendre Bébert pour ne point le manquer et il risquait en appelant de lui donner des doutes. Cela l'irrita. Pourquoi cette porte se trouvait-elle fermée? Il chercha, se posa cent questions, n'en résolut aucune, tourna tristement dans sa chambre.

— Patience! se disait-il. Allons! Ce n'est pas au dernier moment...

Il attendit, debout, l'arme à la main, une partie de l'après-midi, marchant et s'arrêtant, écoutant si Bébert dormait. Il faisait froid. Un froid humide. Entre les lamelles des persiennes le jour rayonnait sans éclat. Emile prêta l'oreille : il entendit la pluie tomber dehors avec un glissement confus qui, parfois, quand le vent changeait, crépitait contre les volets, plus fort, plus doucement. A la longue, ce bruit d'eau agissait sur Emile, le pénétrait, l'engourdissait. Il dut se ressaisir, se secouer. Puis il regarda l'heure à sa montre, s'assit, plaça son

browning à portée sur la table, compta jusqu'à deux cents, trois cents, cinq cents... Il commençait à se lasser. Peu à peu le froid s'emparait de lui, le glaçait, le parcourait de brusques frissons. Comment se faisait-il que la Rouque ni Bébert ne fussent point encore réveillés? Il ne se l'expliquait pas et cela — plus il y pensait — l'agaçait, l'irritait, lui ôtait ses moyens.

— Non, non, déclara-t-il tout haut. Je ne calerai pas. Je tiendrai. C'est aujourd'hui...

— Que dis-tu? fit alors une voix qui était celle d'Irma. Tu parles seul?

Il ne répondit pas.

— Emile! appela la fille. Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

Bébert poussa un grognement.

— Il n'y a rien, dit Emile en se hissant gauchement sur ses jambes. Je dors.

— Oh! tu dors! répliqua la Rouque. Depuis deux heures au moins que tu marches. T'as pas fini? Couche-toi, voyons... nous embête pas toujours.

Mais Bébert se levait et Emile en reçut comme un choc en plein cœur. Il étouffait. Ses mains tremblaient. Pour ne pas lâcher l'arme qu'il avait aussitôt saisie, il dut la reposer près de lui, à la même place, et elle lui faisait peur maintenant, elle l'épouvantait. Il n'osait pas la reprendre à nouveau, de crainte qu'elle ne partît du coup. Il ne se rendait compte de rien. Il ne savait pas. Il ne savait plus.

Cependant, Bébert, qui s'était chaussé, allait et venait, et le moment inévitable approchait. Emile se contracta, s'empara du browning, fit un effort immense.

— Soye pas long! entendit-il Irma dire à Bébert.

La porte s'ouvrit. Bébert passa dans le couloir, s'y arrêta pour décrocher sa casquette, prit son temps, tourna la clef dans la serrure de l'entrée, poussa cette seconde porte, la ferma. Emile n'avait pas fait un mouvement.

Alors il comprit qu'il ne pourrait jamais commettre cet acte que, depuis une semaine, il s'était juré d'accomplir, et il se jeta sur son lit. C'était au-dessus de ses forces. Il ne pouvait pas. Le courage lui manquait. Il n'avait donc aucun courage?... rien... aucune énergie, aucune force?... Il pleura... Il se lamenta. Il appela Irma à son secours. Il la supplia de venir... et, soudain, quand il la vit près de lui, bouleversée, l'écarta brutalement et se mit à l'injurier.

— C'est toi, oui, lui cria-t-il avec une fureur insensée, toi... c'est ta faute... va-t'en... va-t'en... oh! par pitié... ne reste pas ici. Va!... mais va-t'en... va le rejoindre...

— Mais qui? rejoindre qui? Explique-toi! Voyons! Pourquoi m'appelles-tu? demanda-t-elle. Tu es fou?...

— Avec lui! pars!

— Qui, lui?

— Bébert, dit Emile accablé... Il est parti, n'est-ce pas? Il s'est sauvé?

— Bébert?

— Oui. Réponds... il... il...

Irma ne saisissait rien à cette scène. Elle voulut expliquer à Emile que Bébert était descendu chercher du rhum et des cigarettes, il ne l'écoutait pas. Il bredouillait des mots sans suite, gémissait, voulait absolument la renvoyer. En chemise, devant lui, elle cherchait à le raisonner. Elle lui tenait tête, décidée à ne pas céder, quand tout à coup, elle jeta un cri, se précipita vers le revolver.

— Ah! mais non, dit Emile en s'en emparant. Ça, c'est à moi.

— Emile!

— A moi, répéta-t-il en braquant le revolver dans sa direction... Hein?

Irma devint livide, tendit les mains, recula vers la porte; mais il était trop tard. Le première balle, tirée

presque à bout portant, l'atteignit au ventre, puis une autre, une troisième, et elle s'affaissa lourdement, tandis qu'Emile épuisait sur elle son chargeur et, soudain délivré, tombait à genoux et, tout en larmes, lui demandait pardon.

FRANCIS CARCO.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme*, tomes I et II, Boivin et Cie. — Gabriel Remy : *René Le Pays, sa vie, ses œuvres et son milieu*, Association des Etudiants de Doctorat. — René Le Pays : *Nouvelles Œuvres suivies du Dialogue de l'Amour et de la Raison*, Introduction et notes d'Albert de Bersaucourt, Editions Bossard. — Baltazar Gracian : *Pages caractéristiques*, précédées d'une étude critique par André Rouveyre, traduction originale et notice par Victor Bouillier, avec un portrait et deux hors textes, « Mercure de France ». — Mémento.

On a souvent reproché à Emile Faguet sa production excessive, ce prurit d'écrire qui lui permettait d'alimenter en copie plus de vingt publications à la fois et de lancer, en outre, tous les ans, bon nombre de volumes originaux. Ecrirait-il encore dans l'autre monde? Des ouvrages portant son nom sortent de temps à autre de diverses officines de libraires. Rassurons-nous : ces ouvrages sont des inédits laissés par le fécond critique ou encore, comme cette **Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme**, des leçons faites à la Sorbonne et conservées dans un gros registre.

M. Fortunat Strowski nous présente, accompagné d'une biographie et de considérations excellentes, ce dernier travail. Il porte une grande et juste admiration au disparu. Il lui rend un hommage mérité. Il ne cherche pas à le défendre contre certaines négligences de style. Il dit simplement que, dans son rôle de professeur, le défunt témoignait d'un grand souci de documentation et d'exactitude, d'un vif désir de comprendre et de clarifier et que, pendant toute sa carrière hors de l'université, il chercha, avec ardeur, le talent pour le signaler à l'attention du public et l'aider à sortir de l'obscurité.

Cela est vrai, très vrai. On peut reprocher à Emile Faguet quelques parti pris désagréables à rencontrer dans l'œuvre d'un critique éminent, sa haine de Voltaire en particulier; mais il a

joué (et cela est à sa gloire), dans le mouvement littéraire de son époque, le rôle d'un Sainte-Beuve avec moins de talent peut-être, mais avec tout autant de culture, moins de goût pour des recherches personnelles, mais avec une faculté analogue d'analyse.

C'était un très grand lecteur, intéressé par toutes choses, scrutant les anciens autant que les modernes, ne répétant point, comme beaucoup de ses confrères, des leçons apprises, se faisant une opinion d'après ses lectures. Les étudiants et même les lettrés qui n'assistèrent point à ses leçons de Sorbonne parcourront avec profit cette *Histoire de la Poésie française* dont deux tomes ont déjà paru. Le premier contient des études à la fois biographiques et critiques sur Agrippa d'Aubigné, Desportes, Bertaut, Malherbe, Racan, Maynard. Emile Faguet ajoute, à cette pléiade de vrais et grands poètes, le père Joseph, l'Eminence grise, qui, comme son maître, Richelieu, mais tout de même avec plus de grâces que lui, protégeait les marchands d'immortalité et ne dédaignait pas de taquiner la muse. Peut être le père Joseph, si remarquable dans le domaine où s'exerça son génie, ne méritait-il pas une place dans cette étude où ne figurent pas, hors Régnier, les satiriques, et Colletet, Godeau, Tristan Lhermite, Voiture, Boisrobert, etc...

Le second volume contient de bonnes pages sur ledit Régnier, Honoré d'Urfé, Théophile de Viau, Cyrano, Saint-Amant et Gombaud. Là, le jugement d'Emile Faguet ne paraît pas toujours exact. Visiblement il préfère le classique et monotone Malherbe au pétulant et pittoresque Régnier, dont le réalisme le choque et auquel il reproche quelque bassesse de pensée en même temps qu'une absence de goût. Il semble bien cependant que Régnier fut un artiste très supérieur à Malherbe et qu'il disposa, pour exprimer ses sentiments et sensations, de moyens autrement variés que le Normand. Si Régnier manqua de goût, assurément Ronsard dont il procédait en manquait singulièrement.

Emile Faguet envisage surtout en Honoré d'Urfé l'auteur de l'*Astrée*. C'est de l'*Astrée* qu'il donne une agréable analyse. Les vers y pullulent, mais jamais l'illustre Forézien ne passera pour un bon poète. Les diverses physionomies de Théophile de Viau sont présentées par le critique avec une certaine pénétration. Le libertin nous apparaît, dans ces pages, avec son séduisant pou-

voir. De même, Emile Faguet rend à Cyrano sa vraie, sa grande place dans la littérature. Il montre l'importance de ses idées philosophiques et précise que les persécutions ne réussirent pas à anéantir le goût de la libre pensée. Il exècre visiblement cette libre-pensée : « L'esprit du XVIIIe siècle, et le plus mauvais, dit-il, est dans Cyrano » ; mais, du moins, il a fait effort pour la connaître.

Il existe des manuels de littérature où Cyrano est nommé. Ils sont rares. Dans ces manuels, on le qualifie ainsi : « Un pauvre fou ». Jugement plus que sommaire. Emile Faguet a voulu pénétrer la pensée d'un certain nombre de déments de cette sorte, proscrits des études classiques pour leur indépendance d'esprit. Il ne les goûte guère. Du moins, les ayant lus, leur rend-il quelque prestige en réformant l'arrêt qui les condamna. Voilà un de ses mérites, avec plusieurs autres. Il est grand.

Nous ignorons quels poètes le troisième volume d'Emile Faguet nous présentera. Gageons qu'il ne contiendra pas un mot sur **René Le Pays**. Ce Breton, exilé pendant presque toute sa vie en Dauphiné, n'a guère trouvé de biographes que parmi d'autres Bretons désireux d'exalter leur petite patrie. Un Allemand cependant, un sieur Johan Igel, s'avisa un jour de consacrer tout un volume à ce singulier personnage connu sous le nom de *Singe de Voiture*. Il ne parvint pas à le sortir de l'ombre.

Pourtant René Le Pays connut, vers le milieu du XVIIe siècle, et après la publication de son ouvrage principal, *Amitiés, Amours et Amourettes*, une enviable renommée, malgré quelques coups de boutoir de Boileau. M. Gabriel Rémy, dans une bonne thèse, **René Le Pays, sa vie, ses œuvres et son milieu**, M. Albert de Bersaucourt dans une introduction substantielle, intelligente et pleine d'esprit aux **Nouvelles œuvres de René Le Pays**, nous en donnent l'assurance. Leur conviction s'est établie sur le nombre très grand de réimpressions que les éditeurs firent des différents livrets (prose et vers) de leur personnage.

René Le Pays, d'abord modeste fonctionnaire, puis directeur des gabelles à Grenoble, eût dû, de l'avis de l'un et de l'autre biographes, prendre place dans nos littératures aux côtés de Voiture qu'il continua, égala, surpassa peut-être, à leur dire, dans le domaine galant et précieux. La postérité fut injuste en l'ou-

bliant totalement. M. Gabriel Rémy étudie la vie et les écrits du financier-poète avec conscience et beaucoup de sérieux, M. Albert de Bersaucourt avec ironie et le sentiment de plaider une cause d'avance perdue, avec la satisfaction aussi d'avoir fréquenté un auteur plaisant, un homme sans cesse amoureux, un authentique épicurien. Comment le premier comme le second arrivent-ils à comparer ce muguet de province, plein d'un charmant talent assurément, avec Voiture, qui fut roi au Royaume de Coquetterie, chef du parti galant de France, idole de l'Hôtel de Rambouillet, modèle de tous les « blondins » cajôleurs de dames, mais aussi, le cas échéant, bon politique et capable de remplir des missions importantes ou de raisonner sur des thèmes élevés ? M. de Bersaucourt prétend même que la culture de Le Pays était supérieure à celle de son prédécesseur en l'art des épistoles. Ceci ne peut se soutenir. Voiture, en effet, avait fait des études supérieures, parlait l'espagnol et l'italien, connaissait le latin et le grec de manière assez approfondie pour donner des leçons au chanoine Costar, le plus docte des latinistes. Mais il cachait sa science. Il exécrait le pédantisme.

La gentillesse de Le Pays est balourde auprès de celle de Voiture. Elle manque de « bel air ». L'homme imprima tout ce qu'il écrivit. On peut l'apprécier en connaissance de cause. Voiture, au contraire, dédaignait toute publication, souhaitait que ses écrits périssent avec lui. On ne peut le juger d'après les compilations de Martin de Pinchesne, que Tallemant des Réaux, ami du poète, estimait ridicules. Nous avons signalé que la plus importante partie de l'œuvre de Voiture était aux mains dudit Tallemant des Réaux. Elle ne fut point publiée parce qu'un libraire s'opposa judiciairement à cette publication qui lui portait préjudice.

Ceci dit, nous croyons, avec MM. Rémy et de Bersaucourt, que les lettrés doivent s'intéresser aux travaux légers, délicats, souriants, pleins de charme et de finesse de René Le Pays. L'écrivain appartient incontestablement à la société précieuse, à une certaine société précieuse, celle des ruelles frivoles que jamais une idée ne préoccupa et non pas cette vraie société précieuse, prude d'un côté, galante de l'autre, qui lutta longtemps, l'une en faveur du maintien de toutes les traditions, l'autre pour secouer le joug de ces traditions.

Tandis que Le Pays commençait son rôle d'adorateur des

« caillettes » grenobloises, mourait en Aragon Baltazar Gracian, jésuite aux yeux pleins de langueur qui laissait de nombreux écrits, en particulier *El Heroe* et *l'Oraculo manual y Arte de prudencia*. L'un de ces écrits fut traduit en français à la date de 1645, l'autre sous le titre : *L'Homme de Cour*, en 1684. Il est probable que, dans la société lettrée où l'on connaissait généralement l'espagnol, les deux volumes durent avoir des lecteurs bien avant les traductions. Furent-ils aussi répandus que le prétendent MM. Coster, Bouillier et André Rouveyre ? Cela paraît improbable.

Nous avons par profession l'habitude de dépouiller ou de parcourir de nombreux textes du XVIIe siècle. Nous ne nous souvenons d'avoir rencontré que bien rarement le nom de Baltazar Gracian sous la plume d'un savant ou d'un épistolier. C'est Amelot de La Houssaye qui semble surtout avoir donné quelque renommée en France au singulier analyste et philosophe.

De nos jours, Baltazar Gracian connaîtra une gloire plus certaine. M. Coster a publié sur sa vie et son œuvre une fort savante thèse complétée par des recherches de M. Victor Bouillier. M. André Rouveyre, ayant rencontré sur sa route le subtil et féroce disciple de Loyola, s'est pris pour lui d'une admiration fervente et rêve de le porter au pinacle. Après avoir lancé une édition corrigée de l'*Homme de Cour*, il nous donne, sous le titre : **Pages caractéristiques de Baltazar Gracian**, des extraits choisis de toute son œuvre, que M. Victor Bouillier accompagne d'un appareil explicatif et critique.

Nous admirons beaucoup l'enthousiasme de M. André Rouveyre. Cet enthousiasme lui a inspiré une longue étude, fort intéressante, fort animée, où il malmène de nombreux Français dont le génie mérite peut-être plus d'aménité. Il cherche à y démontrer que Baltazar Gracian inspira plusieurs écrivains du XVIIe siècle, en particulier La Rochefoucauld et son groupe, exerça sur d'autres une vive influence.

Des rapprochements ont été faits entre les maximes de La Rochefoucauld et de Mme de Sablé et certains passages de l'*Oraculo Manual*. Elles sont incontestablement probantes. Mme de Sablé devait connaître l'espagnol. La Rochefoucauld, fort peu docte, l'ignorait vraisemblablement. Le moraliste dut utiliser les traductions de son amie.

L'influence de Gracian ne paraît guère aller très loin. M. André Rouveyre la découvre chez des écrivains postérieurs, et en Allemagne particulièrement. Ne déflorons pas son étude que le public lira avec profit. L'œuvre de Gracian, l'*Oraculo* surtout, mérite un examen attentif. Elle est d'un sombre cynisme. Nous ne la croyons pas faite à l'usage du monde, mais spécialement à l'usage des jésuites. Elle répond admirablement à tout ce que l'on connaît des facultés d'insinuation et de la volonté de domination de la compagnie. C'est un merveilleux *Moyen de parvenir* où le scrupule de conscience paraît singulièrement annihilé. L'art d'être honnête homme en France se pratiquait d'autre façon, d'une façon qui paraît, en définitive, plus digne de sympathie.

MÉMENTO. — Mme Marie Capitelli Quazza a publié à Mantoue une importante étude sur *Marie de Gonzague et Gaston d'Orléans*. On sait que Louise-Marie de Gonzague, duchesse de Nevers, plus tard reine de Pologne, ambitieuse jouvencelle, fille de Charles, duc de Nevers, souverain détrôné que la France rétablit sur son trône de Mantoue, poursuivit sans cesse le dessein de conquérir une couronne. Elle empauma Gaston d'Orléans, espérant, par la mort du débile Louis XIII, devenir reine de France. Ce prince manifesta l'intention de l'épouser. Marie de Médicis s'opposa aux projets des deux galants et fit emprisonner la jeune fille. Des négociations entre la France et Mantoue s'ensuivirent. Mme Quazza conte cette histoire d'amour où Gaston fut, comme de coutume, d'une déplorable lâcheté, d'après les documents inédits conservés aux Archives de Gonzague. Ces documents confirment généralement tous les faits connus d'après nos propres papiers diplomatiques ou autres, mais n'y ajoutent pas de révélations sensationnelles. Il était bon néanmoins de les mettre au jour. — *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1925. De M. J.-B. Pineau : *Erasme est-il l'auteur du* Julius ? De M. Gustave Cohen : *Le séjour de Saint-Evremond en Hollande*. De M. E. Beau de Lomenie : *Chateaubriand et le Literary Fund*. De M. J. Durry : *Quelques admirateurs italiens de Chateaubriand*. De M. P. A. Muenier : *Lettres inédites de Carlyle et de George Eliot à Emile Montégut*.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Pierre-Jean Jouve : *Les Mystérieuses Noces*, Delamain et Boutelleau. — René-Marie Hermant : *Ballades et Pamphlets*, Malfère. — Jacques Feschotte : ... *D'Amour*, « éditions Montaigne ». — Emmanuel Signoret : *Eve*, « éditions

Montaigne ». — Charles Forot : *Suite d'Automne*, Garnier. — Jules de Marthold : *Les Feuilles du Chêne*, Chiberre.

Assurément, si je lis un poème composé par M. Pierre-Jean Jouve, je n'éprouve aucun doute, je me trouve en présence d'un poète, ce qu'il écrit m'intéresse, m'attache,... m'attache et m'intéresse jusqu'à un certain point. Oui, je sens se former en moi, se mêler en moi des images, un monde d'images qui se chevauchent et s'enchevêtrent, parfois s'achèvent, se complètent, harmonieusement suggérées. Je sens naître, non si bien un chant que plutôt une possibilité, une promesse, une quasi-réalisation de chant. Quelque chose manque, ou il y a quelque chose dont je n'étreins pas la valeur. J'ai compris, j'ai suivi, j'ai entendu, j'admire, mais néanmoins je ne me sens pas complètement enchanté, ni transporté, ni satisfait.

Peut-être ne voudra-t-on, dans ce que je regrette, apercevoir que défaut d'appropriation, attachement inconscient à des préjugés d'éducation, à des habitudes ancrées dès l'enfance ? Soit. Mais je m'ouvre cependant à mieux que de la sympathie, à des mouvements, à des élans d'admiration moins concertée que spontanée. Ils se brisent toujours sur ce qui m'apparaît inachevé dans ces poèmes. Moins me semblent-ils contenir de rythme soutenu, lié, prolongé, qui évolue, faiblit en persistant et s'épanouit, que de cadence qui marque et soutient de place en place, ainsi qu'en de bonne prose, la progression du discours. L'élément proprement musical de ces poèmes m'échappe, j'y vois quelque chose qui se meut plutôt que de la danse, des jets successifs mais irréguliers, non point une arabesque formée et onduleuse par un jaillissement continu.

Est-ce de la prose ? Non certes, à proprement parler, non plus que les petits poèmes de Baudelaire, de Mallarmé, *les Illuminations* ou *la Saison en Enfer* ne sont, à vrai dire, de la prose. Quelque chose d'intermédiaire, — et c'est très beau, mais sous les doigts de M. Jouve s'amoindrit, parce qu'il ne s'avoue pas sa recherche précise, et s'imagine aller ailleurs. Ainsi, il n'use pas de toutes les ressources, et compte sur d'autres, celles-là même qu'il a omises, reniées, ou dont il mésuse.

Je ne m'en prends ni à son mérite que j'aime, ni à ses poèmes, car j'en sais de fort nobles, de fort hauts. Je choisirai, dans ce nouveau poème, **les Mystérieuses Noces**, un exemple :

Noble hautaine mélancolie, hauteur, sourire et liberté
Vous ai-je enfin trouvés sur le rivage de mon cœur
Un soir où la mer pénètre
Dans les pays de montagne
Un soir où l'on est plus jeune que sa jeunesse
Un soir où l'on a beaucoup souffert mais où plus rien
Plus rien n'est vain, plus rien n'est pour la cendre.

Ce morceau, plus proche de Bossuet que de Ronsard ou que de Walt Whitman, ne perdrait rien à être disposé comme s'il était écrit en prose ; les temps d'arrêt seraient les mêmes, l'élocution n'y changerait rien.

M. Jouve tire, ou croit tirer profit d'une ambiguïté de la forme ; or, c'est elle qui entrave mon essor vers lui. Il gagnerait, je présume, en force et en pénétration s'il penchait de l'un ou de l'autre côté : vers — ou poème en prose avoué, — et nous connaîtrions, sans réserve, un beau et grand poète de plus. Car je n'oublierai jamais que nous lui devons, ici même, de sûres et puissantes pages, et des tendresses, des amertumes, des joies de l'esprit et du cœur aux fortes pages du *Voyage Sentimental* et des *Tragiques*.

A de strictes et parfois à de malaisées disciplines s'est pliée la verve de M. René-Marie Hermant lorsqu'il a composé ses **Ballades et Pamphlets**. Epris, certes, de Tailhade vitupérateur et invectif, aussi de François Villon, jusqu'à écrire tels de ces poèmes « en vieil françois », il se soucie moins peut-être de la « ballade que Villon feit à la requestre de sa mère, pour prier Nostre-Dame » que des ballades plus trempées d'amertume. Il s'est fait, croirait-on, la voix même que Laurent Tailhade eût fait entendre s'il avait vécu, ardent et méprisant, les temps horribles de la guerre et surtout de l'après-guerre. M. Hermant semble avoir banni de son cœur tout élan d'indulgence ou de tendresse ; il est terrible autant que vrai, et à ces ballades tordues au thyrse des règles imposées, d'un métier peut-être qui appuie, mais très sûr, il adjoint un recueil de *pamphlets* dont la prose n'est pas moins désabusée, emplie d'indignation à la fois contenue et flagrante. M. René-Marie Hermant appartient à la race qu'on admire autant qu'on la plaint (mais il ne faudrait pas le leur dire) des esprits voués forcément aux déboires continuels, à la colère et aux sarcasmes, car ils méprisent, selon toute justice et

tout bon sens, la vie de leur temps, les gens surtout qui si bassement s'y conforment, s'en accommodent, en tirent parti ; et ils ne peuvent s'en exiler, dans le passé, dans l'avenir, dans le rêve ou le dédain, même dans un scepticisme conscient, élégant ou ironique ; ils ne parviennent pas à s'abstraire de ce dont ils souffrent, — ils croient peut-être au dogme si paradoxal de l'égalité sociale par la naissance ou par la loi, et que, si elle n'est établie aujourd'hui, elle s'établira, on le peut souhaiter, demain. Eh ! oui, peut-être, quand auront fondu, au souffle de l'amour et de la bonté universelle, l'égoïsme humain et la lâcheté : patience. Mais à quoi bon se morfondre en divagations superflues? M. R.-M. Hermant est un poète de talent vigoureux et volontaire ; tout le surplus n'est que fumée.

Voici un contraste complet : M. Jacques Feschotte s'autorise les rythmes du vers libre et y réussit à merveille, parce que son vers libre dessine sans cesse une arabesque harmonieusement flottante et tendue autour de l'alexandrin ou de l'octosyllabe. M. Jacques Feschotte vit de son rêve et pour son rêve, qui, comme il convient à un homme de son âge, est naturellement ... d'**Amour** ! d'amour parfaitement ordinaire et terrestre. Une curieuse pièce autobiographique dépouille de son mystère le mécanisme de sa féerie intime. Elle est admirablement menée jusqu'à son terme :

Les Dimanches de la province
Quand c'est l'hiver et qu'on est seul...

Souhaitons que longtemps ce poète subisse l'ennui morose de l'hiver dominical et de la province où, si je ne me trompe, il exerce quelque fonction publique, puisque de cet engourdissement prolongé et de cette torpeur se dégagent de pures pièces de lyrisme aisé et charmant, comme celle qui suit :

J'ai regardé vers l'Occident
A l'heure où le soleil se couche :
Dans la pourpre du ciel ardent
Il avait l'air d'un roi farouche...

Et je louerai M. Feschotte de n'avoir cédé aux faciles sollicitations des modes et des attitudes. Il ne brusquera pas le succès, mais lorsqu'il l'aura rencontré, ce sera un succès, non de snobisme, mais de choix et durable. Il lui a été naturel de chanter en tenant compte des traditions ; il se fût égaré en les rejetant, mais il les

manie à son gré, et les plie à son besoin ; son originalité est aussi sûre qu'est généreux et frais son talent.

Emmanuel Signoret ! *Vers dorés* ? *Daphné* ? *La Souffrance des Eaux* ? Quelles élégies encore, et les douze poèmes ? Non. D'un accent dont l'emphase n'est plus entraînante, où la griserie du développement lyrique n'enveloppe pas ainsi d'une atmosphère magique l'esprit du lecteur, c'est une **Eve** exaltée avec tous les dépits, les rêves, les déceptions, résignations et espérances d'un chanteur jeune et qui s'essaye au chant des rythmes divers, à susciter des images fraîches. Emmanuel Signoret : mais c'est le fils d'Emmanuel Signoret, son fils ! et notre joie serait grande de l'accueillir en souvenir, avec empressement et gratitude. Mais je ne sais si le souvenir de la grande ombre le gêne, le nouveau venu entasse, bons ou mauvais, les vers et les poèmes, courts, longs, sonnets, odes, comme au hasard plutôt que d'inspiration, ou du moins il la sollicite, la presse, l'épuise sans cesse, et son souffle, parfois fort musical, ne paraît ni très puissant ni très soutenu. Il y a (Gœthe, Heine) des traductions aussi, avec moins de brusquerie et de laisser-aller. Néanmoins quelques pages, mieux que des promesses ; j'ouvre au hasard :

> Je souffrais à l'heure où la plaine
> Etait vibrante de chansons...

Le hasard m'a bien servi. Il y a là de l'émotion, de la musique, une sincérité, tandis que parfois plus d'affectation et de volonté factice que le besoin impérieux et spontané de chanter. Il suffira que M. Signoret, je pense, se maîtrise et s'interroge ; il porte un nom redoutable et difficile à illustrer une seconde fois.

Son volume, avec des bois originaux de M. Jean Saint-Paul, est, comme celui de M. Feschotte, fort soigneusement présenté par les « éditions Montaigne ».

M. Charles Forot, après *la Ronde des Ombres*, parue en 1922, nous présente une charmante, fraîche **Suite d'Automne**, « chansons d'une jeunesse en fuite parmi les feuilles mortes ». Elles sont alertes, à peine teintées de mélancolies, et moins résignées que fraîchement résolues à céder désormais, l'âge et la sagesse aidant, à des agitations plus graves, à des propos austères et plus amples. Attendons M. Forot à ce pas ; il est certain que son métier agile et son talent le soutiendront aisément où il prétend atteindre.

Dans les sonnets qu'il intitule **les Feuilles du Chêne**, M. Jules de Marthold « évoque le passé et dépeint le présent, en gardant toujours le respect de la forme régulière et pure ». Son métier est d'un Parnassien ; M. Jules de Marthold par son âge se rapproche du Parnasse ; son inspiration est d'un érudit, et M. de Marthold a montré son savoir dans les curieuses études qu'il a consacrées à Villon. Plus évocateur que musical, son talent ne manque ni de grandeur vraie ni de souplesse ; il aura, comme il dit, pensé librement et parlé sans fard. Quel témoignage pourrait porter plus haut ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *Les femmes des autres*, E. Flammarion. — Major Heitner : *Le Satyre intermittent*, E. Flammarion.— J. Kessel et Hélène Iswolsky : *Les rois aveugles*, Edition de France. — Lucien Fabre : *Le Tarramagnou*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». — Eugène Montfort : *La maîtresse américaine*, édition du Monde Moderne ; *La Turque*, E. Flammarion. — Léon Lemonnier : *L'amour interdit*, E. Flammarion.

Les femmes des autres, par J.-H. Rosny aîné. Je ne crois pas que l'équivalent existe, dans aucune littérature, du curieux personnage que M. J.-H. Rosny a dessiné dans ce roman, et qui, libertin de tempérament, mais dépourvu de l'audacieuse confiance en soi propre à don Juan, n'entreprend que la conquête des femmes délaissées. Le besoin de consoler s'atteste, chez lui, presque aussi vif que le besoin de séduire ou d'aimer. Le hasard l'a fait riche, la nature honnête ou scrupuleux, à sa manière, et toujours prompt à secourir matériellement — d'ailleurs, de façon discrète, — les chères amies dont il fait bientôt ses maîtresses.

Jamais il ne charge sa conscience d'une vilaine action : surprise de l'innocence ou abus de la sincérité. La chance le sert, il est vrai, qui lui permet d'évoluer à peu près dans toutes les classes de la société, et de s'y créer de fraîches oasis sans communication les unes avec les autres. Fille du peuple ici, danseuse là, demoiselle de la petite bourgeoisie ailleurs, jeune veuve atteinte de phtisie en province, femme du monde, enfin... Et l'on comprend que ce qui ne fut, d'abord, chez lui qu'une inclination, devienne une espèce de vice ou de manie, de goût trouble des cœurs endoloris, des lèvres amères et des yeux en larmes, et qu'il

acquière, bientôt, dans son art, avec la sûreté d'un spécialiste, la subtile adresse d'un virtuose. M. J.-H. Rosny conte, comme il sait conter, avec cette aisance qui paraît de la désinvolture tant elle se joue allègrement des difficultés, et il émeut et intéresse toujours. Peut-être eût-il pu s'ingénier à nous révéler, ailleurs que dans l'activité sexuelle, les nuances d'âme de son héros, et à le définir, au physique, par des traits plus expressifs. Il n'a pas voulu nous le rendre odieux, soit; et l'on admet que chez cet égoïste sensuel, hésitant, craintif, rusé, sans doute, et qui se traite lui-même de chacal, des sentiments d'humanité puissent vivre, puisqu'ils ne contrarient pas son plaisir, et l'affinent, au contraire. Mais M. J.-H. Rosny aîné, qui est aussi pénétrant psychologue que grand philosophe, se plaît plutôt à illustrer dans ses romans ses vues ingénieuses sur la vie et sur les passions, qu'à créer des êtres caractérisés. Rien de ce qu'il écrit de nous qui soit faux, et je crois que l'on peut affirmer qu'il n'est aucun retrait de notre cœur où il n'ait porté la lumière. Mais cet esprit agile et puissant n'entre pas toujours, comme on dit, « dans la peau » de ses personnages. La plupart du temps, il les observe et les décrit en savant, doublé d'un poète, comme des représentants d'ensembles dans leur milieu, ou d'espèces dans la nature. De là, ses magnifiques résurrections préhistoriques et ses évocations de groupements ouvriers et anarchistes, qui sont des documents incomparables. S'applique-t-il, comme ici, à l'analyse d'un cas particulier, c'est, en quelque sorte, à la manière dont un anatomiste pourrait disséquer un rein, sans se préoccuper de décrire l'individu à qui il appartient. Il serait injuste et même vain de lui demander davantage.

Le Satyre intermittent, par le Major Heitner. « L'admiration », disait à peu près Stendhal (je cite de mémoire) « est un brevet de ressemblance ». Point d'exemple qui justifie mieux cet axiome que le présent roman. Si M. Tristan Bernard, qui a découvert le Major Heitner, fait, en le présentant au public, le plus grand éloge de cet écrivain inédit (lequel, par extraordinaire, n'a pas seize ni même dix-huit ans, mais approche de la soixantaine) c'est qu'il a reconnu en lui les qualités qu'il a le plus de raisons d'apprécier, puisqu'elles sont les siennes. On sait la manière nonchalante de l'auteur des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, son humour discret, pince-sans rire, fait de bonhomie

matoise. Observateur perspicace, M. Tristan Bernard a pris son parti de notre égoïsme, dont il aperçoit, surtout, le côté mesquin, et sa misanthropie, si misanthropie il y a, n'est jamais amère, mais indulgente et amusée. Or, aucune des expressions dont je viens de me servir pour caractériser brièvement M. Tristan Bernard qui ne puisse s'appliquer au Major Heitner. Le héros même de son récit, ou plutôt, car ils sont deux, celui qui y parle à la première personne, est le type des individus chers à M. Tristan Bernard, s'il rappelle par certains côtés l'écornifleur de Jules Renard. Sa sincérité désarme; mais on ne s'accommode pas aussi aisément qu'il le fait de ses faiblesses sans quelque complaisance ou quelque cynisme. Méchant, certes, on ne saurait dire qu'il le soit. Il a de la générosité, même; mais cette générosité ne le gêne guère. Il ne lui sacrifie rien, et c'est quand il s'aperçoit qu'il a assez de la femme de son patron qu'il se découvre pour celui-ci de la sympathie... En revanche, M. Dufourgralin, le magistrat intègre, mais que son goût excessif pour « la femelle », comme il dit, entraîne dans de lamentables aventures, est un composé de sentiments plus intenses, et plus violemment contraires. Evidemment, son secrétaire exagère quand il affirme : « C'est le plus honnête homme que j'aie jamais connu ». C'est un type; mais ce n'est pas un caractère. Rappelons-nous le vers du vieux du Bartas : « La vertu n'est vertu que quand elle est en peine ». Quand M. Dufourgralin va à la mort, pour éviter de succomber à la tentation, après avoir songé à s'infliger la mutilation d'Origène, il révèle qu'il est un maniaque anxieux, chez qui le scrupule l'emporte un jour désespérément sur l'instinct, mais il ne fait pas preuve de force d'âme. N'importe. Et mon objet n'est point de chicaner le Major Heitner sur le choix de son personnage, encore que celui-ci déclare, et très justement, que le mérite de l'homme consiste à soumettre la bête trop réelle, qui gronde en lui, aux lois abstraitement forgées par son esprit, et sinon à réprimer, du moins à cacher ses vices. Ce dont il faut féliciter le Major Heitner, c'est de la maîtrise de son art, je veux dire de la sûreté de sa touche, d'une discrétion classique. Il abonde en formules d'un rare bonheur, et sa clairvoyante expérience se révèle presque à chaque page.

Les rois aveugles, par J. Kessel et Hélène Iswolsky. S'il y a quelque chose de nature à confondre le lecteur dans cet ouvrage

où revivent les événements qui se déroulèrent en Russie, à l'époque de Raspoutine, ce n'est pas, comme d'aucuns l'ont prétendu, les révélations indiscrètes ou prématurées qu'il contient, mais l'hybridité des éléments qui le composent. Tel est le danger de vouloir présenter, sous la forme de la fiction, le récit d'événements appartenant à l'histoire, quand ces événements intéressent des personnalités éminentes et que nous pouvons avoir connues ou dont les actes ont été rendus familiers par des informations quasi quotidiennes. S'agit-il, ici, d'un roman ou d'une simple chronique? On ne saurait dire. On n'est que trop justifié de dire, plutôt, que les auteurs n'ont imaginé leur intrigue romanesque que pour la faire servir d'appui à la relation des circonstances mémorables qui ont provoqué la révolution russe. Et cette intrigue, si habilement qu'elle se modèle sur les circonstances, si heureusement qu'elle les illustre ou s'efforce d'en dégager une manière de symbole, s'impose d'autant moins à nous par *sa crédibilité*, que nous sommes avec plus de force convaincus de la vérité du drame politique auquel elle est mêlée. Il faut, d'ailleurs, rendre cette justice à M. Kessel et à Mlle Iswolsky qu'on ne cesse pas un instant de suivre avec émotion leur récit, encore que l'on ne s'intéresse que médiocrement aux amours du jeune officier Georges Doline et de la jolie veuve Lise Douskaïa. Autour de l'étonnante figure du staretz qu'ils ont avec puissance évoquée, les personnages alertement silhouettés ne se comptent pas. M. Kessel et Mlle Iswolsky ont négligé de nous révéler comment, selon quel processus psychologique, opérait le charme du moine moujik sur tant d'individualités différentes. Mais les scènes où ils nous le montrent sont d'un très expressif pittoresque, et notamment celle où on le voit prendre l'allure d'un thaumaturge, et à force de confiance en lui-même, de vitalité entraînante, empreinte à la fois de mysticisme et de bonhomie, excercer un souverain prestige, en dépit de son cynisme, de son ivrognerie crapuleuse et de sa répugnante lubricité.

Le Tarramagnou, par Lucien Fabre. Comme je viens de le faire pour *Les Rois Aveugles*, je ne reprocherai pas au roman de M. Fabre d'avoir trop fidèlement suivi les événements historiques dont il s'inspire, lui aussi. C'est, en effet, en le transposant et en l'interprétant avec une grande liberté, qu'il a pris pour thème de son affabulation le mouvement révolutionnaire

suscité dans l'Aude, l'Hérault, les Pyrénées-Orientales et le Gard, sous le premier ministère Clemenceau, par nos viticulteurs attribuant la cause de la mévente de leurs vins au sucrage et à la fraude. Et, d'abord, M. Fabre découvre des raisons plus profondes que celles de procédés déloyaux, susceptibles d'être réprimés par la loi, au mécontentement de ses paysans. C'est la loi elle-même, sous le couvert de laquelle les spéculateurs et les usuriers ruinent peu à peu ceux-ci, en hypothéquant leurs biens, qu'il rend responsable, et il trace de la misère des rustres un tableau dont la sombre horreur rappelle l'eau-forte burinée par La Bruyère au XVIIe siècle. Mais son Hilarion, le Tarramagnou, « le petit homme de la terre », s'il évolue au milieu de circonstances analogues à celles qui aboutirent aux dramatiques incidents de Narbonne, ne reproduit pas les traits de Marcellin Albert — le héros, un moment populaire, de ces incidents. M. Fabre a fait de son personnage une manière de poète, plutôt que de prophète. Sincère, sans doute, Hilarion ne sent bien toute la souffrance de ses frères que le jour où lui-même se voit victime de l'iniquité qui les dépouille. Mais les passions le mènent, qui l'ont exalté, et qu'il excita, à son tour, par son éloquence. Sa raison, ses scrupules et sa sensibilité même se révèlent, bientôt, impuissantes à résister au courant vertigineux qui les emporte. Il est débordé, comme le sont toujours les honnêtes gens par le déchaînement des forces qu'ils ont cru pouvoir discipliner et conduire, et il finit par succomber, victime de l'ingratitude des paysans, et abandonné ou trahi par la femme qu'il aime. Je préfère à *Rabevel*, où l'abondance de son invention ne laissait pas de s'étaler complaisamment, ce nouveau roman de M. Fabre. L'œuvre, qui eût pu se déployer davantage, gagne en relief d'être condensée. M. Fabre, dont l'inspiration est généreuse, a le don de faire vivant. Les détails qu'il retient, ou sur lesquels il insiste, sont toujours caractéristiques, et son style a de la couleur et du nombre. Peut-être cernés de traits qui fixent un peu trop nettement leurs contours, ses personnages sont vrais, cependant. Faut il signaler ce qu'il peut y avoir de romantique dans l'opposition qui le fait dresser en face du Tarramagnou, dans l'âme hésitante de qui flottent de grands rêves de tendresse et de beauté, la rigide figure de ce Déléris, que ronge un entêtement d'ascète borné ? Mais cette opposition même est saisissante. Enfin, il a

surtout le don d'animer les masses et d'évoquer harmonieusement le cadre où elles se déploient.

La maîtresse américaine, La Turque, par Eugène Montfort. C'est sans la moindre pédanterie (je crois qu'il ne hasarde qu'une seule fois le mot « hystérique », au cours de son récit) que M. Eugène Montfort étudie, ici, le cas bien caractérisé d'une mythomane, comme disait le professeur Dupré. Sa maîtresse américaine qui ment avec une fureur presque sacrée, et dresse autour de sa vraie personnalité tout un fragile, mais impressionnant échafaudage de mensonges, est admirable de réalisme, et ne cesse un instant de nous imposer sa présence. Pour se faire aimer de l'homme qu'elle aime, — car elle a pour lui plus qu'un goût charnel, — cette fille galante se donne pour la victime d'un ruffian qui abusa d'elle, et elle feint de chercher dans sa passion un suprême refuge contre le désespoir et l'horreur de tout. Aussi bien, s'y fuit-elle peut-être... Mais elle ment, aussi, pour le plaisir de mentir, et parce qu'elle éprouve, dans la sensation du danger ainsi couru, une sorte d'ivresse panique, où sa sensualité s'exalte. C'est fort bien vu, et la scène, en particulier, qui la montre aux abois, presque affolée, et redoutant jusqu'à la mort, quand son amant, qui a surpris son secret, la presse de questions, me semble traitée de main de maître. Artificieuse, l'héroïne de M. Montfort ne l'est cependant pas à la manière de chez nous. Il y a dans ses propos et ses attitudes quelque chose à la fois d'intense ou d'excessif et de primitif ou de candide — de *genuine*, comme disent les Anglo-Saxons. Cette enfant délirante, mais douée d'une obstination inflexible (elle continue de mentir jusqu'à la dernière minute, et contre toute vraisemblance) offre le plus étonnant contraste de spontanéité ardente et de rouerie. On comprend l'attrait qu'elle exerce sur son amant français (d'ailleurs tourmenté d'analyse), et c'est l'art de M. Montfort d'avoir fait que nous soyons aussi sensibles à un tel attrait que celui-ci. — Je ne veux point laisser passer, sans la signaler, la nouvelle édition, « revue et corrigée », que publie M. Montfort de son roman parisien, *La Turque*, qui parut en 1906, et pour laquelle M. Francis Carco a écrit, aujourd'hui, une chaleureuse préface. Montmartre a changé depuis l'époque où M. Montfort y situait l'action de ce roman, mais ce roman lui-même n'a rien perdu, en vingt ans, de sa force ni de sa beauté.

Deux décades, c'est un laps de temps suffisant pour juger de la qualité d'une œuvre. Celle-ci, qui évoque des types vrais dans un décor pittoresque, sort victorieusement de l'épreuve. Je la crois assurée de durer.

L'amour interdit, par Léon Lemonnier. C'est dans l'Angleterre d'avant-guerre, dans cette Angleterre si savoureusement *victorienne* encore, que se passe l'action de ce roman. Je l'ai lu avec le plaisir que l'on éprouve à se trouver en pays familier, et c'est très sincèrement que je félicite M. Lemonnier — qui a, sans doute, pris pour maître Guy de Maupassant — d'avoir su donner à son style la transparence de celui de ce grand réaliste, pour nous offrir un tableau aussi exact des mœurs et de l'esprit de nos voisins, de leurs mœurs et de leur esprit d'hier, encore une fois, mais que nous leur reverrons, demain, je gage, aussitôt passée la crise qu'ils traversent, et qui n'est rien en comparaison de celles qu'ils ont déjà traversées. M. Lemonnier a fort bien montré, par un exemple pathétique en sa simplicité, l'ascendant qu'exerçait la Bible, au début de ce siècle, sur la mentalité des Anglais de classe moyenne. En dépit des œuvres de Samuel Butler, de MM. Edmund Gosse, Bernard Shaw et Wells, œuvres dont on peut comparer l'entreprise à celle accomplie par Voltaire au XVIIIe siècle, le livre des *Juges* et des *Rois* régnait dans presque toutes les familles britanniques, à la veille même de la guerre. Ses versets prenaient valeur d'articles du Code, et, comme dans le roman de M. Lemonnier, la volonté d'une mère sur son fils marié et sur sa bru n'avait pas besoin d'une autre autorité pour s'imposer irrésistiblement. Mais, de pair avec le drame de conscience qu'il étudie, M. Lemonnier nous donne en deux tableaux la comédie de ce qu'on appelle *le flirt* en deçà du Channel. Tout Français qui a vécu en Angleterre sait, pour avoir joué un rôle actif dans cette comédie, en quoi elle consiste... Relisez l'adorable *Tristram Shandy* de Sterne, vous verrez quelle sensualité bouillonne sous les scènes de galanterie qui constituent le flirt, et où, à un silence timide, supplée l'éloquence de « soupirs, de rougeurs, de contacts énervants et autres phénomènes de magnétisme amoureux ». Race extrême sous les dehors de bienséance que l'opinion publique toute-puissante lui impose, les Anglais vont jusqu'à la violence au bout de la voie étroite où il leur est permis de chercher la satisfaction de leurs

appétits. Mais ils ne dévieront pas d'un pouce de cette voie, quand le diable y serait ; et la veuve de M. Lemonnier, malgré l'ardeur des sentiments que lui inspire son pensionnaire français, préfère jeter celui-ci dans les bras d'une jeune fille que de commettre avec lui le péché. La psychologie de cette amoureuse quadragénaire, dont le désir se nuance de tendresse maternelle, est très finement analysée. Il y a beaucoup de talent dans ce petit volume.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Chapelle ardente, 3 actes de Gabriel Marcel ; *Simili*, 3 actes de Claude Roger-Marx, Théâtre des Jeunes Auteurs, 25 septembre. — *M. et Mme Un Tel*, pièce en 3 actes de M. Denys Amiel, Théâtre de la Potinière, 26 septembre. — Au Théâtre de l'Exposition.

Le Théâtre des Jeunes Auteurs s'est installé au Vieux-Colombier. Pauvre Vieux-Colombier ! Nous ne nous y sommes pas retrouvés sans émotion. Il nous semblait que l'atmosphère des belles soirées passées en cet endroit n'était pas encore tout à fait dissipée, que des ombres allaient surgir, que des échos allaient répondre... Pourquoi faut-il que, dans le programme écrit par M. Henry Bidou pour le Théâtre des Jeunes Auteurs, le nom de Copeau ne soit même pas prononcé ? Sans doute est-ce un oubli... Déjà !

M. Henry Bidou a essayé de définir les tendances de la nouvelle génération dramatique en nous la montrant « tournée vers l'art du portrait, ce qui est la meilleure tradition française ». Nous assisterions donc à une réaction de tradition, à une réaction, pour tout dire d'un mot, néo-classique. Combien je préférerais, pour ma part, une réaction franchement, audacieusement, follement révolutionnaire, à cette réaction d'enfants sages « tournés vers l'art du portrait » !

La plupart des Jeunes Auteurs, constate encore M. Bidou, ont été joués déjà. « Malgré tout, à deux ou trois exceptions près, ceux qui s'appellent les jeunes auteurs sont encore pour le public des auteurs nouveaux. » Pourquoi ? Parce que tous les théâtres de Paris se sont spécialisés dans un certain genre où ils se sont assuré des fournisseurs réguliers. De cela, M. Bidou n'est pas

assez naïf pour s'étonner. Il en a toujours été ainsi, dit-il. La bonne volonté même des directeurs n'y peut rien. « Alexandre Dumas a dû porter la *Dame aux Camélias* à un véritable théâtre à côté, petite salle perdue dans un quartier perdu, au Vaudeville de la place de la Bourse, et il n'a été vraiment le maître de la situation que le jour où il a eu son théâtre bien défini, avec son théâtre et son public, le Gymnase de Montigny et de Rose Chéri. » Un théâtre à côté, le Vaudeville ? Un quartier perdu, la place de la Bourse ? Il me semble que M. Bidou pousse un peu loin le goût des analogies historiques. Non ! Non ! La situation, qui n'a jamais été brillante pour les jeunes auteurs, leur fut rarement plus défavorable qu'à notre époque de déséquilibre économique, d'industrialisme forcené et de mécanisation systématique des foules par le music-hall et le cinéma, et la preuve en est que ces jeunes auteurs, qui ne sont guère jeunes que par euphémisme puisque la grande majorité d'entre eux a dépassé la trentaine, voire la quarantaine, en sont réduits à s'aller loger de l'autre côté de la Seine, dans le local ouvert par Copeau en 1913. Pour jeunes qu'ils soient, nos jeunes Auteurs ont quinze ans de retard, mettons dix, en tenant compte des années de guerre. « Ces jeunes auteurs sont parvenus à l'heure qui doit légitimement sonner leur succès », conclut M. Bidou. Je le pense bien. Mais les conditions de l'art sont telles, aujourd'hui, que le succès de l'un d'eux absorbe immédiatement toutes les chances de réussite de ses camarades. Voyez l'exemple de Jouvet obligé d'user *Knock* jusqu'à la corde, et bien content d'avoir à se le mettre sur le dos, menacé qu'il est d'être jeté cul nu, sur le trottoir de l'avenue Montaigne, par ses commanditaires dégoûtés.

Hélas ! la situation des jeunes auteurs dramatiques de 1925 ne saurait être, quoi qu'en dise M. Bidou, comparée à celle des romantiques de 1830 ni à celle des naturalistes d'Antoine. D'ailleurs l'enthousiasme, la foi révolutionnaire leur font défaut. Et ce n'est pas la pièce de M. Gabriel Marcel, **La Chapelle ardente,** qui me fera changer d'opinion sur ce point. J'ai rarement vu, sur une scène d'art, pièce plus conventionnelle, plus entachée de cette rhétorique contre laquelle M. Bidou nous assure que le groupe dirigé par lui, avec la collaboration de M. Baty et de M. Edmond Roze, est décidé à mener le bon combat.

Nous sommes chez des bourgeois dont le fils a été tué à la

guerre. Le père, ancien officier, occupe les loisirs de sa retraite à rédiger l'historique de son régiment, aidé en cela par la fiancée du mort, que lui et sa femme ont adoptée comme leur fille et qui vit auprès d'eux dans l'irrespirable atmosphère de piété funèbre créée par la mère. C'est cette mère terrible, c'est cette bourrelle à cheveux gris, qui porte tout l'intérêt de la pièce. Par son culte de la mort, par son goût de la douleur et du sacrifice, elle opprime jusqu'au martyre la sensibilité de la jeune fille, et, tout en lui laissant l'illusion de la liberté, ne lui permet de « refaire sa vie » qu'à la condition d'épouser un neveu à elle, ce qui est encore une manière d'hommage rendu à la douleur et à la mort, puisque ce garçon, auquel l'aimable enfant préférerait beaucoup un brillant joueur de tennis des environs, est condamné à une fin prochaine en vertu d'une affection cardiaque de la plus grande gravité. Indigné de cette décision qu'il considère avec raison comme criminelle et où il reconnaît l'influence néfaste de sa femme, l'ancien officier quitte le foyer conjugal en claquant la porte. Cette scène, la meilleure de la pièce, a provoqué un soulagement général et de chaleureux applaudissements. L'ancien officier n'a pas, Dieu merci, l'esprit si borné qu'on pouvait le craindre au commencement.

Au dernier acte, nous sommes chez les jeunes époux. Le cardiaque va plutôt mieux. Dans l'embrasure d'une fenêtre, sa femme fait du crochet et s'ennuie avec résignation. Ils ont failli avoir un enfant, mais un accident de taxi a fait s'évanouir cet espoir. N'importe, tout n'est pas perdu de ce côté. Survient l'officier retraité, toujours séparé de sa femme, qui s'éclipse à temps pour laisser la place à cette dernière. Elle a des remords, elle s'accuse d'avoir brisé la vie de celle qui, après avoir failli être sa bru, est à présent sa nièce. Remords tardifs et hypocrites, dont la maladresse s'aggrave d'une gaffe peut-être à demi volontaire : la détestable femme annonce la mort du séduisant joueur de tennis dont la sacrifiée est demeurée secrètement éprise. L'émotion de la jeune femme est telle que le mari malade comprend tout. La vieille dame s'en va, bien fâchée d'avoir si mal agi et prête, ou feignant de l'être, à rejoindre son fils dans la tombe. Mais, nous explique l'analyse officielle de la pièce, « morte, elle pèserait plus encore sur Mireille que vivante. Mireille est donc contrainte de la rappeler : leurs existences sont rivées à jamais. »

Cela mériterait, m'a-t-il semblé, une plus ample démonstration.

Ce que cette action a par elle-même de convenu ressort mieux encore du fait que M. Gabriel Marcel a écrit sa pièce d'un style guindé, littéraire dans le plus mauvais sens du mot. On dit qu'il a quitté l'enseignement de la philosophie pour le théâtre. Je crains qu'il n'ait eu tort. Mis à part la scène finale du deux, on ne sent à aucun moment dans *la Chapelle ardente* un véritable tempérament d'auteur dramatique.

La pièce de M. Claude Roger-Marx, **Simili**, qui accompagne *la Chapelle ardente* sur l'affiche des Jeunes Auteurs, c'est tout autre chose. Il y a là une originalité certaine. Un point de départ artificiel, des longueurs, des développements quelque peu oiseux et arbitraires, un art, en somme, essentiellement cérébral, voilà ce que l'on peut reprocher à l'auteur de cette pièce en apparence légère, dont les intentions profondes rejoignent, dirait-on, la *Danse devant le miroir*, de François de Curel. *Simili* n'en constitue pas moins un divertissement du goût le plus fin. Il s'agit d'une jeune femme fort éprise d'un mufle. Elle se trouve au bord de la mer, dans le même hôtel qu'un acteur dont la ressemblance avec celui qu'elle aime est si frappante qu'elle ne peut s'empêcher de prendre en horreur l'inconnu. Lui se pique au jeu et lui propose de remplacer auprès d'elle l'absent dont, sur ses indications, il imitera toutes les façons si déplaisantes, mais si séduisantes, si prestigieuses, de parler, de se tenir, d'être odieux et irrésistible, quoi ! Après maints tâtonnements, l'acteur s'y prend si bien que la jeune femme se donne à lui. Ce résultat prévu a demandé deux actes. C'est un de trop.

Le mufle dont il vient d'être question pendant une bonne heure et demie d'horloge paraît soudain, et nous nous attendions, évidemment, qu'il ne ressemblât que de loin à son heureux imitateur, mais il ne lui ressemble en réalité à aucun degré, il lui ressemble aussi peu que l'un des deux interprètes masculins de la pièce, M. Charles Boyer, ressemble à l'autre, M. Harry-Krimer. C'est insuffisant pour que l'illusion de la jeune femme ait à nos yeux le minimum de vraisemblance nécessaire. De cela, l'auteur n'est pas responsable, et sa psychologie demeure juste en son fond. Son dialogue est d'un tour excellent. Grâce à M. Claude Roger-Marx, les jeunes auteurs ont pour leurs débuts remporté un très sympathique et très joli succès.

§

Le directeur de la Potinière, M. Charlot, a-t-il l'intention de hausser le niveau littéraire de son théâtre? Si oui, il a eu la chance d'en être récompensé du premier coup. **M. et Mme Un Tel**, de M. Denys Amiel, plaira aux spectateurs délicats sans pour cela rebuter les autres. Le sujet en est d'une banalité assurément voulue, le titre l'indique assez. C'est le type même de la pièce à trois personnages, le mari, la femme et l'autre. Au premier acte, M. Un Tel va être cocu. Au deuxième acte, il l'est. Au troisième, il pardonne. Mais c'est bien le cas de dire ici que le ton fait la chanson. Le ton de M. Denys Amiel est d'une netteté et à la fois d'une sobriété parfaites. Cela procède d'un art strict, propre, dont on ne trouve que de rares exemples sur les scènes modernes du boulevard. Le piquant des situations se relève, en outre, dans *M. et Mme Un Tel*, d'une peinture de mœurs dont l'exactitude en trompe-l'œil rappelle *La Souriante Madame Beudet*, pièce signée par M. Amiel en collaboration avec M. Obey et que je crois appelée à faire date. Du reste, Mlle Alice Cocéa et M. Jacques Baumer — le même artiste qui créa M. Beudet — ont eu à la réussite très particulière de *M. et Mme Un Tel* une telle part qu'il serait injuste de ne pas associer leurs noms à celui de l'auteur. Il est impossible de jouer plus naturel, de pousser plus loin l'imitation de la vie.

§

J'ai été convoqué un soir au Théâtre de l'Exposition. J'y suis allé. Sous le titre de **Spectacle de Paris**, on nous a fait voir des choses dont j'étais honteux. Utilisation singulière d'une salle où les étrangers et les provinciaux ont cru trouver ce que l'art dramatique français et international produit de mieux. Eh bien, les provinciaux et les étrangers venus au *Spectacle de Paris*, je n'ose imaginer l'impression qu'ils ont emportée chez eux de ce qu'on appelle l'art dramatique à l'Exposition des Arts décoratifs. Je ne crierai pas au scandale, il est trop tard, l'Exposition va fermer. En ce qui concerne son théâtre, on peut dire, ah ! oui, on peut dire que c'est tant mieux.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Daniel Berthelot : *La science et la vie moderne*, Payot. — Daniel Berthelot : *L'aspect chimique de la théorie des quanta*, Masson (dépositaire). — Lucien Poincaré et Maurice de Broglie : *La physique moderne*, Flammarion. — Mémento.

L'illustre chimiste Marcellin Berthelot a laissé quatre fils, qui se sont fait des « noms » dans des branches variées de l'activité humaine : Philippe le diplomate, André le sénateur, Daniel le physicien et René le philosophe. Celui-ci a admirablement compris la plupart des points essentiels de la science actuelle, dans son examen du pragmatisme d'Henri Poincaré et dans sa réfutation si démonstrative du bergsonisme (1).

Que n'en peut-on dire autant de son frère Daniel, tout professeur à la Faculté de Pharmacie et tout membre de l'Institut (section de physique) qu'il est ? Il a publié récemment deux ouvrages qui mettent dans un cruel embarras un critique qui se fait un devoir d'être impartial... Le premier, intitulé **La science et la vie moderne**, est une collection d'articles et de conférences que Daniel Berthelot eut l'occasion de rédiger ou de prononcer entre 1906 et nos jours. Le style en est facile et imagé, mais souvent précieux, non exempt d'enfantillages (p. 14, p. 178,...) et, aussi, émaillé de cocasses fautes de jugements : il en est ainsi lorsqu'il prend pour de grands hommes des esprits confus ou des pseudo-savants comme Lartigue (p. 139-154) ou Gustave Le Bon (p. 168). Un profane lira non sans intérêt les passages relatifs aux grands fléaux sociaux, à l'Institut Pasteur et à l'aviation, les biographies des physiciens André-Marie Ampère et Gabriel Lippmann : tous sujets sur lesquels un homme instruit peut difficilement commettre de lourdes erreurs.

Mais Daniel Berthelot se trompe, dans cet ouvrage et dans l'autre, lorsqu'il accorde une confiance illimitée à ses propres expériences qui sont loin de valoir les recherches qu'il avait autrefois entreprises sur les gaz (1907) et qui assurèrent sa réputation de physicien. Daniel Berthelot va répétant qu'il a réalisé une réaction analogue à l'assimilation chlorophyllienne des végétaux, en exposant aux rayons ultraviolets un mélange de gaz carbonique et de vapeur d'eau : dans ces conditions, il a obtenu (ou cru obtenir) du formol, considéré comme le premier terme des

(1) *Un Romantisme utilitaire*, tomes I et II, Alcan, Paris, 1913.

sucres, partant des matières amylacées. Ces expériences ne peuvent passer pour un modèle du genre : son mélange gazeux plus ou moins purifié était soumis à un rayonnement complexe quelconque, et le formol était identifié par un procédé barbare, pouvant conduire aux résultats les plus fantaisistes, alors que les aldéhydes sont des composés très facilement isolables. Bref, l'Américain Spœhr et d'autres savants n'ont pas réobtenu les résultats annoncés tant par Daniel Berthelot que par l'Anglais Baly, et la question reste pendante.

Je ne dirai qu'un mot de la reproduction de l'article (1922) partial, superficiel, suffisant, qui est consacré à Einstein. Quand l'auteur écrit :

> Quelle idée un chien peut-il avoir quand il voit son maître travailler dans une bibliothèque (p. 180) ?

on est tenté de lui répondre : La même idée qu'un savant qui ouvre un mémoire d'Einstein, sans prendre la peine de consacrer six mois à son initiation. J'ai constaté en souriant la suppression (p. 175) de la phrase (écrite en 1922) :

> Un auditeur qui s'éloigne d'un concert à raison de 340 mètres par seconde entendra indéfiniment la même note ;

c'était, pour reprendre une expression du physicien Bouasse, une assertion digne d'un licencié ès-sciences reçu par raccroc. Mais on retrouve, hélas ! cette assimilation du son et de la lumière, assimilation complètement illégitime, comme l'auteur s'en serait lui-même rendu compte s'il avait *lu*, par exemple, le sixième chapitre de l'ouvrage élémentaire d'Emile Borel : *L'espace et le temps*.

§

La seconde publication de Daniel Berthelot, **L'aspect chimique et la théorie des quanta**, est la rédaction d'une conférence prononcée devant des chimistes, dans le but de leur montrer que cette théorie « ne casse rien » (p. 62). Malheureusement, si l'on excepte *une* idée intéressante (1), cet exposé entasse pêle-mêle des lois classiques, dues notamment à Wien et à Planck, et les interprétations personnelles les plus stupéfiantes, les plus manifestement erronées.

(1) Sur la quantification des extensions.

Ainsi, l'auteur généralise (p. 20) à tous les points d'une courbe ce qui n'est vrai que pour un seul de ses points ; c'est comme si, ayant tracé deux circonférences concentriques (dont les rayons sont doubles l'un de l'autre) et un diamètre horizontal, Berthelot affirmait que les hauteurs de ces deux courbes au-dessus de l'horizontale sont toujours et partout dans le rapport de deux à un !

Toute la nouveauté de l'affaire repose sur un raisonnement thermodynamique (p. 23) où on considère un récipient à une certaine température, contenant uniquement un rayonnement monochromatique, ce qui est dépourvu de toute espèce de sens physique ; et je laisse de côté les traitements saugrenus auxquels on soumet cette pauvre radiation...

Daniel Berthelot, s'imaginant être au courant, est parti de l'idée qu'on se faisait des quanta en 1905 ; peut-être l'étonnera-t-on en lui apprenant que tout l'intérêt de la question est aujourd'hui concentré autour des travaux de Bohr, de Sommerfeld et de leurs émules (1), le « pont » entre Planck et Bohr ayant été esquissé notamment par Einstein. Plaignons les chimistes qui, après un tel exposé, croient comprendre quelque chose aux quanta !

§

Lucien Poincaré, le frère du politicien, fut inspecteur général, directeur de l'enseignement secondaire, recteur de l'Académie de Paris : nouvelle preuve de la pérennité de la famille, que les moralistes ont grand tort de croire tombée en désuétude. Lucien n'avait pas les hautes qualités intellectuelles de son... cousin, l'illustre mathématicien Henri Poincaré : esprit doué d'un jugement modéré, Lucien écrivit, pour la Bibliothèque de Philosophie scientifique, **La physique moderne** (1906) et *l'Electricité* (1907). C'est le premier de ces livres qui est réédité, accompagné de trois nouveaux chapitres rédigés par Maurice de Broglie, dont on connaît les remarquables travaux sur les rayons X. Ces chapitres traitent de la constitution des atomes, des quanta (2) et des rayons X ; le meilleur éloge qu'on en puisse faire, c'est que

(1) Cfr. *Mercure de France*, 15 mars 1925, p. 777-779.

(2) Pourquoi faut-il que de Broglie recommande (p. 271) l'exposé de Daniel Berthelot, dont il vient d'être question ? Il n'y a qu'une explication possible : c'est que de Broglie ne l'a pas lu.

ces pages complémentaires, faciles à lire et précises, valent à elles seules qu'on se procure l'ouvrage tout entier.

MÉMENTO. — Pendant les vacances, il m'est tombé par hasard sous les yeux un article de Charles Nordmann, « Sport et gravitation » (1) — on traite les sujets qu'on peut, — et j'y cueille cette perle fine : « Pour un même effort du coureur, on calcule facilement que, comme son poids diminue d'un trois-centième en passant de Paris à l'équateur, sa vitesse sera augmentée d'un six-centième. Le coureur gagnera donc à l'équateur une seconde par dix minutes de son record parisien. » Ce qui est faux (rien n'est changé), car Nordmann *croit* que la force vive est égale au demi-produit du poids par la vitesse et *il ne sait pas* que la masse ne varie pas à la surface de la terre : voici donc un homme qui s'est mêlé d'exposer la relativité généralisée d'Einstein et qui, en confondant poids et masse, n'est pas au niveau scientifique d'un bachelier de mathématiques... Non, M. Charles Nordmann, je ne suis pas un ennemi déclaré de la vulgarisation, car il en est de bonnes ; je me contente de protester contre quelques-unes des couleuvres que vous faites inconsciemment avaler à vos lecteurs. Après cette remarque et les quelques autres, parues ici même, auxquelles vous ne trouvâtes rien à répondre, tant pis si on finit par penser que vous parlez science à la manière dont les augures de sous-préfecture discutent stratégie au *Café du Commerce* !

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Léonard Rosenthal : *L'Esprit des affaires, réflexions d'un commerçant*, Payot. — G. Cerfberr de Medelsheim : *Cent vingt règles d'or pour le commerce*, Alcan. — René Gillouin : *Questions politiques et religieuses*, Grasset. — Mémento.

M. Léonard Rosenthal, roi des perles et des émeraudes, — quel joli royaume ! — aime à expliquer, et combien il a raison ! la façon dont il a conquis son empire. Déjà, il avait publié un livre, *Faisons fortune !* dont il a été rendu compte ici (15 février 1924). Et maintenant, dans un nouveau volume, **L'Esprit des affaires**, il donne les *réflexions d'un commerçant* (c'est son sous-titre) qui devraient être lues par tous les autres commerçants et même les non-commerçants de notre pays.

Car l'auteur, quoique d'origine étrangère, est devenu très sincèrement Français de cœur, et il se préoccupe avec ferveur de

(1) *Le Matin*, 16 juillet 1925.

l'avenir de notre pays ; personne certes ne l'en blâmera, et même chacun lui sera reconnaissant d'avoir apporté en France le marché de deux des quatre grandes gemmes (perles, émeraudes, diamants, saphirs) et de nous expliquer comment il l'a fait.

Le commerçant, j'entends le grand commerçant international, est, comme le disait Gœthe, un des plus hauts exemplaires de l'intelligence humaine, et la psychologie qu'en fait M. Rosenthal permet de s'en rendre compte. Il faut, avant tout, avoir bonne santé, bonne humeur et bonne confiance, et il faut ensuite posséder ce génie des affaires ou, pour parler plus modestement comme l'auteur, cet esprit des affaires qui est fait d'imagination et de prudence, de travail et d'équilibre, d'attention minutieuse et de hardiesse générale. Napoléon disait que le grand général était un poète doublé d'un calculateur ; on pourrait en dire autant du grand commerçant, car toutes les œuvres humaines se ressemblent et la réussite tient partout aux mêmes causes.

Pour conquérir le marché de la perle, M. Rosenthal a dû aller s'installer assez longtemps dans les îles Bahrein, en ce golfe Persique torride où la vie doit être moins agréable qu'à Paris ou à Monaco, et pour conquérir celui de l'émeraude, il a dû de même aller vivre dans la Colombie et le Vénézuela ; les commerces de ce genre ne manquent donc pas d'envergure et n'ont rien de commun avec la vie mesquine du petit épicier de Montrouge. D'autre part, il n'est pas indifférent pour un pays d'être le siège d'un de ces grands marchés internationaux, gemmes, coton, café, charbon, etc., et ce simple fait représente de gros bénéfices, non seulement pour les rois de ces marchés, mais pour tous leurs concitoyens. On voit donc combien il serait désirable que M. Rosenthal ait des imitateurs, et que d'autres marchés, surtout de luxe (il indique notamment les fourrures), soient transférés dans notre pays.

Maintenant, cet hommage rendu au grand commerçant, peut-être ne sera-t-il pas mauvais de rappeler que le grand producteur joue un rôle plus important encore, et que les savants qui s'efforcent de reconstituer le rubis, par exemple, ont bien leur mérite. M. Rosenthal, ici, secouerait la tête en les accusant de porter atteinte à la sécurité de la richesse, mais le bien général en profite, et il vaut mieux que l'on fabrique à volonté du cristal plutôt que d'en être réduit au cristal de roche ; le cristal indus-

triel n'enrichit pas seulement les usines de Baccarat et de Carlsbad, il est utile à tout le monde.

On pourrait également, et à un autre point de vue, prendre contre l'auteur la défense de l'humble petit bourgeois liardeur et épargneur ; les économies de bouts de chandelle ne sont certainement pas à leur place dans le grand commerce, encore voit-on que le grand industriel ne réussit parfois que parce qu'à force de restrictions il a abaissé d'un point ou deux son prix de revient, mais elles peuvent être indispensables, si sans elles le particulier dépense plus qu'il ne gagne; en outre, ces économies bourgeoises ne consistent pas à enterrer des cassettes d'Harpagon, mais, M. Rosenthal ne devrait pas l'oublier, à acheter des actions et des obligations, et ainsi à promouvoir le progrès économique, car même les fonds d'Etat ont à l'origine une raison d'être économique.

Je prends encore quelques exemples ; le livre dont je parle, étant une causerie à bâtons rompus, légitime un peu de diversité. M. Rosenthal, envisageant notre dette extérieure, nous conseille de l'éteindre en vendant quelques petites colonies, apparemment la Martinique, la Guadeloupe et la Réunion ; il n'a pas fait attention que ces vieilles colonies étant peuplées de Français, c'est à peu près comme s'il conseillait de vendre un de nos départements frontières ; assurément mieux vaudrait, comme on l'a proposé, aliéner notre monopole du tabac, notre amour-propre national en serait faiblement humilié, et nous y gagnerions beaucoup plus qu'à notre exploitation d'Etat, idéal de tous les socialismes. Pas davantage ne crois-je qu'il faut approuver son idée de stabiliser le franc sur la base de la livre à 75 fr. ; d'ailleurs cette idée de stabiliser la valeur est absurde, au sens scientifique du mot. Et encore me semble inexacte son explication de la hausse des prix de 50 o/o aux Etats-Unis. Elle ne tient pas notamment à l'abondance accrue de l'or, puisque pendant la guerre mondiale les mines d'or ont à peu près cessé leur production; elle tient surtout, me semble-t-il, au fait que le gouvernement américain a dû lui aussi créer de lourds impôts pour faire face à ses propres charges et que le prix des marchandises s'en trouve majoré; si les prix se sont partout si fort élevés, c'est en partie parce que le producteur et le débitant rejettent sur le consommateur ce que l'Etat leur réclame.

On voit combien les questions que touche M. Rosenthal sont

variées et intéressantes, et il y en aurait bien d'autres, la question juive par exemple, sur lesquelles on aimerait à causer avec un interlocuteur aussi aimable, compétent et bienveillant, mais il faut se borner, d'autres volumes attendent.

En voici un, par exemple, **Cent vingt règles d'or pour le Commerce**, par M. Cerfbeer de Medelsheim, ancien directeur des Finances d'Alsace et de Lorraine, qui complète à merveille la brillante causerie du précédent. A certains points de vue même, le livre est plus précieux, étant plus condensé, plus substantiel, plus méthodique. Faut-il créer une maison de commerce ou l'acheter? Comment l'organiser? Comment traiter le personnel? En quoi consiste l'art d'acheter et l'art de vendre? (si différents que, nous dit on, un bon acheteur ne sera jamais un bon vendeur, et réciproquement). Toutes ces questions, l'auteur les élucide avec une science et une clarté parfaites ; en le lisant, on regrette presque de ne pas s'être mis dans le commerce à 20 ans! Ce que je disais du livre précédent, je le dirai encore plus de celui-ci : tous les Français, commerçants et non commerçants, devraient le lire.

Ils y gagneraient, toujours, d'y apprendre ce que sont les affaires, que les commerçants ne sont pas des voleurs, que là comme partout on ne réussit véritablement que par le travail et la probité, que le commerçant, même quand il cherche à se rendre maître d'un marché, d'une marchandise, enrichit la collectivité en s'enrichissant lui-même (M. Rosenthal aurait pu insister sur ceci et montrer que les grands accaparements anglo-saxons se sont toujours résolus en avantages pour le consommateur, mécanisme très délicat, même mystérieux, et qu'il serait trop long d'expliquer) et qu'en comparaison de ces merveilles, produites par le travail libre et l'initiative personnelle, toutes les rêveries d'organisation collectiviste ne sont que des calembredaines. Une simple phrase de M. Rosenthal : « Rien de plus faux que de mesurer la valeur d'un travail à la durée du temps employé », qui est l'évidence même, est le dégonflement de cet énorme ballon de gaz toxique qu'est la théorie de la valeur de Karl Marx. Et à ce propos, qu'on lise le discours que tint l'auteur à ses ouvriers grévistes ; les sept pages qui le reproduisent (pages 186-192) constituent un petit chef-d'œuvre de finesse, de sagesse et de sentiment ; hélas! elles ne convertiront aucun de nos cégétistes!

§

M. René Gillouin, dans ses **Questions politiques et religieuses**, traite force sujets intéressants et les traite, ce qui est mieux encore, d'une façon elle-même très intéressante. Une de ses thèses favorites, que le catholicisme et le protestantisme, au lieu de se suspecter et combattre, devraient se rapprocher et s'allier, m'a toujours semblé approuvable, et bien des choses seraient chez nous améliorées si elle devenait opinion courante au lieu d'être proposition isolée. Une autre de ses thèses, sur l'opposition de l'Orient et de l'Occident, mériterait également examen. M. René Gillouin pense que nous assistons à un rapprochement de ces deux âmes jusqu'ici incommunicables, et qu'une synthèse finira par se produire, harmonisant l'esprit d'acceptation qui lui paraît caractériser l'Orient et l'esprit de domination et aussi de révolte (les deux se tiennent), qui serait celui de l'Occident. Il est possible, en effet, que ce rapprochement soit en train de s'opérer; toutefois nous sommes encore loin, en Occident, de cet esprit de douceur soumise qui donne tant de sérénité à l'âme orientale. Mais certains n'attribuent-ils pas, au contraire, à l'Orient un esprit de cruauté et de tyrannie qui envahit en ce moment l'Occident et vient de lui enlever un énorme morceau, le morceau russe ? De ces deux thèses opposées, laquelle est la vraie ? Comme les choses humaines sont complexes, peut-être sont-elles vraies toutes deux, et de même que l'âme occidentale est faite, à la fois, de génie d'invention-organisation et d'esprit de révolte-destruction, peut-être l'âme orientale contient-elle à la fois beaucoup de douceur et de mansuétude et aussi beaucoup de cruauté et de tyrannie.

Et puis, il y a beaucoup de maisons dans ces deux royaumes, et de même que les âmes espagnole, française, anglaise, etc., sont diverses, de même les âmes chinoise, japonaise, indienne, etc., ne se ressemblent pas. Par certains côtés, le bouddhisme, le parsisme, le confucianisme, le judéisme sont très rapprochés de notre paganisme et christianisme. Ce qui, dans l'âme asiatique, semble tout à fait inassimilable à la nôtre, ce sont la métempsychose, la cruauté et le servilisme (je mêle à la fois des doctrines et des caractères) qui semblent propres la première aux Indiens, la seconde aux Mongols, le troisième aux Chinois. Dans l'âme russe actuelle, qui certainement s'est asiatisée, on ne trouve pas

la terreur de la transmigration des âmes (heureusement, le christianisme s'est opposé à cette vésanie), mais il y a une renaissance effroyable de la cruauté que j'expliquerai volontiers par le fonds de race tartare des Moscovites et une adaptation à l'esclavage qui serait elle aussi spécifiquement asiatique. Notre Occident a été toujours rebelle à l'esprit de servitude commune, et la façon dont cent millions de Russes se sont pliés à la domination bolchevique, qui est, en un sens, plus abjecte que celle des Mongols à laquelle s'étaient pliés leurs ancêtres, montre qu'en dépit des influences de l'esprit européen, depuis Cyrille et Méthode jusqu'à Pierre le Grand et Alexandre II, l'âme russe était restée profondément asiatisée.

Mémento. — L. Barbedette : *Métrique morale, essais de psychologie sociale*, La Fraternité universelle, Luxeuil (Haute-Saône). L'auteur, remarquant qu'il est souvent question de sélection physique ou intellectuelle et jamais de sélection morale, s'efforce de combler cette lacune et le fait dans un esprit très élevé et très bienveillant. M. Barbedette fait partie de cette catégorie de belles âmes éprises du bien général, que l'on voudrait voir plus nombreuses et surtout plus suivies. — *Pierre Goujon*, avec préface de M. Millerand, Les Presses universitaires de France. Ouvrage consacré au député de l'Ain, tombé glorieusement au champ d'honneur. M. Pierre Goujon, universitaire distingué, bon critique d'art, parlementaire honnête, patriote et sensé, mérite l'hommage qui lui est rendu par ce volume reproduisant quelques-uns de ses discours ou articles. Ah ! si tous nos députés lui ressemblaient ! — Edouard Milhaux : *Le Journal d'un parlementaire*, IV, Sansot. C'est le quatrième et dernier volume des souvenirs de cet excellent sénateur. Ses éditeurs qualifient ce journal de document inestimable ; ne les contredisons pas trop vivement Je cueille au hasard cette phrase au 11 décembre 1898 : « Rencontré Tarde ; il a pris l'air suédois avec ses cheveux noirs sur le front. » Suédois ou tzigane ? — Dans la *Revue des Deux Mondes* d'août et septembre, M. Kokovtzoff étudie *Le Septennat de la Dictature bolchevique*. Les résultats économiques en sont désastreux. L'industrie soviétique ne produit que 60 o/o de ce qu'elle produisait avant guerre (d'après les statistiques officielles très suspectes d'optimisme), encore est-ce parce qu'elle n'est plus communiste, mais bel et bien capitaliste (article de M. Portmann dans la *Revue politique et parlementaire*) mais d'un capitalisme émasculé, rabougri et toujours sous la menace de la confiscation et de l'exécution. — Dans cette dernière revue, M. Pierre Cot donne une excellente étude, *Les avocats et les universitaires dans la politique*, comparant les mérites respectifs des deux professions pour la produc-

tion des bons gouvernants. — On annonce que le budget 1926 atteindra (tout augmente) 36.172 millions ; c'est le second budget seulement de la Chambre actuelle ; le dernier de la Chambre précédente ne montait qu'à 23.402 millions. Tu l'as voulu, Georges Dandin !

HENRI MAZEL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Remarques sur la VIe Assemblée. — La démocratie réserve une place d'honneur dans son Panthéon à la Justice et à la Paix. La Paix et la Justice ont remplacé dans les niches et sur les autels les dieux de l'Olympe et les saints du calendrier. Les dieux de l'Olympe se livraient des guerres acharnées, menant à la bataille les Grecs contre d'autres Grecs. Et il arriva plus tard, comme on sait, que les pauvres hommes désemparés ne savaient à quel saint se vouer. Ça recommence. Ou plutôt, ça continue. On vient de le voir à Genève.

Il ne s'agit pas d'être pour ou contre la S. D. N. Il s'agit d'établir les faits, de les extraire de la sauce où ils sont englués.

Le ministre de l'Instruction publique disait récemment (le 2 septembre) au Congrès universel, que la paix est une grande idée technique qui requiert « le savoir et le labeur des élites, plutôt que les ressentiments troubles de la rue ». Quelques jours plus tard, le Président du Conseil déclare à Genève que « le pacte n'a point été imposé par une élite clairvoyante et sage à des multitudes enfiévrées de massacres. Il traduit au contraire, en langage légal, la volonté profonde des peuples et, avant tout, des combattants. » Il y a entre ces deux déclarations officielles une contradiction fondamentale qu'il est, bien entendu, facile de dissimuler sous des mots habilement choisis, mais qui subsiste. Cette contradiction traduit le désarroi actuel de la pensée politique.

Deux grandes questions, à l'heure présente, préoccupent le monde entier : la sécurité et les dettes. La S. D. N., sans un grand effort d'éloquence, a voulu s'occuper de la sécurité, mais l'Empire britannique ne l'a pas permis ! La S. D. N. a fait machine en arrière. Les décisions importantes sont prises à Aix-les Bains et à Locarno. Pas à Genève. Quant aux dettes, leur règlement se fait tant bien que mal à Londres et à Washington. Pas à Genève. Tous les discours du monde ne peuvent rien contre

le fait que les deux grandes questions à l'ordre du jour échappent à la compétence de la S. D. N. Ce qui d'ailleurs ne signifie nullement que les discours aient été superflus.

Dans l'affaire de Mossoul comme dans n'importe quelle affaire, il ne s'agit que de savoir quelle force sera la plus forte. Le canon est une force, l'argent est une force, le sentiment national est une force. L'Angleterre, en 1918, s'appropria des droits sur la région de Mossoul, et, après l'armistice de Moudros, fit occuper la région. Puis elle envoya les Grecs à la bataille. Les Grecs furent battus. A Lausanne, lord Curzon tint tête de son mieux au nationalisme turc, mais la question de Mossoul fut laissée en suspens. Le canon se tait. On recourt à d'autres munitions, la livre sterling : nous vous laisserons une souveraineté politique, nominale, vous nous laisserez mettre le pays en valeur, — combien voulez-vous d'argent? Neuf mois de marchandages, d'octobre 1923 à juin 1924. Aucun résultat. Le canon et l'argent se sont heurtés au sentiment national de la Jeune-Turquie. Les forces en présence se font équilibre. Il faut sortir de l'impasse et gagner du temps. On va faire jouer le droit. Intermède juridique. Le dossier de l'affaire est soumis à la S. D. N. Les deux parties s'engagent à s'incliner devant la sentence des arbitres, mais avec des réserves qui annulent d'avance leur engagement. Et une commission part pour Mossoul.

Les deux parties firent ce qu'elles purent pour gêner les travaux de la commission et s'assurer le bénéfice de l'enquête. Elles firent ce qu'elles purent pour exercer une violente pression sur les habitants de la région contestée, et parmi les incidents de frontière, on entendit parler de *statu quo*, de mandat, de plébiscite et de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Quand parut le rapport de la commission d'enquête, dans le courant du mois d'août 1925, on s'aperçut que la question avait été mal posée à la commission et que celle-ci était sortie de ses attributions. Nouvel intermède juridique. Pour sortir de l'impasse et gagner du temps, on va demander à la Cour de justice internationale un avis consultatif. La bouffonnerie prend des proportions énormes.

M. Briand a déclaré à Genève, le 4 septembre 1925 : « Le Conseil la réglera [l'affaire de Mossoul] dans l'intérêt suprême de la paix. » Quelques jours plus tard, le *Temps* (18 IX-1925) dit :

« La S. D. N. doit juger conformément au droit et non en s'inspirant de considérations politiques... Tout cela est extrêmement délicat à démêler par le Conseil, qui est surtout préoccupé, comme il convient, d'éviter un conflit armé. » Il faudrait tout de même se décider. Est-ce le droit ou la paix qu'on veut? Et à qui pense-t-on faire croire que c'est la même chose? On voit très bien quel est l'intérêt de l'Angleterre dans cette affaire. On voit très bien l'intérêt de la Turquie. Et on voit non moins bien que ces deux intérêts sont contradictoires. Il y a aussi l'intérêt des autres puissances, sans oublier (pour mémoire) l'intérêt des habitants de la région contestée. On voudrait bien savoir, dans ce brouillamini, quel est l'intérêt de la paix, plus exactement l'intérêt suprême de la paix. C'est peut-être que la région contestée soit attribuée au plus fort, c'est-à-dire à l'Irak britannique. Telle semble être la solution suggérée par les experts, car, depuis quelques années, les gouvernements timorés font prendre les décisions importantes par ce qu'on appelle des techniciens. Ainsi, par un long détour, à travers un labyrinthe juridique, on revient tout simplement au droit du plus fort. Sous des formes dont la S. D. N. est chronologiquement la dernière en date, la réalité apparaît peu changée. Il s'agit de faire prendre aux peuples sauvages ou démocratiques des vessies pour des lanternes. Mais la jeune république turque, fidèle aux traditions des sultans, sait tirer un bon parti de la rivalité des puissances.

Pour masquer ses échecs et son impuissance, la S. D. N. lâche périodiquement dans le monde des projets de conférence internationale. L'an passé, c'était une conférence du désarmement. Cette année, c'est une conférence économique. Il faut bien avoir l'air de faire quelque chose. *Ut aliquid fieri videretur.* Il faut bien fournir aux 33 membres de certaine délégation une occasion de promenade et une justification de salaire. Nous avons déjà eu la conférence de Bruxelles, qui n'a servi exactement à rien, et puisque cette histoire vous amuse, nous allons la recommencer.

Seulement, l'opinion publique commence à montrer des signes de lassitude. Elle a tort, dit le *Journal des Débats* : « Le bilan de cette session est des plus honorables », et les personnes qui ne sont pas de cet avis sont des « fantaisistes ». L'opinion publique a tort : « L'élite des hommes d'Etat qui ont pris part à la sixième

Assemblée ne partagent pas la dépression du public. » Les hommes d'Etat sont dans leur rôle quand ils prêchent la confiance, puisqu'ils n'ont rien d'autre à offrir aux peuples. Mais le grave *Journal des Débats* étonne par sa frivolité ! Quoi, le règlement des affaires d'Autriche et de Hongrie « suffirait à justifier la mission de la S. D. N. » ? Les questions du trafic des armes et de l'opium ont été amenées à des « résultats satisfaisants » ? Est-ce avec de pareils arguments qu'on pense corriger la dépression du public et réfuter la thèse anti bourgeoise des communistes ?

On a dit en septembre 1924 et répété en septembre 1925 que, depuis l'avènement du Cartel, la France « a repris incontestablement la première place et que son influence morale sur l'Assemblée est prédominante » (1) ». En quoi la situation de la France est-elle meilleure ? Le veto britannique a été plus fort que l'influence morale, et les Américains continuent à accuser la France de militarisme.

FLORIAN DELHORBE.

ANTHROPOLOGIE

Divers auteurs : *Les Jumeaux*, Publication de l'Institut international d'Anthropologie, Paris, Emile Nourry. — H. W. Siemens : *Die Zwillingspathologie*, Berlin, Springer. — Franz Boas : *Bermerkungen ueber die Anthropometrie der Armenier*, Extr. de la *Zeitschrift fuer Ethnologie*, t. LVI, Berlin.

L'Institut international d'Anthropologie, de création relativement récente, a mis à l'ordre du jour de ses séances un certain nombre de problèmes que divers spécialistes ont à traiter chacun de son point de vue particulier. Le problème scientifique et social des **Jumeaux** a été étudié de cette manière par les savants dont les noms sont donnés ci-après, et le fascicule qui contient leurs divers rapports constitue une mise au point utile d' « une des questions les plus curieuses à la fois et les plus importantes dont, selon M. Hervé, puisse avoir à s'occuper l'histoire naturelle de l'homme ».

M. Vignes rappelle d'abord qu'il y a deux variétés bien distinctes de jumeaux : ceux qui proviennent de deux œufs se développant côte à côte, dus soit à un seul coït, soit à deux coïts

(1) *Le Quotidien*, 27 sept. 1925.

rapprochés ; ce sont les jumeaux bi-ovulaires. Les jumeaux uni-ovulaires peuvent être dus à quatre mécanismes différents pour la description desquels je renvoie au mémoire ; il n'y a qu'un seul placenta et le phénomène est, dans l'espèce humaine, pathologique ; il y a environ une gestation uni-ovulaire pour quatre bi-ovulaires et un peu plus de dix naissances gémellaires sur mille accouchements.

En Europe, il y a surtout des jumeaux en Russie, en Finlande, en Suède, aux Pays-Bas et en France ; et dans ce dernier pays, la Haute-Savoie et la Savoie arrivent en tête (12,90) puis le Finistère (11,36), la Corrèze (7,06) et la Gironde (6,77), localisation qui apparaît au moins comme étrange.

A Naples, selon les recherches du professeur Cristalli, résumées ici par M. Favreau, le nombre des naissances gémellaires a augmenté pendant la guerre, ce qu'il attribue à une diminution de la quantité et de la qualité des aliments. Mais une enquête semblable à Bordeaux a donné des résultats différents ; la cause serait plutôt d'ordre pathologique (syphilis, tuberculose, etc.), à moins d'admettre, avec M. Favreau, que « la grossesse gémellaire uni-ovulaire est la manifestation de la persistance d'un état ancestral ».

En tout cas, comme la gestation gémellaire demande à l'organisme maternel un surcroît de travail, elle s'accompagne de phénomènes pénibles et d'accidents tels que la mère doit être secourue et soignée davantage : M. Vignes a étudié les gestations gémellaires de la Maternité entre 1911 et 1924, au nombre de 229 ; il montre, à l'aide de diagrammes, l'amplitude des variations de poids des jumeaux. Ces différences ont été parfois interprétées comme des preuves de *superfétation*, c'est-à-dire de conceptions successives. L. Barbaro étudie de près ce problème; il rappelle les cas nombreux de jumeaux nés à quelques jours et même quelques mois d'intervalle, signale la possibilité de l'existence d'un utérus bifide, et conclut « qu'il n'existe actuellement aucune preuve de la réalité de la superfétation ».

M. Blechmann décrit la difficulté de l'élevage des jumeaux et donne des conseils pratiques ; MM. Cornil et Bertillon publient leurs observations sur deux jumeaux anencéphaliques ; M. Siffre a pu étudier la dentition de deux couples de jumeaux : chez le premier, des filles, la denture était identique ; chez les seconds,

deux garçons, elle était très dissemblable quant à la forme de l'arcade, des dents et leur volume : or les premiers sujets étaient uni-vitellins et les seconds bi-vitellins. Mais il faudrait d'autres observations encore pour discerner s'il existe une loi de similarité absolue.

Elle paraît du moins se manifester dans les cas très curieux de maladies gémellaires étudiées par M. Appert. Il rappelle d'abord certaines observations devenues classiques de jumeaux atteints au même âge de la même maladie, réagissant aux remèdes de la même manière, mourant de la même façon le même jour, etc. Mais une telle identité ne se rencontre en réalité que chez les jumeaux uni-ovulaires, qui sont nécessairement atteints des mêmes tares ou qualités héréditaires, qui sont toujours du même sexe et qui sont élevés exactement de la même manière, dans des conditions d'hygiène identiques. Plus tard, si ces jumeaux vivent chacun dans des conditions différentes, il se produit une différenciation et l'identité pathologique ne subsistera que dans ce « qui est affaire d'hérédité ». Même dans les cas connus et bien étudiés des folies gémellaires, si on entre dans le détail, on voit que les circonstances de milieu gardent leur influence, bonne ou mauvaise selon le cas.

Les remarques intéressantes de M. Appert servent d'introduction aux « aperçus psycho-sociologiques sur les jumeaux » de M. Papillault, qui confronte à cette occasion, en rappelant les recherches de Francis Galton, la théorie de l'hérédité et celle de la table rase ; il prend nettement parti pour la première. Enfin M. Saintyves étudie « les jumeaux dans l'ethnographie et la mythologie ». Il signale avec Frazer, Iunod, Rendell-Harris, etc., que chez les demi-civilisés, les jumeaux sont regardés comme doués d'une puissance magique spéciale et que, chez beaucoup de peuples, on les a regardés comme « fils du ciel » ou comme « fils de l'éclair » ; il rappelle aussi le rôle attribué dans l'antiquité classique aux Dioscures, à Remus et Romulus, etc.

On voit que le problème des jumeaux a été étudié sous la plupart de ses aspects principaux. On voudrait que de cette collaboration résulte quelque chose de pratique, par exemple sur le modèle de **l'Institut de Gémellographie** qui a été fondé à Munich, il y a quelques mois, par le Dr H. W. Siemens. A la suite de Francis Galton, qui regardait le cas des jumeaux comme une

sorte de criterium de la théorie de l'hérédité, M. Siemens s'est attaché à comparer chacun des caractères des jumeaux à ceux de leurs parents et apparentés, et à déterminer l'origine des déviations par rapport aux types familiaux. Il a tenu compte à la fois des facteurs internes et des facteurs externes, et il a étudié de près un cas de jumeaux uni-ovulaires dont l'un avait subi une déformation cranienne pendant sa vie intra-utérine, de sorte que après leur naissance, ces deux jumeaux ne se ressemblaient pas.

Notamment, il a fait une étude spéciale de la droiterie et de la gaucherie chez les jumeaux : sur 45 couples de jumeaux uni-ovulaires, il en a trouvé 9 chez lesquels l'un des jumeaux était droitier et l'autre gaucher (1). On ne peut expliquer ce fait par l'hérédité, ni par la nutrition ou le milieu, mais seulement par quelque traumatisme intra-utérin. De même, la répartition des envies et des taches de pigment de la mère n'est pas toujours identique chez des jumeaux uni-ovulaires. Il reste donc encore beaucoup de détails intéressants à élucider en ce qui concerne l'hérédité chez les jumeaux ; et c'est dans ce but que M. Siemens a créé un institut spécial de recherches où il compte centraliser tout ce qui se rapporte à ce problème.

La difficulté à se prononcer en matière d'hérédité vient d'être montrée une fois de plus par Boas, l'excellent anthropologiste américain, dans une étude sur l'**Anthropologie des Arméniens**. On sait que les Arméniens ont le crâne plat derrière et la bosse occipitale remontée vers le sommet. Von Luschan regardait ce caractère comme racial ; Chantre l'attribuait à une déformation artificielle semblable à celle qui se faisait encore en Gascogne au dix-huitième siècle et est en usage chez diverses populations demi-civilisées. Boas a eu l'idée de mesurer un grand nombre d'Arméniens de New-York en les divisant en deux groupes : ceux qui étaient nés en Arménie même et ceux qui étaient nés aux Etats-Unis. Il a découvert que ces derniers, tant les femmes que les hommes, étaient plus dolichocéphales que les premiers et que la bosse occipitale était marquée, mais que, pour tous les autres indices anthropologiques, il n'y avait

(1) Pour la théorie générale de la droiterie comme consécutive à la situation du cœur à gauche, voir l'*Essai d'une théorie clinique de la droiterie* de J. Herber, *Biologica*, 15 août 1913.

aucune différence. Cette différence de forme de la boîte cranienne est si forte que Boas se refuse à l'attribuer à la seule nourriture ni à aucun autre élément naturel du nouveau milieu. Elle ne peut provenir que de la suppression d'un facteur qui, normal et continu en Arménie, n'existe pas aux Etats-Unis. Ce facteur, Boas l'a trouvé dans la manière de poser les petits enfants dans un berceau dur d'une forme spéciale, où on les balance continuellement, coutume qui leur aplatit le derrière de la tête.

Mais voici la correction : les Arméniens nés aux Etats-Unis ont pourtant,en règle générale, la tête plus plate (ou même sans bosse occipitale) que les Européens soit immigrés, soit nés dans le Nouveau Continent. Il y a donc tout de même en jeu un élément héréditaire, que d'ailleurs on ne saurait nier non plus pour les Savoyards et les Dauphinois de certaines régions. Il reste donc à chercher dans quels cas l'argument du berceau, si je puis dire, est scientifiquement valable.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

André Chevrillon : *La Bretagne d'hier. L'Enchantement breton*, Plon. — Céline Rott : *Moana ou Voyage Sentimental chez les Maoris*, Nouvelle Revue française. — Suzanne Peuteuil : *Ecrit sur le garde-fou des clochers de mon pays*, Editions de Franche-Comté, Besançon.

M. André Chevrillon, — que nous suivons depuis longtemps et qui est un des écrivains ayant le plus honoré notre langue, — vient de publier chez Plon un premier volume d'un ouvrage sur la vieille terre d'Armorique : *L'Enchantement breton*, dans lequel il s'attache surtout à donner l'état de ce pays traditionnel avec les nouvelles conditions d'existence que nous apporte l'heure présente. La Bretagne, si longtemps inébranlable, comme le granit de ses côtes, est en effet en train de se transformer.

Les notations qu'on retrouve en général dans l'ouvrage se rapportent à 1892-1910 ; mais, depuis, les choses se sont précipitées ; la guerre allemande de 1914 a avancé de cinquante ans l'évolution du pays. Aujourd'hui, on a presque honte d'avouer appartenir à cette province.

Le paysan bigouden, vêtu d'un ancien gilet, s'ingénie à en cacher le pan brodé sous le pan noir, et au moment de se faire photographier, il quitte son grand chapeau à six queues pour coiffer une casquette de cycliste.

Ce sont les parties encore préservées du pays que nous montre M. André Chevrillon avec la Cornouaille, avec « la fin de la terre », devant les infinis grisâtres de l'Océan, — « terre des grands châtaigniers, des costumes bleu et or des glaziks, des clochers à épines qui semblent sortir d'un creux de terre ». De ce côté, la mer découpe profondément les côtes, s'avance à la rencontre des rivières, où des petits ports vivent de pêche journalière. A l'intérieur sont de vastes propriétés, dont la demeure mi-ferme, mi-manoir, est habitée par de vieilles gens, des demoiselles d'âge qui semblent déjà des ombres. — De ce côté encore se trouve tout un cycle de chapelles, de petites églises, — Notre-Dame-de-la-Joie à l'ouest de la grève ; au sud, Saint-Pierre, petit sanctuaire des enfants, collé comme un coquillage après le vieux phare ; au nord, l'oratoire de Tronoën avec le plus vieux calvaire de la Bretagne ; du même côté Saint Viaud ; à l'est, Saint-Tromeur ; au sud-est, Saint-Nona, avec des images de bateaux de pêche sur la façade, etc. Le pardon raconté par M. André Chevrillon est curieux, non seulement pour son décor à Notre-Dame-de-la-Joie, mais pour ses types, ses costumes et coiffures, — certaines nous reportant aux origines archaïques qui ont été assignées, dit-on, aux peuplades bigondens de la région. Les scènes de ce pardon se déroulent lentement dans le récit, mais elles ont surtout des aspects pittoresques avec l'étalage des éclopés, des « mendigots » aux portes de l'église, — chacun avec sa voiturette et son chien. A ce pardon célèbre se pressent surtout les gens venus de Saint-Guénolé, de Trolimon, de Kérity, de Penmarc'h, de Plomeur et Plobannalec ; et un fait indique bien le caractère encore primitif de ce peuple d'extrême Bretagne : des femmes ont des souliers pour les jours de fête, mais marchent pieds nus et les portent à la main. Elles les mettent comme on met des gants, pour assister aux vêpres. Les pêcheurs reprennent bientôt la mer et M. André Chevrillon, qui les accompagne et raconte leur vie aventureuse, recueille nombre d'histoires relatives à leurs croyances et superstitions, — assez abondantes, on peut le croire. On fait relâche à Pont-l'Abbé et nous en profitons pour apprendre que l'église est une des plus anciennes de la Bretagne et nous assistons à un baptême, où les parents ont fait ajouter des cérémonies supplémentaires. Pont-l'Abbé, nous dit M. André Chevrillon, est du reste une ville peut-être unique

en France et même en Europe. Toute la population y porte le vêtement local. C'est en somme la capitale du petit monde bigonden. Le costume local, reste probablement d'un fastueux passé, est semi-byzantin. On voit dans leurs boutiques les tailleurs les confectionner. Broderies, ornements, restent des traditions ; et parmi les motifs employés on y retrouve surtout : « l'œil de paon », « la bruyère », « l'arête de poisson », « la palmette », qui semblent bien des dérivations romanes. Sur la fin de septembre, on y célèbre encore la fête de la Treminon. C'est d'ailleurs une véritable foire et à laquelle de nombreux saltimbanques apportent la banalité habituelle à ce genre de réjouissances. Après de nombreuses courses dans le pays, des promenades diverses qui aboutissent enfin à Douarnenez, M. André Chevrillon nous conduit devant l'énorme demi-cercle tracé par la côte rocheuse et qui aurait vu autrefois l'engloutissement d'Ys... La ville disparue dort au fond de l'eau, et certains jours les pêcheurs ont cru en apercevoir les ruines dans la transparence de l'eau.

De ce côté encore se trouve la chapelle de Sainte-Anne de la Palud, où se fait encore un pèlerinage, mais qui n'attire plus grand concours de peuple ; on y vient par curiosité et c'est surtout le pardon des automobiles. Mais tout cela, c'est la Bretagne d'hier et sa transformation s'opère déjà. Nous la retrouverons sans doute dans la suite de l'ouvrage dont M. André Chevrillon vient de publier un deuxième volume.

Mlle Céline Rott, une voyageuse cosmopolite toujours en quête d'un établissement possible ou d'aventures dans les pays les plus divers où elle se trouve séjourner, a écrit un récit touffu et bizarre de sa dernière randonnée : **Moana** *ou voyage sentimental chez les Maoris et les Peaux-Rouges des Iles.*

Mlle Céline Rott part de Paris pour le Canada avec « l'idée de s'y occuper d'agriculture ou de petit élevage (juin 1912). » Elle arrive à Québec pour y rencontrer une procession de la Fête-Dieu, visite les chutes du Niagara et commence la traversée en chemin de fer des terres canadiennes que baignent d'autre part les eaux de l'Océan Pacifique.

Nous ne donnerons pas le détail de cette traversée, les incidents et les aventures dont bénéficia la voyageuse — certains assez bizarres, — et je mentionnerai seulement qu'arrivée à Victoria, sur le Pacifique, elle s'abouche avec un journal qui demande des

agents femmes pour l'agrandissement photographique — industrie qu'on a vu sévir à Paris même, — et pour récolter aussi des clients pour un médecin qui traite sa clientèle par abonnement.

Un moment — et c'est le début d'une nouvelle existence — elle se trouve amenée à séjourner avec une amie chez les Indiens Peaux-Rouges ; et c'est le sujet de nouvelles aventures. Une femme de la tribu chez laquelle elles séjournent a épousé un blanc ; elle est vêtue à l'européenne, mais garde le nez de sa race et son crâne pointu, — obtenu artificiellement et qui est un signe de distinction. Un voyage a lieu en bateau ; le long de la côte et aux stations, toute la population s'assemble pour recevoir les nouvelles du dehors : Indiens, Chinois, Japonais et Blancs, concessionnaires de terrains dans ce pays encore en formation, bûcherons, etc. Mais les femmes sont rares dans le pays, et l'on raconte qu'une institutrice dirigée vers le cap Scott fut demandée vingt deux fois en mariage dans un seul semestre, tant qu'elle dut demander son changement. Un moment, la voyageuse, dont les aventures continuent, se trouve faire la pêche au saumon dont elle raconte les péripéties et qui finit par lui rapporter 7 fr. 50 par jour. Il n'y a pas de quoi faire des économies. Elle doit aussi prendre une laiterie, mais qui est encore à bâtir : comme personnel, elle aura un Anglais chargé de traire les vaches, plus *la moitié d'un Chinois*.

On assiste ensuite à un bal de charité à Alberni, une des localités que fréquente la narratrice et qui devait avoir un aspect bien spécial, car les dames y apportent leur progéniture, même encore à naître, tandis que les hommes se présentèrent en chemise de flanelle.

Cependant, elle va s'embarquer à San-Francisco pour l'Océanie. C'est à bord du *Moana*, qui a donné son nom au volume, et elle gagne Tahiti, terres volcaniques dont la population est curieuse. Il y a le cinéma, ô civilisation ! La voyageuse repart pour les îles Marquises en passant au Tomotu.

En approchant d'Anoa, une des îles, on voit dans le ciel un nuage vert, qui est le *tairoto* ou mirage du lagon intérieur. La narratrice arrive enfin aux îles Marquises où elle fait un assez long séjour. Incidemment, je mentionnerai qu'il y est question de l'anthropophagie.

Le voyage de retour a lieu par les mêmes régions et nous quittons l'auteur pendant un nouveau séjour à Tahiti.

Avant de quitter l'île, elle a donné à un chef Tahitien, qui l'eût désirée pour bru, un coucou de la Forêt Noire, afin de le dédommager. Mlle Céline Rott faillit bien nous revenir, en somme, avec une couronne de coquillages et un anneau dans le nez Mais dans sa soif d'aventures et la recherche d'une position sociale qu'elle poursuit à travers le monde, elle n'est arrivée qu'à des résultats et des constatations médiocres. Nous la retrouverons peut-être encore sur notre route, et la morale de cette histoire pourrait bien être qu'il est inutile d'aller chercher si loin ce qui se trouve à notre porte et s'appelle simplement la *destinée*.

Une curiosité encore est le volume avec illustrations nombreuses de Mme Suzanne Peuteuil : **Ecrit sur le garde fou des clochers de mon pays**, — voyage aérien, de tour d'église en tour d'église dans les diverses régions de la Franche-Comté, et qui dut bien intriguer les sacristains et sonneurs de toutes les paroisses que visita la dame. On passe par Arbois, par Salins, Poligny, Chissey, Dôle, Baume-les-Messieurs, Gray, Luxeuil, Baume-les-Dames, Ornans, — qui nous rappelle les peintures de Gustave Courbet, — Monthier, Pontarlier, Besançon, — « vieille ville espagnole » qui fut la patrie de Victor Hugo, etc. Quand elle est montée dans un clocher, Mme Suzanne Peuteuil examine le pays, fait quelques réflexions et va recommencer ailleurs. Une des illustrations du livre la montre avec de grandes bottes et même des éperons pour s'élancer dans les tours. Pourtant, il y a de jolies pages, des tableaux heureux dans la publication de Mme Suzanne Peuteuil, et l'on peut dire surtout, je crois, qu'elle a au moins le mérite de l'originalité.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Docteur Aug. Vallet. *Un nouvel aperçu du problème colonial*, Berger-Levrault, éditeur, Nancy-Paris. — Mémento.

Le Dr Auguste Vallet, avec une modestie louable, vient de faire paraître, dans une collection consacrée aux « grands problèmes de la France », un ouvrage du plus haut intérêt ayant pour titre **Un nouvel aperçu du problème colonial**.

Etudiant personnellement ce problème depuis plus de trente ans, ce titre m'a beaucoup séduit, d'autant que, malgré l'âge, je conserve un certain esprit de curiosité. Les choses nouvelles en général, et, en matière coloniale en particulier, requièrent toujours mon attention. Je me suis donc précipité sur l'ouvrage du Dr Vallet, davantage affriolé encore par cette épigraphe empruntée à Anatole France et tirée de l'*Ile des Pingouins* qui, comme chacun sait, est une de nos colonies les plus florissantes de l'hémisphère austral.

Si vous avez une vue nouvelle, une idée originale, si vous présentez les hommes et les choses sous un aspect inattendu, vous surprendrez le lecteur, — et le lecteur n'aime pas à être surpris. Il ne cherche jamais dans une histoire que les sottises qu'il sait déjà.

Hélas ! Hélas ! docteur, le lecteur, l'humble lecteur que je suis n'a pas été surpris, et pour cause ! Publiant, en effet, en 1907, un *Essai sur la colonisation* (1) contenant, — j'étais jeune alors ! — un éloge enthousiaste de la colonisation fille de l'activité humaine et des exodes lointains fils de la force, j'imaginais en guise de conclusion que le Prince des Ténèbres m'apparaissait et me criait :

Ton pays, la France, est un pays splendide. Des mœurs polies, une antique civilisation, une vie lasse et ralentie, les hommes parlent et s'agitent, les flancs des femmes sont stériles. Le nombre des enfants ne croît pas Il va diminuer ; donc, pas d'exodes ! Mon frère, le chancelier de fer, avait raison : *Des colonies, pas de colons !* Ton pays est riche. Il se suffit presque à lui-même dans l'infinie variété de ses ressources naturelles, de ses productions. Il ne veut pas de richesse nouvelle, même exotique. Ton pays ne produit que des objets de luxe, des articles coûteux et ses colonies sont des clients pauvres. Il ne leur vend rien. Ton pays possède un doux climat. Ses habitants sont heureux. Ils aiment leur sol et ne veulent point le quitter. Allons, parle. Où sont les exodes ? Les Français, tes frères, sont des enfants. Ils ont peur d'entreprendre... Ils se disent sans cesse individualistes et ils n'osent rien tenter sans l'aide de leur gouvernement qu'ils accusent de les trahir s'il ne fait rien pour eux, qu'ils accusent de les trahir s'il les protège et s'occupe d'eux. Dis-moi, où vois-tu la Force ? Les luttes sociales les déchirent, mais ils rêvent d'âge d'or, de tranquillité et de repos. Dis-moi : où vois-tu les conquêtes ? Tu parlais d'énergie, de lutte âpre et violente... Ils rêvent d'amour universel !...

(1) Editions du « Mercure de France ».

Me faisant l'avocat du diable, j'écrivais ces lignes, il y a près de vingt ans ! Mais, depuis, que de fois, de l'extrême gauche à l'extrême droite, de Jaurès à Charles Maurras, n'avous-nous pas entendu développer l'antienne de l'empire colonial de la France disproportionné avec ses forces en hommes et en argent ! Pour ne parler que d'une époque récente encore, durant la guerre, souvent, à l'heure où l'on escomptait l'entrée en lutte du Japon et l'envoi par ce pays de contigents sur les champs de bataille européens, souvent il fut question de la vente de l'Indochine. Onésime Reclus, quelques années avant la guerre, n'avait-il pas proclamé : « Lâchons l'Asie. Prenons l'Afrique ! » Puis, après la guerre, lorsque commença de se poser de façon angoissante le problème du remboursement des dettes interalliées, on parla de la cession des Antilles aux Etats-Unis. Le gouvernement démentait En dépit du démenti, la nouvelle se faisait jour de façon périodique et, dans ces tout derniers mois, MM. André et José Germain, dans de grands journaux, se firent les défenseurs de cette singulière conception. Napoléon I[er] n'a-t-il pas vendu la Louisiane ?

L'aspect du problème colonial ainsi envisagé à ce point de vue de liquidation n'est donc point nouveau, quoi qu'en paraisse penser le D[r] Vallet. Celui-ci a dédié son ouvrage « au contribuable de France et à ses représentants », et voici en gros, après maint développement judicieux et plus d'une observation appuyée sur une expérience personnelle non négligeable, voici ses conclusions :

Les aspirations d'un peuple, écrit-il, comme celles d'un individu ne doivent pas être extravagantes, sans quoi elles exposent ses destinées à un échec. Ces aspirations doivent être légitimes, proportionnées à ses moyens, à ses disponibilités, à ses possibilités surtout, s'il ne veut pas entrer en compétition avec un quelconque qui soit plus apte à les réaliser pour son propre compte. Et bien, j'estime que *nos aspirations coloniales sont extravagantes,* qu'elles sont déraisonnables, qu'elles ne répondent pas à nos besoins et qu'elles rencontreront un jour l'accident qui nous fera trébucher et déchoir pour une période de temps plus ou moins longue. Nous n'avons pas de quoi peupler notre sol français, certaines régions du territoire national sont quasi désertiques et nous voudrions aller coloniser, c'est-à-dire, au sens vrai du mot, disséminer des colons, nos compatriotes, sur une étendue territoriale vingt-trois fois supérieure à la France ?...

... Nous avons des colonies complètement étrangères à notre civilisation, qui ne la côtoient même pas, qui se rattachent à d'autres races humaines que la nôtre, vers lesquelles elles sont implacablement poussées, qui n'ont avec nous aucune affinité, qui n'accepteront notre culture qu'en surface... Quel intérêt avons nous à conserver de telles possessions ?... Il semble qu'en l'occurrence, nous raisonnions avec notre sentiment plutôt qu'avec notre raison pure... Le mirage de notre empire colonial nous éblouit... Nous n'avons qu'une colonie aux lendemains sûrs, c'est l'Afrique qui peut encore nous appartenir dans des siècles, de laquelle nous pouvons tout attendre, sans crainte d'aléas ou d'imprévus cruels... *Vendons tout ce qui n'est pas l'Afrique !*

Mais, à qui vendre ? demande le Dr Vallet :

Uniquement (comme c'est simple !) au plus fort et dernier enchérisseur, comme cela se passe en toute vente aux enchères, etc., etc.

J'interromps ces citations : la thèse de l'auteur est suffisamment exposée pour que j'y puisse maintenant répondre, non point dans des détails, — il faudrait un volume pour reprendre toutes les observations souvent judicieuses, je le répète, du Dr Vallet, — mais d'une manière générale.

Et d'abord, le point de vue du fait, le seul qui vaille en la circonstance. J'ai pu, âgé de moins de trente ans et après une systématisation de la colonisation envisagée de ce point de vue purement réaliste, j'ai pu, cédant au sentiment et non à la raison *pure* (comme écrit si improprement le Dr Vallet), faire appel au diable pour excuser mon lyrisme. Ce faisant, je croyais alors faire une concession nécessaire à la réalité, alors qu'au fond, je trahissais celle-ci par un reniement assez illogique. Or, le fait, ce n'est point cela, le fait, le seul à considérer, en dehors de toute théorie, de toute systématisation, c'est un empire colonial que fonda notre activité et dont il n'appartient à personne d'arrêter les contours. Cet empire existe. Accepter qu'il soit entamé ou diminué, ce serait, au point de vue pratique même, en prononcer la condamnation définitive. Le Dr Vallet veut tout vendre, sauf l'Afrique. D'autres voudront tout céder, sauf l'Asie. Qu'on ne s'y trompe point : le jour où notre pays donnerait ainsi au monde la preuve qu'il désespère et renonce à ses plus légitimes ambitions, ce ne serait pas à une vente aux enchères que nous assisterions, mais bien à une véritable curée qui atteindrait non plus seulement la France coloniale, mais aussi la France métropolitaine. Croit-on que nos sujets de l'Afrique du Nord, fanatisés par des Abd-el-Krim

qui naîtraient rapidement, resteraient indifférents à notre liquidation asiatique? Ces hommes, qui, après tout, ne comprennent que la force, voyant la France elle-même douter de sa force, auraient tôt fait d'entrer en rébellion contre sa faiblesse déplorablement avouée et manifestée.

Mais, à quoi bon s'attarder à combattre une conception de fausse logique pratique et à répondre à une question qui ne sera point posée, puisque le fait est là, le fait nécessaire et suffisant, et que ce fait, c'est notre empire colonial constitué en bloc solide, et dont personne n'a le droit, ni, heureusement, la possibilité d'aliéner la moindre parcelle?

Cependant, à l'occasion de la thèse chimérique du Dr Vallet, qu'il me soit permis de rappeler que pareille thèse n'a pu trouver un éditeur et même un auteur, et ne rencontrera des échos que parce que la plupart des gens, en France, et dès qu'il s'agit de choses coloniales, cessent de raisonner *pratiquement* (et non pas purement, docteur) dès l'heure, précisément, où ils prétendent se placer sur un terrain pratique.

Vendre nos colonies, certaines de nos colonies, après avoir inventorié leurs ressources? Mais, en admettant même qu'il y eût acheteur, (ce qui n'est point, car *réellement*, il ne saurait y avoir que « preneur » à la foire d'empoigne), laquelle, lesquelles vendre, alors que la plus petite, la moins riche représente une utilité, une valeur incontestable dans l'ensemble? Se baser sur leur valeur *actuelle*? Mais sera-ce leur valeur de demain? Lâcher, par exemple, pour parler comme Onésime Reclus, lâcher la Guyane discréditée aux yeux des gens superficiels par son bagne et une suite de destins malheureux? Mais comment être sûr que, demain, dans un an, dans dix ans, on n'y découvrira point des gisements pétrolifères ou bien de roches radioactives qui lui conféreraient en un tournemain une fabuleuse richesse? L'ensemble de nos colonies représente sur l'ensemble de la terre une emprise dont nul, à bon escient, ne saurait chiffrer la valeur exacte, non plus d'ailleurs, que la non valeur. C'est sur le monde *une hypothèque* dont aucun Français soucieux de l'avenir du patrimoine national ne saurait admettre, même en pensée, l'aliénation ou même la diminution. C'est cette hypothèque précisément qui assure la conservation et le maintien de la fortune métropolitaine.

La France ne possède que 40 millions d'habitants. Certes, mais ce sont des Français, c'est-à-dire les représentants d'une race d'élite ayant une longue tradition de prestige et de commandement, ce sont les réalisateurs coloniaux vraiment prodigieux démontrant précisément ce que *quelques-uns*, bien sélectionnés et de volonté bien tendue, peuvent faire et réaliser parmi des masses incultes, attardées ou en décadence.

Notre natalité déficiente ? Mais est-ce vraiment là bien poser le problème ? S'agit-il de faire des enfants, beaucoup d'enfants ? Ou bien, ce qui serait plus simple, au lieu de raconter des sottises sur l'impuissance de notre race, simplement *de conserver ceux qui naissent* ? Il n'y a pas problème de natalité, mais seulement d'hygiène infantile, et, cela, c'est ce dont la plupart des gens se soucient le moins.

La plupart font comme ce général colonial qui, avisé par un rapport que les deux tiers des munitions étaient mauvais, écrivit en marge du rapport : « Triplez les approvisionnements. » Les braves propagandistes de la repopulation, en général célibataires, clament: Ayez tous quatre ou cinq enfants, ce qui vous permettra d'en laisser crever un ou deux sans inconvénient. — Quels sauvages !

Enfin, est-il bien certain que, dans notre univers tout de même relativement civilisé, *la qualité* doive céder le pas à *la quantité* ? Dans le *Roman de Renart*, celui-ci, en dépit de sa faiblesse, remporte quelques jolies victoires.

Puis, dernière considération, par laquelle j'eusse pu commencer, ce qui m'eût évité toutes autres et qui eût également interdit au Dr Vallet de perpétrer son « nouvel aperçu », il ne dépend ni du Dr Vallet prénommé, ni de moi, ni de personne, ni même des joueurs de belotte du « Café du Commerce », de disposer ainsi de telle ou telle partie de notre empire colonial. Tous les aperçus anciens ou nouveaux ne feront point que la France ne soit pas une grande nation coloniale ayant un destin à remplir, des devoirs à satisfaire. Napoléon Ier, plus ou moins bien inspiré, a pu vendre la Louisiane : c'est précisément la supériorité de notre République si décriée de ne vouloir, ni pouvoir rien aliéner de son domaine, sans le consentement des principaux intéressés, et, pour commencer, de nos sujets ou citoyens indigènes, lesquels ont tout de même voix au chapitre et le droit de conserver les affreux tyrans qui assurent leur bonheur.

Mémento. — M. Paul Collard, en écrivant *Cambodge et Cambodgiens*, a montré de façon pertinente la métamorphose du royaume khmer par la méthode française de protectorat. Voilà un ouvrage intéressant, documenté et utile (Société d'Editions géographiques maritimes et coloniales).

— M. Maurice Besson, d'une main délicate et dévotieuse, a dénoué les cordons des liasses de nos archives coloniales et évoque le passé d'un certain nombre de héros d'autrefois. Dans ces *Vieux papiers du temps des Iles*, nous revoyons avec lui les scènes des luttes entre colons et Indiens en Louisiane, l'extraordinaire aventure du comte de Mandave et des « chefs de parti » à la Cour du Grand Mogol, l'île de la Tortue avec ses boucaniers, etc. Il nous montre encore comment la Louisiane fut vendue aux Etats-Unis. Ouvrage instructif et contribution de premier ordre à « l'histoire coloniale » (Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales).

— Du colonel Paul Azan, encore une contribution à « l'histoire » coloniale avec son remarquable ouvrage, *l'Emir Abd-el-Kader* (1808-1883), auquel il a donné comme sous-titre : « Du fanatisme musulman au patriotisme français ». Arabe pénétré de science islamique, c'est-à-dire aussi hostile que possible à la civilisation française, Abd el-Kader a pu écrire, comme fruit de toute une vie de lutte, d'étude et de réflexion, cette phrase admirable : « Si les Musulmans et les Chrétiens me prêtaient l'oreille, je ferais cesser leurs divergences et ils deviendraient frères à l'intérieur et à l'extérieur. » Souhaitons qu'un jour prochain, le farouche Abd-el-Krim, écrivant à son tour son testament politique, adhère lui-même à la conception humaine du grand Emir.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Gaston Danville : *Le Mystère psychique*, Alcan. — Dr Albert de Schrenck-Notzing : *Les Phénomènes physiques de la médiumnité*, préface du pr. Richet, Bibliothèque internationale de science psychique, Payot. — Mémento.

Dans un substantiel petit ouvrage, *Magnétisme et Spiritisme*, paru il y a quelques années aux Editions du *Mercure de France*, M. Gaston Danville ramenait indistinctement tous les phénomènes dits psychiques à la catégorie des faits illusoires. Les variantes intervenues depuis lors dans la production de ces phénomènes, les enquêtes innombrables auxquelles ils ont donné lieu sont-elles de nature à modifier la créance primitive de l'auteur et à justifier l'institution de cette science nouvelle qui, sous le parrainage du professeur Richet, tend à s'accréditer de jour en jour

sous le nom de métapsychique ? C'est ce que se demande, avec une entière bonne foi, M. Gaston Danville, en étudiant historiquement et psychologiquement les conditions dans lesquelles se forme et s'établit la notion du **Mystère psychique**. Messmer et Swedenborg, selon M. Gaston Danville, sont les deux véritables créateurs du magnétisme et du spiritisme moderne, dont les théories, toujours au dire de l'auteur, aboutissent en droite ligne aux conceptions actuelles de la métapsychique :

Messmer demeure le premier qui ait donné une apparence scientifique à la fois à la production et à l'observation de ces faits qui jusque-là passaient pour ne relever que d'un domaine extra humain... De même Swedenborg, en dehors de toute pratique occulte, affirme pénétrer de plain-pied dans le monde des esprits... Il semble légitime de le considérer comme le véritable fondateur du spiritisme, comme le premier en date et le plus célèbre des médiums...

Quant aux prétendus faits psychiques, constituant le domaine propre de la métapsychique : clairvoyance ou « cryptesthésie », actions à distance, raps ou « télékinésie », fantômes ou « ectoplasmie », ils ne seraient ni plus ni moins qu'un « ramas de fables et de supercheries » relevant, comme a dit Kant, de cette balance de l'entendement, dont l'un des plateaux porte « Espérance en l'avenir », soumis à la seule croyance, et où les éléments affectifs jouent un rôle prépondérant, au détriment des éléments rationnels :

L'ordre d'évolution des phéomènes biologiques n'est pas réversible, objecte l'auteur au professeur Richet et au directeur Geley, à propos de l'ectoplasmie : il n'existe pas d'exemple que cela soit. Or, les fantômes ectoplasmiques n'ont rien de fluidique ; complets ou incomplets, ils forment un organisme, produits aux dépens d'un autre organisme, puis restitués intégralement et presque instantanément à ce dernier, au mépris du facteur temps et du rôle considérable que celui-ci joue dans l'évolution des espèces, comme le démontrent amplement la chimie et la biologie. Tout cela devient du roman et du roman chez la portière .. Le seul fait réel, rigoureusement et constamment observé par les meilleurs métapsychistes, est celui-ci : les phénomènes enregistrés demeurent, dans leur mode de production et de disparition, dans leur ensemble et leurs caractères accessoires, exactement identiques, que la fraude ait été découverte (ce qui arrive souvent) ou non... En d'autres termes, aucun caractère positif ne nous est donné, aucune référence, qui permette de déclarer un phénomène *métapsychique* au moment où il se manifeste.

Métapsychique se ramène à dire : dont on n'a pas pu établir la supercherie...

Le hasard incertain d'une fraude constatée est donc, en dernière analyse, le seul critérium que ces phénomènes nous offrent, au dire de M. Gaston Danville. Il en est de même du spiritisme. La question des maisons hantées se réduit à une question de fraudes plus ou moins faciles à éventer, de mystifications favorisées par l'obscurité. Dans celle des tables tournantes intervient « la tendance (déjà notée par l'auteur dans sa *Psychologie de l'Amour*) qui porte tout individu à placer dans un monde suprasensible, peuplé de puissances ou de forces surnaturelles, ce qu'il ne parvient pas à expliquer immédiatement au moyen de ses connaissances ». D'où la définition du médium, fournie par Gaston Danville : « Un auteur, conscient ou inconscient, de supercheries, qu'elles soient ou non découvertes. » Les prétendues communications avec l'au-delà ne nous renseignent en réalité que sur le contenu de l'inconscient du médium à qui on les doit. Joignez à cela la fréquence des causes d'erreur ou d'illusion dans les expériences dites métapsychiques, dues à l'insuffisance des précautions prises pour assurer le contrôle scientifique de l'expérience; à l'inexpérience des assistants; à la distraction involontaire et à l'état d'esprit des expérimentateurs ; bref, à l'influence de la passion, dénaturant la vision exacte de la réalité. L'auteur rapporte un certain nombre de faits à l'appui de cette démonstration. Et surtout il se livre à une étude psychologique approfondie du sentiment de croyance, qui rend compte, selon lui, des différences d'attitude que l'on peut observer devant le mystère :

Croire n'implique pas uniquement l'intervention préalable d'opérations intellectuelles et purement intellectuelles. Dans la plupart des cas, des mobiles affectifs se présentent en grand nombre et l'emportent souvent sur les mobiles rationnels. L'on se décide à croire pour des raisons d'où la raison est absente ; des raisons de sentiment, pour ainsi dire, tenant à des dispositions mentales antérieures, dues aux milieux traversés, à l'éducation reçue, parfois même à l'hérédité... Or, la logique du sentiment, « logique du préjugé, logique des instincts, logique de l'erreur », ainsi que l'a clairement montré Th. Ribot, diffère totalement de la logique rationnelle. « On concevra sans peine, a dit Chevreul, comment des hommes de très bonne foi, et éclairés d'ailleurs, sont portés à recourir à des idées tout à fait chimériques pour expliquer des

phénomènes qui ne sortent pas réellement du monde physique que nous connaissons... »

Cette conclusion serait valable, dit M. Danville, pour tous les croyants, spirites ou métapsychistes, du mystère psychique :

Si celui-ci subsiste en partie, enveloppant encore certains troubles de la personnalité, de la mémoire ; de la volonté, les rapports mal définis du conscient et de l'inconscient, le mécanisme du rêve et de ces divers phénomènes par quoi le mental agit sur notre corps de façon terriblement matérielle et inconsciente, il apparaît bien, par contre, nous assure l'auteur, qu'il ne réside pas dans les manifestations de notre activité mentale, normale ou anormale, exploitées par le magnétisme ou le spiritisme, non plus que dans ce jeu plus ou moins adroit de quelques illusionnistes, ce hasard de curieuses coïncidences, soit de faits, soit de mots, bases fragiles de la métapsychique.

Nous avons analysé sans parti pris ce réquisitoire à fond de train et de rudoyante allure contre la jeune science encore au berceau et à qui M. Gaston Danville, paisiblement et sans passion, dénie jusqu'aux moindres droits à l'existence. Se relèvera-t-elle de ce coup ? Parviendra-t-elle à justifier sa nécessité ? L'avenir nous le dira. Car il nous paraît bien improbable que quelque métapsychiste notoire et batailleur ne surgisse pas qui relève le gant.

Depuis trente ans qu'il poursuit obstinément ses recherches sur **les Phénomènes physiques de la médiumnité**, le Dr de Schrenck-Notzing est devenu le maître incontesté en Allemagne de la métapsychique objective. Il a expérimenté successivement et longuement avec Eusapia Paladino, Eva Béraud, Stanislawa P. et surtout Willy S. Abreuvé de tout temps de critiques et de railleries, il a eu le courage et la patience de vouloir convaincre ses collègues allemands, plus rebelles que les autres, si possible, à se laisser persuader, et il y est parvenu. Cinquante-cinq universitaires et hommes de science lui ont donné leur témoignage. Le livre de Schrenck-Notzing est assurément l'expérience la plus riche qui soit en ce domaine. Aucune de ses œuvres n'avait été jusqu'ici traduite en français. Il faut savoir gré à notre confrère René Sudre de l'avoir fait entrer dans sa Bibliothèque internationale de Science psychique. Traduits par M. Longaud, professeur agrégé de l'Université et ancien élève de l'Ecole normale supérieure, les *Phénomènes physique de la médiumnité* sont une translation de son célèbre ouvrage publié

en 1914, auquel le professeur a ajouté des parties essentielles de ses livres récents, pour donner au public français une idée d'ensemble de ses travaux. Un grand nombre de reproductions photographiques complète la riche documentation de l'ouvrage. Composé entièrement à la façon d'un livre de médecine (le docteur se souvenant qu'il fut ancien assistant des cliniques de Charcot et de Bernheim), il étale une succession abondante, et que d'aucuns pourraient trouver fastidieuse, d'observations expérimentales, semblables à celles recueillies dans les laboratoires des physiologistes ou les cliniques des psychiatres, et destinées à écarter d'avance tout soupçon d'illusion ou de fraude. La principale préoccupation de l'expérimentateur est de séparer sans cesse l'or pur de ses scories. Plus que quiconque peut-être, Schrenck-Notzing s'est témoigné un impitoyable démasqueur de médiums, de ces médiums, « instrument scientifique aussi imparfait que possible, et dont l'éducation spirite vient à tout instant fausser les pouvoirs naturels et favoriser inconsciemment la supercherie ». Le métapsychiste convaincu, s'il admet l'existence, encore mal définie, d'un en deçà humain, peu à peu contrôlable à force de patience et d'expérimentation, répudie vigoureusement la possibilité d'un au-delà mystique, inaccessible et invérifiable. Il n'y a aucune raison de rapporter les forces mystérieuses, mais certaines, dont on constate les effets, à des êtres invisibles, vivant dans un plan différent de notre plan. Ces productions sont une transposition des énergies vitales du médium et subordonnées à sa mentalité subconsciente : rudimentaire, comme chez Eusapia Paladino ou le fils d'ouvrier Willy S. ; plus raffinée et non dépourvue d'une certaine culture artistique, comme chez Linda Gazzera ou Eva Béraud. Le degré d'ampleur ou d'intérêt des manifestations physiques est en raison directe de la capacité intelligente du sujet, et aussi, en une certaine manière, des dispositions intellectuelles de l'expérimentateur : productions purement géométriques du médium Mlle Goligher, sous l'influence du professeur de mécanique Crawford ; productions artistiques du médium Eva Béraud sous la direction de Mme Bisson, statuaire, etc. Aux termes de cette hypothèse idéoplastique, nettement formulée par de Schrenck-Notzing, les phénomènes spirites s'expliqueraient naturellement par une production romanesque, consciente ou inconsciente, du médium, s'inspirant, soit directement

de ses souvenirs ou instincts personnels, soit médiatement et par métagnomie, des images et des tendances puisées dans le mental des personnes qui l'entourent. On conçoit que le professeur de Schrenck-Notzing ait dû déployer toute sa force de patience et expérimenter trente ans de sa vie pour faire le départ entre ces données illusoires et les phénomènes réels, susceptibles de contrôle, qui constituent le domaine, purement biologique, de l'expérimentation métapsychique.

Mémento. — A. Villeneuve : *Les Plantes magiques* ; *les pierres magiques*, 2 brochures. Ed. Durville. — Louis Gastin : *Libre-arbitre et déterminisme* : essai de conciliation, au nom de la théorie de la relativité, entre la doctrine du libre-arbitre et le déterminisme des lois universelles. — M. Jalambic : *De la valeur religieuse de la théosophie*, Ed. Adyar. — F. Jollivet-Castelot : *Le communisme spiritualiste*, Edit. de la Rose-Croix, Sin-le-Noble. — Paul Choisnard : *Qu'est-ce que l'Astrologique scientifique* ? (étude publiée dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1921.) — Annie Besant : *Le Secret de la vie*, éd. Adyar. — Ch. Lancelin : *Introduction à quelques points de l'occultisme expérimental*, éd. Rhéa. — Id. : *L'évocation des morts* (les 7 voies d'intercommunication entre les deux humanités : chapitre supplémentaire, en quelque sorte, de la *Vie Posthume* du même auteur), éd. Durville. — Prentice Mulford : *Les lois du succès*, trad. par André Durville ; éd. Adyar. — Notons, à la librairie Chacornac, l'opportune réimpression d'un ouvrage presque introuvable du colonel de Rochas, *les Vies successives*, où l'auteur croit devoir conclure de ses expériences à la probabilité de l'hypothèse de la réincarnation. — *Revue Métapsychique* (mars-août) : Un homme doué de connaissance paranormale : M. Ludwig Kahn, par le docteur Eugène Osty. — Phénomènes de métagnomie expérimentale, observés au cours d'une expérience faite avec le « peyotl », par A. Rouchier. Deux cas de métagnomie variant selon l'état physique du sujet, par le Dr François Moutier : et, résumant les indications fournies par les observations de ces deux expérimentateurs, un très remarquable article du Dr Osty : Métagnomie et psycho-physiologie. — *Revue Spirite* (juin-septembre) : Ciel et terre, par Léon Denis. — Le démon de Socrate, par le docteur Lucien Graux. — En remontant aux origines : Jonathan Koons et sa « chambre spirite » (1852-1856), par Ernest Bozzano. — Télégraphie sans fil et médiumnité, par Henri Azam. — Le Congrès spirite, organisé à Paris par la Fédération spirite internationale, a eu lieu du 6 au 13 septembre dernier. — *Le Voile d'Isis* (mars-septembre). Les chroniques : D'un mois à l'autre, par Ian Mongoi. — Le centenaire de la mort de Fabre d'Olivet, suivi de lettres inédites, par Paul

Chacornac et Paul Redonnel. — Une plante magique : le « yagée » de Colombie, par A. Rouhier. — Les superstitions médicales chinoises, par le Dr Vergnes. — Le thème natal de M. Paul Painlevé, par Marc-Rudolf Steiner, par Alice Sauerwein. — Le cinquantenaire de la mort d'Eliphas Lévi, par Paul Redonnel, Victor Emile Michelet et Paul Chacornac. — *Bulletin de la société d'études psychiques de Nancy* (mai-septembre). Conférence de M. René Sudre : la lutte pour la métapsychique. — *Revue du Spiritisme*. Au pays du miracle : chez Jean Béziat, par Mme Carita Borderieux. — *La Rose-Croix* : Jésus et le communisme, par M. Jolivet-Castelot. — *Metanoia* : Idéoplasmes spirites, les matérialisations de Mantes, par M. Jean Gattefossé — Euphorismes, par R. D. de Maratray. — *Journal du magnétisme et du psychisme expérimental* (mai-septembre). Le magnétisme devant la loi pénale, par Me Maurice Garçon. — Les vibrations atomiques, cellulaires et cérébrales, par M. Henri Mager. — La lumière intérieure, par Paul C. Jagot. — *Le Fraterniste* : Initiation psychosique, par Jean Béziat. — Les lendemains de la mort, par Gabriel Gobron. — *L'Aube nouvelle* : Une école de prières, par Claude Pruisac. — *Psychic-Magazine* : La doctrine de Confucius, par le Dr Nuygen-Van-Tung. — Horoscope onomantique de S. M. Alphonse XIII, par Raoul Larmier. — L'analyse psychique et la doctrine de Freud, par le Dr Jean Martinie.

PAUL OLIVIER.

LES REVUES

Ceux qui viennent : Hommage de M. Yves Dautun à Erik Satie. — *Le Correspondant* : M. Robert de Souza avertit du péril où se trouve la phonétique expérimentale. — *La Revue de Paris* : M. J. Kessel et la nouvelle littérature russe ; pourquoi la prose remplace actuellement la poésie. — Mémento.

La tendresse pour un aîné et le respect de son œuvre sont si rares chez les débutants actuels, que M. Yves Dautun mérite que l'on prête attention à la qualité de ces lignes, parues dans **Ceux qui viennent** (septembre) :

Tout cela tenait en quatre ou cinq lignes, dans le bas de la page, et sous un titre très petit : « Le compositeur Erik Satie est mort ».

J'ai pris le train tout de suite, puis le Nord-Sud à Saint-Lazare. Je suis descendu au fond du 14e, là-bas, et j'ai remonté des rues comme d'habitude, aussi vite. La grande porte de l'hôpital était ouverte. Pourquoi ai-je grimpé l'escalier quatre à quatre, comme aux jours où nous revenions avec C... de faire ses commissions ?

On balayait la chambre vide. — « Monsieur Satie ? On l'a mis dans la chambre mortuaire. »

J'y suis donc allé. Cette affreuse grimace sur le cher visage où nous lisions notre avenir Je voudrais ne l'avoir jamais vue. Je me suis raidi, mais j'ai bien pleuré tout de même. Puis, j'ai ramené le drap, car j'avais peur. Et je me suis sauvé,

Il faisait frais dans l'église d'Arcueil. C'est une petite vieille église. L'organiste jouait très mal sur l'harmonium la marche funèbre de Beethoven. Mais tous ceux qui avaient aimé le bon maître étaient là les yeux rouges. Le cimetière aussi était bien fait pour Satie : comme lui simple, tranquille et pas triste. Nous sommes passés, en y allant, sous sa fenêtre. Nous pensions : « Comment est cette chambre où jamais il n'a voulu nous laisser entrer ? »

Après avoir écrasé la glaise humide et salué la famille, nous sommes rentrés à Paris.

« La génération qui naît pourra seule comprendre Satie », déclare M. Dautun. L'ambition est modeste. On pouvait facilement comprendre Erik Satie. C'était un homme très fin. Sa simplicité comportait un peu d'affectation, comme sa finesse s'accommodait de plaisanteries inférieures à son raffinement. Que, par son œuvre, il rejoigne « à travers un siècle le grand Bach », M. Dautun, qui l'affirme, aura tout loisir de justifier ce jugement. L'important est qu'il le porte aujourd'hui. Pas plus que l'esprit, l'admiration juvénile ne court les rues. Estimons beaucoup M. Yves Dautun d'exprimer la sienne sur un ton qui semblait passé de mode. Erik Satie eut peut-être le tort de composer de la musique, à ses débuts, avant de connaître les lois de cet art. Quand, « les cheveux déjà gris, il prétend devenir un bon artisan et apprend la musique »... Mais, suivons M. Yves Dautun :

Dès cet instant, il écrase sans y faire attention tous les professionnels de la note, et rejoint à travers un siècle le grand Bach, dont il a l'intelligence redoutable et la superbe rigueur. Désormais Satie est entièrement lui-même, le premier musicien de son temps, le maître suprême du contrepoint...

... Le gros bouquin que mérite l'œuvre de Satie, l'autre gros bouquin que mérite Satie lui-même, on les écrira bientôt, j'espère. Ce qu'on doit affirmer tout de suite sans avoir peur de se tromper, c'est qu'il s'agit ici d'une des plus belles démonstrations de génie musical, et que celui qui l'a faite avec une si émouvante simplicité était un exemplaire d'homme achevé mais inclassable, ce qui fait rare dans le défilé des ébauches pareillement cartilagineuses. Un être très modeste, très bizarre, très sensible, très amusant, très bon, qui a mis quatre mois à

s'éteindre sous nos yeux désolés, sans jamais cesser tout à fait de sourire.

Le trait final est particulièrement juste. En tout cas, M. Yves Dautun admire avec passion. Il fallait signaler le fait à cette place.

§

Le Correspondant (10 septembre) donne un bien remarquable travail de M. Robert de Souza sur « L'abbé Rousselot et la Phonétique expérimentale ». L'auteur applique ce sous-titre à son essai : « Une grande œuvre scientifique en péril ». Il s'agit là d'une œuvre commencée en 1869, patiemment poursuivie jusqu'en décembre dernier, et dont la nouveauté, l'importance, furent reconnues par l'Université et par l'Institut catholique, cette fois en parfait accord, aux obsèques du savant abbé.

Non seulement, par de géniales intuitions, il créa une science. Il inventa et fabriqua de ses mains les appareils enregistreurs nécessaires à la collection de ses découvertes expérimentales. Faute qu'une chaire eût été fondée, avec des crédits de laboratoire, il y a une vingtaine d'années, quand l'abbé Rousselot avait déjà mérité les plus hauts suffrages, ceux de Gaston Paris et de Michel Bréal, par exemple, — « le maître avait été mis dans l'incapacité matérielle de donner un enseignement général ». Il a produit des élèves, tous spécialisés, aucun qui puisse poursuivre l'ensemble de ses recherches.

Aussi, faute de ces moyens matériels et intellectuels de prospérité — écrit M. de Souza — la phonétique expérimentale se trouve maintenant, par la disparition de son soutien de génie, dans une situation singulière. Un avenir sans limites s'ouvre devant elle et personne n'est en état de l'embrasser tout entière, sinon pour enseigner ses principes et les solutions acquises, du moins pour la faire avancer par de nouvelles découvertes dans la triple force de son unité. A soixante-quinze ans, trois ans avant sa mort, envisageant toujours les plus diverses conquêtes, l'admirable savant disait : « Je n'ai pas encore donné le meilleur de moi-même », car sa fierté était aussi grande que sa modestie.

La chaire de phonétique expérimentale au Collège de France est supprimée « faute de titulaires possibles » :

Quoi qu'il en soit, le laboratoire demeure. Quelle sera sa situation désormais ? Il importe au plus haut point de s'en inquiéter. Pour le moment, il est de nouveau rattaché à l'enseignement de la linguistique.

Il faut désirer que malgré ce lien, trop étroit d'apparence, il conserve ainsi l'autonomie intellectuelle qui permettait à son fondateur les plus libres travaux. Les savants et les étudiants qui viennent de toutes les parties du monde s'initier à la phonétique expérimentale (il n'y en eut jamais de plus nombreux) doivent pouvoir continuer leurs recherches sous la direction d'un des élèves de l'abbé Rousselot. Or, il est question d'effacer le nom même de la phonétique expérimentale du Collège de France, en supprimant le laboratoire au profit d'un autre de physique ou de physiologie quelconque.

... Dans l'état actuel des choses, toute grande recherche acoustique serait impraticable.

§

La Revue de Paris (15 septembre) contient un fort intéressant tableau de « La nouvelle littérature russe », par M. J. Kessel. Voici un renseignement bien inattendu sur les rapports de la politique avec l'emploi de la prose ou de la poésie :

Ainsi, pendant trois ans, il n'y eut que de la poésie. Son règne correspond à l'époque pour ainsi dire héroïque du bolchevisme, celle de la guerre civile, des cités qui passent jusqu'à dix-sept fois de mains en mains, à l'époque d'un effort gigantesque qui se termine par une victoire complète, au point de vue militaire, tout au moins. C'est alors que les décrets sont le plus impitoyables, que la Tchéka se manifeste dans son plus rouge apparat, que le dénûment atteint à son paroxysme.

Brusquement tout se calme. La guerre civile s'arrête et Lénine décrète la nouvelle politique économique, le fameux Nep.

La réaction littéraire est automatique : on revient à la prose.

Ce n'est pas un des traits les moins curieux de la vie révolutionnaire russe que cette coupure brusque. Jusqu'en 1921, fleurissent les poètes. A partir de 1921, les prosateurs. Et cette floraison est aussi riche, aussi violente que la première, et, de même, conditionnée par les événements économiques.

On trouve du papier, la question de la nourriture n'est plus aussi aiguë, les maisons d'éditions renaissent. Et si le premier livre qui parut fut celui de Boris Pilniack, ce n'est point que cet auteur avait eu plus de hâte que les autres, mais que, vivant à la campagne, il avait eu une vache qui lui donnait du lait et une femme qui s'occupait de lui.

Mais, alors qu'aux pires heures de détresse, les poètes tâchaient d'enlever leurs pensées vers d'autres horizons, au moment même où la vie s'améliore, les prosateurs reviennent aux heures sombres. La raison en est bien simple : les poètes écrivent avec leurs rêves, les conteurs avec leurs souvenirs. Et ces souvenirs sont d'une nature telle que les

livres qu'ils inspirent nous semblent parler d'une humanité inconnue et d'une planète presque aussi étrangère à nous que celle de Mars.

Tous les sentiments anciens ont fondu dans la fournaise des années terribles. On ne passe pas en vain à travers la mort, la famine et la haine. Les âmes et les corps en sortent remodelés et l'époque qui les précède paraît incompréhensible.

Déjà pour nous, les années d'avant-guerre semblent un monde sans contact avec le nôtre Que l'on imagine, outre la guerre, une révolution qui a tout ravagé, tout transformé, et au cours de laquelle un morceau de pain fut plus précieux que toute l'intelligence, la beauté, et la bonté humaines.

Mémento. — *Les Marges* (15 septembre) : « Charles Ovigny », poète mort inédit, par M. Fagus. — « Ode à l'été », de M. Pierre Guéguen. — Une remarquable nouvelle de M. Pierre-René Wolff : « Jacob Martinovitch ».

Europe (15 septembre) : « Notes d'Indo-Chine », concises, colorées, pleines de nouveau, par M. Léon Werth. — Poèmes d'A. Blok. — De M. Christian Sénéchal : « Max Barthel, ouvrier saxon et poète ».

La Revue européenne (1er septembre) : « Un précurseur : O.-J. de Milosz », par M. René Prat. — « Psaume de la Réintégration », par M. O.-J. de Milosz. — Enquête sur l'Allemagne : réponses significatives de MM. Carl Sternheim, André Germain et Léon-Pierre Quint.

La Revue de France (15 septembre) : « Propos et Souvenirs de M. Paul Valéry », recueillis par M. F. Lefèvre. — « Sosipatra et la courtisane », nouvelle de Mme Marcelle Tinayre. — La fin de l'admirable « Croisière de Misère » de M. Paul Chack. — Poèmes, de M. G. Mauge.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « Dans la montagne des Druses », par M. Henry Bordeaux. — « L'art des jardins », par M. F. Bac.

La Grande revue (août) : M. G.-G. Grand : « La Crise actuelle de l'autorité ». — « La belle fille aux fraises », un joli conte de Mme Marie Jade. — Suite de l'enquête de M. Gonzague Truc sur « Les jeunes filles ». — M. M. Dugard : « Le Freudisme ».

Le Monde nouveau (août-septembre) : « Témoignage pour Isabelle Eberhardt », par M. Robert Randau. — Poèmes de MM. P. Camo, Ch. Derennes, X. de Magallon, F. Mazade, Paul Valéry, de Mme de Noailles et de Joachim Gasquet. — Un très bel essai de M. Jean Royère : « La vie mystique de Stéphane Mallarmé ».

La Revue Mondiale (15 septembre) : M. G. Choisy : « Psychologie du voyage en Autriche ». — « Les aveugles sont sauvés », par M. A.-H. Flassch. — « Jacques Natanson et son œuvre », par M. Maxime-Wexner.

Nouvelle Revue (15 septembre) : M. le Dr E. Minvielle : « Marie Jaëll. Essai sur ses recherches d'esthétique musicale ».

La Nouvelle Revue critique (15 septembre) : M. René Fauchois : « Le Ruzzante de M. A. Mortier ». — « Les débuts d'Henri Béraud », par M. Ch. Leoboldti.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le journal inédit de Louis II de Bavière. Louis II et Wagner (*L'Eclair*, 28, 29 août et 19 septembre).

M. Léon Le Bret publie dans **l'Eclair** quelques pages extraites du *journal inédit* de Louis II de Bavière, de son premier journal, qui, commencé en 1869, va jusqu'en 1885. Il nous avertit que les passages composés en italiques sont ceux qui ont été écrits en français par le roi, et que les mots sous-entendus ont été rétablis entre parenthèses pour faciliter la lecture de ce document.

Le mystère qui entoure la personnalité du *roi vierge*, « sa beauté, sa belle intelligence, qui marqua le commencement de son règne, ses goûts artistiques, son amitié exaltée et plutôt amoureuse pour Richard Wagner, la vie fantastique et solitaire qu'il menait dans ses châteaux, ses accès de folie et sa fin tragique ont fait naître toute une littérature autour de lui ». A ce sujet, M. Le Bret pense que M. Jacques Bainville a su apporter dans l'étude qu'il a faite de Louis II le sens critique qui manque le plus souvent aux ouvrages allemands.

Mais alors que M. Bainville ne paraît pas croire à la folie du roi, nous nous demandons si, après la lecture du journal intime, le doute peut encore subsister à cet égard.

Il semble que Louis II était atteint d'une certaine affection mentale dont les formes, s'atténuant lorsque le roi était en compagnie de quelque ami, s'accentuaient dans la solitude, sous l'effet d'une imagination maladive, évocatrice des fastes royaux de la cour de France, et sous le remords des faiblesses charnelles, des complaisances équivoques.

Dès 1869, Louis II jetait ses impressions sur le papier. Aux phrases inachevées, à leur forme elliptique, on devine l'extrême nervosité du roi ; on suit difficilement la course déconcertante d'une imagination sans contrôle. L'écriture elle-même est haute, tourmentée ; les lettres se terminent en boucles ou en crochets. L'absence presque complète de ratures, l'irrégularité de la ponctuation dénotent la rapidité et l'irréflexion avec lesquelles écrivait le roi. Il y a ainsi dans chacune de ces

pages une naïveté — que M. Jacques Bainville a maintes fois soulignée en étudiant le caractère du monarque, — une superstition bizarre de certaines formules telles que ce : *De par le roy*, par lequel s'ouvre et se clôt presque chaque feuillet.

Mais ce qu'il convient surtout de faire remarquer, c'est que, dès les premières pages du journal de Louis II, se manifestent les symptômes d'une atteinte mentale indéniable, qui devait aller en s'accusant jusqu'aux derniers jours du roi.

Voici, au reste, la première page du journal intime de Louis II, qui a été vraisemblablement écrite dans les derniers mois de 1869 :

Au nom du Père, du Fils, du Saint Esprit !

Je suis (marqué) du signe de la Croix (jour de la Rédemption de Notre Seigneur), du signe du Soleil (nec pluribus impar !) et de la Lune (Orient ! Résurrection par le cor magique d'Obéron). Que je sois maudit et que soient maudits mes idéals si je devais tomber encore. Dieu merci, ce n'est plus possible, car la sainte volonté de Dieu me protège et la parole sacrée du roi. Seul l'amour psychique est permis et maudit au contraire l'amour sensuel. J'appelle solennellement l'anathème sur lui !

Tu approches, messager divin, je te suis pieusement de loin.
Ainsi tu vas dans les régions où brille, éternelle, ton étoile.

Adoration à Dieu et à la sainte religion !
Obéissance absolue au Roy et à sa volonté sacrée.

Le caractère de Louis II est tout entier dans cette page : il est convaincu de sa mission céleste, conscient de la force que doit avoir, par suite, le serment royal ; mais son mysticisme est empreint de romantisme germanique, ainsi que le témoigne l'allusion au cor magique d'Obéron. Il essaie déjà de conjurer la faiblesse de sa chair en appelant l'anathème sur l'amour sensuel. Mais bientôt les imprécations cesseront : elles feront place aux appels de détresse, aux serments inutiles. Dès le mois de janvier 1870, il écrit :

De par le Roy

Ayant abandonné le baldaquin du lit royal pour ce tendre coussin d'un lieu oriental dont je rêve (je jure que) ici non plus, jamais plus avant le 10 février, (je ne retomberai dans mes fautes) ensuite toujours plus rarement ; toujours, toujours plus rarement... Il ne s'agit plus maintenant (de dire) *car tel est notre bon plaisir* — mais d'observer strictement la loi :

Toute justice émane du Roy.
Si veut le Roy veut la loi.
Une foi, une loi, un Roy.

LOUIS

Donné le 11 janvier 70, 4 mois pleins avant son jour d'allégresse.
De même que tu me protèges dans ma détresse.
De même je garde fidèlement ta loi.

Il n'y a pas, encore, dans les deux pages qu'on vient de lire de signes certains d'aberration mentale. Tout au plus, commence-t-on à entrevoir le mystère physiologique de la vie de Louis II.

Avec les années, la sourde inquiétude qui minait le roi dès les premières années de son règne devient de l'angoisse. Alors, écrit M. Jean Le Bret, Louis II « s'acharne sur lui-même avec l'ivresse d'un possédé. Il note ses pensées, telles qu'elles se présentent à lui ; il en résulte une incohérence pénible dans la succession des phrases. »

On verra dans les extraits qui suivent se manifester, dès 1871, l'incertitude de la pensée ; il est difficile de concevoir qu'un homme sain d'esprit ait pu écrire ces lignes :

Voyage à Schaux ; lu dans (1) (François Ier) ici dans cette ravissante vallée des Roses ; nous prenons un repos réparateur... esquisse, entrée de Louis XV dans sa fidèle capitale, après sa maladie à Metz, portrait de la salle de la résidence ; le 21, a été à Schlangenbaus ; le 21 juin juré en pensant au serment sacré de Pagodenburg le 21 avril, en pensant à l'allégorique anéantissement des Mauvais ; je songe ; voici que je suis devenu un esprit, un pur éther m'environne ; je renouvelle le serment et je le tiens, aussi vrai que je suis le Roi. Plus jamais avant le 21 septembre ; puis, essayer *autre chose.* A la troisième fois on y parvient ; souviens-toi du 9 mai,3 fois 3 : février, avril, juin, septembre.

Parfum des lys ! Air royal...

Il a, ce serment, une force qui lie, ainsi que la réussife par

De par le Roy

LR LR LR (2)

D. P. L. R.

Serment solennel devant le portrait du Grand Roi (3).

Pendant trois mois, répression de toute excitation.

... Il n'est pas permis de s'approcher l'un de l'autre de plus d'un pas et demi.

Donné à Hohenschwangau.

L'année de la guérison, 29 juin 1871.

Troisième année de notre règne.

Tout commentaire devient ici superflu. On est en présence d'une imagination d'aliéné qui subit l'assaut d'images désordonnées, apocalyptiques ; c'est le désarroi le plus complet qui règne dans la conscience de Louis II.

Au reste, il n'est que de parcourir le journal du roi pour remarquer

(1) Sous-entendez : *Un livre sur...*
(2) Ludovicus Rex.
(3) Louis XIV.

l'abondance et la diversité de ses pensées, de ses affections ; elles revêtent le plus souvent une forme puérile : celle de la superstition.

Louis II, qui avait coutume d'appeler : un « sacrilège » la proclamation de l'unité allemande dans le château de Versailles, gardait pour la cour française des XVIIe et XVIIIe siècles une mémoire pieuse et fidèle. C'est, par exemple, Louis XVI qu'il prend à témoin de ses serments, le 21 janvier 1877 ; cette page émouvante est écrite en français de la main du roi ; nous avons tenu à respecter les incorrections de style :

De par le Roy

Je jure aujourd'hui, le 21 janvier de terrible mémoire, l'anniversaire de l'assassinat du Roy de France et de Navarre Louis XVIe du nom, qu'hier, la dernière nuit, c'était la dernière fois pour jamais, racheté par le Sang Royal ! (le saint Graal). Absolument la dernière fois, sous peine de cesser d'être Roy!

Juré le 21 janvier 1877, à Hohenschwangau (dix ans après l'année si chère à tant de titres).

LOUIS.

Il faut rappeler ici, pour mieux comprendre les serments du roi, que le souvenir de Wagner est constamment présent à l'esprit de Louis. La dernière ligne du passage que nous venons de citer en est un indice : c'est en effet dix ans plus tôt que le roi et l'auteur de la *Valkyrie* se sont rencontrés, ainsi qu'en témoigne une page du journal intime, qui porte en face de la signature du roi celle de son protégé. La voici :

De par le Roy

Au nom de notre amitié, qu'il soit juré : en aucun cas (jamais) plus avant le 3 juin.

LUDWIG. RICHARD.

Le 6 mars 1872, juste deux mois avant le cinquième anniversaire du jour bienheureux du 6 mai 1867 où nous nous sommes connus pour ne plus jamais nous séparer et ne jamais nous abandonner jusqu'à la mort. Ecrit dans la cabane indienne.

Que penser d'un pareil serment, qui n'est d'ailleurs pas le seul que signa Wagner dans le journal intime de son mécène ? Est-il simplement l'expression d'une amitié exaltée ? Il semble difficile de l'admettre; le long certificat que signèrent les médecins (1) et qui conclut à la folie du roi, ne fait mention que d'une certaine nostalgie qu'éprouvait le roi pour les hommes ; il est vrai que ce rapport, destiné à être lu à la Chambre bavaroise, ne pouvait contenir aucun fait.

Quoi qu'il en soit, c'est, croyons-nous, la première fois qu'il est possible de suivre de la manière la plus émouvante le lent développement d'une effroyable atteinte mentale.

De 1869 — époque à laquelle commence le journal intime de Louis II — à 1886 — quelques semaines avant la mort tragique du roi — on

(1) Gudden, Hagen, Srashey et Habrich.

sent se débattre une pensée chancelante, coupée d'étranges lueurs. Toute la vie mystérieuse de Louis II, inconnue jusqu'ici, se révèle : elle semble n'avoir été qu'une longue angoisse, une attente imprécise, avec des instants de folle joie et des périodes de dépression morbide. On ouvre son journal intime avec piété, avec pitié ; le roi y a enfermé toutes ses souffrances et toutes ses faiblesses ; même l'amitié qui l'unissait à Wagner ne lui a apporté, somme toute, que des remords. Et l'on ne peut s'empêcher de songer sans un serrement de cœur au supplice que durent être les quelques vingt années du règne de Louis II, ennemi des hommes, retiré dans l'orgueilleuse et romantique solitude de ses châteaux, proie du doute et de la peur.

Il n'y a aucun doute: le roi vierge était un roi fou, mais sa folie fut à la fois romantique et somptueuse. Quelles furent exactement ses relations sentimentales avec Wagner ? Il semble bien, ainsi que l'insinue M. Le Bret, qu'elles furent vraiment amoureuses. Et cette constatation réjouira fort M. Corydon.

R. DE BURY.

ART

Le Salon d'Automne. — Les colorations hardies, les papillotements de tons, les oppositions heurtées, les assombrissements volontaires aussi de la peinture actuelle, jouent à l'aise dans la pleine lumière des baraquements de la Terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries. L'été ayant bien voulu s'habiller de clarté, pendant la courte période où le Salon est ouvert à la critique avant d'être livré, tourniquets tournants, au public, l'impression du critique était optimiste ; le Salon apparut en beauté, d'autant qu'il gagne d'un bon mois sur son habituelle date d'ouverture et qu'il est d'été pâlissant ou d'automne réel au lieu d'être d'hiver certain, frigide et sombre, et les tableaux gagneront à être vus de jour et non à la lumière électrique.

Comme il n'y a pas de fête sans rançon, nous y perdons quelques grosses sculptures, car on a demandé aux sculpteurs d'être modestes dans leurs proportions, et ils ont déféré sans douleur à cette proposition, car la grande sculpture, grande par le format, devient un luxe américain. Nous y avons perdu aussi les ensembliers, et la résignation nous est facile puisqu'ils sont tous réunis à côté, aux Arts Décoratifs. On y a gagné de pouvoir visiter le Salon, sans être poursuivi par l'inlassable roulement de

leurs marteaux et sans buter dans leurs amas de planches. Ils reviendront l'année prochaine avec le bruit de chantier et de cales de construction; c'est toujours un an de gagné.

§

Ce Salon clair et brillant, peut-il être très neuf? Il repose sur certains maîtres qui progressent tous les ans, mais ne peuvent pas se renouveler tous les ans. Ils n'y pensent guère, à vrai dire. Leurs élèves les imitent avec liberté, souvent avec une liberté croissante, mais sans cassures. La nouveauté absolue ne pourrait venir que de l'apport au jury d'œuvres d'inconnus.

C'est un jury accueillant et bienveillant que celui du Salon d'Automne. Tout au plus pourrait il lui arriver d'écarter une œuvre de bonne volonté et même de valeur, trop écrite dans des formules célèbres, et on y perdrait, en somme, peu de chose. Il est impossible qu'une hardiesse heureuse soit écartée. Dès qu'il y a un brin d'accent imprévu, l'enthousiasme est suffisant pour la réception. Mais il y a si peu de peintres qui n'aient encore exposé aux Indépendants ou dans quelques petites galeries, qu'il y a peu de surprises. Pour le profane ou le distrait, un Salon d'Automne ressemble à un autre. Pour le visiteur attentif, la diversité est visible.

Donc, il y a peu d'artistes dont nous voyions des œuvres pour la première fois, mais il y en a qui s'expriment mieux, ou plus nettement, ou dont l'effort apparaît plus clairement, ainsi M. Pierre Dubreuil, avec une bonne esquisse de fortifs, M. Svasto avec un marché russe, M. Kayamoura avec un buffet d'imageries chargé de vaisselle bariolée, M. Lafourcade avec deux véhéments paysages du midi, M. Audrey-Prevost avec des visions de Paris, Mme Andrée Joubert avec un paysage de Méditerranée, Mme Radda avec une église un peu sombre, assez solide, M. Zuka avec une femme en cornette qui déjeune au lit, peinture d'aspect naïf, non sans grâce; M. Kramstyk, avec un remarquable joueur de flûte au teint de cuivre, une joie enfantine et barbare aux yeux et aux joues, un peintre, semble-t-il, de valeur; M. Besserve: un bon nu de femme, spirituellement mis en page, Mme Mars avec des fleurs, M. Pierre Noury avec un bon tableau. Ce sont des matelassières sur un quai de Paris que Notre-Dame surplombe; les figures et les accessoires sont peints robustement et

franchement. Le tableau n'a qu'un défaut. M. Pierre Noury, qui est, je crois, bon graveur, campe bien ses personnages et ses architectures. Il oublie l'atmosphère ou du moins la concentre trop sur ses personnages, en contour de ses personnages.

M. Pruna expose une femme habillée de blanc, très bien campée sur un fond marron, où il a eu le tort d'oublier d'effacer quelques indices d'arabesques inutiles.

M. Blondel donne un portrait assez bon. M. Ozelai a une Arcadie assez heureuse, M. Clondol un bon effet de neige.

M. Poncelet affirme un talent solide qui n'échappe pas à des influences très modernes, mais il met en place dans un décor aux tonalités de bon accord trois chasseurs, une fillette, un chien, d'allure très vraisemblable et de bon dessin.

A la sculpture, un nom nouveau, M. Gytmonski, avec un torse de femme harmonieux et vigoureux.

§

Parmi les artistes de talent reconnu qui donnent le mieux leur mesure, Chabaud qui bien souvent a peint noir et heurté et dont un paysage du midi, bien qu'encore un peu sombre, s'éclaire d'un joli miroitis de rondelles de soleil sur le sol et d'une agréable arabesque de lumière dans les feuillages des arbres. Le retour à la bergerie de Mme Sermaise est bien construit en bonne lumière; M. Porteu a de fins et larges paysages, Mme Reno donne de pittoresques docks de New-York, Païlès détaille une amusante devanture de savetier; M. Stoppelane, des paysages spacieux et colorés.

Il y a dans le faire de René Durey un bel élargissement. Les recherches de Quelvée aboutissent à un bon tableau.

Si l'on comprend très bien qu'un peintre comble de vie à tenter toujours de mieux réussir la nature-morte, le nu ou le paysage, il est admissible qu'il tente l'évocation légendaire ou le tableau d'histoire, la vision lyrique.

Quelvée a tenté de traduire la danse de David devant l'Arche. Il n'apparaît point qu'un souci d'érudition l'ait assombri. Son arche est menue pour contenir tout ce qu'on y avait placé.

Dans son évocation orientale, il fait place à des fez rouges et à des mauresques voilées qui arrivent un peu tôt dans l'histoire. Il a quelque peu basané David. Ces objections faites, il faut

déclarer que le mouvement de danses rituelles, de rythmes de procession, qu'il dérive des danses arabes, est heureux, que son David danse non seulement sans ridicule mais avec majesté et que l'arche circule dans un remous d'encens, d'adorations, dans une gloire de trompettes longues remplaçant les cornets à bouquin probables de l'époque, très intéressants,que son groupe des trois danseuses est sculptural et que le petit cavalier qui court à côté du cortège est charmant. Si j'accumule la critique, c'est que le peintre en vaut la peine et qu'il semble bien qu'un rêveur se produit, qui sait sa technique et qu'un peintre d'histoire s'est révélé.

Et voici qu'ému à l'idée que Fantin-Latour avait interprété des groupes de poètes et de peintres et qu'on ne lui en avait pas été, de son vivant, spécialement reconnaissant, Tristan Klingsor, peintre et poète, tend le grand arc et représente une collectivité littéraire : les poètes du Divan. Il y a Carco, il y a Derème, Vaudoyer, Tristan Klingsor, d'autres, encore tous pavoisés d'un bel air de jeunesse, les allures justes, bien spécialisées dans le bouquet un peu serré ; seul Guy Lavaud a des lunettes. Le tableau sue d'un joli intérêt anecdotique ; d'ailleurs il est bien peint et vivant, et c'est pour Klingsor une belle étape de franchise et un progrès noté.

Mlle Adrienne Jouclard décrit les moissons, les ports encombrés de débardeurs, avec une sorte d'emportement sculptural et une vigueur d'atmosphère toute particulière. C'est d'un art nerveux et substantiel, qui peut-être sacrifie parfois la nuance à l'effet général, mais souvent captivant de la robustesse de l'effort donné.

Il y a progrès chez Mme Rij Rousseau, artiste très volontaire, tentée de traduire la vie moderne dans une sorte d'hiératisme coloré. L'artiste accentue les mouvements dans la lumière et pratique une sorte de divisionnisme simultané de la ligne et de la couleur.

L'équipe de canotiers qu'exposait l'an dernier Mme Rij Rousseau accusait toutes ses volontés d'art. Cette formule lui donnait le motif de tapis d'une tendance très moderniste, neuve et pittoresque,qu'on a fort remarqués aux Arts Décoratifs. La chasse à courre et les chevaux paissants qu'elle expose cette année ont ces mêmes qualités de force. Certains reflets par leur sertisse-

ment linéaire, apparaissent trop départagés de l'ambiance, mais l'ensemble est d'un vif et vrai agrément esthétique.

§

Il y a progrès chez Delatousche, qui accentue la vigueur de ses toits rouges dans ses verdures sombres, chez Deshaye qui peint un bon nu, chez Leprin qui juxtapose à un de ses Montmartre un robuste portrait de cabaretière. Nombre de jeunes artistes accentuent leur force.

Le gymnaste pendu à son trapèze de Mme Bianka est d'un beau mouvement.

On comprend moins cette quasi-solitude des arènes, où s'agitent dans un coin des toreros pailletés, et où des Espagnoles, spirituellement traduites, occupent une loge, mais les physionomies offrent du relief et Mme Bianka maintient sa réputation de bon peintre du cirque. Les paysages de Montmartre de Léon Paul demeurent clairs et spacieux, M. Favé joue agréablement de la couleur dans des paysages. Mme Ghy Lemm rend de la façon la plus pittoresque un paysage de ville d'eau hérissé de foule et de lampions. Ekegardk peint un grand paysage de littoral sous un ciel fuligineux, et en contraste jette une blonde ronde d'amour autour d'une Aphrodite délicatement peinte. C'est une esquisse, mais c'est une belle chose et qui dénote les exceptionnelles qualités de peintre de son auteur, vision juste et don d'harmonie colorée.

§

Arrivons au noyau même du Salon, à ses fondateurs et habitués.

Henri Matisse avec deux visions d'ateliers étonnamment claires, d'un léger charme symphonique avec du soleil doux sur l'éclat rouge de tapis du Moghreb. Dans l'une, un modèle nu et son peintre. Dans l'autre, la jeune femme qui peint s'est contentée comme motif d'un bouquet de fleurs. Ce sont des notes harmonieuses où la figure humaine est traitée avec autant de vérité, mais sans plus de précision que les accessoires.

Othon Friesz accentue fortement ses deux nus, assis sur un banc de pierre, à l'ombre de deux beaux arbres. Une femme vue de face, une femme vue de dos, pour atteindre un effet de complexité symétrique; c'est là un des meilleurs tableaux de Friesz.

Charles Guérin expose un portrait ou une étude de tête de femme, cherchant résolument à donner le joli, le flou d'épiderme et de maquillage d'une physionomie très régulière et classique, puis un beau nu de femme assise, la blondeur de l'incarnation relevée d'un pan d'étoffe bleue, d'où la femme s'élève.

Flandrin n'envoie qu'un tableau, une claire vision de la place Saint-Michel, encombrée, sonore de voitures et de promeneurs, avec les plus curieux jeux de polychromie solaire sur l'archange et le dragon de la fontaine. Nous voici loin des vastes herbages et des horizons, des montagnes où excelle Flandrin et de ses grandes pages décoratives. Souplesse d'art et vérité de métier.

Valtat, un grand portrait double. Deux personnes sur un canapé, écoutant de la musique avec recueillement. Sans accessoires, par l'allure du corps et la distinction des faces s'accuse une vision de la vie, un peu mélancolique, très moderne. Puis un tableau de fleurs, un amoncellement de tiges et de corolles traversées des guirlandes écarlates des gueules de loup; de la couleur à profusion sur un ensemble très décoratif, merveilleux motif à tapisserie.

Urbain est un de nos meilleurs peintres du paysage provençal. Il le capte à Toulon, où il a trouvé d'éblouissants marchés, à Saint-Tropez dont il connaît des coins délicieux, où le soleil s'adoucit et s'atténue à travers de fortes frondaisons.

Il trouve sans cesse des moyens nouveaux, des accords imprévus à traduire les jeux de l'ombre et de la lumière, ces chaudes moiteurs, ces pans bleuâtres de dentelle irrégulière. Et si une passante s'encadre dans son motif, c'est, en quelques coups de pinceau sans détail inutile, mais avec une extraordinaire précision de mouvement, toute l'allure et le caractère du personnage. On voit bien qu'Urbain est un graveur de premier ordre.

De Laprade une éblouissante nature-morte où le peintre joue avec les reflets du plâtre inondé de soleil, et une jolie silhouette de femme au matin de tapisserie.

Une très belle nature morte de Dufrénoy, cascade d'étoffes sombres autour d'une viole: une plénitude de rendu à la Chardin, dans son harmonie rare. Mme Marval, dans une gamme de tons très souriants, une échappée de jardin en splendeur d'été, érige un joli corps de femme au visage fin, particulier, amusé et sur-

pris. Puis une très bonne étude stricte de modèle, élégante et juvénile.

Lebasque a disposé ses éléments de nature-morte en bas d'un somptueux tapis rouge d'une intense joie de couleur, d'une superbe coloration. Puis un coin de jardin de Provence éclairé d'un rapide et comme furtif passage de femme en toilette de campagne.

William Malherbe a deux études de femmes. Une femme dans un jardin qui est le rendez-vous de tous les beaux bleus et tous les jolis roses. Puis une femme décorée d'une ombrelle bleue, sur un balcon ventru de fer forgé. Allure simple et pittoresque sur une belle orchestration d'arbres, de ciel, de fleurs ; une légèreté de touche extraordinaire dans sa sûreté.

Van Maldère peint un Midi emporté et furieux. Du ciel d'un bleu presque noir, les éclats de soleil tombent sur les murs de craie et les margelles blanches des puits, comme des coups de bâton de lumière. C'est du midi de plein été, quand l'étang de Berre semble un miroir noir et un ciel poli comme une plaque de métal. D'Alfred Lombard un nu excellent, bien ensoleillé.

Verhœven aime peindre des Javanaises au masque et aux bras de cuivre jaune. En voici une qui se tient immobile devant la porte de quelque palais d'Insulinde, entourée de l'hommage de grands pots de fleurs aux bouquets droits comme de parfums figés, d'harmonie, et infiniment nuancée et rare.

Bonnard, un excellent tableau, un nu de femme aperçu dans l'eau d'une baignoire ; un léger frémissement de tons la baigne et la nacre, c'est d'une émouvante subtilité.

Van Dongen, une grande femme en noir, peinture éclatante dans son aspect d'improvisation. Souci de donner un regard ultra-moderne, et comme toujours les bras et les doigts illuminés par les pierres précieuses de feux longs, comme elles n'en ont pas chez les bijoutiers.

Un beau paysage de Warocquier, un beau nu de Sabbagh, très étudié, très calme, avec une insistance légère à donner par la ligne très délicatement une impression de beauté. Effort réalisé, le peintre s'est simplifié. Il est en excellente voie.

§

Victor Charreton n'a envoyé qu'une carte de visite, un très

délicat paysage, l'escalade d'une colline par des toits rouges, sertis de verdures délicates et tendres. La ligne de sommet est charmante d'imprécision vraie et de fusion dans le ciel.

André Suréda peint un patio d'Afrique, deux femmes en un mouvement très lent, mains unies, d'une allure de statues drapées. Autour d'elle, des musiciens arabes, simplifiés à leur point d'intérêt, au premier plan un dilettante, grave, sculptural ; par-dessus les murs, des bouquets de floraison. Parti pris essentiellement décoratif. Réalisation de grand décorateur. Suréda peint le Moghreb sous tous ses aspects, alternant en somme la féerie des jardins, la variété ethnique, la joie dansante et la gravité de fond.

Jaulmes a deux natures-mortes de la plus jolie nuance dans des tons discrets, peinture très délicate, presque émue devant la beauté des éléments utilisés.

Maks a une scène de cirque. Sans s'y spécialiser, il affectionne les jeux de l'arène et les entrées de clowns. Voici des clowns musiciens, la guitare d'un clown bleu va devenir l'entonnoir dont il coiffera son collègue porteur d'un trombone étincelant. Une frise de personnages donne l'ambiance, mais moins que cette lumière de soir, rose et roussâtre, admirablement captée.

Un petit paysage de Balande rappelle cet éclatant coloriste et ce beau peintre d'arbres. Balande a été trop occupé par ce superbe carton de tapisserie qu'il donne aux Gobelins sur le Quercy, pour se représenter plus largement au Salon d'Automne.

Deux bonnes études d'urbanisme de Peské, l'église du Mans encorbeillée de jolis jardins publics.

Grunsweigh donne un bon paysage suburbain, une place du Vésinet dont il sait saisir le caractère à la fois délabré et coquet. Il donne un très solide et aimable portrait de jeune fille, dans un jeu ténu de colorations d'accessoires. C'est très ressenti, très ému, et de haute tenue de style.

Goerg est en grand progrès, avec un Don Quichotte maigre et raviné, spirituellement vu et bien peint.

Notons le corps de femme vu à la lumière du jour tombant, par Osterlind, peintre vigoureux, le déjeûner au soleil de Mme Lanoa, la corbeille de fruits de Mlle Marthe Solange, les paysages du midi de Guindet, les belles rues au bord de la mer de Varèse, d'un art personnel et de belle robustesse, les fleurs joliment disposées de Mme Val, les paysages d'eau et d'arbres aux fins détails

de Clary-Baroux, les paysages de Clairin, les portraits accentués de Conrad Kickert, les paysages de chemin de fer de ceinture où Antoine Villard rend toute la mélancolie de fin d'automne des confins de Vaugirard, les paysages qu'Antral découvre du côté d'Ivry, bords de Seine, tristes, avec des dragues et des bateaux gris fer, dans une joie de frondaisons vertes, le grand tableau de Favory, une halte d'automobilistes près d'une baignade, fête de corps nus, de gaieté de voyageurs, technique très souple et drue ; une étude de jeune fille de Fernande Barrey, singulière et hardie.

Arrêtons-nous au paysage de Demeurisse, une jolie clairière de forêt aux fines fougères aboutissant à une clairière que traversent de jolies et légères silhouettes de chevreuils, paysage d'une émotion ressentie et contenue, expression sobre et précise ; voici la forêt ou le boqueteau de Provence exprimé en symphonie claire par Barat-Levraux, dans une harmonie délicate, l'averse de soleil mangeant les contours des arbres, illuminant le sol, sertissant d'un air de fête les promeneuses.

Voici des coins de forêt de Taquoy, qui connaît toute la vie de la forêt, la peint en paysagiste, en animalier, qui en connaît et en décrit les minutes rares, en note les saisons avec une rare finesse; un tableau sombre et puissant : des milans sur des branches, immobiles, perchés, et un avril de nappe d'eau, d'acier bleu, en printemps clair, sillonné d'ébats d'oiseaux multicolores, sur les touffes de fleurs et de feuilles.

D'Olivier, d'agréables paysages, de Savreux de bons paysages; un bon portrait d Hélène Marre, une intimité charmante de Durenne, qui ne fréquente point assez les expositions. Il y a de la justesse de ton et d'attitude à un degré remarquable dans ses toiles; des vues de Paris de Renofer, un nu bien étudié de Dreyfus-Stern, un beau portrait de Mlle Denyse Molié, par Martin-Ferrières.

Le peintre, bon harmoniste, a sacrifié cette fois-ci la couleur au dessin. Il a voulu (et il a réussi) donner un mouvement juste, traduire un geste de pianiste, donner l'impression de l'intense application de l'exécutant. C'est un très bon portrait et une œuvre solide. Mme Lewitzka expose un bon nu, Medgyés des études féminines très fines, Raymond Kœnig une bonne nature-morte et une savoureuse impression de paysage breton. Mme Méla Mu-

ter a deux grands portraits clairs et expressifs, avec cette belle traduction du regard qui lui est familière.

Toledo Piza : deux bons paysages de neige. Georges Migot : deux larges et subtiles aquarelles. Du Marboré : de véhémentes et solides interprétations de nature.

§

De grandes arabesques de Gleizes donnent de séduisantes harmonies de couleur. L'intérêt décoratif de ces panneaux est indéniable, leur signification difficile à saisir. Cet art schématique ne s'affirme pas en clarté.

Tobeau saisit avec une singulière vérité précise des mouvements de nageuses. Mais cette vérité d'allures n'est-elle point acquise par une stylisation exagérée des vagues ?

Gondouin a un grand portrait, très affirmé et caractéristique.

§

Il semble qu'il y a un changement d'orientation chez les Japonais de Paris et que cela est dû à l'influence de Foujita.

Pendant tout un temps, nos hôtes japonais se sont scrupuleusement appliqués à peindre comme des Parisiens habitués de l'Ecole des Beaux-Arts. Tous n'y ont pas renoncé, tel M. Sudzuki dont la Ronde de nymphes relève tout à fait du classicisme français. Mais Foujita, dont la personnalité est toujours demeurée étanche aux influences, japonisant d'esprit et de métier, a rappelé à ses compatriotes leur art national et les vieux us du Nippon.

Il donne deux camaïeux du plus joli ton, d'une remarquable finesse, s'arrêtant pour les accessoires à la limite du trompe-l'œil et dessinant très harmonieusement les formes féminines les plus gracieuses. C'est d'un art qui, pour être clair et souriant, n'en est pas moins du grand art.

Koyonagui a peint un troupeau de chèvres d'une allure vraie et légère, dans une atmosphère sensible et détaillée en une vérité diaprée.

Un graveur, Hasegawa, évoque, avec un bon modernisme d'exécution, l'esprit des vieilles estampes et montre un goût d'arrangement particulier et attrayant.

§

LA SCULPTURE.

Quelques belles œuvres de petits formats.

Le ronde d'enfants d'Albert Marque (bronze) et un enfant porteur de vasque, un plâtre du même artiste, d'une conception élégante, à la manière du XVIIIe siècle.

D'Anna Bass, une statuette de femme couchée, une *indolente* teintée de vieil or pâle, au beau masque empreint de sérénité, le corps tout en lignes calmes et allongées, d'une grâce profonde, et surtout un buste de fillette toute attention et tout sourire, avec une expression de juvénilité et de douceur admirablement saisie. C'est une œuvre de tout premier ordre, d'une vie tranquille et forte, du style le plus sobre et le plus élevé.

Un beau buste de Camille Lefevre, des animaux très vivants de Pompon, dont un très amusant goret, une danseuse d'Halou de souple mouvement, un joli buste d'enfant et une femme allongée d'un rythme gracieux de Comtesse ; un joli groupe, femme jouant avec un enfant, de Traverse. Le torse de M. Gytoursky, un élégant nu de femme de Gimond, un grand nu de femme couchée d'Indenbaum, les recherches curieuses de Brecheret, en torsades décoratives de corps humains, un beau buste de Marc Say par Léon Droucker. Une bonne statuette de Pautot. Noël Tinayre, à côté d'une figure décorative de bon style, expose un petit buste de jeune fille très travaillé, d'expression intéressante.

Un *Bison* de M. Padeau est du bon travail d'animalier.

James Vibert nous donne une belle figure de rêveuse d'un grand charme et une statuette de femme debout, aux bras tendus d'un bel élan de lignes adoucies et harmonieuses, divertissement d'un sculpteur de monuments colossaux.

§

Il y a une excellente salle de gravure. Des œuvres de professionnels comme Perrichon, dont le portrait de Jaurès est remarquable, et le portrait d'Anatole France un des plus profondément vrais qui soient; des œuvres de peintres, dont l'illustration de Daphnis et Chloé par Charles Guérin, d'une spirituelle suavité ; une remarquable interprétation de La Bruyère par Georges Bruyer, un mélange de style néo-grec et Louis-quatorzième, égayé

d'un sourire moderne, de belles planches de Laboureur, de Vox, de beaux dessins d'Ouvré.

§

A l'art décoratif, Massoul, Durio et ses grès si curieux, et Siegfried Boes, bon orfèvre.

GUSTAVE KAHN.

LES ARTS DÉCORATIFS

La fin prochaine de l'Exposition de 1925. Une brochure qui arrive trop tard. Conclusion. — D'ici peu de jours, l'Exposition des Arts Décoratifs aura vécu.

Conçue, en principe, par des initiés, elle a connu le sort de presque tout ce qu'inventent artisans et artistes ; elle est devenue la proie et le bien de ceux qui s'aperçoivent de l'intérêt d'une découverte lorsque celle-ci commence à se prêter, non pas à une utilisation quelconque, — ce qui serait défendable au point de vue social, — mais à une exploitation commerciale...

On aura beau crier au succès, — et d'ailleurs, personne, dans l'intérêt financier du pays, ne souhaite moins, — esthétiquement parlé, la manifestation internationale de 1925 reste en majeure partie un four et un four noir, condition nullement indispensable, ainsi que le semblent croire certains, à un résultat économique !

Il en est surtout ainsi dans les sections et ensembles qui ont eu la déveine d'avoir été entreprises officielles, comme — pour ne citer que quelques exemples criards — les collections envoyées par Sèvres où, à part le discret travail de Raoul Dufy (caché dans un coin), manque toute trace de tradition et de distinction, les seules qualités qui, au siècle précédent, firent conserver leur valeur relative aux porcelaines de la Manufacture Nationale ; comme les pavillons anglais, italien, japonais, belge dont, déjà, nous avons noté le manque d'intérêt dans notre chronique du premier juillet ; comme le monotone arrangement, sans gaieté ni imprévu, de l'Esplanade ; comme l'élémentaire barrage de hauts piliers quadrangulaires qui, dans un enfoncement, place de la Concorde, attendent, avec la patience des lourds échafaudages, la pioche du démolisseur ; comme — destinée à être « le clou » de la kermesse — cette *Cour des Métiers* qui aurait pu

devenir (on verra tout à l'heure comment) une chose honorable sinon magnifique, et, à présent, ne survivra en notre souvenir qu'en tant qu'un essai raté de préau moderne ayant bouché pendant des mois, malgré le creux de ses volumes, la loyale perspective sur l'Hôtel des Invalides, sans parler de sa décoration picturale, invraisemblable de niaiserie.

Voilà donc ce que rapporte l'intervention d'Etat dans les entreprises artistiques si, par hasard, il ne s'y trouve pas une force — telle qu'à notre Académie nationale de Musique — pour tenir tête au favoritisme.

Et cependant nous voyons figurer, sur la liste du *Comité général d'admission*, un Frantz Jourdain et un Albert Besnard qui, malgré leur âge, leurs anciennes amitiés et les honneurs, surent, quand il le fallait, prendre partie en mainte occasion pour les jeunes et ceci nullement de manière ambiguë !

Enfin ce qui est fait, est fait et l'idée ne nous serait guère venue de revenir sur l'inexpérience, l'injustice et l'illogisme, sur la vulgarité, sur les faiblesses, les négligences et les oublis de la part des commissions et des jurys (dont nous annonçâmes le danger longtemps avant l'ouverture de l'Exposition et les premiers à Paris), si une brochure de Gabriel Mourey, intitulée : *La vérité sur la Cour des Métiers* (à la *Librairie de France*) ne rendait leur actualité à ces chroniques de naguère.

C'est une tardive explication des incidents qui firent écarter, à la dernière heure, les esquisses de fresques, acceptées d'abord par MM. Bonnier, l'architecte de ladite *Cour*, Fernand David, commissaire général, et Paul Léon, directeur des Beaux-Arts.

Nous aurions donc eu, sans l'intervention de l'esprit malin qui, comme l'a écrit un confrère, fit de la *Cour des Métiers* une *Cour des Miracles*, des peintures murales signées Girieud, Georges Dufrénoy, Alfred Lombard, Louis Riou, Marcel Roche, Pierre Farrey et André Favory, dont les reproductions figurent d'ailleurs dans la plaquette de M. Mourey... Et, entre parenthèses, tous ces coloristes ont du reste exigé et obtenu des dommages pour le préjudice moral et matériel que leur avait causé le sans-gêne, pour ne pas employer d'autre terme, des organisateurs.

Evidemment, ces peintures, principalement les *Arts de la Mort* (quel sujet !) de Dufrénoy et la *Parure* de Favory (en y supprimant quelques fesses en relief au premier plan), valaient mille

fois mieux — malgré leur aspect assez néo-classique — que celles que nos pauvres yeux ont dû subir. On ne peut même point les comparer, car mille fois zéro égale toujours zéro. Elles sont loin néanmoins de donner la mesure de la puissance que détient la jeune peinture française dans le monde, grâce à Maurice Vlaminck, à Henri Matisse, à Segonzac, à Marquet, à Braque, à Jean Marchand, à Friesz, à Dufy, à André Derain qui, le plus intimement de toute cette pléiade, a su fondre sa vision propre et neuve dans la grande tradition occidentale.

De quelque côté que l'on se tourne, on sent invariablement, chez les organisateurs officiels de l'Exposition, le souci d'écarter les as, pour user d'un mot à la mode.

Des intéressés m'ont objecté que le public n'aurait pas compris ! Qu'il fallait de la simplicité et du lisible !

Sans vouloir discuter le sens de ces deux expressions (que l'on semble avoir traduites, dans la *Cour des Métiers*, par stupidité et enfantillage), on se bute là contre quelque chose qui ressemble au suffrage universel, le suffrage universel dans les Beaux-Arts. Le suffrage même restreint serait trop : on n'a, pour s'en convaincre, qu'à suivre les raisons d'achat de nos collectionneurs ou lire l'édifiante histoire de la vie de Cézanne.

En outre, quelle preuve a-t-on pu jamais donner qu'il en fut autrement, jadis, en Assyrie, en Egypte, en Grèce, à Rome ?

Le peuple s'en moque : il aimait et il aime les courses, le cirque, les figurantes déshabillées, les boxeurs, les lutteurs, la chanson sentimentale et les pitres quand ils ne sont pas trop fins. Charlot l'a admirablement compris lorsque, pour satisfaire une majorité, il se fait rosser comme le gendarme de nos guignols et quand, cambrioleur improvisé, pour la petite élite, il passe, en donnant un coup de chapeau, devant la statuette de Tanagra d'un riche appartement.

Le peuple s'en moque ou plutôt ne sait pas et accepte ce qu'on lui impose. S'il a du goût, c'est instinctivement. Placez-le devant de la laideur, il la subira comme il assimilera de la beauté si on l'entoure de beauté. Le peuple, *à priori*, a toujours voté pour Carpentier et Mary Pickford.

Jusqu'en Provence, cette terre bénie, élue entre toutes, le paysan, même le plus aisé, a vendu ses jolis et solides meubles de style

local, pour s'acheter de l'*art nouveau* ou du *Dufayel* et de l'imagerie de bazar.

Il n'y a que depuis peu de temps, en s'apercevant que les antiquaires faisaient leurs affaires avec le mobilier de ses aïeux, avec ses commodes, ses chaises, ses pétrins, ses bahuts, ses pannetières, qu'il commence à les apprécier et à garder précieusement ce qui lui reste...

Devant une immense marine de Vlaminck, devant les danses enlacées de Matisse, devant un grave paysage de Derain, devant des féeries de Raoul Dufy, la foule n'aurait été ni plus ni moins impressionnée que devant les inepties qui, jusqu'au 1er novembre, couvriront les murs de la *Cour des Métiers*. Mais qu'elle eût voulu ou non, à la vue d'un Derain ou d'un Vlaminck, il serait entré quelque chose de vrai, de nouveau et de noble dans son âme sensible.

Au fait, qu'a donc bien pu faire naître cette exposition dans le cœur des masses ? Je crains que ce ne soit une multitude de nouveaux besoins et des rêves sans fin de confort. Quant à la décoration et aux meubles, une visite aux grands magasins populaires, une promenade au faubourg Saint-Antoine, vous renseignera...

Aussi longtemps que le bourgeois, qui commande des milliers d'ouvriers, ne voudra ou ne pourra comprendre que, lui aussi, doit s'incliner devant le sens du beau, le savoir et l'esprit de ceux qui sont, à leur tour, ses maîtres, il restera comme une barrière entre l'artiste et le peuple : c'est cela que l'on peut déduire de la manifestation sur et autour du pauvre pont Alexandre III.

Si l'on voulait rendre aux expositions universelles un nouvel éclat, une nouvelle raison d'être, il faudrait que l'on mette à leur tête, pour tout ce qui est décor et esthétique, la fine fleur des artistes du pays qui, ainsi, seraient libres de s'aboucher avec leurs confrères étrangers. Les techniciens, les commerçants, les financiers, les politiciens viendront après, comme le joaillier s'incline devant le dessin d'un bijou dont, ensuite, il confie l'exécution à son meilleur ouvrier.

Cela se fera d'ailleurs petit à petit. Car, si les créateurs ne sont pas encore les maîtres à l'heure qu'il est, on va tout droit vers leur avènement.

Rien de plus bête que le procédé pour gagner de l'argent !

C'est tellement bête que les êtres supérieurs n'y pouvaient croire et donnaient du génie aux gens qui s'enrichissaient. Pour qu'ils s'aperçussent de leur erreur, il fallait que l'époque n'admît plus, chez les peintres, par exemple, le droit de mourir de faim.

Non seulement on rencontre de sérieuses préoccupations décoratives dans plusieurs de nos théâtres, tels que ceux de l'Opéra, des Champs-Elysées ou du Vieux Colombier, mais encore n'y a-t-il plus *Galeries Lafayette*, *Printemps* ou *Bon Marché* possibles sans un rayon où règne l'artisan. Les parfumeurs ne vendent plus leur « Baiser d'Ophélie » et leur « Nuit d'Orient » que dans de la verrerie de Lalique.

L'Exposition des Arts Décoratifs et Industriels Modernes pourra bien être le chant du cygne du goût bourgeois dont le siècle où triomphèrent les gibus, les crinolines, les pendules gothiques et les Meissonniers, connut l'apogée.

Que dira-t-on de notre siècle ou, plutôt, de notre quart de siècle, se terminant dans la douteuse apothéose de l'Exposition de 1925 ? Je n'en sais rien, ni personne. Mais que l'on y trouve une preuve indiscutable de notre activité intellectuelle — la seule qui compte — est peu probable. Car on y cherchera vainement la prédominance de ceux dont les noms survivront dans le domaine des arts, qu'ils soient décoratifs ou autres.

Tout est à recommencer.

VANDERPYL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

« **Les Amis du Livre russe** ». — Il y a quelques mois s'est fondée à Paris, sous la présidence de M. P. Gronsky, une société dénommée « Les Amis du Livre russe », dont le but est de recueillir les matériaux concernant l'histoire du livre russe et aussi d'étudier tout ce qui s'imprime sur la Russie, en langues étrangères. Cette société édite chez Povolovsky, à Paris, un Bulletin, dont le premier numéro vient de paraître. Irréprochable au point de vue typographique, ce premier numéro du *Bulletin des Amis du Livre russe* est extrêmement intéressant par son contenu. Nous y trouvons, de M. Aldanov, une étude sur l'édition des classiques russes à l'étranger ; de M. Apostol, deux articles dont l'un sur la collection pouchkinienne de M. A.-F. Oniéguine, mort récemment. Mais l'article de M. S. R. Minzlov sur

les ravages commis par les bolcheviks dans les bibliothèques privées, en Russie, nous semble devoir intéresser les bibliophiles de tous les pays. L'auteur, bibliographe éminent, possédait lui-même, en Russie, une bibliothèque des plus remarquables, qu'il a vendue récemment à Leipzig. Il connaissait comme personne toutes les bibliothèques privées russes de quelque importance, et il a dressé pour le *Bulletin des Amis du Livre russe* un état, qu'il dit lui-même incomplet, de ce que sont devenues les bibliothèques, les archives, les collections artistiques après la tourmente révolutionnaire.

De son dossier nous extrayons quelques fiches qui donneront au lecteur un aperçu des pertes irréparables qu'ont à déplorer les bibliophiles.

ABAMELIK. — Propriété Ossipovka, gouvernement de Kherson. Bibliothèque de philosophie et de théologie, plus de 9.000 volumes, dont quelques éditions très rares, détruite par les paysans en 1918.

ARCHIVES DES PRINCES MENCHIKOV. — Elles se trouvaient à Moscou, chez les héritiers de Menchikov. Mme Stanitsky, l'héritière principale, a dû vendre tout récemment au poids livres et papiers. La plupart des manuscrits ont été utilisés comme papier d'emballage.

ARAPOV. — Propriété Arapovka, gouvernement de Tambov. Outre une immense bibliothèque et une riche collection de faïences, il y avait dans cette propriété un grand nombre de statues anciennes, héritées du comte Chérémetiev. Tout a été saccagé par les paysans en 1917.

BALYTCHEV. — Possédait, dans le gouvernement de Kalouga, une bibliothèque d'histoire composée exclusivement d'ouvrages français, parmi lesquels beaucoup de livres très rares des XVIIe et XVIIIe siècles. Les 6.000 volumes de cette bibliothèque ont été brûlés par les paysans.

BARYCHNIKOV. — Dans le gouvernement de Smolensk, belle galerie de tableaux de maîtres français et allemands et une grande bibliothèque. La bibliothèque a été confisquée par les Soviets, les tableaux ont été lacérés et brûlés par les paysans.

PRINCE BARIATINSKY. — Majorat Ivanovskoie, gouvernement de Koursk. Dans trois salons — nommés salon d'or, salon d'argent, salon de diamant — étaient conservés sous vitrines les trésors de plusieurs générations, cadeaux impériaux. Il y avait une bibliothèque et des archives de grande valeur. Les archives contenaient un grand nombre de lettres des empereurs et de la famille impériale, des hommes politiques et des littérateurs éminents. Tout cela a été brûlé en 1918.

BATUCHKOV F. D. — Possédait dans le gouvernement de Novgorod une grande bibiothèque composée par plusieurs générations. Il s'y trouvait des éditions originales des Encyclopédistes français, de magnifiques

éditions des classiques français des XVIIe et XVIIIe siècles, et un grand nombre d'éditions russes très rares. Les paysans, qui avaient toujours eu de bons rapports avec les propriétaires, décidèrent de ne pas toucher à la demeure seigneuriale ainsi qu'au magnifique parc de tilleuls planté en 1813 par des Français prisonniers. Mais en 1919 le propriétaire fut expulsée, et la maison occupée par l'administration soviétique. La bibliothèque a été dispersée et presque entièrement anéantie.

BEIER A. S. — Propriété Bounino, gouvernement de Toula. Cette propriété avait appartenu au poète Joukovsky. On y conservait la bibliothèque du poète, ses manuscrits, sa correspondance. La bibliothèque ayant été déclarée bien national, la commune reçut l'ordre de ne brûler, sous peine de mort, aucun livre, et de transporter livres et papiers à la ville voisine. Le tout fut entassé par les paysans dans des charrettes, et sans aucune bâche, sous la pluie, transporté à Believ, situé à environ 35 kilomètres de la propriété. Presque tous les manuscrits ont été perdus.

VASSILTCHIKOV A. A. (ancien directeur de l'Ermitage). — Propriété Koralovo, gouvernement de Moscou. Une des plus remarquables collections de livres d'histoire, surtout de l'époque de Pierre Ier. Tous les volumes avaient été reliés en Italie, en peau blanche. Dans la maison, il y avait beaucoup d'objets du temps de Pierre Ier et une salle chinoise avec une collection de porcelaines remarquables. Tout a été saccagé et brûlé par les paysans.

VELIAMINOV-ZERNOV V. V. — Propriété Korsounskoié, gouvernement d'Orel. Une bibliothèque de 1.2000 volumes, des éditions uniques d'ouvrages sur l'art oriental. La bibliothèque était adossée à une tour où étaient conservées les archives de famille. Il y avait là des quantités de lettres des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, entre autres plus de cent lettres de Spéransky, les mémoires manuscrits du grand-père du dernier propriétaire, page de l'empereur Paul. Deux salles étaient occupées par une collection remarquable d'armes anciennes d'Orient ; il y avait également beaucoup de portraits d'ancêtres dont l'unique portrait du dernier Godounov, décédé en 1704. Cette demeure, avec tout son contenu, a été détruite et incendiée en 1919.

PRINCE GAGARINE. — Propriété Karatchalovka, gouvernement de Moscou. Une immense bibliothèque ; la correspondance de Potiomkine avec Catherine II, et quantité de lettres des personnages de cette époque ; beaucoup de meubles et objets divers ayant appartenu à Potiomkine. Tout a été pillé et brûlé en 1919.

HENRIGSEN A. G. — Propriété Kapitanovka, gouvernement de Kiev. Bibliothèque de plus de 20.000 volumes en langues russe, française et allemande ; surtout des ouvrages de Géographie et d'Histoire. Collection complète de tous les périodiques russes du XIXe siècle. Incendiée.

PRINCE A. B. GALITZINE. — Propriété Cima, gouvernement de Vladimir, donnée au prince Galitzine par Pierre Ier. La bibliothèque comptait plusieurs milliers de livres français. Tous avaient été reliés par les plus grands artistes des XVIIIe et XIXe siècles et portaient le blason des Galitzine. La bibliothèque fut pillée par les paysans, en 1919, ; ils utilisèrent les livres pour le chauffage.

PRINCE GALITZINE-PROZOROVSKI. — Propriété Zoubrilovka, gouvernement de Samara. La maison et la chapelle avaient été édifiées par Rastrelli. Portraits rares et uniques de différents hommes d'Etat des XVIIIe et XIXe siècles, et un portrait de Catherine considéré comme le meilleur. La Bibliothèque, qui datait de Catherine II, s'était agrandie au cours du XIXe siècle et occupait plusieurs salles. Le grenier de la maison était plein de caisses de manuscrits. Tout a été brûlé.

DEMIDOV N. M. — Propriété Kolki, gouvernement de Vilno. Bibliothèque d'ouvrages des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Tous en de magnifiques reliures de l'époque ; beaucoup de manuscrits. Incendiée pendant la guerre.

LES DRAGOMIROV. — Héritiers du fameux général N. Dragomirov. Ils gardaient dans leur domaine de Tchernigov l'immense bibliothèque de Dragomirov et sa correspondance. Tout a été brûlé en 1918.

PRINCE DONDOUKOV-IZRÉDINOV L. I. — Propriété Kolpakovka, gouvernement de Koursk. Une bibliothèque de 5.000 volumes en différentes langues ; manuscrits très anciens des évangiles ; livres d'heures du XIe siècle ; le catéchisme de l'empereur Paul ; une collection de 1.000 volumes d'ouvrages sur l'occultisme ; collection remarquable d'armes du Caucase ; faïences italiennes ; une collection peut être unique de porcelaines de Sèvres et de Saxe ; des plats d'argent du temps d'Alexis Mikhaïlovitch, des coupes de Pierre Ier ; le couvert de Boris Godounov, etc. Dans les archives, beaucoup de lettres de Pierre le Grand. Saccagée et incendiée en 1918.

AU MÊME PROPRIÉTAIRE. — Propriété Polonnaia, gouvernement de Pskov. Une grande bibliothèque, un musée caucasien, une collection merveilleuse de tapis d'Orient. Incendiée en 1918.

AU MÊME. — Propriété Romanovo, gouvernement de Moghilev. Bibliothèque de 3.000 volumes, grande galerie de portraits dus aux meilleurs peintres russes ; belle collection de vases de Sèvres et de Saxe ; collection d'icones et de croix anciennes ; salle égyptienne avec momies, etc. Les meubles étaient de l'époque Louis XV et de l'Empire. Tout a été saccagé et détruit par les soldats et les paysans en 1918.

EFREMOV N. N. — Propriété Vaganitchi. Gouvernement de Tchernigov. La bibliothèque occupait deux vastes salles ; elle se composait surtout d'éditions de luxe avec gravures, très richement reliées. En 1919, M. Efremov a été tué. La bibliothèque, entassée sur des char-

rettes, a été expédiée à Gorodina. En route, une brochure tomba d'une des charrettes et s'ouvrit juste sur un portrait de Nicolas II. Alors les convoyeurs arrêtèrent les charrettes, les livres furent mis en tas et brûlés.

KANDYBA L. N. — Propriété Kourilovka, gouvernement de Tchernigova. Une riche bibliothèque ; un grand nombre de manuscrits et de documents de l'époque de Mazeppa. En 1917, la propriété fut mise à sac par les paysans, qui employèrent les livres et les papiers au chauffage.

KISSÉLOV M. V. — Propriété Babkeno, gouvernement de Moscou. Dans cette vieille demeure seigneuriale, Markevitch a écrit son roman célèbre : *Il y a un quart de siècle*. C'est là également que Tchekov a écrit ses premières nouvelles, et le père de la propriétaire fut le prototype du héros de sa pièce *Ivanoff*. Dans la bibliothèque étaient conservées beaucoup de lettres de Tchekov, de Markevitch et d'autres littérateurs. Tout a été brûlé en 1917.

KOLODEIEV J. KH. — Propriété Novoborissovo, gouvernement de Minsk. Il y avait deux bibliothèques ; l'une était composée exclusivement d'œuvres littéraires ; l'autre, qui ne comptait pas moins de 10.000 volumes, était consacrée à l'histoire napoléonienne. Tout ce qui a été publié sur Napoléon était là. Un bibliothécaire spécial était attaché à cette collection. Dans des vitrines étaient rangés des objets retrouvés par le grand'père de Kolodeiev, au fond de la Bérésina, à l'endroit où passèrent les troupes françaises. La maison a été pillée par les paysans, puis incendiée. Une très petite partie des livres a pu être sauvée, les autorités soviétiques les ont expédiés à Moscou.

KOTCHOUBEY V. P. – Possédait, à Tsarskoié-Sélo, une galerie de tableaux, comptant plus de 150 toiles des grands maîtres, et une belle bibliothèque. Craignant l'arrivée des Allemands, le propriétaire fit expédier ses collections à Iaroslavl, dans une maison louée spécialement, mais cette maison a été incendiée pendant la révolution, et détruite avec tout ce qu'elle contenait.

PRINCE KOURAKINE. — Propriété Nadiejdino, gouvernement de Saratov. La bibliothèque des Kourakine datait de 1650 ; les livres étaien conservés dans de grandes armoires, dont la plupart n'avaient pas été ouvertes depuis 1820. Il y avait plus de 150.000 manuscrits. Le dernier prince Kourakine avait légué sa bibliothèque à sa femme, qui vendit la propriété. Celle-ci fut achetée par un marchand de Penza pour y construire une fabrique. Trouvant trop onéreux le transfert des livres, l'héritière du prince Kourakine laissa la bibliothèque dans la maison. La guerre de 1914 empêcha la construction de la fabrique, mais quand les autorités soviétiques se présentèrent pour se saisir de la bibliothèques, elles n'en trouvèrent plus traces. Entre autres choses précieuses

disparues se trouvait un grand coffre plein de parchemins, qui portait cette inscription, datant du XVIIe siècle : « Documents du prince G. S. Kourakine sur le tsar Dmitri et ses partisans. »

Dr KOURISS. — Propriété Kourissovo, gouvernement de Bessarabie. Une bibliothèque de plus de 6.000 volumes contenant beaucoup de raretés bibliographiques et des manuscrits anciens, parmi lesquels : *L'Histoire de la Bessarabie*. En septembre 1917, les paysans saccagèrent la propriété ; ils entassèrent les livres et les manuscrits dans la cour et en brûlèrent la plus grande partie. Le reste fut jeté dans deux puits.

MAMONTOFF. — Propriété Abramtzevo, gouvernement de Moscou. Presque tous les grands écrivains russes, de Gogol à Tchektov, y ont séjourné ; les compositeurs Moussorgski et Servo y ont passé de longs mois. On y gardait une quantité de manuscrits de Gogol, Samarine, Tutchev, Aksakov, etc. Les paysans ont tout brûlé en 1918.

MILORDAOVITCH A. A. — Propriété Ivanovka, gouvernement de Poltava. La bibliothèque occupait une vaste salle, sur la porte de laquelle était peinte l'image du premier imprimeur russe ; elle se composait de tout ce qui avait été publié, en toutes langues, sur Marie Stuart, Marie-Antoinette et sur quelques autre reines célèbres. Le propriétaire recevait tous les bulletins du palais impérial et en avait une collection complète. Dans les archives, il y avait des lettres de l'impératrice Marie Alexandrovna, de Lomonossov, de Tourguenev et de beaucoup d'autres personnages. Pendant la révolution, la maison a été mise à sac, puis incendiée.

MIATLEV M. V. — Avait, à Moscou, une bibliothèque de 5.000 volumes se rapportant à l'histoire de la Russie et des pays slaves ; il y avait une belle collection des livres sortis des premières presses russes, entre autres la Bible d'Ostrojsk, des manuscrits russes et polonais, des lettres de Pierre Ier, de Catherine II et de différents personnages célèbres du XVIIIe siècle. En 1921, deux camions automobiles étaient envoyés par les autorités soviétiques pour charger ces collections, et l'on ignore maintenant ce qu'elles sont devenues.

NIÉPLUEV N. N. — Propriété Iampol, gouvernement de Tchernigov. Il y avait une immense bibliothèque et d'importantes archives de famille. Une salle spéciale était réservée aux icones anciennes ; dans des vitrines étaient gardées des lettres de Catherine II et de la famille impériale. Tout a été pillé et brûlé.

PRINCE OBOLENSKY A. A. — Propriété Ezery, gouvernement de Moghilev. La bibliothèque avait été fondée par la princesse Ghika dont la fille épousa le marquis de Maroussi. A la fin du XVIIIe siècle, une marquise Maroussi épousa le Comte Soumarokov et apporta d'Italie en Russie toute la bibliothèque héritée de sa famille. La fille de Soumarokov épousa le prince Obolensky, et la bibliothèque de cet écrivain avec

ses archives vint se joindre à celle des Ghika-Maroussi. Les princes Obolensky enrichirent sans cesse leur bibliothèque, qui comptait les dernières années environ 40. 000 volumes. C'étaient surtout des livres des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, en langues latine, italienne, française et russe, mémoires et ouvrages historiques, la collection complète des livres illustrés français du XVIIIe siècle. Avant la guerre on avait proposé pour cette bibliothèque deux millions et demi de roubles. Outre les livres, il y avait une belle collection de porcelaines et d'objets de l'époque de Napoléon ou lui ayant appartenu. La maison a été incendiée en 1918 et tout a été détruit.

COMTE PAHLEN S. Possédait dans son château en Courlande une bibliothèque de 50.000 volumes logés dans une immense et haute salle de deux étages de fenêtres construite spécialement. Il y avait un grand nombre d'incunables et de précieuses éditions vénitiennes de la Renaissance, l'un des quatre exemplaires de la première édition de Shakespeare, une première édition de Dante, etc. La propriété du comte Pahlen, se trouvant non loin de la frontière,fut bombardée dès le début de la guerre et détruite avant qu'on ait eu le temps de sauver la précieuse bibliothèque.

PLETNEV V. D. — Possédait à Pétrograd une bibliothèque composée par plusieurs générations. Elle comptait 57.000 ouvrages — plus de 150. 000 volumes — sur l'histoire de l'art et l'Histoire ; une collection remarquable et peut-être la plus complète en Europe des pamphlets français et anglais des XVIe et XVIIe siècles ; une collection très complète du folklore français et anglais, une quantité considérable de manuscrits et de lettres ; la correspondance diplomatique entre les Cours de France et d'Angleterre à propos de l'intervention pendant la guerre de Sept ans ; une collection unique de livres et documents concernant l'histoire de la Fronde ; tous les mémoires et les ouvrages historiquest depuis le règne de Henri III jusqu'au règne de Henri IV ; des gravures de l'époque de la Renaissance tirées en 1584.

Redoutant l'invasion allemande, le propriétaire de ces précieuses collections les expédia, en 1915, à Elzet où sa sœur avait une fabrique. Quand éclata la révolution, la fabrique fut bombardée durant quatre heures par les bolcheviks et une grande partie des livres a été brûlée. Ceux qui restaient ont été confisqués par les autorités soviétiques pour être remis à la bibliothèque de l'Université qu'on devait fonder à Eletz. Mais en l'absence d'élèves, l'Université ne fut jamais ouverte et les livres ont été en partie dispersés, en partie vendus au poids.

PRINCESSE VITTENSTEIN. — Propriété Kamenka, gouvernement de Podolie. Magnifique collection de porcelaine, surtout chinoise, et une belle bibliothèque d'ouvrages français illustrés, du XVIIIe siècle. Tout a été pillé et brûlé, en 1917, par les troupes revenant du front.

PRINCE OUROUSSOV N. P. — Propriété Kotovka, gouvernement d'Ekaterinoslav. Sous Catherine II, cette propriété appartenait à J. S. Alexéiev dont la femme, née de la Guéronière, avait apporté de France une des plus remarquables bibliothèques de cette époque. Outre la bibliothèque de plus de 20.000 volumes, il y avait une belle collection de porcelaines et une collection de monnaies et de médailles antiques. Tout a été détruit par les paysans en 1918.

FURMANN. — Propriété Louzk, gouvernement de Plotsk. Vers 1830, le propriétaire, alors ancien ministre de Pologne, faisait une collection de porcelaines. Ses descendants continuèrent cette collection jusqu'en 1914; elle était connue de tous les collectionneurs d'Europe comme l'une des plus remarquables, surtout par ses vases étrusques. En 1914, la propriété fut occupée par un bataillon allemand commandé par le comte Schwerin. Quelques temps après, ce bataillon fut décimé près de Skernevitz, le commandant tué. Sur le cadavre du comte on trouva une lettre qu'il écrivait à sa femme, apparentée à la maison impériale allemande. Dans cette lettre, il lui annonçait que les spécialistes envoyés par elle étaient déjà arrivés à la propriété et avaient commencé à emballer la collection. On ignore ce qu'elle est devenue.

Nous arrêterons là nos citations, quelques extraits seulement de la longue liste que donne M. Minzlov dans le *Bulletin des Amis du Livre russe* et qui, dit-il lui-même, est loin d'être complète.

J.-W. BIENSTOCK.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Un remarquable début dans les lettres belges : *Le Cavalier seul*, par M. Hermann Closson, Edition du Disque vert. — Un portrait inédit de Baudelaire. — Fernand Gregh est-il Belge ? — Mémento.

M. Hermann Closson, l'auteur du **Cavalier seul**, a 23 ans. Il est le fils de M. Ernest Closson, l'éminent musicologue dont la renommée a dépassé nos frontières.

Peintre, musicien, dramaturge, romancier, il multiplie ses activités et ses voyages autour de lui-même. Il est vraiment un spectacle attachant.

Dans ces derniers temps, il a accordé ses prédilections à la littérature. On connaît de lui une pièce de théâtre, *Lavatory*, représentée à Paris et à Bruxelles, et voici qu'il publie son premier roman.

M. Hermann Closson joue franc jeu ; avec lui, point de sur-

prise. Il se livre tel qu'il se sent, et à ce point de vue *Le Cavalier seul* est un admirable témoignage de sincérité.

Un jeune homme y confesse ses doutes, ses élans, son orgueil et même ses lâchetés. Il y révèle aussi les deux pôles de son esprit.

Par son âge et son hérédité, par ses goûts et ses émerveillements, il est l'esclave d'un lyrisme passionné qui l'incite à de magnifiques conquêtes.

Par sa précoce intelligence, il impose à la fougue de ses instincts le contrôle d'une constante et terrible clairvoyance.

Le Dieu qu'il sert a un double visage. Contrairement à la plupart des jeunes écrivains, M. Hermann Closson à le mérite de s'en être aperçu.

A ses débuts, il n'y avait point pris garde.

Il ne paraissait même pas s'en douter au moment où il écrivait *Lavatory*, qui n'extériorisait qu'une imagination un peu désordonnée.

L'action de *Lavatory* se passe en effet dans un endroit discret où d'habitude les soliloques confondent, parmi des bruits d'eaux, leur éloquence égalitaire.

Le souci d'effaroucher le bourgeois y était manifeste, comme aussi le désir de s'affirmer par un beau tapage.

Pourtant *Lavatory* ne scandalisa personne. Si l'on y reconnut un de ces essais tumultueux où, sous prétexte d'originalité, un adolescent lourd d'ambition défie, non sans s'étonner de sa propre audace, les mille et un préjugés régnants, on se plut surtout à y dépister, sous une sorte d'humus romantique, une confuse mais intéressante germination de recherches et d'idées.

A ce moment, M. Closson n'avait dévoilé qu'une des faces de son Dieu. Encore était-elle balafrée par une affreuse grimace.

Il se peut que ce fût précisément cette grimace qui le séduisit. A vingt ans on aime l'exception, on adopte un beau monstre et on troque sans vergogne son honnête chapeau contre un tragique et poussiéreux sombrero.

Quand il écrivit sa pièce, M. Closson fut donc délibérément romantique. Il adopta le monstre des vieux drames hugoliens et le cingla de toutes les outrances de son âge, si bien que, préparés depuis le collège aux envolées les plus paradoxales par les tirades de Ruy Blas et d'Hernani, nous écoutâmes sans surprise

les bonnes gens plus ou moins symboliques de *Lavatory* échanger des vérités éternelles avec la tenancière d'un chalet de nécessité.

Pour avoir légèrement baissé, le ton restait le même, les rodomontades avaient fait place à une arrogance un peu cynique, mais suffisamment éclatante et, à défaut de toques et de casques, le panache s'accommodait fort bien de feutres sans honneur. Tout compte fait, sous le manteau moderniste dont il s'était affublé, M. H. Closson dénonçait ingénument l'âme même de Fortunio.

Certes, Fortunio avait modifié ses habitudes : on le croisait aux cabinets, alors qu'on se l'imaginait chez Musidora... Mais qu'importe! Il avait gardé son esprit enchanté et il ne tenait qu'à nous de lui fixer l'endroit de nos rendez-vous.

Fort heureusement, M. Closson s'en chargea lui-même et il arracha son héros à sa retraite ripolinée pour le planter face à face avec le soleil.

Cette fois, nous le retrouvons sur un plan plus digne de lui. Regardons-le bien. Il a peu changé et cependant il nous semble étranger.

« Ni tout à fait un autre, ni tout à fait le même », il nous est à la fois plus cher et moins familier.

Un pli soucieux lui barre le visage, mais une flamme nouvelle illumine son regard. Pour nous qui l'avons connu, hardi, désinvolte et parfois malappris, lançant son défi à l'univers, nous nous sentons quelque peine à le retrouver sous ce masque enfiévré. Sans doute, il a toujours vingt ans. Mais ces vingt ans ne sont plus son unique miracle. Un nouvel être s'éveille en lui. Il a aperçu l'autre face de son Dieu.

Son premier cri, qui fut le réflexe d'une âme sans boussole, a éveillé en lui des harmoniques. Après avoir, par plaisir, jeté des cailloux dans les mares, il se plaît à suivre, de la pensée et du regard, les anneaux mystérieux nés du conflit de la pierre et de l'eau et qui baguent d'infini l'exil monotone des roseaux.

A cet infini qui se répercute en lui, il accroche soudain la horde éparse de ses appétits.

Ainsi s'enlacent et s'entremêlent, au point de l'abolir en elles, les variations d'une symphonie autour d'un thème initial.

Est-ce son hérédité, est-ce un désir subit d'équilibre qui métamorphosa de la sorte le jeune exalté de *Sous-Sol* ?

Le Cavalier seul va nous le dire.

Et d'abord, qu'est-ce que *Le Cavalier seul* ?

Un roman, nous dit l'auteur.

Un roman, sans doute... Mais cela ne nous satisfait pas, car, du roman *Le Cavalier seul* n'emprunte qu'une fabulation assez sommaire.

Qu'on en juge :

Un homme et une femme se rencontrent à la sortie d'un concert. Ils suivent le même chemin. Secrètement flatté, l'homme se sent aimé de la femme sans qu'il devine pourtant, allongée derrière lui, l'ombre ardente de l'amour.

Le conflit entre son attitude et sa pensée, le trouble éprouvé par la femme devant cet adversaire qui l'écoute, lui sourit, s'étudie et qui finalement se dérobe, voilà tout le sujet du *Cavalier seul*, qui compte près de deux cents pages.

Les amateurs de romans, si nombreux aujourd'hui et à qui des fabricants patentés assurent une copieuse pâture, n'y trouveraient assurément pas leur compte et accuseraient, non sans raison, M. Closson de tromperie sur la marchandise vendue.

Il faut convenir que la tromperie est de choix, scandaleuse même par son insolence, mais qu'en revanche, M. Closson, s'il peut passer pour un usurpateur, se révèle dans *Le Cavalier seul* poète remarquable et analyste des plus incisifs. Que l'on s'imagine pareil sujet traité par un romancier professionnel, un Maupassant ou un Bourget, par exemple, et il s'éparpillera en brutale ou filandreuse historiette.

Un vrai romancier ne s'en serait du reste pas accommodé. Seul un lyrique et, qui plus est, un lyrique intelligent, pouvait y trouver un terrain propice. Il faut convenir que M. Closson y a parfaitement réussi. Ce thème ingrat lui est devenu motif à divertissements innombrables. Tour à tour, son instinct et son intelligence, illuminés par le quadruple regard d'un Dieu familier et cravachés par un mot, un geste ou une attitude, bondissent comme de souples lévriers à la conquête de leur proie. C'est merveille de les voir se jeter dans la mêlée : ils grondent ou se pourlèchent parmi les os brisés et le sang répandu. Tout y passe et ils ne regagnent leur cage qu'au moment de l'inévitable sommeil.

A l'envisager techniquement, *Le Cavalier seul* se rapproche davantage de la musique que de la littérature. Le thème capital

de la rencontre suscite d'infinies variations qui, elles-mêmes, s'amenuisent en thèmes nouveaux, d'une acuité et d'une science de plus en plus subtiles.

On découperait aisément ce prétendu roman selon les mètres de la symphonie, et on y démêlerait sans peine un *adagio*, un *andante*, un *scherzo* et un *finale*.

Et ceci n'est pas une exception puisque, s'il se déroule dans l'au-delà de la sensation et du sentiment, tout drame psychologique doit fatalement confiner à la musique.

Que l'on considère un instant le héros du *Cavalier seul* : ce jeune homme qui prend prétexte d'une banale rencontre pour repérer les réactions suscitées en lui par le jeu supposé de sa partenaire et qui se retrouve, seul, désemparé, mais victorieux, après d'innombrables sondages dans son inconscient, tantôt appauvri d'une certitude, tantôt enrichi d'une apparence, est tour à tour le frère de Tristan et d'Hamlet, ces lyriques suprêmes à qui l'univers n'offrit non plus que d'éternels simulacres. A moins de céder à l'inéluctable pessimisme qui demeure la victoire des vaincus, où découvrirait-il, lui qui, malgré tout, bouillonne de toutes les ardeurs de la jeunesse, sinon dans le poème ou dans son ultime expression, la musique, un havre secourable à son inquiétude ?

M. Closson a choisi un moyen terme : la méditation. Méditation frénétique assurément, plus près des surréalistes que de Volney ou de Lamartine, mais où s'extravase néanmoins, comme chez ces derniers, le trop-plein de son âme endolorie. Encore, malgré l'influence des dieux d'aujourd'hui comme Proust, Freud et Pirandello, des dieux d'hier comme Nietzsche et Rimbaud et même des demi-dieux d'avant-hier comme Marinetti, ne faut-il pas chercher bien loin, pour retrouver, dans le livre de M. Closson, l'empreinte tyrannique de quelques dieux d'autrefois ?

Pour n'en citer qu'un seul, n'est il pas tout entier dans *Le Cavalier seul*, ce Senancour si oublié, que M. Closson n'a peut-être jamais lu et qui se confessait ainsi, voilà plus d'un siècle ?

Livrés à tout ce qui s'agite et se succède autour de nous, affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance, modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un

insecte, l'odeur émanée d'une herbe, tout cet univers qui végète ou se minéralise sous nos pieds ; nous changeons selon ses formes instantanées, nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie.

Cette forme paisible, ce rythme harmonieux, n'enclosent-ils pas déjà toute la pensée de ces jeunes gens d'aujourd'hui qui, à l'aide d'une rhétorique torturée, d'un vocabulaire cahoté et d'une insolence dont ils seront les premiers à sourire plus tard, prétendent redécouvrir le monde à travers un « moi » qui, en dépit du cours qu'on lui assigne, charrie imperturbablement, à travers les siècles, les mêmes angoisses, les mêmes illusions, les mêmes douleurs et les mêmes inquiétudes.

Doué comme il l'est, M. Closson, qui n'a encore goûté de la vie et des connaissances que les prémices, est parvenu à affirmer ce « moi » d'une manière suffisamment originale pour que nous lui en sachions gré, et *Le Cavalier seul*, s'il résonne de tous les échos d'hier et d'aujourd'hui, comporte une part d'éternel dont M. Closson a le droit de s'enorgueillir.

§

Dans **Le Thyrse** du 15 août, M. Paul Bay publie l'intéressant article suivant :

Iconographie baudelairienne. — Un libraire de Bruxelles, M. Eug. De Seyn, vient de se rendre acquéreur d'un dessin au fusain qui représente, croit-on, le grand et malheureux poète *Baudelaire*.

D'après l'iconographie établie par le mémorialiste Raynaud, il existerait plus de quinze portraits différents de l'auteur des *Epaves*. Mais tous nous le montrent de face. Tandis que le dessin acquis par M. De Seyn nous restitue un Baudelaire vu de profil.

Pour autant que l'on puisse comparer un portrait pris de face avec un portrait pris de profil, il semble que certains traits caractéristiques du faciès baudelairien aient échappé au crayon du dessinateur. Si l'on s'en rapporte à la lithographie gravée par Nanteuil et reproduite en tête de l'édition Calmann-Lévy, le poète avait le nez long, légèrement arrondi par le bout et surplombant la bouche d'assez près. Or, dans le portrait appartenant à M. De Seyn, le nez est court, légèrement camard, et la lèvre supérieure très découverte. De plus, la lèvre inférieure ne pend pas dedaigneusement, comme on le voit sur tous les portraits connus du grand public.

Néanmoins, tel qu'il se présente, le dessin découvert par notre concitoyen a gardé au poète ce masque de forçat qui lui était particu-

lier. L'œil encavé sous l'orbite sonde douloureusement l'infini. La bouche aux commissures tombantes est encadrée de deux rides profondes. Le front généreusement bombé se prolonge sous une chevelure clairsemée. Tout, dans ce portrait, respire la souffrance et le tragique quotidien. Le vêtement dans lequel le torse est engoncé tient à la fois de la veste et de la blouse du prisonnier.

Dans le coin inférieur droit du dessin, on déchiffre cette dédicace : « A mon ami et....... *Ch. Baudelaire.* » Le quatrième mot est illisible à l'œil nu, de même que la signature.

S'agit il d'un portrait d'ami offert à Baudelaire par son auteur, ou du portrait de Baudelaire exécuté par un de ses amis ?

Seule, une comparaison du portrait de Bruxelles avec les meilleurs portraits existant en France pourrait nous tirer d'incertitude.

En tout cas, si le fusain acquis par M. De Seyn donnait toute garantie d'authenticité, il conviendrait que nous nous réjouissions de savoir cette pièce rare entre bonnes mains, et nous ne pourrions que féliciter l'heureux propriétaire d'avoir tiré de l'oubli et sauvé peut-être du naufrage un document si précieux pour les admirateurs du poète et l'histoire de la poésie au XIXe siècle.

Nous avons pu voir ce portrait, qui semble avoir été dessiné au cours du séjour que Baudelaire, malade, fit à l'Institut Sainte-Elisabeth de Bruxelles. Il n'est ni de Rops ni d'Alfred Stevens, qui approchèrent le poète à cette époque. Peut-être a-t-il pour auteur Joseph Stevens, un des frères d'Alfred, à qui Baudelaire consacra des notes élogieuses et qui, bien que connu surtout comme animalier, peignit aussi quelques figures. Seul, M. Crépet pourrait élucider ce problème.

Le Thyrse du 15 septembre pose cette curieuse question :

Fernand Gregh est-il Belge ? — Cette question, nous nous la sommes posée à nouveau après lecture des passages essentiels d'une conférence donnée ces dernières semaines à Paris par M. Gaston Arthuis sur l'auteur de la *Beauté de Vivre*, de la *Chaîne Eternelle*, de *Couleur de Vie*, et qui fut, on ne l'a pas oublié, l'annonciateur de l'Humanisme

Si G. Lanson, dans son *Histoire de la Littérature Française*, se contente d'indiquer la date de naissance, E.-E. Lacomblé et Larousse sont, de leur côté, plus affirmatifs : *Gregh est né à Paris* en 1873 — le 14 octobre.

Or, d'après une note parue dans la belle revue *Antée* (numéro du 1er mai 1907), l'exquis poète de la *Maison de l'Enfance* vit le jour dans un petit village perdu des Flandres.

« C'est, écrivait Crossoptylon, au milieu des grasses prairies et des cultures flamandes que s'écoula sa première enfance, et c'est en flamand qu'il écrivit les poèmes délicats que couronnait, voici quelque vingt ans, l'Académie Royale des Fins Lettrés d'Audenarde...

« La rencontre qu'il fit à cette époque d'un vieux prêtre français vint changer sa destinée. Le vénérable ecclésiastique s'intéressa à cet adolescent si heureusement doué : il tint à s'occuper lui-même de son éducation.

« Celle-ci terminée, il l'envoya à Paris... »

Et c'est, dit-on, l'année où paraissaient ces lignes que Gregh obtenait ses lettres de naturalisation.

Il y a tout lieu de croire que cette dernière version est la bonne, à moins que...

Il serait curieux de connaître la réponse de M. Fernand Gregh.

Mémento. — La commune de Wasmes (Borinage) où *Vincent Van Gogh* prêcha la doctrine évangéliste,il y a près d'un demi-siècle, vient de faire apposer une plaque commémorative sur la maison qu'il habita.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

Sir Edmund Gosse : *Silhouettes*, Heinemann. — H. W. Nevinson : *More Changes, More Chances*, Nisbet. — Mémento.

Retour à Londres après huit mois d'absence, retour au pays de la brume et de la pluie après un séjour et des pérégrinations en tous sens dans des contrées où règnent le soleil et la lumière, dans cette Afrique du Nord dont la France a fait son chef-d'œuvre colonial, où elle recrée en plus grand l'œuvre des Romains. Là-bas, les préoccupations littéraires perdent beaucoup de leur intérêt ; elles le reprennent ici sous la pluie froide qui contraint à rester chez soi, au milieu des livres qu'on retrouve, un peu empoussiérés peut être, mais toujours amicaux.

A l'arrivée, une bonne nouvelle : chez Heinemann paraît, sous le titre de **Silhouettes**, un nouveau recueil d'essais de Sir Edmund Gosse. Le jour même de la mise en vente, comme il ne pleut que par intermittences, je m'achemine vers le quartier où les éditeurs sont pour la plupart groupés, dans le voisinage immédiat du Covent Garden, halles aux légumes et aux fruits, promiscuité des nourritures du corps et des aliments de l'esprit, avec, de l'autre côté, la grande salle de spectacle où se donnent

les seules saisons d'opéra que connaisse Londres. Ne serait-ce pas cette juxtaposition qui explique que Mr Bernard Shaw, en sa jeunesse critique musical de la *Saturday Review* toute proche, soit un végétarien obstiné ?

Par des quartiers où, depuis à peine un an, des immeubles immenses ont remplacé les petites maisons de briques, les constructions sans style de John Nash, je parviens au quartier où les vitrines sont pleines de livres. Voici l'étroite façade que je cherche, le court passage, l'escalier tout droit que, tant de fois jadis, je grimpai pour trouver, dans son spacieux bureau, le fondateur et le chef de la firme, toujours accueillant, et qui s'était fait éditeur par amour des livres et de la littérature. Il a de dignes successeurs et je m'en vais avec un exemplaire du nouveau livre de Sir Edmund Gosse.

Ces quarante-deux *Silhouettes* ont été données, semaine après semaine, au *Sunday Times*, journal qui ne paraît que le dimanche et n'a aucun lien ni rapport avec le *Times* qui, lui, est publié pendant les six jours ouvrables de la semaine. Ces grands journaux du dimanche, et spécialement le *Sunday Times* et l'*Observer*, ont de vingt à vingt quatre pages, dont plusieurs sont consacrées aux livres récents. C'est en tête de cette partie littéraire que se place régulièrement l'article de l'éminent critique : on l'attend, et on l'y cherche, comme les « lundis » de Sainte-Beuve, comme les feuilletons d'Anatole France et de Jules Lemaître, car c'est bien à ce devancier et à ces contemporains illustres que Sir Edmund Gosse doit être comparé.

Maintes fois, à cette place, ai-je dit les mérites de l'auteur de *Père et Fils*, et de tant d'ouvrages et d'études qui l'ont mis au premier rang des grands critiques européens. Ces mérites se retrouvent dans ce recueil d'aujourd'hui. Insisterai-je sur la part faite à la France ? Tout d'abord le commentaire sur l'ouvrage de Cary : *Early French Poets*. Les premières lignes révèlent avec quelle clairvoyante sympathie le critique aborde sa tâche, avec quelle délicate bienveillance il apprécie une œuvre, même imparfaite, et dispense à l'auteur une juste louange. Henry Francis Cary, clergyman timide et impécunieux, fut contemporain de Byron, de Shelley, de Napoléon et autres personnages tapageurs, mais il ne leur ressemblait pas, ajoute Sir Edmund, et la rapide silhouette qu'il en trace est charmante. Ce clergyman, qui ren-

dit compte des *Méditations poétiques* de Lamartine à leur apparition, passe quelques semaines à peu près seul dans la bibliothèque du château de Versailles, en 1821, et il y découvre Marot, Ronsard, Baïf, toute la Pléiade. Avec un sûr jugement, il discerne leurs meilleurs poèmes, et il les traduit, pour agrémenter les essais qu'il leur consacre. C'est Cary, sans doute, qui fit connaître à Keats et à Shelley cette période poétique : il fut un précurseur à une époque où de violents préjugés éloignaient l'Angleterre de la France.

La Zélide de Benjamin Constant est silhouettée d'une façon spirituelle, avec une tendresse ironique. L'érudition de Sir Edmund lui permet de découvrir le premier que c'est elle qui traduisit en français le grand roman classique hollandais *Sara Burgerhart*, de même que sa subtile perspicacité lui fait, dans sa pénétrante dissertation sur Choderlos de Laclos, identifier La Morlière avec le Valmont des *Liaisons Dangereuses*. C'est avec une sympathie mélancolique que le critique esquisse un portrait de Théodore de Banville, dont l'influence s'exerça sur des poètes aussi dissemblables que Swinburne, Austin Dobson, Andrew Lang, le poète lauréat actuel, et — à nous de l'ajouter, — Edmund Gosse lui même. « Le « Petit traité de Poésie Française » de 1872 fut une révélation pour les jeunes hommes d'alors de qui le rôle, dans l'évolution de la poésie anglaise, bien que grandement mésestimé, recouvrera inévitablement son prestige honorable. » Et Sir Edmund Gosse, l'un des glorieux survivants du Parnasse anglais, démontre que l'admiration passionnée avec laquelle ses amis et lui regardaient Banville, il y a quarante ans, n'est pas fondée sur une illusion.

« Tous ceux qui aiment la France et désirent comprendre les vertus et les faiblesses de cette noble nation feront bien d'étudier la carrière de Vauban », déclare-t-il à propos de l'admirable monographie que M. Daniel Halévy a consacrée au constructeur de la première barrière de fortifications qui donnaient à la France cette sécurité « dont elle a toujours eu besoin et qu'elle désire le plus aujourd'hui ». Ailleurs, comme préambule à quelques pages sur la tétralogie de Louis Dumur, il parlera de la France avec la même tendresse et il fera cet aveu :

Bien que, depuis un demi-siècle, j'aie, avec infatuation, étudié l'esprit de la France, je confesse que je n'en connais pas le secret. Il me

semble tenir la clef, mais sans pouvoir ouvrir la serrure. Si de fringants petits journalistes, qui passent dix jours à Paris et rédigent sur la situation un rapport teinté selon la couleur des préjugés des maîtres de leur journal, en savent davantage, c'est qu'ils sont plus malins que moi La conscience de la France reste pour moi une énigme perpétuellement attrayante, perpétuellement insaisissable.

Et il se dit « las de voir attribuer aux Français des sentiments qui prouvent que les premières lettres de leur alphabet moral n'ont pas été étudiées par le critique ».

Quels autres sujets traite encore notre ami ? Claudien et Ovide, Camocus et saint Jean de la Croix, Louis Couperus et l'Américain W. D. Howells, et les silhouettes anglaises seront celles de Lyly, de Wycherley, d'Horace Walpole, d'Andrew Lang, d'Arthur O'Shaughnessy, d'Austin Dobson, de Mrs Humphry Ward, du professeur Saintsbury, du frère des Brontës, de Sir Leslie Stephen, d'Herman Melville, etc , et pour finir, quelques pages de la plus courtoise raillerie, de la plus délicieuse bonne humeur et de la plus sagace critique s'exerçant sur son intime ami George Moore.

Il est facile d'être partial envers le présent, et d'être injuste envers le passé ; les grands esprits seuls évitent cet écueil. Sir Edmund Gosse possède un don merveilleux de percevoir les proportions exactes des hommes et de leurs œuvres, d'apprécier ce qu'ils furent pour leurs contemporains et ce qu'ils sont pour nous aujourd'hui. Les admirations sont fugaces, les réputations passagères, les unes sombrent pour toujours, les autres s'éclipsent momentanément ; il en est qui furent excessives mais justifiées parce que les hommes ou les œuvres indiquaient des voies, devançaient une époque, et sur cette confusion, l'auteur des *Silhouettes* projette une clarté précise. Il le fait avec gaieté, avec enjouement, indulgent et ironique, érudit et spirituel, scrupuleux et bienveillant, avec l'élévation de pensée et la distinction de sentiments qui se retrouvent d'un bout à l'autre de son œuvre.

§

Nombreux sont les journalistes qui, dédaigneux d'arriver à « tout » ne sortent pas du journalisme et trouvent, dans la fidélité à leur profession, une récompense suffisante. Ceux qui à la fin de leur carrière rassemblent leurs souvenirs et racontent leurs

aventures, doivent donner des regrets à beaucoup de lecteurs. Je ne parle pas du journaliste sédentaire, du rédacteur qui se rend quotidiennement au journal comme un employé du ministère à son bureau, ou de celui qui, détenteur de quelque chronique régulière, n'a pour univers que des salles d'exposition ou des coulisses de théâtre ; je parle du journaliste nomade, de celui qui est toujours prêt à partir par le prochain train, de s'embarquer sur le premier paquebot en partance, pour aller suivre sur place des événements qui intéressent le monde, ou poursuivre des enquêtes ou des études pour informer une opinion qu'il s'agit d'agiter. On appelle cela « faire du grand reportage » ; les articles sont datés des quatre coins de la terre ; le lecteur qui mène une calme existence dans quelque bourgade endormie, ou qui maudit la routine d'un travail de bureau ou de magasin, soupire en pensant que ce journaliste a bien de la chance de voir tant de choses nouvelles, tant de personnages intéressants, d'assister à tant d'événements prodigieux. Mais le journaliste ne lui montre que l'aspect curieux, émouvant ou séduisant de ce qu'il voit, il garde pour lui le côté pénible, sordide, humiliant parfois, — les misères du métier, les tracas, les désappointements, les amertumes, — qui pourtant ne le découragent jamais. Pour être journaliste nomade, il faut de l'enthousiasme et de l'optimisme ; il faut aussi une certaine intelligence, du cœur, du caractère, et aussi une dose suffisante de scepticisme que l'expérience se charge de fournir.

Je n'oublierai jamais ce que, jadis, Jules Huret m'a raconté de ses grands reportages. J'y pensais en lisant la nouvelle série de souvenirs que Mr H. W. Nevinson vient de publier sous le titre de **More Changes More Chances**. Ces réminiscences couvrent une période de dix ans, depuis la fin de la guerre sud africaine jusqu'au commencement de la grande guerre. Pendant ce court laps de temps, M. Nevinson parcourt la Macédoine; il visite Angola, le Congo, les îles portugaises où la culture du cacao est faite par des esclaves ; puis il va en Russie, assiste aux fusillades de Saint-Pétersbourg, aux grèves de Moscou, à l'origine des Soviets ; il descend en Ukraine, remonte en Pologne et à Riga ; il revient en Angleterre, repart pour la Russie, se rend au Caucase et en Géorgie, traverse la Mer Noire, s'arrête à Constantinople et débarque à Marseille. De retour à Londres, il prend

part à la fondation de *The Nation* avec H. W. Massingham ; peu après, la conférence de la Paix l'amène à La Haye, où la tâche de journaliste a ses moments pénibles ; quelques mois plus tard, il débarque à Bombay et parcourt les Indes en tous sens. Au retour, c'est le mouvement des suffragettes, la vie sur les chalutiers de la mer du Nord, un tour en Finlande, une visite au Monténégro, en Albanie, et des pérégrinations dans les Balkans ; puis, au retour, l'Irlande deux fois, avec, dans l'intervalle, un saut jusqu'à Rome ; ensuite, sans répit, la Bulgarie, l'Albanie, la seconde guerre des Balkans ; un peu de repos en Engadine, l'Irlande, encore par deux fois, et enfin, du 1er au 4 août 1914, Berlin d'où il revient dans le train qui emmène en Hollande l'ambassadeur sir Edward Goschen.

Au cours de ces tournées, Mr Nevinson verra surtout l'humanité, les hommes et leurs crimes ; il n'en sera pas le spectateur détaché, sceptique, peu soucieux de s'attaquer à plus puissant que lui, content seulement de décrire des choses pittoresques ou sensationnelles ; il restera le chevalier errant, le redresseur de torts, acharné, courageux, qui n'estimera sa tâche accomplie que lorsqu'il aura fait triompher la cause qu'il défend. Il ne consentira à s'attacher qu'à des journaux libéraux, et lorsque ceux-ci, à son avis, sont trop timorés, il rompra avec le libéralisme et passera dans le camp socialiste. Mr Nevinson cite une opinion de George Meredith qui s'applique ici :

> Si les libéraux deviennent « inanimés », s'ils cessent de s'inspirer de grands principes actifs, ils cesseront nécessairement d'exister.

Ces paroles sont de 1904, et la prophétie s'est réalisée. Cette autre opinion du grand écrivain peut être encore méditée aujourd'hui :

> Un certain opportunisme est inévitable dans la politique au jour le jour, et pour tous les grands leaders politiques. Notre but doit être d'obtenir ce que nous pouvons, et refuser d'agir par crainte d'être traité d'opportuniste n'est qu'un signe d'impuissance.

C'est la condamnation du sectarisme, de la préoccupation unique des intérêts du parti, maladie dont nous voyons mourir les partis dans tous les pays.

A plusieurs reprises, Mr Nevinson songea à utiliser ses expériences pour une activité littéraire, mais la fréquentation des littérateurs l'en dissuada. Le divorce entre la vie et la littérature

lui parut une erreur; il préféra vivre et il vécut. Aujourd'hui, c'est sa vie qu'il raconte et ses aventures sont plus passionnantes que la fiction la mieux imaginée.

Mémento. — Les revues à feuilleter depuis janvier : que de numéros intéressants, que d'articles, études, essais qu'on aimerait lire, mais il y faudrait un loisir qui manque. *The London Mercury*, sous la brillante direction de J.-C. Squire, garde ses qualités et donne toujours une quantité de poèmes remarquables. En juillet et en août, E. B. Benson publie une curieuse critique de R. L. Stevenson. *The Adelphi* paraît se figer dans une attitude un peu rigide, et s'enfermer dans un horizon trop étroit. On souhaite que son directeur, John Middleton Murry, interrompe ses homélies mensuelles pour aborder des sujets différents ; il s'attarde à vaticiner sur des problèmes personnels de conscience pour lesquels le lecteur arrive difficilement à se passionner. *The Fortnightly Review* offre un sommaire toujours varié qui serre de près l'actualité. Les deux antiques revues trimestrielles conservent une jeunesse toujours renouvelée et fournissent à l'esprit une nourriture agréable et substantielle, — exactement ce qu'il faut emporter comme lecture de vacances. *The Quarterly Review*, n° 485, donne la première place à Sir Ian Malcolm, qui trace un très intéressant portrait de Lord Curzon et raconte sur lui des anecdotes qui montrent le pompeux personnage sous un aspect enjoué et même farceur. Dans *The Edinburgh Review*, n° 492, J. Lewis May consacre à Anatole France une étude excellente, qui dénote une connaissance approfondie de l'œuvre et de l'homme.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Alcacer Kébir. — Antonio Sergio : *Treplica*, Seara Nova, Lisbonne. — G. Le Gentil : *Camoens*, Introduction, traduction et notes, La Renaissance du Livre, Paris. — *Lusitania*, fascicule camonien. — Agostinho de Campos : *Camões lirico*, 2 volumes ; Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Afranio Peixoto : *Dinamene* ; B. Costallat, Rio de Janeiro. — A. de Campos : *Affonso Lopez-Vieira*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. — Mémento.

L'aventure héroïque du Portugal en terres d'Islam et de Moghreb, aux siècles passés, offre aux Français d'aujourd'hui, en un moment où les armées de la République s'efforcent de réduire la révolte du Rif, un passionnant sujet de méditation. Non qu'il y ait opportunité ou vraisemblance à tirer argument de certaines analogies (malgré la menace allemande, la France n'a pas encore accepté la suzeraineté britannique subie de longue date par les

gouvernants portugais, à qui la puissance castillane interdisait toute expansion péninsulaire), mais pour nous, comme pour le Portugal, un **Alcacer Kébir** pourrait, de répercussion en répercussion, provoquer une catastrophe nationale. Certes, le donquichottisme mystique d'un Dom Sébastien n'habite pas l'âme de nos chefs ; mais peut-être, par certains côtés, est-ce une infériorité vis-à-vis de l'ennemi fanatique. En tout cas, nous n'avons pas une imprudence à commettre. D'Alcacer Kébir part tout un enchaînement d'épreuves terribles, qui ont donné à la Lusitanie cette âme fiévreuse, angoissée, messianique, en travail de résurrection dans ses foules modernes et dans ses poètes. Et voilà qui mérite de notre part attention et sympathie. La jeunesse aspire de toutes ses forces à préparer une renaissance, à faire rentrer le Portugal dans les grands courants actifs de la civilisation mondiale, en fonction du glorieux Passé lusitanien qui permit à cette civilisation même de trouver ses bases les plus sûres. Ainsi s'est inauguré le culte des grandes figures nationales, où communient les membres de tous les partis. Cela ne va pas toujours sans heurts; car l'histoire a ses droits, et la sentimentalité nationaliste entre en lutte avec la rigueur de l'esprit scientifique. C'est ce qui donne tout son intérêt à la virulente **Tréplica** de M. Antonio Sergio, qui, en quelque soixante-dix pages suivies de notes, entreprend de réfuter et de ruiner une fois pour toutes, avec le verbe vigoureux et précis qu'on lui connaît, la conception quelque peu mystique de MM. Carlos Malheiro-Dias et Antero de Figueiredo, reprise d'Antonio Nobre, par laquelle le malheureux roi Dom Sébastien, mort vierge en s'immolant pour son rêve, serait le plus admirable héros de l'Histoire, exemple éternel à donner aux jeunes générations de patriotes.

Au nom du bon sens et de la vérité pure, M. Antonio Sergio cherche à établir que Dom Sébastien fut réellement un fanfaron et un insensé. Par là même on ne saurait prendre comme symbole de victoires futures l'auteur volontaire de la plus incontestable défaite qui fut jamais. Au reste, la conquête de l'Afrique du Nord était un problème dont la solution dépassait les forces du Portugal. C'est ce que ne sut pas comprendre Dom Sébastien. Son entreprise fut une grandiose et néfaste folie, et, malgré la beauté du geste, le Portugal se doit garder de cet excès de chevalerie. Il n'empêche que la Légende, donnant corps aux aspira-

tions du peuple, a présenté le prince vaincu et disparu dans la bataille comme devant ressusciter un jour. Peu à peu s'est constitué ce messianisme particulier, qui a pris le nom de *Sébastianisme*, et qui a sentimentalement aimanté jusqu'aujourd'hui la foi de ceux qui tendent à restaurer la grandeur disparue. La foi, certes, est de valeur primordiale ; pourtant c'est M. Antonio Sergio qui est dans la plus sûre voie, quand il affirme que l'Infant Dom Henrique est d'un meilleur exemple que Dom Sébastien. Sa ferveur, en effet, se nourrissait de réalisme scientifique. Il tâchait de voir les choses comme elles sont et de les apprécier pour ce qu'elles valent. **Camoens**, le grand Camoens, n'eut pas trop de toute son existence tourmentée pour en arriver là. Aussi bien, sa poésie est-elle à base d'expérience directe, et c'est ce que la plupart des Français jusqu'ici n'ont pas su voir. Ils n'ont pas distingué davantage son puissant caractère d'universalité, la synthèse éblouissante qu'il sut réaliser, sans jamais les opposer ni les confondre, entre l'esprit du moyen âge et les aspirations de la Renaissance, l'originalité de sa conception héroïque de l'amour, la poignante et tragique sincérité dont il imprégna ses accents d'impossible tendresse, le pessimisme qui fit de lui le précurseur de ce *mal des ardents* réputé d'origine romantique, l'armature scientifique des *Lusiades*, le mérite intrinsèque de son lyrisme à la fois individuel, national et largement humain. Mais il viennent de faire leur *mea culpa* en la personne de M. G. Le Gentil, qui dans la magistrale introduction de son *Camoens* (*Les Cent chefs-d'œuvre étrangers*) s'impose à l'attention des érudits portugais eux-mêmes, et fournit l'exégèse minutieuse de l'œuvre du poète, en fonction des événements de sa vie. Quoi qu'en pense M. Agostinho de Campos qui, dans son compte rendu de **Lusitania**, vitupère avec une certaine amertume la systématique ignorance française, il y eut au moins un précurseur. Personnellement, dans la *République portugaise* parue en 1913, nous insistâmes (après Lamartine, Quinet et Chateaubriand) sur la signification essentiellement moderne et universelle de l'œuvre épique et lyrique de Camoens, aussi bien que sur le profond sentiment national qui l'anime.

Le quatrième centenaire de la naissance du Poète aura été l'occasion, par ailleurs, de nombreux travaux et solennités perpétrés en son honneur tant en Europe qu'en Amérique.

Une grande fête eut lieu à la Sorbonne sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique, et celui qui écrit ces lignes regrette vivement que le critique du *Mercure de France* n'ait pas été convié à entendre la captivante conférence de M. Eugenio de Castro sur *Camoens amoureux*. A Lisbonne, sur l'initiative d'un grand Brésilien, M. Afranio Peixoto, camoniste fervent, et grâce à la générosité d'un Portugais de Rio, M. Zeferino de Oliveira, la Faculté des Lettres de l'Université a été dotée d'une chaire d'études camoniennes. Pour notre part, nous avions préparé une traduction rythmée vers pour vers des principaux épisodes des *Lusiades*, mais la malechance a voulu qu'elle ne pût voir le jour jusqu'ici. Par son *fascicule camonien*, qui réunit deux numéros, la revue d'Etudes portugaises *Lusitania* termine en beauté son incomparable série, et apporte à l'exégèse d'une œuvre sans égale une contribution hors de pair.

Quelques titres inscrits à son sommaire suffiront à éveiller la curiosité : *Une Lettre inédite de Camoens* par J. M. Rodrigues, *Pedro, Inès et la Fontaine des Amours* par Mme C. Michaelis de Vasconcellos, *Etudes sur les lectures philosophiques de Camoens* par Joacquin de Carvalho, *La Conception cosmologique dans les Lusiades* — (cette cosmologie est celle de Ptolémée) — par M. Luciano Pareira da Silva.

Un autre événement du centenaire, d'importance capitale, est à coup sûr l'apparition des deux premiers volumes de **Camoens lyrique**, œuvre pie entre toutes, entreprise et réussie par M. Agostinho de Campos, avec une sûre et patiente méthode, dans la collection *Antologia portuguesa*. La partie lyrique de l'œuvre de Camoens, non moins importante, non moins géniale que la partie purement épique, n'est guère connue dans son intégralité que de quelques érudits, tant elle a été maltraitée par toutes sortes de vicissitudes. Nombre de pièces ont été soustraites et attribuées par erreur à divers poètes. Les *Redondilhas* — une centaine de pièces, — suffisent à remplir, avec les commentaires qui les accompagnent, les deux volumes aujourd'hui parus, et qui doivent être spécialement recommandés à tous les curieux de poésie pure.

Rien de plus portugais pour la forme et pour l'inspiration que ces menus poèmes d'amour, rythmés selon le mode traditionnel, et dont l'ensemble compose le *Cancioneiro* camonien. Plus haut

encore s'élève le Poète dans son *Parnasse*, dans ses poèmes en hendécasyllabes, les *Sonnets*, les *Odes*, les *Elégies*, les *Eglogues*, et sans doute M. Agostinho de Campos se propose-t-il de les éditer par la suite, pour notre complète édification. En fait, l'édition critique des poésies lyriques de Camoens est encore à faire. La généreuse initiative de M. de Campos doit en hâter l'avénement, quoique le but poursuivi par lui soit d'ordre esthétique et non strictement philologique.

Par ailleurs, reconnaissons que ce sont les Anglais et surtout les Allemands qui ont le mieux jugé Camoens : Wilhelm Storck est assurément le plus érudit des camonistes contemporains avec Mme Carolina Michaelis.

Pour lui, Camoens est l'un des plus grands lyriques de tous les temps, et on ne peut le connaître en entier que dans sa poésie lyrique. Il y a versé ses joies, ses tristesses, ses rancunes, son incurable nostalgie, toute sa vie passionnée d'aventurier et de rêveur chevaleresque. Le sonnettiste en lui égale et surpasse parfois Dante, Pétrarque, et Shakespeare, comme on en peut juger par les quarante pièces que M. Afranio Peixoto a pieusement glanées à travers son œuvre, et qu'il nous présente comme ayant été vraisemblablement inspirées par l'amour d'une jeune Chinoise, *Dinamène*, noyée lors de son naufrage aux bouches du Mékong.

Celle-ci aurait ainsi précédé de trois siècles les Atala, les Rarahu, les Aziyadé.

L'introduction et les notes de M. Peixoto sont des plus attachantes. Un autre volume récent de *l'Antologia portuguesa* est consacré à l'œuvre géniale d'**Affonso Lopez-Vieira**, le poète du *Sébastianisme*, mais d'un sébastianisme idéal qui prend sa source chez Garrett, chez João de Deus, et qui rêve de *reportuguéser* le Portugal en lui donnant fonction européenne. Peu importe à cette doctrine la personnalité précise de Dom Sébastien : l'idée nationale est tout. C'est ce que nous étudierons plus amplement dans une prochaine chronique.

Mémento. — Au Brésil, la revue *Terra do Sol* consacre aux *Lusiades* et à l'édition d'un texte expurgé un fascicule compact. Cette revue est particulièrement sérieuse, vivante et bien ordonnée.

A travers les pages éloquentes, intitulées *Oliveira Martins et Eça de Queiroz*, et qui sont moins un parallèle qu'un plaidoyer de réhabili-

tation en faveur du premier, M. José Osorio de Oliveira nous ouvre, comme le dit excellemment Severo Portela, des perspectives imprévues, et s'efforce d'établir un classement nouveau des valeurs littéraires portugaises. A propos de D. Sébastien, il rapporte la forte parole du grand historien de Portugal : « C'est un Nun' Alvares posthume, un Nun' Alvares de la perdition. » Nous reviendrons là-dessus et sur la série d'essais gonflés d'énergie vivace que M. Santos Ferro intitule *Agni*.

Voilà de somptueuses pages, qui font bien augurer de la génération nouvelle, obstinément décidée à vivre, sans laisser prescrire les droits de l'idéal.

Seront analysés plus tard : *Vida eterea*, du grand poète T. de Pascoaes, *Entre a Folhagem*, poèmes de tendresse et de songe naturiste par Sant' Iago Prézado ; *De Portugal à Macao*, merveilleux journal de voyage de l'aviateur poète Sarmento de Beires ; *Divina Tristeza*, nostalgiques élégies de Henrique Paço d'Arcos ; *Eça de Queiroz diplomata* par Archer de Lima ; *Mar Alto*, pièce en trois actes d'Antonio Ferro, *Barquinhos de papel*, délicieux contes pour enfants, dignes d'Andersen, par Maria da Luz Sobral ; *Martes d'Antroido*, pittoresque conte de Francisca Herrera y Garrido en dialecte de Galice ; la collection de la nouvelle et luxueuse revue d'art, *Athena*, les derniers numéros de *Seara Nova*, etc.

PH. LEBESGUE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le Roman pur. — Eduardo Barrios : *El Hermano Asno*, Nascimento, Santiago (Chili). — Marcelle Auclair : *La Novela del Amor Doliente*, Imprenta, Universitaria, Santiago (Chili). — Mémento.

On a parlé dernièrement de la crise du roman, il aurait été plus exact de parler de la transformation de ce genre littéraire. L'esprit positif du XIXe siècle a contaminé le roman de science et l'a enlaidi de prosaïsme, y introduisant des problèmes sociaux, l'étude de cas de clinique, la peinture des faits insignifiants de la vie extérieure, détournant ainsi ce genre de sa finalité artistique. Mais à mesure que cet esprit assez primaire disparaissait, un mouvement commençait, tendant à débarrasser le roman de ces questions étrangères à l'art, en renonçant à y étudier quoi que ce soit, et aussi à lui rendre les éléments de vie essentielle, de fantaisie, de rêve qui lui sont propres, ramenant ainsi cette forme vers la source de tout art : la poésie. De grands romanciers d'aujourd'hui, comme Selma Lagërlof et Edouard Estaunié, aussi bien que de jeunes auteurs audacieux, comme certains des surréalistes,

paraissent animés de tels desseins. C'est une tendance pareille à celle qui guidait les poètes de la fin du dernier siècle : de même que ceux-ci luttaient alors pour réaliser la poésie pure, les romanciers s'efforcent aujourd'hui de faire le **Roman pur**.

Un courant analogue se remarque actuellement dans la littérature hispano-américaine, qui, nécessairement, suit le mouvement des idées mondiales. Eduardo Barrios, dont j'ai déjà parlé, est l'un de ses représentants les plus importants. C'est le romancier chilien d'aujourd'hui qui a le plus de succès. Ce qui ne veut pas dire, certes, que le roman commence avec lui dans son pays. De la génération dite moderniste, qui a jeté les bases de notre littérature réellement artistique, sont nés également les premiers véritables romanciers, comme Luis Orrego Luco, qui s'est efforcé de créer le roman de notre grand monde, et Federico Gana, qui est parvenu à écrire la nouvelle de nos campagnes. Mais Barrios, qui a le sens de l'art épuré et le souci de la perfection, nous a donné le roman de son milieu, qui est, en même temps qu'une interprétation très fidèle de la vie, une œuvre d'art achevée. Après avoir publié un recueil de nouvelles : *Del Natural*, et un drame : *Mercaderes en el Templo*, dans lesquels ses qualités étaient encore en germe, il a fait paraître un petit roman d'un charme singulier : *El Niño que enloquecio de Amor*. C'est une œuvrette toute en nuances, dans laquelle la rareté du sujet s'harmonise avec la finesse de la psychologie et la simplicité exquise du style. Il est vrai qu'il présentait cette histoire d'un enfant précocement amoureux sous la forme peu vraisemblable d'un journal intime, qu'il la termine par une folie subite du petit protagoniste, qui n'arrive pas à nous convaincre. Mais il s'y révélait comme un romancier pur, et plus encore comme un romancier poète tout à fait remarquable : il parvient à extérioriser l'âme des personnages et l'âme des choses. Néanmoins, Barrios s'est consacré ensuite au théâtre. Il a composé différentes pièces : *Por el Decoro*, *Lo que niega la Vida*, *Vivir*, qui sont de simples drames de la réalité, suscités par les différences de fortune ou de classes sociales, mais dans lesquels la subtilité de la psychologie, la notation des sensations vagues mettent comme un halo de rêve. Mais ces pièces si nuancées ne pouvaient produire cet effet dramatique amené par le conflit de passions violentes, lequel décide aujourd'hui du triomphe à la scène. Quittant

donc ce domaine si limité, Barrios nous a donné peu après un long roman : *Un Perdido*. Comme dans *El Niño que enloquecio de Amor* il avait évoqué des souvenirs de son enfance, il donne ici l'écho des impres ions de sa vie agitée, passée en différentes villes et en divers milieux. *Un Perdido* est surtout ainsi un roman d'atmosphère. L'existence paisible de la ville natale, l'ambiance fébrile de la région des nitrates du Nord, la vie bruyante de la capitale enveloppent l'action dans leurs tumultes caractéristiques. Le personnage principal, un jeune homme rêveur et sans volonté, est emporté par la fatalité des forces extérieures qui l'entraînent d'échec en échec jusqu'à faire de lui un déclassé. Cependant, ce roman si réaliste ne se borne pas à être une peinture impersonnelle du monde. On y trouve une psychologie très bien conduite, qui par moments nous donne l'impression de la vie subconsciente, une vision aiguë des choses, qui parfois nous transmet le frémissement du monde invisible. Puis l'auteur teinte çà et là les aspects de l'existence de la couleur de son regard de poète, comme le faisait Dostoïevski ; il nous présente, par exemple, la vie des prostituées idéalisée ou au moins suavisée par sa propre délicatesse. Ce roman contient ainsi des pages sur les choses les plus communes, imprégnées de poésie. Malheureusement, Barrios y entasse trop de faits, accumule trop de scènes, qui parfois, tout en étant réelles, n'ont rien à voir avec la vie chilienne, comme le tableau qu'il brosse d'un carnaval d'enfants. En outre, il cède à la tentation de faire un peu de ce scientisme à bon droit si déprécié aujourd'hui. L'analyse de l'aboulie du protagoniste révèle trop la lecture de traités spéciaux, et les paroles d'un militaire à propos du mal dont ce personnage est atteint sont trop savantes pour être vraisemblables dans sa bouche. Néanmoins, *Un Perdido*, par l'ampleur de sa vision de la vie hispano-américaine et par la délicatesse de sa psychologie, est un des meilleurs romans qui aient été écrits en Amérique espagnole. Mais depuis lors Barrios a publié un autre ouvrage de ce genre, qui le montre comme le romancier pur qui s'était révélé dans son premier roman : **El Hermano Asno**. Comme toujours, il s'inspire des réalités de son milieu, mais cette fois il y choisit l'un des aspects les plus caractéristiques. Il traite de la vie dans les couvents de religieux, qui a gardé toute la couleur que lui avait donnée l'âme espagnole ancestrale. Un homme

malheureux, qui s'est fait moine franciscain pour retrouver la paix de l'âme, nous confie ses impressions des journées monastiques, aussi bien que les émotions causées par une nouvelle passion venue troubler son recueillement. Il nous parle ainsi du cloître vénérable avec son église ancienne et son jardin humble, des religieux, simples mais en général spirituels, et spécialement d'un frère lai singulier qui passe pour saint, en même temps qu'il nous dit sa rencontre avec une jeune fille, sœur de sa femme disparue, qui a conservé de lui un souvenir illusionné, et le trouble croissant que suscitent en lui ses entrevues avec la charmante jeune personne. Notre moine inquiet garde néanmoins la continence, grâce à l'atmosphère religieuse du couvent, et surtout à l'exemple du saint frère lai. Véritable fils spirituel de saint François, ce religieux mène une existence d'humilité et de mortification qui lui vaut la grâce de faire de véritables miracles. Il est torturé, cependant, par la chair pécheresse, le « frère âne » du Pauvre d'Assise, puis également par la vision d'un sinistre capucin qui lui ordonne de pécher pour abaisser son secret orgueil de se croire saint. Ce n'est donc pas notre religieux qui succombe à la tentation redoutable, c'est le moine exemplaire. L'a-t-il fait pour suivre le conseil de la vision qu'il croit céleste ? Ou bien s'est-il simplement laissé vaincre par le Frère Ane ? La figure du protagoniste, dans ce drame silencieux, semblera peut-être un peu indécise à cause de la faiblesse de sa ferveur religieuse, mais celle du frère saint est une stylisation très réussie de ces religieux mémorables (les Ciervo de Dios Berdey, les Fray Andrecito) qui ont embaumé nos cloîtres de l'odeur de leur sainteté. Barrios se montre ici psychologue très fin et surtout pénétrant interprète de la vie des choses. Il excelle à rendre les sensations les plus vagues, particulièrement celles de couleur. Il s'affirme également comme un écrivain très artiste, qui sait employer une langue dans laquelle la pureté du castillan traditionnel se concilie avec la saveur particulière du langage américain. Le seul reproche que l'on pourrait lui faire est de n'avoir pas suffisamment tiré parti des suggestions si particulières de l'ancien couvent de Saint-François de Santiago, rempli de choses précieuses : la fameuse Vierge apportée par le conquistador don Pedro Valdivia, les anciens objets du culte et surtout ces vieilles peintures dites « quiteñas », d'un mysticisme ingénu et d'une

fantaisie captivante. A-t-il craint de répéter Huysmans ? Lorsqu'on est soi même, on peut n'avoir peur de rien. Tout récemment, Barrios a fait paraître un recueil de nouvelles : *Paginas de un Pobre Diablo*, recueil un peu inégal dans lequel, à côté de quelques nouvelles d'un goût douteux, il en est une qui est de ses mieux réussies : cette « Cancion » d'une suggestion si profonde.

Marcelle Auclair, Française, mais dont l'enfance s'est passée au Chili, et qui s'est fait connaître chez nous par une série de poèmes en français très délicats : *Transparence*, a publié dernièrement un nouveau livre : **La Novela del Amor Doliente**, qui est un roman pur, plein de sentiment, écrit en un style fin et d'un espagnol soigné. Elle nous y présente le type, si caractéristique en nos pays, de la vieille fille, avec beaucoup de pénétration et de délicatesse. Je ne doute pas que ce jeune écrivain, qui se trouve actuellement en France et qui prépare une traduction de Gomez de la Serna, ne nous donne, dans la langue de ses ancêtres, des œuvres qui lui vaudront bientôt une belle place dans la littérature de son pays d'origine.

Mémento. — Deux bons livres hispano-américains ont paru dernièrement en français. L'un est *La Sombra del Convento*, de Manuel Galvez (Albin Michel) roman de la vie argentine plein de caractère, excellemment traduit par Manoel Gahisto, qui s'emploie avec autant de ferveur que de goût à la diffusion de nos Lettres. L'autre : *La Vengeance du Condor*, de V. Garcia Calderon (Editions Excelsior), recueil de contes péruviens très colorés, très bien traduits également par Max Daireaux, qui est né en Argentine, et par Francis de Miomandre, qui écrit en espagnol dans la presse hispano-américaine. F. Ortiz Echagüe, correspondant de *La Nacion* de Buenos-Aires, a fait paraître sous le titre de : *Une enquête en Allemagne* (éditions Excelsior), des pages très suggestives, que tous les Français devraient lire. Eugenio Orrego Vicuña nous a donné un volume sur *El Espiritu Constitucional de la Administracion O'Higgins* (Imprenta Cervantes, Santiago du Chili), très bien documenté. Sous le titre fameux de *Martin Fierro*, une jeune revue littéraire très intéressante, bien que d'un esprit un peu trop déraciné, s'est fondée à Buenos-Ayres. Evar Mendez, poète déjà connu, la dirige, et les meilleurs écrivains nouveaux d'Argentine y collaborent. Dans les derniers numéros, notons un bon article sur le peintre Pedro Figari, par R. Guiraldes, et un fervent hommage à R. Gomez de la Serna, de O. Jirondo, A. Hidalgo, P.-L. Borges, etc. Le P.E.N. Club de Mexico publie de temps en temps des feuilles très intéressantes

consacrées à des écrivains ou des événements littéraires. La dernière reproduit un long article de Romain Rolland, « Une Association internationale d'Ecrivains ». Sous le titre de *Juventud* paraît à Assomption (Paraguay) une revue littéraire peu épaisse mais de bonne tenue, qui réunit la collaboration des écrivains du pays. Ses directeurs sont Manuel Barrios et A. Irala Ferreira. Dans le dernier numéro, nous remarquons un excellent article du jeune poète Heriberto Fernandez sur « la littérature paraguayenne contemporaine », et un beau sonnet du poète argentin bien connu Leopoldo Diaz. Le journal *La Tribuna* de Costa-Rica a publié un grand « Numero National » aux pages nombreuses, où l'on trouve des renseignements de toutes sortes sur ce pays et quelques morceaux littéraires, comme un curieux article sur « la plus vieille église de Costa-Rica », par Eladio Praso. Dans la direction de *Revista de Revistas*, la belle revue illustrée de Mexico, il y a eu un changement. J. Nunez y Dominguez, qui dirigeait cette publication avec tant de goût, a quitté son poste ; il a été remplacé par M. Manuel Horta, écrivain mexicain connu. Nous espérons que cette revue continuera de concéder à la littérature la large place qu'elle lui a toujours donnée.

FRANCISCO CONTRERAS.

VARIÉTÉS

L'Exposition des Petits Fabricants. — L'exposition des Petits Fabricants, qui a de nouveau déménagé ses pénates, s'est installée cette fois dans les locaux de *Magic-City*, près le pont de l'Alma. Il y a là toute une cité de baraques, de hangars, de constructions en bois, qui précède une cour d'entrée et où se répartissent les diverses catégories d'exposants ; dans une longue galerie, les inventions nouvelles ; ailleurs la section d'électricité, etc... Il y a foule, — avec assez de poussière ; mais on peut remarquer, une fois de plus, dans la galerie des inventions nouvelles, qui surtout nous occupe, que nombre d'exposants, leur boutique installée, brillent par leur absence ; si nous voulons en savoir plus sur ce qu'ils apportent, il sera bon de revenir un autre jour.

§

Mais nous arrivons aux objets exposés, aux trouvailles des Petits Fabricants, que je m'excuse de mentionner un peu pêle-mêle et au hasard des rencontres dans cette promenade forcément un peu rapide.

Je présenterai ainsi le fauteuil démontable et portatif « Congin » qui peut se réduire à la dimension d'un petit sac de voyage; de même, c'est la chaise pliante à transformation, — chaise longue et fauteuil — de M. Bourjade. Parmi les meubles, on peut citer le *Graduel*, lit démontable et mobile dont un prospectus de M. A. Olivier nous explique les avantages...

De la même série est le petit *lit-cage* de M. Paul Berry, pour dissimuler une couchette et la transformer en un meuble, dont elle a toute les apparences, sinon la réalité...

A côté, c'est encore le lit brancard de M. Olivier Auguste, très avantageux pour les malades, grâce à sa disposition, — invention qu'accompagne « la Variante » à variations et inclinations multipliées pour le « malade au lit ou au fauteuil ».

Enfin on doit signaler le *petit lit blanc*, couchette merveilleuse qui grandit en même temps que l'enfant, — du berceau au mariage. Cette invention, sur laquelle le prospectus donne des vers, est désignée sous le nom *Jabounette*.

Cependant, on nous montre la « Pratique », table à pieds pliants, système Hacquet, qu'apporte M. G. Bertrand. Ailleurs c'est, enfin, la table-valise « éclipse », avec quatre sièges pliants et table pour quatre couverts, de M. Daigney, — envoi dont on peut rapprocher le berceau pliant, la chaise-balançoire, la voiture anglaise, etc..., toujours pour enfants, de M. R. Larguèze. Diverses maisons ont d'ailleurs exposé dans cette section, et si je m'abstiens d'en parler, c'est pour rappeler au lecteur qu'il ne s'agit toujours que de petits fabricants, — de petits producteurs — non de ceux qui disposent de capitaux permettant de mettre au point leurs trouvailles.

Parmi les inventions concernant encore le jeune âge, on peut signaler maintenant le « pouss'-pouss' » ou chariot, dans lequel on installe le tout petit, qui court avec lui et lui évite de choir. Toutefois ce chariot me semble pouvoir être rapproché d'un instrument analogue qui doit exister toujours en Normandie, — sinon ailleurs et dont l'utilité a été depuis longtemps démontrée.

Parmi les objets d'usage, je signalerai cependant le panier-voiture, portatif et roulant, montable et démontable à la minute, de M. A. David; le sac à provision dit « le Cordon bleu » à transformations, de M. E. Després. — Ailleurs on trouve la « ceinture-corset » « la Briciane », de M. Fiévet, — dont le devant laisse toute

liberté aux organes tout en les maintenant à leur place nécessaire.

Diverses réclames sont encore à indiquer.

C'est l'allume-feu, le Flamboyant, de M. J. Mely; la sonnerie « Sans-pile » pour appartements, magasins, bureaux, etc., de M. C. Barthélemy.

On peut indiquer la « brosse mécanique pour parquets » dite « Wel'Bross ».

C'est la machine à laver le linge, de M. P. Moiroux. Plus loin, c'est encore un allume-feu, « l'Idéal », qu'apporte M. Forquet; c'est « l'anti-monte-lait de M. Rodrey, invention qui n'est peut-être pas absolument nouvelle, mais toujours intéressante; le « régulateur » économique du gaz « Secler », qu'apporte M. C. Barthélemy; le Générateur automatique d'eau chaude à gaz dit l'*Ochod* pour toutes les besognes domestiques, et qui donne par le même robinet l'eau chaude, tiède ou froide, invention de M. H. Maladry. Mais voici encore le « Capil-Plante », système d'arrosage automatique des plantes par capillarité, de M. P. Pinson; un nouvel appareil pour le nettoyage rapide des conduites de bain, qu'apporte M. René Girardet; la cafetière électrique « Velox » donnant le maximum de jus, par M. P. F. Concaro; le « rince-bouteille » dit « Rincenett », de M. Jean Breton.

Par ces temps de vie chère où toutes les fournitures se trouvent hors de prix, on ne sera pas surpris de voir prôner les cirages et surtout les boîtes le contenant et qui offrent une fermeture spéciale. C'est la boîte automatique de cirage Yu-gam; un deuxième cirage, « cirage crème », dont la boîte s'ouvre avec clef et qu'on appelle « le Gnaf ».

§

Nous arrivons cependant à la section de jeux; mais une fois de plus, nous devons constater que la plupart des exposants brillent par leur absence. On dit qu'ils ne viennent que le jeudi, le samedi après-midi et surtout le dimanche; les autres jours, les visiteurs peuvent se contenter de regarder les devantures ; aussi trouve-t-on peu de chose à signaler dans cette section : c'est le « Zanzy » parisien, nouveau jeu à combinaisons de M. Gayet, la balançoire portative « Barreau » ; « le jeu chinois de « Taï-hou » que nous apporte M. S. Gontier, etc.

En ce qui concerne la publicité, je signalerai enfin l'invention des « papillons volants » de M. R. Aubry » — réclame nouvelle, mais que les dîneurs en plein air risquent en somme de trouver dans leur assiette.

En partant, nous considérons la quantité plutôt abondante de prospectus que nous avons ramassés dans l'Exposition, parmi lesquels un assez bon nombre se rapportent à de grandes maisons, que nous mettons systématiquement de côté, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ces maisons n'ayant pas besoins d'autre réclame.

Parmi les prospectus ramassés se trouvent encore (surprise)! les réclames de plusieurs Compagnies de Chemin de fer, concernant la Bretagne, Aix-les-Bains, le Mont Blanc, les Vosges — et même les lignes d'Alger, Tunisie, Maroc, etc.

Mais ranger les chemins de fer parmi les Petits Fabricants, n'est-ce pas une simple plaisanterie?

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

André Godard : *Gazni.* S. Fleury : *Le décor épigraphique des monuments de Ghaza* ; Geuthner. 50 »

Marcel Poëte : *Paris, l'art à Paris à travers les âges.* Nombr. illust. ; Nilsson. 12 »

Marcel Poëte : *Paris, Louvre et Tuileries, Places et Avenues, Monuments divers.* Nombr. illust. ; Nilsson. 12 »

Marcel Poëte : *Paris, les Thermes et les Arènes, le Palais et Notre-Dame, anciennes églises.* Nombr. illust. ; Nilsson. 12 »

Art

Exposition internationale des Arts décoratifs, album édité par *L'Art vivant* ; Larousse. 18 »

Ozenfant et Jeanneret : *La peinture moderne.* Nomb. reprod. ; Crès. 35 »

Ethnographie

Olivier Leroy : *Essai d'introduction critique à l'étude de l'économie primitive. Les théories de K. Buecher et l'ethnologie moderne.* Avec 14 illustr. ; Geuthner. 20 »

Folklore

Sir James George Frazer : *Le folklore dans l'Ancien Testament.* Traduction par E. Andra. Introduction par René Dussaud ; Geuthner. 40 »

A.-R. de Lens : *Pratiques des ha-*

rems marocains. Sorcellerie, médecine, beauté. Préface par les docteurs Speder et Lépinay ; Geuthner. 15 »

Histoire

Gustave Rudler : *Michelet, historien de Jeanne d'Arc.* Tome I : *La méthode* ; Presses universitaires. « »

Jean Serres : *La politique turque en Afrique du Nord sous la monarchie de Juillet* ; Geuthner. 50 »

Linguistique

A. Meillet : *Trois conférences sur les « Gatha de l'Avesta » faites à* l'Université d'Upsal ; Geuthner. 7 50

Littérature

W.-L. van Beckom : *De la formation intellectuelle et morale de la femme d'après Molière* ; libr. Arnette. « »

Divers : *Manuel de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours* ; Edit. Spes. 15 »

Fédor Dostoïevsky : *Le bourgeois de Paris*, traduction de M. Guterman ; Kra. 7 50

Georges Dumézil : *Le Festin d'immortalité*, étude de mythologie comparée indo-européenne ; Geuthner. 50 »

André Lelarge : *Paul-Louis Courier, Parisien.* Lettres et documents inédits suivis d'un essai bibliographique ; Presses universitaires. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Lazare : *A l'origine du mensonge* ; Delpeuch. 8 »

Poésie

Auguste Génin : *Légendes et récits du Mexique ancien* ; Crès. 10 »

Michaela : *Au champ du rêve* ; Masson, Montauban. « »

Politique

Maulavie Mohammed Bereketullah : *Le Khalifat* ; Geuthner. 10 »

Sahermino Ximenez : *L'Asie Mineure en ruines.* Avec des illust. Préface de M.-B. Haussoullier ; Plon. 25 »

Questions coloniales

Dr Auguste Vallet : *Un nouvel aperçu du problème colonial* ; Berger-Levrault. 8 »

Questions médicales

Adrien Borel et Gilbert Robin : *Les rêveurs éveillés* ; Libr. Gallimard. 7 50

Questions juridiques

Comm. Perreau : *La fortification de montagne*, résistance des matériaux à l'artillerie moderne, d'après les leçons de la Grande Guerre ; Didier et Richard, Grenoble. 2 »

Questions religieuses

Cap. P.-J. André : *L'Islam noir*, contribution à l'étude des confréries religieuses islamiques en Afrique occidentale, suivie d'une étude sur l'Islam au Dahomey. Préface de M.-J. Carde ; Geuthner. 7 50

Charles F. Jean : *Le milieu biblique avant Jésus-Christ.* II : *La littérature* ; Geuthner. 50 »

Roman

André Birabeau : *Le voyage à l'ombre* ; Flammarion. 7 95

Willa Cather : *Prochainement Aphrodite*, traduction de Victor Llona ; Kra. « »

Victor Debay : *Ti-Karantez* ; A l'enseigne de l'Hermine, Dinard. 7 »

Harold Lloyd : *Et puis ça va ou le Docteur Jack*, roman-film adapté par Fortuné Paillot ; Flammarion. 5 »

Thomas Mann : *La mort à Venise*, traduction de Félix Bertaux et Ch. Sigwalt ; Kra « »

Marc Minérath : *L'idole perdue* ; Figuière. 7 50

M.-A. Monnet : *En roulotte* ; Figuière. 7 50

Marcel Roland : *Osmant le rajeunisseur* ; Albin Michel. 7 50

Sociologie

Jacob Nathan Hourwitz : *Lettre au « Cher Blum »* ; Edit. du Siècle. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les logis de Desbordes-Valmore. — En l'honneur de Charles-Louis Philippe. — Plutarque, P.-L. Courier et M. de Pierrefeu. — Défense de Baudelaire contre les linguistes. — Le Vaudeville. — La vraie richesse des nations. — A propos des « Mémoires d'un censeur ». — Chez le Kaiser à Doorn. — Wells historien. — Encore une « tranche » à propos d'André Gill. — Le « Pucellage d'Orléans ». — Se marier en bouc. — Errata.

Les logis de Desbordes-Valmore. — M. Auguste Dorchain, un des fidèles du culte valmorien, nous écrit, à la suite de notre écho du 15 juin, pour nous déclarer que son sentiment est tout à fait le nôtre : c'est au 8 de la rue de Tournon qu'il faut placer la plaque commémorative.

Aux raisons que nous avons données, M. Auguste Dorchain ajoute :

Ce serait tout près de cet Odéon où Marceline fut une si touchante « ingénuité » et dont son mari fut, un moment, l'administrateur délégué, lorsque la Comédie-Française et l'Odéon étaient comme réunis. Beaucoup de leurs amitiés de théâtre furent odéoniennes depuis le temps de la belle Delia et de la bonne « Maman Gontier ».

L'oncle Constant Desbordes, le peintre, eut son atelier sur la montagne Sainte-Geneviève. Tout cela est essentiellement « rive gauche ».

Et qui, sur la rive droite, lèverait la tête pour regarder la plaque sur l'affreuse bâtisse qui n'est même pas la vraie maison mortuaire, mais celle qui l'a remplacée ? Descaves repousse comme moi l'idée de la poser à une telle place...

C'est d'ailleurs M. Lucien Descaves qui, dans son beau livre sur *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, nous a montré (page 221) celle-ci se réjouissant « d'abandonner la rue d'Assas, « déserte et froide comme la Russie », pour aller habiter, rue de Tour-

non, un appartement avec terrasse exposée au levant et au midi, sur laquelle Valmore se montrait en bonnet de perles ! »

Il ne reste donc plus qu'à obtenir, grâce au bienveillant concours de M. Léon Riotor, l'agrément de la commission compétente du Conseil municipal. — L. DX.

§

En l'honneur de Charles-Louis Philippe.

Moulins, 24 sept. 1925.

Monsieur le Directeur,

Je crois devoir vous signaler, comme pouvant intéresser vos lecteurs, qu'à la suite d'un vœu que j'avais formulé dans une conférence sur les Ecrivains bourbonnais faite au cours de la quinzaine bourbonnaise qui eut lieu en mars dernier, vœu repris par M. Lansard, professeur au lycée et conseiller municipal, la Ville de Moulins vient de donner à l'un de ses boulevards le nom du romancier Charles-Louis Philippe, l'auteur de *Bubu de Montparnasse*, du *Père Perdrix*, etc., né à Cérilly (Allier) en 1874, mort en 1910.

Veuillez agréer, etc.

H. BURIOT-DARSILES
Directeur des *Cahiers du Centre*.

§

Plutarque, P.-L. Courier et M. de Pierrefeu. — Plutarque est devenu la bête noire de M. de Pierrefeu, qui le tient pour le type du professionnel de l'histoire. L'auteur du *G. Q. G.* a voué à l'écrivain des *Vies Parallèles* une haine implacable et tenace, qui s'affiche déjà sur la couverture de deux ouvrages : *Plutarque a menti* et *l'Anti-Plutarque*. Le ci-devant critique littéraire du *Journal des Débats* se flatte sans doute d'avoir eu, le premier, l'audace de dénoncer l'imposture du Grec, de laquelle, toutefois, Paul-Louis Courier s'est avisé il y a cent vingt ans. De Mileto, le 12 septembre 1806, il écrivait à M. de Sainte-Croix :

> Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle histoire ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutarque, avec
> L'air d'un homme sage,
> Et cette large barbe au milieu du visage,
> me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de batailles dont le mérite est d'avoir joint leurs noms aux événements qu'amenait le cours des choses.

De Lucerne, le 25 août 1809, Courier confiait également à M. et Mme Thomassin :

> Je corrige un Plutarque qu'on imprime à Paris ; c'est un plaisant historien, et bien peu connu de ceux qui ne le lisent pas en sa langue ; son mérite est tout dans le style. Il se moque des faits, et n'en prend que ce qui lui plaît,

n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle histoire ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les ornements du goût.

P.-L. Courier louait donc Plutarque d'avoir su mentir avec art, et c'est précisément cela qui excite la fureur littéraire de M. de Pierrefeu. — AURIANT.

§

Défense de Baudelaire contre les linguistes.

Paris, le 2 octobre 1925.

Monsieur,

M. Kr. Nyrop, cité par M. G. Esnault qui l'approuve (*Mercure* 1-X-1925, p. 237-238), parle de Baudelaire « brisant en faveur d'une rime en *oir* la gradation de s'asseoir, manger et dormir, et écrivant faiblement : C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre, Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir. »

Faiblement ?

Il serait déplaisant que le *Mercure* parût faire sien ce propos des deux linguistes, et puisque aussi bien ceux-ci chapitrent le poète, une simple particulière osera, avec votre agrément, leur rendre la pareille.

« Où l'on pourra s'asseoir, et manger, et dormir », qu'admettraient ces messieurs, serait un vers propre peut-être à définir un palace, et encore le directeur de l'établissement n'en voudrait-il pas pour son prospectus, car « s'asseoir » est par trop inutile, et tout le monde sait bien qu'on mange rarement debout.

Mais au contraire, l' « Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir » de Baudelaire, avec le « s'asseoir » en relief à la rime, définit à souhait cette « auberge fameuse » du sonnet la *Mort des Pauvres*. Cette auberge, en effet, n'est rien de moins que la Mort : l'essentiel n'est pas qu'on y mange et y dorme, — cela ne la différencierait pas assez de l'autre auberge qu'a été la vie, — mais expressément qu'on puisse s'y *asseoir*, c'est-à-dire qu'on puisse, par contraste avec l'absurdité des agitations précédentes, y être enfin tranquille.

Outre cette pensée réconfortante, veuillez trouver ici, etc.

FRANÇOISE DUQUESNOY.

§

Le Vaudeville. — D'ici à quelques jours auront disparu les derniers vestiges de l'ex-théâtre du Vaudeville, promis au cinéma vainqueur et à l'Amérique. La rotonde de style Napoléon III, qui s'était élevée elle-même sur les ruines du petit hôtel de Montmorency, va faire place à son tour à une bâtisse plus moderne, qui commencera la transformation de ce coin du boulevard.

Le Vaudeville de la Chaussée-d'Antin était le troisième du nom. Le premier s'était ouvert, le 12 janvier 1792, à la place d'un Wauxhall d'hiver, le Panthéon, établissement de danse et de divertissements, construit par Lenoir, en 1785, et qui n'avait guère réussi : l'Opéra y avait donné ses bals sans grand succès l'année suivante, et le Concert spirituel était venu y agoniser, chassé des Tuileries, en 1790. Le Vaudeville y fut plus heureux. Ce Panthéon éphémère occupait un triangle de terrain pris sur les anciens Quinze-Vingts, entre la rue Saint-Thomas du Louvre et la rue de Chartres, nouvellement tracée pour joindre la place du Palais-Royal à celle du Carrousel, alors bien petite et donnant accès aux Tuileries. Ces deux rues se rejoignaient à peu près à la place de la station métropolitaine du Palais-Royal.

Incendié le 17 juillet 1838, — la même année que l'Opéra-Comique, — le Vaudeville de la rue de Chartres se réfugia au bazar Bonne-Nouvelle (devenu les magasins de la Ménagère), en attendant que, la salle Favart reconstruite, l'Opéra-Comique lui cédât celle des Nouveautés, place de la Bourse.

A la fin de l'Empire, le percement, vers le nouvel Opéra d'une part et vers la rue Réaumur de l'autre, d'une large voie qui fut dénommée rue du Dix-Décembre d'abord, puis, en 1870, rue du Quatre-Septembre, fit déménager une dernière fois le Vaudeville, ne laissant, place de la Bourse, qu'un café qui rappelle toujours son nom.

Il rouvrit le 22 avril 1869, face à la maison que Rossini avait quittée treize mois plus tôt pour le Père-Lachaise. Fermé il y a quelques mois, les journaux ex-boulevardiers ont déploré la disparition du Vaudeville, et trop tard, comme toujours. Mais à qui la faute ? — J.-G. P.

§

La vraie richesse des nations. — A propos d'un compte rendu de M. Henri Mazel, paru dans notre numéro du 15 mai dernier, sur un livre de M. John-S. Hecht, intitulé *la Vraie Richesse des Nations, esquisse d'une nouvelle civilisation et de ses bases économiques* (Giard, éd.), nous avons reçu la lettre suivante :

September 1, 1925.

Dear Sir,

Your critic, M. Henri Mazel, rightly emphasises the importance of a correct definition of wealth. When he suggests, however, that my definition — commodities in *excess* of the necessaries of life — is absurd, and that the word has a clear and definite meaning in economic science, he overlooks two facts.

First, that my definition accords with the universal philosophic conception through every age until the end of the 18th century, as shown by the well-known lines of Oliver Goldsmith cited at the head of Chapter II. Consequently, I have not *changed*, but merely *re-stated* the original meaning of wealth, which

obviously exists independently of any exchange, Exchange is a transaction intervening between *production* and *consumption* under a division of labour. As M. Mazel writes, « — beaucoup de pauvres diables n'en auront pas le ventre arrondi ».

Secondly, the language of « les économistes » has been ridiculed by many great thinkers ; by Burke and Fox, by Carlyle and Ruskin. Pitt, the enemy of France, championed Adam Smith in order to gain popularity.

I also agree with M. Mazel that the law of supply and demand is *liberty*, yet the number of « pauvres diables » in every country should make any honest man doubt whether *justice* was not a better cure for oppression. Supply and demand, far from encouraging production, discourages it, because the greater a man's output the lower its value !

Your readers are informed that, according to my system, France would be *allowed* to produce only wine and luxury articles, and that even these might be excluded from other countries, but this is a deliberate misrepresentation. Every unprejudiced reader would perceive that France would be perfectly *free* to produce everything for herself (her industries would no longer be *restricted*, as at present, by Bristish, German and American competition) and that other countries would welcome the import of commodities for the production of which she had special advantages.

As Professor Charles Gide has said 'of statistics, « they are so confusing that directly opposite conclusions may be drawn from the same set of figures », and to infer from my name and from the fact that, among many other Englishmen, I went to Zurich to complete my technical education that I am a German is worthy of a statistician. Moreover, why should that disturb a Liberal ? Every pro-German is a Liberal.

M. Mazel's Review is an example of liberal illiberalism, of intolerance of free thought, of the weakness of Liberalism, which is on its last legs in England. Her honest workers, not her socialists, have at lengt discovered that economic liberty means wealth for the middleman, but poverty for themselves.

Yours faithfully. J.-S. HECHT.

§

A propos des « Mémoires d'un Censeur ». — Nous recevons la lettre suivante :

Clermont-Ferrand, 15 septembre 1925.

Monsieur le Directeur,

Je viens seulement d'avoir connaissance des lignes que votre collaborateur Henri Mazel a consacrées, dans le *Mercure* du 15 juin, à mes *Mémoires d'un Censeur*.

M. Mazel est parfaitement et pleinement en droit de ne pas goûter ce livre. Mais il avait, ce me semble, le devoir de le lire avant d'en parler. Or, s'il s'était donné la peine de le parcourir seulement jusqu'à la page 9, il y aurait lu en toutes lettres que l'auteur ne fut affecté à la censure qu'après avoir été « évacué des armées ». Il se fût dispensé de lui suggérer qu'il n'avait qu'à « demander à partir pour le front », où d'ailleurs je tiens à informer M. Mazel que ledit auteur retourna volontairement et totalisa vingt mois et vingt-six jours de présence, ainsi qu'en fait foi son feuillet de campagne.

Votre collaborateur aurait pu voir aussi que je n'avais pas attendu ses révélations, renouvelées de M. de La Palice, au sujet « des inconvénients qu'il y aurait eu à dire pendant cette période tout ce qu'on aurait voulu » ; que précisément j'ai parlé (p. 78) de la « juste sévérité » de la Censure, me bornant à déplorer qu'elle appliquât trop souvent son zèle tracassier à des futilités, alors qu'elle laissait niaisement libre carrière aux espions (pp. 85-87), aux défaitistes et autres « serviteurs de l'ennemi » (p. 121).

M. Mazel critique « l'affectation... de parler de tout sur un ton de supériorité » ; je m'associe volontiers à ce blâme, surtout si la supériorité (?) en question s'unit à l'absence de la plus élémentaire probité intellectuelle et professionnelle. Il souhaite que l'histoire de la Censure soit rédigée « par un écrivain sérieux, consciencieux » : je forme le même vœu en ce qui concerne certains comptes rendus.

Comptant sur votre courtoise confraternité pour assurer, dans les conditions prévues par la loi, l'insertion de cette réponse (qui ne vise point des appréciations littéraires, mais des *faits*), je vous en remercie par avance et vous prie, Monsieur le Directeur, de trouver ici mes salutations distinguées.

JACQUES LANGLAIS (LAGLAINS).

§

Chez le Kaiser à Doorn. — Comme complément aux *notes* parues sous ce titre dans le *Mercure* du 1er septembre, signalons l'interview prise à Wildbad à la Kaiserin *in partibus* par un représentant de l'*International News-Service* et dont nous empruntons l'essentiel à la feuille hollandaise : *De Morgen, Dagblad voor Nederland*, n° 296, 24 août 1925. L'innocente Hermine y proteste de son affection pour son époux, s'indigne contre les calomnies qui représentent le couple comme prêt à divorcer, qualifie son union d'« idéale », déclare entendre, Guillaume et elle, tirer le meilleur parti possible de ce qui leur reste de vie, donne une idyllique description de la vigueur physique de son époux, de ses travaux de jardinier, de ses fumeries, de son zèle comme correspondant épistolaire et lecteur de journaux — tant allemands qu'étrangers (il reçoit d'ailleurs les coupures des articles mondiaux l'intéressant), — de sa ferveur religieuse — chaque matin, au service, il lit la Bible et la commente à l'assistance — et, enfin, déclare que le grand œuvre de l'ex-Kaiser consistera dans la composition d'un livre où il démontrera à l'Univers que l'Allemagne n'est pas l'unique responsable de la Guerre et que, personnellement, il a tout mis en œuvre pour en éviter le déchaînement. — C. P.

§

Wells historien.

Londres, le 4 septembre 1925.

Je viens de lire la note de M. Edmond Barthélemy dans le *Mercure de France* du 1er septembre au sujet de l'*Esquisse de l'Histoire Universelle* de H. G. Wells, dont la traduction française vient de paraî-

tre. Je voudrais signaler à votre éminent collaborateur l'opuscule suivant dû à la plume de A. W. Gomme, lecturer in Greek at the University of Glasgow : *Mr Wells as Historian. An Inquiry into those parts of Mr H. G. Wells' Outline of History which deal with Greece and Rome* (MacLehose, Jackson and Co, Glasgow, 1921). — Dr G. P.

§

Encore une « tranche » à propos d'André Gill. — Dans un récent écho sur le « Melon » d'André Gill, distrait sans doute, j'ai commis une inadvertance en écrivant que l'*Eclipse* se dénommait alors par intérim *La Lune*. Je suis d'autant moins pardonnable que j'avais sous les yeux le texte d'André Gill :

La Lune était l'*Eclipse* alors, ayant été quelques mois auparavant contrainte de s'éclipser par la Jurisprudence de l'Empire.

De plus, sans être très « calé » en astronomie, je sais que si la lune est de toute éternité, l'ombre qui l'éclipse ne la cache que quelques instants à notre vue pour la laisser paraître ensuite, et ce titre, l'*Eclipse*, donné par Polo à son journal, après la suspension, laissait bien entendre qu'il n'était que passager, ce n'était qu'une éclipse. *La Lune* devait certainement reparaître après l'*Eclipse*, lorsque les circonstances le permettraient. Et ce fut bien, en effet, un intérim, un peu long j'en conviens, puisque M. Pierre Dufay écrit dans le *Mercure de France* du 1er septembre :

L'*Eclipse* avait repris sa publication (après la Commune), puis, quand elle eut changé de direction et de format, ce fut *La Lune Rousse* (1).

Mon Dieu !... à un adjectif près !...

Autre point. En ce qui concerne le patronyme d'André Gill, il est vrai que sur les registres de l'état civil il est simplement Gosset ; mais André Gill lui-même tenait beaucoup au nom de son père putatif, de Guines ; ceux qui l'ont intimement connu, — surtout celui qui aimait à se dire son élève, le dessinateur Henri Demarre, — pourraient en témoigner. Ouvrez d'ailleurs tous les dictionnaires récents, vous y trouverez :

GILL (Louis-Alexandre Gosset de Guines) dit André.

Prenez aussi les articles biographiques parus dans les journaux des premiers jours de mai 1885, combien en trouvez-vous qui aient mis en doute le patronyme de Gosset de Guines ? Plus modestes que ceux qui parlent d'un duché, qui jamais n'exista, quelques journalistes parlèrent d'une vicomté.

D'ailleurs, c'était un travers de ce brave garçon, André Gill, de vouloir être sang bleu et peuple en même temps, et ne le laisse-t-il pas voir sous sa plume :

(1) Décembre 1876.

Et M. de Tournemine, me serrant cordialement la main, m'affirma « qu'il garderait, quoi qu'il arrivât, le souvenir d'avoir vécu quelque temps en compagnie d'un parfait gentilhomme ».

Et Gill ajoute : *Je cite le texte.*

Si M. de Tournemine avait dit galant homme, brave homme, honnête homme, Gill n'aurait pas insisté sur le texte...

Dans deux *Echos*, dont le total des lignes dépasse à peine le nombre de cent, je n'ai pas eu la prétention d'écrire une étude sur André Gill ou l'histoire de la *Lune* et de l'*Eclipse*, j'ai simplement voulu rappeler quelques anecdotes que j'ai crues intéressantes.

Certes, oui, les *Vingt années de Paris* ont l'avantage de pouvoir se découper en tranches, comme la *Lune* de se diviser en quartiers, les *Cahiers Rouges* de Maxime Vuillaume en pages, et les *Mémoires d'un Parisien*, de Georges Duval, en feuillets, puisqu'ils sont encore inédits.

Et tout ceci me donne l'occasion de découper encore deux tranches.

C'est d'abord le « pendant » du mirifique képi au bandeau de velours vert, porté par André Gill lors de la Commune et « tranché » dans les *Cahiers Rouges* de Maxime Villaume (1).

Gill raconte qu'il ne vit Jules Vallès qu'une fois pendant la Commune :

Il marchait dans les rangs, un rouleau de papier sous le bras, derrière la manifestation en cortège des francs-maçons, chamarrés de symboles, qui allaient parlementer du côté de Versailles.

— Et vous, lui dis-je en approchant, vous n'avez donc pas une écharpe rouge?

— Ne m'en parlez pas, je n'ose la mettre, elle me donne l'air d'un singe. Elle est là...

— Sous votre bras, dans ce papier ?

— Oui, comme un homard !...

M. Gaston Prinet rappelle aux lecteurs du *Mercure* (2) qu'André Gill est l'auteur de deux pièces en un acte, dont l'une, *l'Etoile*, en collaboration avec Jean Richepin, et l'autre, la *Corde au Cou*, qui fut jouée à l'Odéon en 1876.

Gill nous donne ses souvenir et impressions de la première de la *Corde au Cou*, « un soir que j'avais grand mal à la tête », dit-il.

Beaucoup de monde « dans les places », comme on dit.

J'avais fait ailleurs une besogne plus hardie, on croyait peut-être que j'allais dire un mot de vérité. Point ! j'avais péniblement cousu de rimes une pantalonade.

Et le cœur me battait !... Je sue encore au souvenir de ces niaiseries.

La calotte de pompier, perdu près de moi dans la coulisse, avait pour ma prunelle effarée les flamboiements d'un casque d'Athéné.

(1) *Mercure de France*, 1er sept. 1915, p. .
(2) *id.* 15 août 1925, Echos.

Je me rappelais un mot de Félix Pyat : « Quand la toile s'est levée pour la première du *Chiffonnier*, j'ai eu la sensation d'un homme à qui on enlève sa chemise. » Et j'attendais.

— Place au Théâtre.

Ce cri poussé, le rideau se leva, roulant sur sa tringle.

— V'lan ! ça y est, fit Duquesnel en me frappant sur l'épaule. Je le regardais ; Duquesnel n'est pas une bête : il avait dans le regard cette étincelle de malice qu'allume aux yeux expérimentés la contemplation d'un jobard.

V'lan ! ça y était : les acteurs parlaient. Porel traînait à son cou une corde où mon orgueil d'auteur est resté pendu.

Et je ferme *Vingt années de Paris*, pour ne le rouvrir qu'en vue de ma joie personnelle. — LÉON ROUX.

§

Le « Pucellage d'Orléans ». — Notre collaborateur M. Charles Merki a reçu la lettre suivante :

Garches, 22 septembre 1925.

Monsieur,

Je lis dans le *Mercure* du 1er septembre votre intéressante critique sur le voyage d'E. Brackenhoffer. Il y est parlé de « la vraie représentation et des costumes du Pucellage d'Orléans », et vous faites suivre cette phrase d'un gros point d'interrogation.

Voici ce que je sais sur cette cérémonie.

Tous les ans, en souvenir de la Pucelle, avait lieu à Orléans une fête-cortège dans les rues, réjouissances et peut-être représentation théâtrale. Dans toute cette journée la figure de la Pucelle était représentée par une jeune fille vierge de la ville qui portait le costume *féminin* attribué à Jeanne.

Plus tard, la difficulté devenant trop grande d'avoir une vierge indiscutable, on remplaça cette Pucelle introuvable par un « Puceau » adolescent de 14 à 15 ans qui, paraît-il, présentait toute la virginité requise. Le costume du « Puceau d'Orléans » existe encore au Musée dans la Maison dite de Jeanne d'Arc ; il semble être de l'époque de Charles X.

Croyez, Monsieur, etc.

O. GUILLONNET.

§

Se marier en bouc. — Voici des faits que je recueille, cet été, à Beaufort-sur-Doron (Savoie).

Quand je demande aux gens de Beaufort ce que c'est que *se marier « en modhdon »*, ils ne me reprennent pas, mais ils repartent : « *aller » en modhdon*, c'est... Tel est leur tour spontané. Et les gens de Bellecombe (Jura) disent, au même sens, *aller gendre*. — Je vois dans *gendre*, ou *gindre*, le latin *generum*, et non le latin *junior* : qu'un nouveau-marié « soit » gendre, c'est tout naturel ; qu'il « aille » chez sa femme au lieu qu'elle « vienne » chez lui, c'est le scandale que note le verbe *aller*, sans que pour cela *gindre* ait à signifier ouvrier junior. — *Aller gendre*, se dit aussi à Clermont-Ferrand.

De l'usage de Haute-Tarentaise j'ai un témoin excellent, non seule-

ment quant au patois de Tignes, pour lequel il me confirme *en kwa de vél* (en queue de veau), mais quant au terrachu, qui fut l'argot des colporteurs tignards; cet argot disait *en kw a de kélarte* ; si je note cette pure transposition de la locution patoise, c'est que le témoin n'y voit aucune synonymie avec l'idée d'Homme qui se laisse dominer par sa femme, que le même terrachu rendait par *mosséyla*, littéralement Belette; ledit témoin ne fait d'ailleurs aucune réflexion sur le pourquoi de ces métaphores.

Voici maintenant le principal : le masculin *modhdon* peut désigner le Veau; cette traduction, que donnent plusieurs Beaufortains, — parmi les jeunes plutôt que parmi les vieux, — est aussi celle qu'on lit, dès 1883, dans le dictionnaire patois d'Albertville de BRACHET; notons, en passant, que ce même auteur signale déjà *viau*, Homme marié qui habite dans la famille de sa femme. Mais les Beaufortains âgés et meilleurs patoisants tiennent fortement que *modhdon*, diminutif de *modhda* Génisse, et d'où dérive *modhdenyé*, Gardien de génisses (dans les prés communaux), désigne la Jeune génisse; à *modhdon* répond exactement *génisson*, terme de Bellecombe (Jura); ces masculins désignent un être féminin (comme fait aussi *un couturon*, une Pauvre couturière, usité à Brest, 1860-1900); génisson et veau ont ceci de commun que leur sexe n'a pas encore joué; le neutre leur conviendrait. — Ce fait, capital pour l'éleveur, n'explique pas seulement qu'à notre verbe *se marier* s'adaptent également bien les images veau et génisson : il est la clef de la métaphore. Car ni le veau, ni le génisson ne sont productifs; ni brezégou, ni tome, ni gruyère, ni séré, ni beurre : point de lait. Ce sont des nourrissons (*nourrisson!*, suprême injure entre paysans nantais); ils ne rapportent pas et ils coûtent; aussi leur fait-on ruminer leur condition, et leur donne-t-on à manger « le moins bon », notamment « les nœuds » (les nœuds de paille), la *payoussa* (paille de seigle, qui est grosse); c'est à leur râtelier qu'on économise sur la *prinma* (fine paille d'avoine) et sur le foin.

De même, le piètre mari qui, n'ayant pas un chez-soi où amener sa femme, est réduit à aller gendre, on imagine que ses beaux-parents ne le logeront pas de leur mieux, ne l'alimenteront pas de leur meilleur; de là, dans Beaufort, Arèches, Hauteluce, Villard-sur-Doron, les brocards lancés à ce modhdon, « As-tu bien toutes tes dents pour ronger la paille? Tu n'as pas fini de manger de grosse paille! (T'a pa fourna de mœdhdya de payoussa!), et autres plaisanteries qui ne sont point de tels compliments que les répliques sachent ne pas dégénérer en rixe. Souvent, pour éviter d'être modhdon, le fiancé achète fictivement la maison de ses beaux-parents. — Cette sémantique résulte de mes conversations dans le pays. Dotée d'un esprit rural et d'un cachet d'ancienneté, elle cadre avec ses images de bestiaire et conspire avec l'impression, qu'on

a aujourd'hui, qu'elle date de plus loin qu'hier. Elle se fait escorte des locutions, citées par M. Van Gennep, *aller à la paille* et *aller s'établir par terre*; cette dernière ne parle pas de litière, mais d'attitude de rumination : les étables montagnardes, planchéiées, se passent de litière. Et la même sémantique entraîne avec elle *se marier en bouc* et *en taureau*, animaux dont le sexe n'est pas positivement envisagé, mais qui ne sont pas sources de lait, et peuvent être nourris moins délicatement que la chèvre et la vache.

Aux confins du pays de Gex, à Bellecombe (Jura), un *borè*, mot qui répond à un français *bourreau*, est un Collier pour veau et génisson; aller gendre se dit *emborèlà* ; on dit au fiancé modhdon qu'il *va porter le borè* ; marié, on le nomme le *borèlu*.

A Beaufort, un vieux rite du mariage, désuet depuis 1914 et qui déclinait déjà auparavant, se célébrait quand l'épousée, pour suivre l'époux, *quittait sa commune à elle* : les jeunes gens de sa commune barraient la route de trois rubans, et disposaient sur une table liqueurs, bonbons, et un plateau avec des ciseaux; le nouveau couple arrivait, le marié acquittait le droit de passage (150, 200 francs, 100 au moins), coupait les rubans, que sa femme prenait, et on trinquait; ce rite s'appelait la *badothte*. Or, un modhdon n'avait pas de badothte à payer, même dans un mariage de commune à autre, puisque c'était *lui* qui *allait* ; nouveau grief! il avait esquivé une convenance, ce qui en bon français s'appelle *renarder*. Tel est sans doute le ressort de la locution bressanne *se marier en renard*, corollaire du théorème précédent.

Marié en loup peut fort bien n'être qu'une variante de *marié en renard* ; deux animaux louches; et *louper* est cousin de *renarder*. — Quant à la *queue*, elle me paraît pouvoir être vissée au *renard* ; voir dans les dictionnaires *queue de renard* ; le renard est queuté par excellence. — Les images de *cul de loup* et de *queue de veau* se tirent aisément des autres, l'une par dérivation, l'autre par chevauchement. — GASTON ESNAULT.

§

Errata. — Dans le cinquième acte du *Camp du Drap d'Or*, de Paul Fort, publié dans notre dernier numéro, p. 163, lignes 26 à 28, lire :

LES QUILLES ANNE DE BOLEYN, MARIE D'ANGLETERRE et BOURBON, de même.
Plus haut, Angleterre !

Au lieu de :

LES QUILLES LA TREMOUILLE, GRIGNAUX, BONNIVET et BOURBON.

Même numéro, dans l'écho *le Pilote de Guy de Maupassant*, p. 280, l. 25, lire : Paul *Arène*, au lieu de : Paul Harel.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.